



BIBLIOTECA

NAZIONALE

FONDO
DORIA

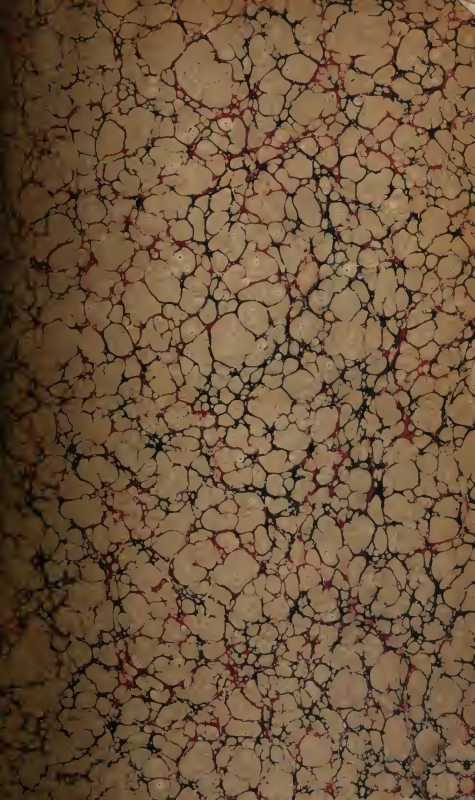
I

464

5

NAPOLI

VITTORIO EM. III



VOYAGE
DANS
L'ITALIE CENTRALE.

VOYAGE
DANS
L'ITALIE CENTRALE,

PAR
J.-C. Sulchiron,
PAIR DE FRANCE.

PARME, PLAISANCE, GUASTALLA, MODÈNE, LUCQUES.

Seconde édition, revue et corrigée.

ORNÉE DE SEPT GRAVURES.

TOME CINQUIÈME.



PARIS.
IMPRIMERIE DE PILLET FILS AÎNÉ,
Rue des Grands-Augustins, 7.

1847.

FONDO DORIA I. 464/15



969714

AVANT-PROPOS.

Nous comptions nous borner à la publication des quatre volumes sur l'Italie méridionale ; mais un assez grand nombre de lecteurs nous ayant engagé à poursuivre ce travail et à décrire aussi l'Italie centrale, les États-Sardes et le royaume Lombard-Vénitien, nous avons cédé à leur demande ; car, il faut bien l'avouer, la vanité d'auteur est facile à séduire. Ainsi sera complétée l'entière exploration de la Péninsule italique, si notre âge et de laborieuses fonctions nous le permettent. En attendant, nous livrons au public un tome cinquième consacré aux duchés de Parme, de Modène et de Lucques ; contrées intermédiaires

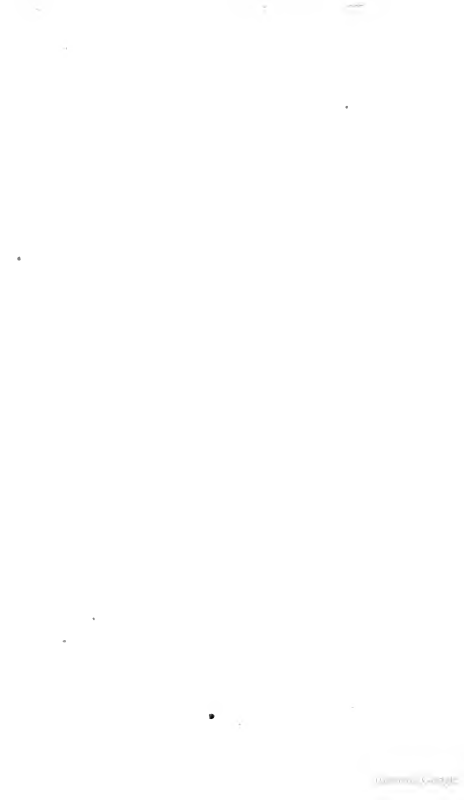
placées entre la haute et la basse Italie, et, par leur climat et le mélange des races, participant aux caractères physiques et moraux des points extrêmes.

Pour les trois principautés dont nous allons nous occuper, comme nous l'avons fait dans les volumes précédents, nous continuerons à séparer ce qui concerne la statistique de la description des villes, de leurs monuments et des objets d'art; cette méthode nous semble avoir l'avantage de ne point mêler des choses entièrement distinctes, de les mieux rassembler chacune dans un même cadre, d'en donner une idée plus nette, et de permettre facilement des recherches, si l'on voulait honorer quelques parties de ce voyage d'une spéciale attention.

Le gouvernement français a bien voulu nous continuer sa bienveillance, nous communiquer tous les documents qu'il possède, et nous faciliter, autant qu'il dépendait de lui, l'examen de contrées où quelquefois les étrangers éprouvèrent des difficultés qui, Dieu merci, ne nous ont pas été opposées. Nous devons donc en témoigner ici notre reconnaissance aux administrations de Parme, de

Modène et de Lucques. C'est surtout à Parme que nous avons trouvé un véritable empressement à favoriser notre travail par la communication de documents officiels qui, en faisant connaître le bien, n'ont point dissimulé le mal, là où il pouvait s'en rencontrer.

C'est donc pour nous un devoir d'exprimer toute notre gratitude pour MM. le baron Mistrali, ministre des finances, Salatti, ministre de l'intérieur, le commandeur Pazzoni, président du conseil-d'état, Bertollini et Molezini, président et secrétaire de la chambre de commerce et d'agriculture, les honorables directeurs des hôpitaux, de la prison, et M. Paul Toschi, célèbre graveur et directeur du Musée. Nous devons également remercier le docteur Galloni, de Reggio, dont l'hospice des aliénés jouit d'une si haute réputation, et MM. les administrateurs de la maison de réclusion et des établissements de bienfaisance à Lucques, qui nous ont remis de précieux renseignements.



AVIS DE L'AUTEUR.

Des fautes d'impression ont été le résultat de l'impossibilité où nous nous sommes trouvé de corriger les épreuves. Nous croyons donc devoir placer au commencement de ce volume d'assez nombreux *errata*.

Pages.	Lignes.	
19	— 1.	L'Euza, <i>lisex</i> l'Enza.
20	— 19.	Ducala, <i>lisex</i> Ducale.
20	— 20.	L'Enza, <i>lisex</i> l'Euza.
20	— 23.	Partient, <i>lisex</i> partant.
42	— 21.	Sulvant, <i>lisex</i> ils suivent, etc.
49	— 19.	Coopérant la rédaction, <i>lisex</i> coopérant à la rédaction.
54	— 5.	Nure, <i>lisex</i> Nura.
60	— 10.	7,294,456, <i>lisex</i> 7,294,455.
69	— 7.	Pouzetti, <i>lisex</i> Ponzetti.
116	— 8.	Empreignent, <i>lisex</i> impreignent.
118	— 15.	D'ailleurs ils prononceraient la rupture des baux, et les pauvres cultivateurs seraient..., <i>lisex</i> : D'ailleurs, s'ils prononçaient la rupture des baux, les pauvres cultivateurs seraient...
137	— 10.	A l'engrais, <i>lisex</i> à l'engraisement.
142	— 3.	Transapennins, <i>lisex</i> Transapennins.
170	— 5.	Et qui lui donne, <i>lisex</i> et il lui donne.
186	— 4.	N'est que d'un million, <i>lisex</i> n'est que de mille cinq cent soixante-dix mille.
186	— 6.	Et une mesure, <i>lisex</i> et sa mesure.
225	— 27.	Mais, <i>lisex</i> et.
236	— 24.	Manufacturiers, <i>lisex</i> manufacturés.
237	— 10.	Pour 14 à 15 millions, <i>lisex</i> pour 14 à 1,500,000 fr.
237	— 14.	Orangers, <i>lisex</i> oranges.
247	— 5.	Vert et jaune, <i>lisex</i> verts et jaunes.
264	— 7.	Le tanx de 5 livres, <i>lisex</i> de 5 et 6 livres.
267	— 4.	Forcé, <i>lisex</i> forcée.
277	— 17.	Hémins, <i>lisex</i> chemins.
319	— 16.	1808, <i>lisex</i> 1818.

Pages.	Logues.
352 — 23.	D'adolescent et d'enfant, <i>lisez</i> d'adolescents et d'enfants.
360 — 2.	Qui s'applique, <i>lisez</i> qui s'appliqua.
369 — 25.	Conrvation, <i>lisez</i> conservation.
383 — 20.	Sur un point, <i>lisez</i> sur un pont.
422 — 24.	Ressource et peu coûteuse, <i>lisez</i> et ressource si peu coûteuse.
423 — 24.	Dernière porte, <i>lisez</i> dernière poste.
431 — 2.	Par l'ingénieur, <i>lisez</i> par l'ingénieux procédé.
432 — 6.	Et révèlent, <i>lisez</i> et révélant.
466 — 9.	Il en sut éviter, <i>lisez</i> il sut en éviter.
485 — 1.	Un abside, <i>lisez</i> une abside.
485 — 8.	De cet abside, <i>lisez</i> de cette abside.
533 — 6.	Après le mot apôtres, <i>lisez</i> : admirez aussi l'apparition de Notre-Seigneur.
541 — 20.	Célèbres, <i>lisez</i> funèbres.
561 — 13.	De placer du canon de droite et de gauche? Après la défaite de l'avant-garde, <i>lisez</i> : De placer du canon de droite et de gauche après la défaite de l'avant-garde?
602 — 25.	Plinthe; ensemble d'architecture, <i>lisez</i> membre d'architecture.
608 — 3.	Cinq, <i>lisez</i> trois.
608 — 16.	Surtout les, <i>lisez</i> et les.
629 — 10.	Le château du prince encore habité par la princesse Baeclocchl, <i>lisez</i> : le château du prince, bâti encore en 1811, par la princesse Bacclocchl.

DUCHÉS DE PARME, DE PLAISANCE ET DE GUASTALLA.

PRÉLIMINAIRES HISTORIQUES.

Avant leur réunion définitive sous un même pouvoir, ces trois duchés ont éprouvé tant de révolutions, de mutations de gouvernements, que nous avons cru devoir en dire quelques mots avant de passer à la description du pays ; d'ailleurs, il en ressortira cet enseignement, que ce n'est pas au milieu des troubles, de continuels changements de politique et d'administration, qu'un état peut prospérer ; aussi ses anciens souverains, qui jouirent rarement de l'espoir d'un tranquille avenir, donnèrent-ils peu de soins au bien-être de leurs sujets. Ce n'est que depuis une trentaine d'années,

depuis que le sort des duchés semble fixé par de solennels traités et par la tendance universelle de l'Europe aux bienfaits d'une longue paix, que le Parmesan (nous appellerons ainsi la réunion de Parme, de Plaisance et de Guastalla) a pu faire des progrès en ce qui concerne l'industrie, le commerce, l'instruction populaire, les travaux publics, la régularisation des finances, et même l'agriculture, déjà renommée dès les temps les plus reculés.

Gouvernés, pendant une série de siècles, tantôt ensemble, tantôt séparément, par des chefs de races diverses qui se succédaient et ne gardaient pas longtemps le pouvoir, ces duchés faisaient, aux jours de la splendeur romaine, partie de la province Emilienne; à la chute de l'empire d'Occident, ils furent d'abord soumis au joug des Goths, et en 570 à celui des Lombards; mais, vingt ans après, ils se soulevèrent contre les Barbares, s'emparant, pour prix de leur victoire, du tiers des propriétés foncières, et l'Emilie entra sous la domination des Grecs, maîtres encore de l'Italie méridionale. Charlemagne ayant conquis le royaume de Lombardie, les villes de Parme et de Plaisance obéirent à ses lois, et, après la division de son empire entre ses trois fils, furent comprises dans la part de Pepin; dès lors elles subirent tous les malheurs, tous les ravages sortis des guerres sans

cesse émues par l'ambition, la perfidie, la cruauté de ses successeurs.

Lorsque le sceptre impérial passa aux Allemands, et après la mort d'Othon I^{er}, ces deux cités, profitant de l'éloignement des empereurs, s'érigèrent en républiques l'une de l'autre indépendantes; séparation qui fut la source de fréquentes querelles entre ces petits états rivaux et leurs voisins. Ainsi, dans sa *Chronique*, Sigonius raconte qu'à la suite d'une défaite que les Parmésans firent éprouver aux habitants de Reggio, ils renvoyèrent les prisonniers, après quelques mois de captivité, en chemise, un bâton à la main, et en donnant un soufflet à chacun. Nous ne citons cette anecdote que pour montrer la barbarie du moyen âge.

La triste période de 1158 à 1218 ne présenta qu'une suite de combats perpétuels de ville à ville, d'états à états, combats que signalèrent l'acharnement et la férocité des belligérants; ils cessèrent enfin par lassitude et affaiblissement mutuel; mais bientôt à ces fléaux succédèrent, à Parme et à Plaisance, les divisions intestines et la guerre civile. Le peuple chassa de ses murs son podestat, et, se soulevant contre les nobles, les bannit, l'année suivante, en confisquant leurs biens et en pillant leurs palais.

Pour s'opposer à ces désordres, l'empereur Frédéric II s'étant saisi de Parme, fit assiéger Plai-

sance, où le pape avait ordonné à ses amis de la faction guelfe, et à ses parents, établis dans le Parmesan, de chercher un asile; mais Innocent IV ayant excommunié Frédéric au concile de Lyon, les émigrés marchèrent contre Parme, et, après une victoire remportée sur les bords du Taro, s'en rendirent maîtres et massacrèrent le gouverneur et ses partisans gibelins. L'empereur, que l'excommunication n'avait point abattu, vint à son tour attaquer la ville, et le siège trainant en longueur, il construisit une vaste citadelle en face des remparts pour la tenir en échec. Toutefois, ses constants efforts n'aboutirent qu'à une défaite; vaincu en 1248, il s'enfuit en laissant aux mains des vainqueurs un immense butin, sa couronne et tous les insignes impériaux. Dans ces luttes acharnées, dont les libertés communales étaient le noble motif, ainsi que la prédominance des papes, qui les favorisaient, la bourgeoisie montrait un courage au moins égal à celui des chevaliers.

Doué d'une inflexible ténacité, Frédéric, après avoir réparé ses désastres, donna, en 1254, Plaisance à Oberto Pallavicini, déjà seigneur de Crémone; l'ambitieux marquis voulut réunir encore Parme à sa petite souveraineté; mais un simple artisan, un tailleur, s'étant fait nommer chef du peuple, fit, les armes à la main, échouer les projets d'Oberto; et les habitants de Plaisance, profi-

tant de sa défaite, le chassèrent de leurs murs, ainsi que Ubertino, son partisan dévoué et gouverneur en son absence. Longtemps les deux bannis se vengèrent en portant le ravage sur le territoire des Plaisantins, qui, lassés enfin de continuelles hostilités, se donnèrent, en 1271, à Charles I^{er}, frère de saint Louis et roi de Naples. En 1304, sous le règne de son fils, Charles II, nouvelle révolte de leur part. Giberto de Correggio, depuis peu maître de Parme, vint en apparence à leur secours et en réalité pour les soumettre à son pouvoir; et ce fut ce qu'il exécuta en persuadant à Scotti, lieutenant de Charles, de se retirer à Parme et de se soustraire à la fureur du peuple. Ainsi, dit Muratori, un renard en chassa un autre de son terrier.

En 1322, Verzusio Lando s'étant concerté avec Bertrand Poyet, cardinal français et légat du pape en Lombardie, ourdit une conspiration à Plaisance, où il entra suivi d'une nombreuse cavalerie que le prélat soudoyait, et reçut, au nom de Jean XXII, l'hommage des citadins, qui se soumirent au souverain pontife, *toto tempore vitæ suæ*, pour toute sa vie. Moitié force, moitié persuasion, le même cardinal amena les Parmesans à recevoir de semblables conditions, *vacante imperio*, pendant la vacance du trône impérial; mais leur fidélité ne dura que deux années et ne put tenir contre les

impôts énormes et les exactions dont les accablait le délégué papal Passerino della Torre.

Au mois de mai 1341, les Scaligeri, tyrans de Parme depuis six années, furent chassés par la famille Correggio. Azzone et Guido gardèrent le pouvoir quelque temps; mais, sans cesse harcelés par leurs prédécesseurs et les bannis, ils vendirent, en 1344, cette éphémère seigneurie au marquis d'Este Obizone, qui lui-même la revendit, deux ans après, à Lucchino Visconti, souverain du Milanais; plus heureux, celui-ci la transmit à ses héritiers, et, quoique oppresseurs du peuple et de la noblesse, ils gardèrent ce grand fief jusqu'en 1403; alors Ottone de Terzi, général de Giovanni Maria Visconti, voyant ses services méconnus et le mécontentement populaire, se fit reconnaître prince de Parme, en partageant toutefois le domaine avec Pietro Rossi, noble jouissant d'un grand pouvoir. L'alliance ne dura guère. Au bout d'un mois Rossi fut expulsé de la ville, et Ottone resta le seul dominateur. Peu satisfait d'une puissance due à la perfidie, il étendit son territoire en attaquant tous ses voisins, et s'empara de Plaisance. Une ligue se forma contre lui, et, après des succès divers, il fut poignardé, en 1449, par Sforza, pendant une conférence à laquelle on avait su l'attirer. Malgré cet assassinat, dont les crimes du tyran furent le prétexte, Parme, toujours en proie aux ambitions des

Rossi, des Terzi, des Sanvitali, des Pallavicini, ne jouit d'aucun repos jusqu'au moment où elle re-
tomba enfin sous la domination des Visconti.

De son côté, Plaisance n'éprouva pas moins de vicissitudes; s'étant révoltée, en 1403, contre le duc de Milan, elle se soumit à Giovanni de Vignati, qui transporta, en 1413, sa seigneurie à Sigismond, roi des Romains, dont le règne sur la cité ne fut pas de longue durée; car, dès l'année suivante, les Visconti y rentrèrent. En 1415, elle leur échappa de nouveau. Un noble Parmesan s'étant fait un parti considérable, y usurpa le souverain pouvoir après un grand carnage de ses adversaires; mais Francesco Carmagnola, général milanais, la reprit en 1417 sans qu'il lui fût possible cependant de soumettre la citadelle, que secourut Pandolfo Malatesta, seigneur de Rimini. Hors d'état d'envoyer des renforts à Carmagnola, le duc ordonna que tous les habitants sortissent de la ville; Malatesta la trouva donc entièrement déserte, et n'en put tirer ni vivres ni munitions pour ses troupes; mais, en 1418, les Milanais recommencèrent le siège et parvinrent à prendre la citadelle.

La discorde s'étant mise, en 1447, entre les Plaisantins, et les troubles prenant un caractère de plus en plus grave, leur conseil électif ne trouva d'autre moyen de les apaiser que de se donner aux

Vénitiens, qui prirent possession de la ville le 22 août ; mais, le 16 novembre suivant, elle fut reprise, après une sanglante bataille et un siège de six mois, par Francesco Sforza (1), devenu duc de Milan et successeur de Visconti.

Krançois I^{er} ayant conquis le Milanais, Léon X, qui ne voulait, dit encore Muratori, être l'ami que des seuls favoris de la fortune, conclut avec ce prince un traité qui lui rendait, comme au légitime seigneur, Parme et Plaisance, dont il s'était fait assurer, en 1513, la possession par le duc de Milan, auquel le roi de France était substitué ; mais la chance devint contraire aux Français, en 1521, et alors les deux duchés, considérés comme fiefs reversibles au saint-siège, entrèrent sous l'obéissance de la cour de Rome, qui en jouissait paisiblement, lorsqu'en 1534 Paul III Farnèse monta sur le trône pontifical. Ce pape avait eu plusieurs enfants d'un mariage contracté avant d'entrer dans les ordres, et dès l'abord il créa l'ainé, Pietro Luigi, comte de Nepi et de Frascati ; plus tard, voulant le placer au rang des souverains, il lui

(1) Fils naturel de Giacomo Sforza, qui de simple paysan devint chef d'armée et habile général, Francesco, par de grands talents militaires et une perfidie, succéda au dernier Visconti, dont il avait épousé une bâtarde. Nommé par les Milanais commandant de leurs troupes mercenaires, il les tourna contre eux et s'empara de la couronne ducal.

donna, du consentement de quelques cardinaux, et malgré l'opposition de la majorité du sacré-collège, l'investiture de Parme et de Plaisance, moyennant un tribut annuel de 8,000 écus (1). Luigi Farnèse, monstre de perfidie, de cruauté et de débauches, mourut assassiné; son fils eut beaucoup de peine à lui succéder, et, pendant plusieurs années, ne put conserver que le duché de Parme. Ce fut seulement de Philippe II, successeur de Charles-Quint, qu'il reçut la ville de Plaisance, en 1556, comme fief dépendant du Milanais, et malgré les prétentions de la cour de Rome. Sa famille, affermie dans sa souveraineté, fit peu d'efforts pour accroître la prospérité du pays, pour le dédommager de tant de siècles d'agitations et de malheurs, et régna jusqu'en 1731, époque où elle s'éteignit en la personne d'Antonio. Nous n'entrerons pas

(1) Ce pape, amateur de l'ordre, de la justice, et protecteur des lettres et des arts, ternit malheureusement ses bonnes qualités par son amour excessif pour sa famille, dont l'ingratitude causa la maladie qui le mit au tombeau. Sur son lit de mort il répéta souvent le verset du Psalmiste : *Si mei non fuerint dominati, tunc immaculatus ero; et emundabor à dilecto maximo*; ce que l'on peut traduire ainsi : *Si je n'avais pas fait princes mes parents, je serais maintenant sans reproches devant Dieu et exempt d'un grand péché*. Paul III est l'auteur de la fameuse bulle *in Cæna Domini*, à laquelle ses successeurs Pie V, Paul V et Urbain VIII ont fait des additions et des changements pour étendre leur autorité aux dépens de la puissance temporelle. Les parlements et le conseil-d'état ne voulurent jamais la reconnaître en France.

dans tous les détails des vicissitudes qu'éprouva cette dynastie, commencée sous de si fâcheux auspices, et nous sommes arrivé au but que nous nous proposons, celui de montrer, en retraçant succinctement les continuelles révolutions, les sanglants désordres dont Parme et Plaisance furent si longtemps les victimes, et surtout au moyen âge, comment on trafiquait alors des principautés, et combien les peuples, vendus, ainsi que de vils troupeaux, étaient humiliés par ces roitelets italiens. Les mêmes usages barbares, un semblable mépris pour les serments et l'humanité régnaient en Lombardie, dans la Romagne, à Modène, à Lucques, et l'histoire de Parme et de Plaisance est celle de toutes ces provinces; voilà pourtant les mœurs, les événements dont se sont épris nos dramaturges et nos jeunes romanciers.

A la famille Farnèse succéda, en 1732, don Carlos, prince de la branche espagnole des Bourbons, conformément au traité de la quadruple alliance et à un autre traité confirmatif, passé à Vienne, le 30 avril 1725, entre l'empereur et le roi d'Espagne. Le pape protesta publiquement, par l'organe de son légat, en raison de ses droits, vrais ou prétendus, de souveraineté; cette protestation se renouvelait tous les ans, et ne cessa qu'aux approches de nos orages révolutionnaires. Les descendants de don Carlos gouvernèrent les trois du-

chés de Parme, de Plaisance et de Guastalla jusqu'au moment où, succombant sous les armes françaises, leurs possessions furent incorporées à la république cisalpine et ensuite au royaume d'Italie. En 1815, elles servirent à former le douaire de l'impératrice Marie-Louise, veuve de Napoléon, et, à sa mort, elles reviendront au prince de Lucques ou à ses descendants, également sortis des Bourbons espagnols.



SUPERFICIE, GÉOLOGIE,

CLIMAT, DIVISION DU PAYS, POPULATION.

Les duchés de Parme, de Plaisance et de Guastalla, réunis sous le même gouvernement, représentent, sur la carte, un carré presque parfait, ayant 8 myriamètres $\frac{1}{2}$ du nord au sud, $7 \frac{3}{4}$ de l'est à l'ouest, et une surface de 1,712 milles italiens de 60 au degré. Le sol se divise en plaines, collines et montagnes, qui ne sont point entremêlées,

comme en d'autres contrées , mais parfaitement séparées et parallèlement placées sur trois zones. La partie montagneuse dépend de la grande chaîne des Apennins , s'élevant aux bords de la Méditerranée jusqu'à l'extrémité de l'Italie. La plaine , partant des rives du Pô , est un vaste et profond amas de terres d'alluvion , produit des remous et dépôts de l'Adriatique , qui , dans la nuit des temps , couvrit la Lombardie. Plus tard , les inondations du fleuve entraînant le limon des Alpes , où il prend sa source , y ont ajouté des couches successives. Les collines calcaires reçoivent les cultures de la plaine , pouvant se passer d'arrosements artificiels. L'Apennin parmesan , également formé , presque en entier , de carbonate de chaux , n'arrive pas à une élévation considérable , et la neige en est absente pendant les mois d'été et souvent même en automne ; néanmoins , la température en est assez rude sur les versants septentrionaux. Son pic le plus haut est l'Alpe de Succiso , sur les confins de Modène et de la Toscane , et cependant il ne dépasse pas 2,020 mètres , environ 1,000 toises , ancienne mesure. Sur les limites des états sardes , les deux points culminants sont la Penna , élevée de 1,739 mètres , et la Ragola de 1,713. Entre ces points extrêmes , de l'est et de l'ouest , l'Apennin s'abaisse , et nous ne croyons pas qu'il atteigne à plus de 14 à 1,500 mètres. La dépression est sen-

sible à la simple vue, et, d'ailleurs, au 7 novembre 1845, aucuns frimas n'en couronnaient les sommets.

Bornée au nord par la rive droite du Pò, le seul cours d'eau navigable du duché, la plaine, terrain que les eaux ont déposé, comme on vient de le dire, est éminemment fertile, et ses produits seront énumérés au chapitre de l'agriculture, ainsi que ceux des collines et des montagnes. Plus on avance vers l'orient, plus la couche de terre végétale augmente d'épaisseur et de richesse ; aussi la voit-on couverte d'arbres magnifiques et surtout de chênes d'une admirable et rapide croissance. Cette plaine devient si basse à mesure qu'on s'éloigne des derniers contreforts des Alpes et de l'Apennin, que les petites rivières et les ruisseaux coulent avec une extrême lenteur et presque à fleur du sol, principalement lorsqu'elles approchent du Mantouan et du Modénois. Le Pò lui-même, si utile et en même temps si dangereux par l'exhaussement continuel de son plancher, qui relève son étiage, a besoin que d'énormes digues le contiennent ; et leur rupture exposerait aux plus terribles calamités la Lombardie orientale, dans laquelle le Parmesan est compris. De là une humidité constante qui rend moins profitable la culture des céréales et fait prédominer les prairies. C'est à partir de Plaisance que la déclivité commence et va tou-



jours en augmentant jusqu'aux frontières du Modénois ; mais en s'éloignant du fleuve le terrain se relève graduellement , et à 10 ou 12 milles de ses bords la campagne devient ondulée. Plus loin naissent les collines, et enfin on arrive à l'Apennin, dont les pentes méridionales appartiennent à la Sardaigne, à Modène, à la Toscane, et séparent de la Méditerranée le duché, qui ne possède aucun port, aucune communication avec le commerce maritime qui ne soit dépendante de ses voisins. Constitution géologique, climat, produits agricoles, rotation des récoltes, tout change dans la contrée montagneuse, et le lecteur en aura bientôt la preuve.

Par une anomalie singulière, quelque déprimée que soit la plaine, et entre des rivières d'un cours si lent, de nombreux torrents la sillonnent cependant du midi au nord ; remplies de cailloux descendus des Apennins, leurs eaux impétueuses dans les fortes crues, quoique coulant sur un plan presque horizontal, reçoivent l'impulsion qui les précipite vers le grand fleuve lombard, moins de la déclivité que de leur propre masse et des premières chutes du point de départ ; ils sont, en général, d'une largeur excessive et corrodent leurs bords, composés d'une terre peu compacte, jusqu'au moment où sa résistance se trouve en équation avec la force du courant, qui s'affaiblit en s'élargissant. Les princi-

paux sont le Tidone, le Maro, la Trebbia, l'Euza, la Nura, l'Arda, le Stirone, la Parma, et entre eux de secondaires s'écoulent encore; en sorte que rarement on parcourt quelques milles sans en traverser. D'un côté, s'ils causent des dommages, de l'autre ils procurent des bienfaits qui compensent largement le mal qu'ils peuvent faire; car le pays est couvert de canaux d'irrigation qu'alimentent ces torrents par des saignées opérées à leurs parties supérieures; et, à ce sujet, il faut consigner ici une opinion émise par de savants antiquaires, quelque extraordinaire qu'elle puisse paraître. En faisant remonter l'origine des canaux à Théodoric, roi des Goths (1), vers l'an 510, ils prétendent que, d'abord, cette grande entreprise ne fut destinée qu'au dessèchement des marais qui couvraient la contrée, et que, plus tard, on l'utilisa en l'appliquant aux arrosements; mais ils ne s'arrêtent pas là, et ajoutent qu'excepté le Taro, débitant constamment une masse d'eau assez considérable, presque tous les autres torrents qui coulent au-

(1) Théodoric, maître de l'Italie par ses victoires, n'eut rien de barbare dans l'exercice de sa royauté, et ne pensa qu'à policer le pays et à réparer les maux de la guerre. Pendant un règne de trente-sept ans, il protégea les lettres, l'agriculture, le commerce, accomplit d'utiles travaux, tint une exacte balance entre les vainqueurs et les vaincus; quoique arien, il laissa toute liberté aux catholiques et prit pour premier ministre le célèbre Cassiodore.

jourd'hui sur le territoire parmésan ne sont que les grandes artères creusées jadis pour recevoir les écoulements des montagnes et les verser dans les rigoles secondaires; négligées complètement dans les temps barbares, depuis le huitième jusqu'au douzième siècle, leurs digues se seraient affaissées, les affluences impétueuses auraient achevé de les ronger, d'élargir leurs lits, et ces torrents modernes, dont la naissance est due au travail de l'homme, sont devenus ce qu'on les voit maintenant. Au reste, nous donnons cette opinion pour ce qu'elle vaut; toutefois, elle pourrait bien n'être pas sans fondement; car, à l'aspect des lieux, dont la pente est insensible, on reconnaît que, dans l'origine, et abandonnées à elles-mêmes, les eaux devaient avoir plus de tendance à former des nappes marécageuses qu'à s'écouler torrentiellement.

Les plus considérables canaux d'arrosements dérivés de ces torrents sont le Ducala et celui de la Spelta, prenant leurs eaux dans l'Euza; le Maggiore, le Comune et le Navigabile, dans la Parma; le Galasso, le Naviglio, le Ducale di Fonte, qu'alimente le Taro, le Villano et plusieurs autres partent de la Trebbia, et de tous naissent une multitude d'embranchements formant un véritable réseau d'irrigations fécondant 13,691 hectares, superficie considérable pour un si petit pays et le quinzième de toute la plaine. Quand nous décri-

rons le Piémont, nous ferons connaître la manière simple et si fructueuse avec laquelle on a procédé en Italie à ces grands travaux, méritant, de la part du lecteur, un sérieux examen.

Il ne faut pas s'attendre à ce qu'une contrée, moitié formée de dépôts d'alluvions et moitié de collines et de montagnes calcaires, offre une minéralogie riche et variée; néanmoins, le Parmesan possède quelques mines de fer dans la province de Plaisance, mais peu abondantes et mal dirigées; des sources salines à Salso-Maggiore, d'une exploitation également vicieuse, et dont les produits suffisent à peine à payer la main-d'œuvre. Il en est de même du pétrole recueilli à Miano, à cinq lieues de Parme. On pourrait fournir au commerce une immense quantité de cette huile bitumineuse, composée de naphte et de matières grasses, qui donne, dit-on, une lumière plus pure et plus éclatante que celle des huiles végétales, attendu qu'elle ne contient pas autant de carbone. Pour l'obtenir, on creuse des puits où, s'infiltrant à travers le terrain ambiant, elle se rassemble dans la cuvette du fond, et souvent en si grande quantité, qu'on a vu un seul puits en donner 800 et même 1,000 kilogrammes par jour. Cette substance s'exporte à Trieste pour l'Allemagne et la Russie; mais ces envois ont beaucoup diminué par la négligence des extracteurs. Elle n'est point utilisée dans le

duché, et pourtant il serait possible d'en tirer un grand parti si on voulait l'épurer, comme on le fait à Milan et à Venise, et la substituer à l'huile ordinaire pour l'éclairage. On y trouverait certainement une considérable économie.

On doit croire que ce pétrole vient de l'Apenin ou du moins de sa base, où il est probable qu'il existe un gisement de houille qu'une compagnie formée pour subvenir aux dépenses des sondages recherchait avec ardeur en 1845 ; mais ce qui est certain, c'est que les montagnes du Parmesan contiennent des lignites, de l'anthracite, et dans l'un et l'autre cas l'huile minérale serait le résultat d'une espèce de distillation, de sublimation des parties volatiles des houilles ou lignites, opérée par la chaleur interne du sol.

Cette question houillère est pour les trois duchés de la plus haute importance ; car, si l'on en trouve, non-seulement l'éclairage au gaz devient facile et peu coûteux, mais on pourrait élever des manufactures mues par la vapeur. Des fragments de la substance combustible, que la compagnie voudrait exploiter, ont été envoyés en France, soumis à l'examen du conseil des mines, et d'habiles analystes les ont déclarés tantôt houille et tantôt lignite, en sorte qu'en octobre 1845 l'incertitude durait encore. Quant à nous, quoique bien moins compétent et n'osant prononcer magistra-

lement, nous croyons qu'il existe dans le Parmésan de véritable charbon minéral. Plusieurs échantillons nous ont présenté le poids et la cassure nette et brillante de nos houilles françaises; de plus, pendant notre séjour à Parme, deux expériences ont été faites, qui semblent décisives. La première consistait à soumettre des morceaux tirés de la mine à la combustion dans une cheminée pourvue d'une grille; et en brûlant avec flamme et vivacité, ils se sont comportés comme de la houille ordinaire; à la seconde, du fer rougi à ce feu et forgé sur l'enclume, a conservé sa douceur et sa malléabilité; il serait devenu aigre et cassant si le combustible eût été de la lignite contenant toujours du soufre. L'ouvrier employé à travailler ce fer, satisfait de l'expérience, demanda de ce charbon pour le substituer, dans son atelier, à celui de bois, plus cher et donnant moins de chaleur.

L'état de Parme est situé entre le 44° degré 20 minutes et le 45° 7 minutes de latitude nord, et le 8° degré 14 minutes en longitude du méridien de Paris. C'est à peu près la même latitude que celle du département de Vaucluse, et cependant l'olivier n'y vient pas, l'Apennin arrêtant l'air de la mer, dont cet arbre a besoin pour végéter; il ne se trouve que sur le penchant méridional des montagnes qui n'appartiennent plus au duché. Néanmoins, la température de la plaine est douce, et sa moyenne

varie de 11 à 12 degrés de Réaumur, soit 13 à 14 $\frac{1}{2}$, centigrades. C'est en juillet et août que la chaleur atteint son maximum de 25 à 28, ancienne graduation, et de 32 à 34 $\frac{1}{2}$, de la nouvelle. Les plus grands froids, de la fin de décembre au milieu de février, abaissent le thermomètre à 4 ou 5 de Réaumur au-dessous de zéro ; cependant on l'a vu tomber à 9 et même à 11 ; mais ce sont des cas rares et exceptionnels. L'air de la plaine est souvent humide, et il le doit au terrain d'alluvion gras et profond que l'eau pluviale pénètre facilement, et qui la retient longtemps. Le grand nombre des canaux et les fréquentes irrigations contribuent aussi à entretenir cette humidité ; pourtant, excepté dans les cantons adonnés à la culture du riz, le pays est sain et présente de remarquables exemples de longévité.

Le territoire est divisé en communes, et par commune on n'entend pas une seule ville, un seul village ; mais on appelle ainsi plusieurs bourgs ou hameaux réunis sous la même administration, et le nombre de leurs habitants le prouve ; c'est l'ancien Pagus romain. La commune parmesane est donc plus considérable que la plupart des françaises, et son organisation municipale est également différente, comme on le verra bientôt.

Le duché de Parme en contient.	57
— de Plaisance.	48
— de Guastalla.	3
TOTAL.	105

Ainsi que le prouveront les tableaux de population, ce serait, moyennement, 4,450 habitants par commune. Ce seul énoncé montre que l'aggrégation communale parmesane n'est pas semblable à celle de la France; elle en diffère aussi sous le rapport de l'organisation administrative. Ces 105 communes se répartissent en 5 districts ayant pour chefs-lieux Guastalla, Borgotaro, Santo-Donnino, Parme et Plaisance. Ces deux dernières villes sont les seules importantes, et Guastalla, le plus considérable des autres centres d'administration, et qui jadis donna son nom à un duché indépendant, ne dépasse pas 2,800 âmes. La population, principalement agricole, préfère le séjour des campagnes, et la grande division des propriétés entretient ce goût honorable.

Les Parmesans, surtout ceux de la plaine, n'ont plus, quoique robustes, les caractères physiques, le teint brun et plutôt bilieux que sanguin, les membres nerveux et le peu de disposition à l'obésité qui distinguent les Toscans, les Romains du littoral méditerranéen et les Napolitains; on voit qu'ils sont d'origine lombarde ou du moins de race

croisée, et que du sang des hommes du Nord coule encore dans leurs veines ; on s'en aperçoit même aux types de forme et de couleur qu'ont adoptés les peintres de l'école parmesane, et dont ils avaient les modèles sous les yeux. Ainsi que ses ancêtres, ce peuple aime toujours les courses lointaines, ce que prouvent les émigrations annuelles de milliers d'ouvriers et ces adolescents que l'on voit, dans les grandes cités européennes, exercer de chétives industries ou montrer quelques curiosités, tandis que l'Italien méridional reste ordinairement fidèle aux lieux qui l'ont vu naître. Ce caractère un peu aventureux s'accorde avec l'esprit militaire qui régna jadis dans le pays, que les guerres du moyen âge entretenaient, et qui, plus tard, fit surgir d'habiles généraux aux seizième et dix-septième siècles, et sous le gouvernement de Napoléon ; mais celui qui les effaça tous fut cet Alexandre Farnèse, duc de Parme, le seul général de Philippe II qui put retarder les succès de notre Henri IV. Ainsi qu'on l'a déjà remarqué pour d'autres contrées italiennes, les femmes du bas pays sont moins belles et proportionnellement moins grandes que les hommes ; dans la montagne, au contraire, les deux sexes se distinguent par de plus beaux traits, une taille plus élevée et une force que leur puissance musculaire annonce.

La population a, depuis de longues années, une

tendance constante à s'accroître, et voici un tableau qui servira de terme de comparaison.

TOTALITÉ DES TROIS DUCHÉS.

ANNÉES.	HABITANTS.	PAR MILLE CARRÉ.
1815.	426,500	273
1820.	412,000	
1825.	452,900	
1830.	451,800	
1831.	454,080	
1832.	460,700	
1833.	465,678	

DIVISION PAR DISTRICTS ET PAR SEXES EN 1833.

DISTRICTS.	HOMMES.	FEMMES.	TOTAUX par districts.	FAMILLES.
Parme.	73,465	69,763	143,228	93,906
Plaissance	68,784	64,362	133,146	
Borgo S ^a -Donnino.	64,744	59,333	124,299	
Borgotaro	22,902	21,533	44,435	
Guastalla.	10,450	10,093	20,543	
TOTAL.	465,678			

On voit que, depuis 1815, la population totale a augmenté de 39,178 âmes, et que la masculine dépasse la féminine de 15,022, c'est-à-dire de $3 \frac{1}{3}$ p. 100, et en proportion plus grande que

dans presque toutes les autres contrées européennes; fait remarquable, et d'autant plus que le duché voit tous les ans de nombreuses émigrations d'ouvriers qui se répandent pour les travaux de l'hiver, comme on vient de le dire, en Italie, en Espagne et même en Algérie. Ces émigrations ont lieu principalement de la part des habitants de l'Apennin, pour les Maremmes toscans et romains, la Corse et l'île de Sardaigne, et l'on estime à 21,000 le nombre des émigrants; ce qui d'abord semble exagéré et peut cependant s'expliquer par les habitudes des montagnards que l'on connaîtra lorsque nous nous occuperons de l'agriculture. Les uns s'expatrient en qualité de manœuvres et de terrassiers, les autres conduisent les troupeaux de moutons en des climats plus doux, sur le littoral de la Toscane; au printemps ils reviennent au pays natal; mais plusieurs aussi doivent périr par l'insalubrité des Maremmes et des côtes de la Sardaigne, ou se fixent à l'étranger, surtout en Algérie, attirés qu'ils sont par le haut prix des journées de travail; c'est ce qui rend étonnant un si grand surcroît du sexe masculin.

CLASSES DE LA POPULATION.

CÉLIBATAIRES.			
DISTRICTS.	HOMMES.	FEMMES.	TOTAL.
Parme.	43,941	37,942	81,883
Plaisance	38,094	32,074	70,168
Santo-Donnino.	36,883	30,430	67,313
Borgotaro	14,360	12,263	26,623
Guastalla.	5,976	5,200	11,176
TOTAUX.	139,254	117,809	257,063
MARIÉS.			
Parme.	26,551	26,571	53,122
Plaisance	27,573	27,552	55,125
Santo-Donnino.	25,293	23,272	50,565
Borgotaro	7,611	7,668	15,219
Guastalla.	4,062	4,047	8,109
TOTAUX.	91,090	91,030	182,120
VEUFS.			
Parme.	2,873	5,350	8,223
Plaisance	2,992	4,881	7,873
Santo-Donnino.	2,560	3,861	6,421
Borgotaro	951	1,684	2,635
Guastalla.	412	846	1,258
TOTAUX.	9,768	16,622	26,390

Il ressort plusieurs faits de ce tableau, d'abord que, contrairement à ce qui se passe dans les grandes villes et leurs banlieues, où les célibataires abon-

dent, ceux-ci sont avec les personnes mariées dans la même proportion que l'on retrouve à la campagne. Ainsi à Parme, comme dans les districts ruraux, on l'exprimerait assez exactement par 3 pour les célibataires et 2 pour les individus engagés dans les nœuds du mariage. Secondement, malgré le nombre si considérable de 257,809 célibataires et de 26,390 veufs ou veuves, formant plus des trois cinquièmes des habitants, la population n'en augmente pas moins rapidement, et c'est une preuve que les unions conjugales sont fécondes et que la mortalité des enfants est peu considérable, ce qu'il faut attribuer à une nourriture, en général, saine et abondante et à l'extension de la vaccine. En effet, dans le cours de douze années plus de 100,000 vaccinations furent pratiquées; il faut dire cependant que c'était de 1801 à 1813, alors que l'administration française les propageait avec zèle, et que depuis cette époque leur nombre a diminué. Pourquoi? C'est ce que nous ignorons; car, en Italie, les gouvernements et le clergé ont toujours été favorables à la vaccine; mais, par compensation, plus d'aisance, de bien-être dans les familles et une meilleure hygiène assurent l'existence des nouveaux-nés. Troisièmement 16,622 veuves et seulement 9,768 veufs, confirment ce qui vient d'être avancé et montrent que l'émigration des hommes cause dans les classes ouvrières de fréquents décès.

MOUVEMENT DE LA POPULATION.

ANNÉES.	NAISSANCES.	MORTS.	MARIAGES.
1821.	16,522	12,182	3,552
1822.	18,654	14,424	3,504
1823.	14,957	12,956	3,694
1824.	17,312	12,453	3,798
1825.	17,926	12,612	4,132
1826.	17,077	15,145	3,997
1827.	16,867	15,565	3,842
1828.	17,812	12,978	5,658
1829.	17,691	15,351	3,499
1830.	27,704	15,706	4,849
1831.	18,563	16,085	3,844
1832.	17,684	16,427	4,001
1833.	18,135	14,781	3,452

Le dernier document établit qu'en 13 ans les naissances ont dépassé les morts de 57,819, soit en moyenne 4,448 par année; excepté pour 1830 le nombre de ces naissances est resté à peu près stationnaire, et il en a été de même des mariages où, sur dix termes, le chiffre moyen de 3,643 se reproduit. Il est donc évident, si les mariages n'augmentent pas et si la population s'accroît, que c'est à l'hygiène et à la vaccine, comme nous le disions tout à l'heure, que l'on doit cet accroissement continu. 1830 présente une augmentation extraordinaire de naissances et d'unions conjugales; les premières surpassent de 11,978 les décès, et il semble

qu'après cet effort, la nature se soit reposée pendant trois années, car alors on ne retrouve plus que les nombres presque habituels de 17 et de 18,000.

D'après ce recensement, la population de 465,738 âmes, qu'il accuse, était ainsi répartie : 289,899 dans la plaine, 57,169 sur les collines et 118,670 sur les montagnes. C'était moyennement 2,437 par lieue géographique de 21 degrés; mais cette population, déjà proportionnellement une des plus considérables de l'Europe, a beaucoup augmenté. De 1815 à 1833 l'accroissement fut de 35,178, pendant un laps de dix-neuf ans, et de 1833 à 1845 il a été de 27,841, en 12 années et en proportion ascendante. Pour ne pas multiplier les chiffres, contentons-nous de donner, sans détails et d'après des notes officielles tirées du recueil des lois, l'augmentation des quatre derniers termes de cette seconde série.

En 1842.	476,167 habitants.
1843.	483,767
1844.	490,588
1845.	493,519

Accroissement en 4 ans. . . 16,752, soit $3\frac{1}{2}$ p. o/o.

Celui de la capitale est relativement encore plus considérable, bien qu'elle n'ait pas une industrie et un commerce qui semblent devoir engager, par

l'appât du gain, les régnicoles ou des étrangers à s'y établir. Le recensement de 1813, sous l'administration française, donnait à Parme 28,500 âmes, et les derniers documents officiels lui accordaient :

En 1842.	36,018
1843.	39,868
1844.	40,292
1845.	40,927

Voici la moyenne des naissances et des morts annuelles, à Parme, pendant une période décennale de 1821 à 1830; nous n'avons pu nous en procurer une plus récente.

MOYENNE DES NAISSANCES PAR ANNÉES.

Hommes.	Femmes.	Total.
Légitimes. 514	478	992
Illégitimes. 146	140	286
Légitimés. 4	5	9
TOTAUX. 664	623	1,287

DÉCÈS.

Hommes domiciliés.	638	} 1,284
Femmes domiciliées.	646	
Dans les hôpitaux et les prisons.	420	
Enfants mort-nés { garçons.	24	} 41
filles	17	
TOTAL.	1,704	

MOYENNE DES MARIAGES.

Entre garçons et jeunes filles	188
garçons et veuves	14
veufs et filles	45
veufs et veuves	21
TOTAL	268

Une partie des morts aux hôpitaux et dans les prisons appartient, il est vrai, aux habitants de la campagne; mais une autre doit être attribuée aux domiciliés, et alors les décès surpassent les naissances assez notablement; car pour les domiciliés la différence n'était que de 3 en faveur de ces dernières. Il faut donc, ainsi que nous venons de le faire pressentir, que l'accroissement de la population provienne de l'adjonction des étrangers s'établissant à Parme. Au reste, il en est de même pour toutes les capitales.

Les habitants de l'agrégation des trois duchés ont les mêmes mœurs, les mêmes habitudes, lorsqu'ils se trouvent en de semblables conditions d'états, de terrains, de climats, et peuvent être divisés en quatre classes, savoir les fonctionnaires publics et les militaires, les possesseurs de la surface du sol, les marchands et artisans, et les cultivateurs métayers ne vivant que de leur fermage, que des travaux agricoles; et celle-ci, de beaucoup la plus nom-

breuse, dirige en général ses soins vers les cultures nécessaires à la subsistance d'une exubérante population. Excepté le chanvre, le lin, la soie et un peu de laine, aucun de ses produits n'est applicable aux manufactures.

Les israélites, contrairement à ce qui se passe en plusieurs contrées italiennes, sont bien traités à Parme et assimilés aux autres citoyens. Ils peuvent y acquérir, y bâtir, et plusieurs y possèdent de confortables habitations; un surtout a construit une espèce de palais avec un vaste jardin. Cependant ils sont peu nombreux, tandis qu'à Modène, quoique opprimés et parqués dans un *gheto*, comme à Rome, on en comptait 1269, et 750 à Reggio. Nous n'avons pu savoir quel motif les déterminait à se fixer dans un lieu où leur caste est si mal vue par le gouvernement; mais toutefois la faveur dont ils jouissent à Parme est restreinte à ses murs; car, disons-le à regret, il existe encore un *gheto* à Guastalla.

En terminant ce qui concerne la population, faisons connaître avec bonheur, et nous l'avons personnellement éprouvé, que de tous les pays italiens, le duché de Parme est le plus affectionné à la France. Il est vrai que sur la fin du gouvernement impérial le mécontentement y était grand; de lourds impôts, une conscription sévère et toujours croissante avaient irrité les esprits; mais au-

jourd'hui ces maux sont oubliés et il reste les bienfaits du code Napoléon conservé presque entièrement, l'égalité devant la loi et d'importants travaux achevés à cette époque, ou commencés et poursuivis par l'administration actuelle; l'impulsion était donnée. On n'est pas insensible non plus à notre ancienne gloire militaire, et l'on se souvient avec fierté d'avoir contribué à d'étonnants exploits; beaucoup de vieillards s'honorent de leur titre de vétérans des armées françaises. A San Donnino, un ancien postillon nous racontait avec orgueil ses combats en Espagne et sur les bords du Rhin.



ADMINISTRATION RELIGIEUSE.

Quatre évêchés se partagent cette administration : ce sont ceux de Parme, de Plaisance, de Borgo Santo-Donnino et de Guastalla; cependant, les évêques étrangers de Bobbio, de Bugnato et de Sarzana conservent leur juridiction sur quelques communes. Par une singularité dont l'origine remonte certainement à des concessions que lui

firent les papes, et que ratifièrent peut-être les empereurs suzerains de la Lombardie, la paroisse de Fontevivo ne dépend d'aucun diocèse, et c'est l'abbé des Bénédictins qui exerce pour elle les fonctions épiscopales.

L'évêché de Guastalla est de nouvelle création; il fut érigé en 1828 et doté de 11,000 fr. de revenus en biens domaniaux, et de 560 fr. en redevances. On pourrait penser que trois évêchés suffisaient à une population de 500,000 âmes; mais en Italie ils n'ont point de circonscription aussi étendue qu'en France ou en Allemagne; les évêques, médiocrement rétribués, vivant avec simplicité et assidûment occupés de leur saint ministère, peuvent, pour ainsi dire, sauf des droits plus étendus, être assimilés à nos curés des grandes villes, et il est bien rare de les voir manquer à l'étroite obligation de la résidence; aussi ont-ils une grande influence sur l'esprit des habitants, et notamment sur celui du peuple.

Les paroisses subventionnées par le gouvernement s'élèvent au nombre de 562, et le trésor public y consacre 183,000 fr.; c'est peu, bien peu même. Il est vrai que les desservants y jouissent du casuel.

CLERCS SÉCULIERS.

DIOCÈSES DE	ÉGLISES CATHÉDRALES.	ÉGLISES COLLÉGIALES.	SÉMINAIRES.	PAROISSES.	PRÊTRES SÉCULIERS.
Parme.	Parme. 1	8 (1). Dans la ville : (Primatiale, De Santo-Vitale, De Santo-Girolamo, De Santo-Giuseppe, A Berceto, A Colvino, A Fontanellato, A Santo-Secondo.	Parme. 40 Elèves. 300	1 En ville. 23 A la campagne. . . 300	1,005
Palaisance	Palaisance. 1	10. De S ^{te} Antonio in Citta, De S ^{te} Antonio-Giovanni. De S ^{te} Maria. De Santo-Uldarico, De Santo-Gervasio, De Santo-Alessandro, De Castel-Arquato, De Castel S ^{te} Giov... De Corte Maggiore, De Firenzeuola.	Palaisance. 40 Elèves. 320	1 En ville. 33 A la campagne. . . 320	1,160
Borgo S ^{te} -Donnino. . .	Borgo S ^{te} -Donnino. . .	3. De Russeto, De Monticelli, De Pieve d'Ottoville.	Borgo S ^{te} -Donnino. 1 Elèves. 25	1 En ville. 4 A la campagne. . . 50	208
Gnastalla	Gnastalla		Gnastalla. 1 Elèves. 18	11	100
Diocèses étrangers :					
Bobbio.				8	
Inganno.				2	
Sarzana				3	
7.	4.	21.	4 sémin. — 128 élèves.	763	2,473

Le nombre des paroisses est considérable pour un si petit pays. Mais celui des prêtres séculiers paraît dépasser ce qu'exigeraient les besoins de la population ; car il est d'un ecclésiastique par 200 habitants, et il faut ajouter à ces desservants 455 clercs réguliers. D'un autre côté, 128 jeunes gens étudiant aux séminaires ne paraissent pas devoir suffire au recrutement des prêtres séculiers et des claustrés ; puisqu'en admettant que la vocation persiste pour tous, ce ne serait que 30 séminaristes qui pourraient chaque année se consacrer au service divin, et ce n'est pas assez pour compenser les décès probables de 2,884 prêtres ou moines. Il est donc vraisemblable que des étrangers sont admis dans les rangs des nationaux. Nous n'avons pu avoir à ce sujet aucun renseignement.

CLERCS RÉGULIERS ET RELIGIEUSES.

La république cisalpine abolit les corporations religieuses, et l'interdiction subsista tout le temps que Napoléon porta la couronne du royaume d'Italie. Après sa chute, et lorsque Parme devint pour ainsi dire une annexe viagère de l'Autriche, 14 couvents d'hommes et 7 de femmes furent rétablis, mais à des conditions qui mettaient des bornes à leurs propriétés, soit en biens-fonds, soit

en rente, comme on le verra dans le tableau suivant :

Ordres religieux et nombre de couvents.	Individus.	Dotations.
Bénédictins. 1	71	Ils possèdent des biens que l'État leur a concédés, et la faculté d'acquérir jusqu'à la somme de 40,000 f. de rente.
Dominicains 1	3	
Prêtres de la mission. 1	29	Pensionnés par l'État.
Observantins. 5	101	
Capucins. »	108	
Réformés. »	111	
Dominicaines. 1	32	Elles jouissent d'un revenu de 15,000 fr. et peuvent l'augmenter jusqu'à 20,000.
Ursulines. 2	81	Pensionnées par l'État, et de plus possédant en biens-fonds 36,000 fr. de rente qu'elles pourront porter, par acquisitions, à 50,000.
Thérésiennes. 1	24	
Bénédictines 1	28	Toutes pensionnées par l'État.
Capucines. 2	68	

On reconnaît la prudence autrichienne, dont le duché de Parme suit maintenant les traditions, aux obstacles opposés à l'augmentation indéfinie des biens de main-morte; une fois pour tout, elle a fixé aux couvents qui ne sont pas pensionnés une limite à la faculté d'acquérir, et dispense ainsi le souverain du soin de refuser ou d'autoriser par

ordonnance ; sans le dire , elle restreint aussi le nombre des claustrés ; car , soit pensionnés , soit possesseurs de terres ou de rentes , ces établissements ne peuvent recevoir que les sujets qu'ils ont la possibilité d'entretenir.

Le nombre des israélites domiciliés ne dépasse pas 700, dispersés dans 9 localités. Les trois communes qui en renferment le plus sont Parme , Firenzuola et Guastalla ; dans chacune ils s'élèvent à peu près à une centaine, et pour la capitale c'est à peine $\frac{1}{4}$ p. 100 de sa population ; ils s'adonnent au commerce, aux courtages, et, dit-on, aussi à la contrebande ; mais, si l'accusation est fondée, cette périlleuse entreprise ne serait exercée que par la classe la plus infime de leur caste.



ADMINISTRATION JUDICIAIRE.

Dès son arrivée dans le duché de Parme, l'impératrice Marie-Louise ordonna la rédaction d'un code civil et criminel destiné à remplacer de vieilles lois remontant aux siècles féodaux, et qui fût en harmonie avec les changements opérés dans

les mœurs et les besoins nouveaux du pays. Plus tard on y joignit ceux du commerce et de procédure. Le Code Napoléon servit de base au travail des habiles jurisconsultes que la voix publique avait désignés, et leur œuvre, attentivement révisée, fut promulguée et devint exécutoire en 1817 pour les deux premières parties, et pour les deux autres en 1820. Cet hommage rendu aux lumières du siècle, cette condescendance au vœu national, causèrent une vive satisfaction ; car on s'était promptement attaché à la sage simplicité, à la profonde raison de nos lois, à leur égale application à tous les citoyens, quel que fût le rang social qu'ils occupaient. Ainsi s'évanouirent des usages, des coutumes qui différaient d'un lieu à un autre et s'entrechoquaient, si l'on peut se servir de cette expression. Le fond de la législation est donc maintenant tout français.

Les tribunaux d'appel, civils, criminels, correctionnels, commerciaux, sont, en conséquence, organisés comme les nôtres, suivant, en ce qui concerne leurs attributions, la même voie ; et un tribunal suprême est, sous une autre dénomination, une réelle cour de cassation. Les causes civiles et criminelles y sont publiquement plaidées par des avocats, contrairement à ce qui se passe en plusieurs contrées de la Péninsule, où elles se jugent encore à huis-clos et sur pièces écrites.

A la tête de l'administration judiciaire se trouve, sous le titre de président, le ministre de l'intérieur, chef de la magistrature et sommité de la hiérarchie suivante :

TRIBUNAUX APPELÉS COLLÉGIAUX.

Tribunal suprême siégeant.	à Parme.
— d'appel.	Plaisance.
Tribunaux civils et criminels, 2. . .	Parme et Plaisance.

TRIBUNAUX INFÉRIEURS APPELÉS PRÉTURES ET A UN SEUL JUGE.

Dans la juridiction civile et criminelle de	{ Parme.	23
	{ Plaisance	13
Total.		58

Ces prétures sont divisées en quatre classes dans la circonscription de Parme, selon l'importance des localités, et en trois dans celle de Plaisance. Le préteur ou juge unique prononce, en première instance, sur les causes minimales, et ses fonctions sont, en partie, semblables à celles de nos juges de paix. Ainsi qu'en France, il est l'autorité judiciaire d'un canton et de plus ce magistrat remplit les devoirs de juge d'instruction pour les affaires criminelles.





PRÉSIDENCE DE L'INTÉRIEUR.

Commençons par dire qu'à Parme aucun chef de l'administration supérieure n'a le titre de ministre et qu'il se contente de la plus modeste qualification de président. Celui de l'intérieur a dans ses attributions le clergé, en ce qui se rattache aux rapports civils avec le gouvernement; la direction provinciale et communale, les tribunaux, la police, les prisons, les hôpitaux, hospices, établissements de bienfaisance, l'université, les hautes écoles, le collège Marie-Louise, l'instruction primaire et secondaire, l'enseignement médical, la bibliothèque ducale, le musée, l'académie des beaux-arts et d'autres institutions analogues à celles qu'on vient d'énumérer. C'est le ministère le plus occupé et dont les fonctions sont les plus étendues.

Le gouvernement, en ce qui touche à cette présidence et aux autres, est absolu, mais tempéré par une législation égale pour tous et fidèlement respectée. En outre l'administration conserve en

fait et sur plusieurs points des formes constitutionnelles et libérales; ainsi la liste civile est actuellement réduite à un *quantum* déterminé, et la souveraine, bien que maîtresse de tirer du trésor ce qui lui plairait, ne dépasse pas la somme qui lui est affectée; on laisse aux communes assez de liberté, même pour contracter des dettes, comme on le verra quand nous traiterons des finances, et, ainsi qu'on vient de le dire, les débats devant les tribunaux sont publics et assurent aux plaideurs et aux accusés toutes les garanties désirables. De plus, il existe encore des traditions gouvernementales remontant à l'époque où la France régissait le pays, et elles ont été fidèlement respectées; Parme et Plaisance ont des gouverneurs, et Santo-Donnino, Borgotaro et Guastalla des commissaires dont la manière d'administrer répond à celle de nos préfets et sous-préfets. Le titre seul est changé. Tout ce qui dépend des présidents, gouverneurs, commissaires, administrateurs des hospices, des prisons, des directeurs de comptabilité, etc., suit la même marche, et leurs bureaux sont organisés à la française.

Cependant il n'y a pas, dans les états de Parme, soit pour les grandes villes, soit pour les petites localités, de conseils municipaux directement élus par les citoyens, quoique leurs attributions et leur mode d'administration soient pareils aux nôtres. Les

podestats ou maires, les syndics ou adjoints sont nommés par le souverain sur une liste triple que le conseil municipal présente; celui-ci tient ses pouvoirs du président de l'intérieur qui, sur une liste double que les conseils municipaux dressent eux-mêmes, choisit les conseillers se renouvelant par tiers chaque année. Cette restriction au système municipal électif est d'autant plus étonnante, que les Parmesans sont de mœurs douces et faciles, peu disposés, du moins à ce que nous croyons, aux secousses politiques, et que la nomination directe par les parties intéressées serait sans danger.



AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Le secrétaire du cabinet est chargé des affaires comprenant la correspondance avec les ministres et les agents étrangers; mais la diplomatie autrichienne a partout le soin des négociations de Marie-Louise et plusieurs consuls autrichiens le sont aussi du duché de Parme. Quant aux puissances européennes, elles accréditent, près du gouvernement ducal, leurs ambassadeurs ou ministres en Sardaigne et en Toscane.



PRÉSIDENCE MILITAIRE.

Elle réunit sous sa direction le personnel et le matériel, le commandement supérieur, les fortifications, l'école militaire et le recrutement, par la conscription, comme en France. Les officiers sont indistinctement choisis dans toutes les classes sociales et, ainsi que chez nous, doivent leur avancement partie au choix, partie à l'ancienneté. Beaucoup d'usages français se conservent chez les militaires, et l'on doit louer l'humanité présidant aux punitions des soldats; douceur qui contraste heureusement avec la sévérité de plusieurs états voisins.

Les forces actives sont si peu importantes qu'il est presque inutile de s'en occuper; elles ne dépassent pas un effectif de 1,200 hommes, parmi lesquels il faut compter 270 dragons à pied et à cheval, répartis en 2 compagnies et 33 brigades; véritables gendarmes employés à la sûreté des routes et au service de la police. Le reste se compose d'un bataillon de ligne de 500 hommes, de

hallebardiers pour la garde du palais ducal, d'une compagnie sédentaire de vétérans, d'invalides, de quelques canonniers et d'une soixantaine d'élèves du collège militaire institué à Parme.

L'usufruit du duché de Parme étant garanti à l'archiduchesse par les quatre grandes puissances et spécialement par l'Autriche, qui, en cas de besoin, mettrait ses troupes à la disposition de la souveraine, ces conventions diplomatiques ont permis une sage économie et la réduction de la force armée au strict nécessaire; savoir aux quatre petites garnisons de Parme, de Plaisance, des forts et châteaux de Bardi et Compiano, et à ce qu'exige la sûreté intérieure.



FINANCES.

Leur président a pour spéciales attributions le soin de la rentrée des recettes, de leurs modifications, des dépenses; et sa direction s'étend sur le trésor, la dette publique, la chambre des comptes, le cadastre, le patrimoine et le domaine de l'Etat, les contributions directes et indirectes comprenant

le timbre, l'enregistrement, les hypothèques, les postes aux lettres et aux chevaux, les douanes, toutes les administrations productives, et nous donnerons tout à l'heure un aperçu des charges et des ressources du gouvernement. Sans doute on n'y verra pas figurer les milliards que présentent les budgets de la France et de l'Angleterre; mais, quelque minime que soit le budget des trois duchés, s'il donne des preuves d'une bonne administration, si les vieilles dettes de l'Etat sont remboursées au fur et à mesure des possibilités, si plusieurs impôts ont été diminués ou même abolis sans nuire à l'exact paiement des dépenses, il méritera l'attention du lecteur. Le spectacle du bien, quoique donné sur un petit théâtre, est toujours digne d'intérêt. Qui produisit ce bien pendant le cours d'un long ministère? M. le baron Mistrali. Après avoir montré la rectitude de son jugement en coopérant

la rédaction des nouveaux codes, il l'appliqua aux finances, aidé aussi des traditions françaises acquises en diverses fonctions qu'il remplit sous l'empire. Il a bien voulu nous fournir tant de précieux documents, que c'est pour nous un devoir de reconnaissance d'en faire un juste et véridique éloge.

Prenons pour point de départ la fin du dernier siècle; alors les revenus montèrent à peine à trois millions dont la moitié était fournie par la ferme

des douanes, du sel et du tabac, et l'autre par les impôts, droits et revenus du domaine non compris dans le bail des fermiers. Mais ce revenu était loin de suffire aux besoins de l'Etat, aux prodigalités de la cour, et la France et l'Espagne comblaient le déficit annuel, en faveur d'un prince de la famille des Bourbons. Aujourd'hui, grâce à un meilleur ordre administratif, à une comptabilité régulière et à la richesse du pays notablement augmentée par une excellente culture, les facultés financières de l'Etat ont doublé et les dépenses sont moindres que les recettes. Deux causes ont surtout contribué à cette réduction des débets : d'abord la noble résolution prise par la souveraine de diminuer sa liste civile, montant à 2,053,000 fr., et n'étant plus en 1840 que de 1,500,000; secondement, l'amélioration qu'a éprouvée la dette publique descendue, à la même époque, du primitif capital de 12,000,000 à celui de 7,600,000; depuis 1830, son rachat avait été de plus d'un tiers.

C'est le boni, s'élevant déjà en 1835 à 814,079 fr., qui permit d'abolir le décime dont étaient chargées les contributions indirectes. Ce retour au chiffre normal porte principalement sur le tabac, la poudre à tirer, les cartes, les ports de lettres, le sceau extraordinaire, les taxes du contrôle, de la chancellerie et des hypothèques, la garantie de l'or et de l'argent, les boissons, les licen-

ces pour la vente des liqueurs, les extraits des archives, les passeports, les permis de chasse et les péages des ponts de l'Enza, du Taro et de la Trebbia. On opéra aussi la suppression des droits perçus, au profit du trésor, à Parme et à Plaisance, sur la vente des vins au détail, et sur leur diminution dans le reste du duché. Parme y gagna un soulagement de 158,000 fr., et Plaisance de 108,000, et la campagne et Guastalla, précédemment moins chargés que ces deux villes, 49,500. Ce fut pour les deux principales cités du pays un profit, en moyenne, de 4 fr. par tête, et considérable pour les familles indigentes qui sont le plus obligées de recourir aux achats journaliers. Une autre taxe subsistait depuis longtemps, et on ne concevoit pas qu'elle eût été établie, même à une époque où l'on étudiait moins qu'on ne le fait aujourd'hui les principes de l'économie politique; c'était celle qui pesait sur l'exportation des cocons et portait le plus grand préjudice à la multiplication des mûriers et à la reproduction de la soie; elle fut également abolie, et en traitant de l'agriculture nous ferons ressortir les curieux effets de cette abolition. L'entretien des digues du Pô et des torrents, si coûteux pour le syndicat des riverains, éprouva aussi un soulagement, mais pas encore assez considérable; car il est telle propriété dont le revenu suffit à peine à payer sa quote-part de dé-

pense. Cependant le gouvernement en prit la moitié à sa charge. Enfin, en 1845, les tarifs du transit et de la navigation sur le Pô, établis depuis trente ans, furent considérablement diminués (1).

En même temps qu'on diminuait le poids des impôts, on se livrait à d'importants travaux soit d'arts et d'embellissements, soit d'utilité publique, et les premiers furent presque tous accomplis par la liste civile; c'est à ceux-là que nous nous attacherons de préférence. Un théâtre, approprié aux usages modernes, s'éleva sur les dessins de l'architecte Bettoli; un nouveau palais, pour l'impératrice, moins vaste que l'ancien, mais plus élégant, remplaçait la vieille demeure des Farnèses, dès lors uniquement consacrée aux collections de tableaux et d'antiquités; on répara les jardins et la maison de plaisance de Colorno; la terre ducale de Sala, vendue à un spéculateur, fut rachetée par Marie-Louise, qui l'orna d'un casino et en fit don au domaine de la couronne, après que la mort eut frappé son fils; en sorte que ces biens reviendront au prince de Lucques, nu-propriétaire du duché; les sources hydro-sulfureuses de Tabiano, négligées au point d'être inaccessibles aux malades, furent acquises, pourvues d'un bâtiment, d'un chemin

(1) Cet exposé des réductions de droits provient des notes et renseignements communiqués à l'auteur par le président des finances.

commode, et données à l'hospice de Borgo-Santo-Donnino par la souveraine, qui voulut y joindre une auberge construite et entretenue à ses frais pour soustraire ceux qui fréquenteraient ces eaux à l'exigence d'avidés hôteliers. A ces générosités ajoutons les salles nouvelles de la bibliothèque ducale, celles du musée, des sommes accordées à l'agrandissement des collèges et des hôpitaux, et la centralisation des boucheries de Parme dans une construction spacieuse où se trouvent aussi l'abattoir et une glacière pour la conservation des viandes pendant l'été ; c'est encore par la cassette particulière que la dépense fut acquittée (1).

Toutefois, les ouvrages que le trésor public exécuta sont d'une plus grande proportion et d'une plus générale utilité. Les voies de communication furent établies là où il était nécessaire, perfectionnées lorsqu'elles existaient déjà et parfaitement entretenues. La Trebbia, célèbre par la victoire qu'Annibal remporta sur les Romains et la bataille de trois jours que les Français et le général MacDonald soutinrent contre les Russes le 19 juin 1799, avait vu son vieux pont tomber en ruines ; sa reconstruction fut ordonnée sur un plan de vingt-trois arches et un développement de

(1) Brièvement extrait de l'ouvrage de M. Jules Comte, intitulé : *Parme et Marie-Louise*.

quatre cent-soixante mètres; il en était de même pour l'Arda, dont le pont en brique devenait dangereux à force de vétusté; on le rebâtit en pierre. Des constructions plus considérables encore traversèrent la Nure et le Tidone; mais l'œuvre en ce genre qui les dépasse toutes, et une des plus remarquables de l'Italie, est la longue file des arcs jetés sur le Taro, occupant une étendue de cinq cent soixante-cinq mètres; deux millions y furent employés. Dans la partie descriptive de ce volume, nous reviendrons sur tous ces ouvrages d'art, qui présentèrent de grandes difficultés d'exécution, ainsi que sur la magnifique route tracée au milieu des Apennins et mettant en rapport direct le Parmesan avec le littoral méditerranéen et le beau golfe de la Spezzia; entreprise digne de l'antique Rome et que l'on peut presque comparer à celle qui rendit facile le passage du mont Cenis. Voilà ce que l'on peut exécuter avec une réduction d'impôts, de modestes ressources et une sage économie.

Après ces renseignements préliminaires sur les dégrèvements et l'emploi des finances, passons aux chiffres du budget et à son état présent. Pour terme de comparaison, nous allons présenter d'abord les recettes de 1834, année qui précède les réductions faites au profit des contribuables; secondement, sur deux colonnes, les encaisse-

ments et les sorties de 1830 et 1840, et enfin la situation officielle de 1845, que nous devons encore à la complaisance de l'administration, ainsi qu'un état des recettes croissantes des contributions indirectes depuis 1836, époque où expira leur fermage mixte (1), et où le trésor perçut la totalité du produit.

RECETTES DE 1834.

Impôt foncier.	1,842,120 fr.
Impôt personnel.	128,520
Patentes.	188,200
Impositions communales.	658,628
Imposition sur les cours d'eau et irrigations. .	250,000
Impositions indirectes tenues à fermage (produit net).	2,770,000
Décime sur les précédentes impositions. . .	188,000
Domaines de l'État.	1,166,000
Produits divers...	290,000
Quote-part sur les octrois de Parme et de Plaisance.	260,000
TOTAL.	6,895,640 fr.

Le décime ajouté à presque toutes les contributions fut établi par la même raison qui le fit naître chez nous, la nécessité, en des temps malheureux, de pourvoir aux dépenses extraordi-

(1) Le fermage mixte est celui dont les bénéfices se partagent, dans une certaine proportion, entre l'Etat et le fermier.

naires; mais la différence, c'est qu'à Parme il est aboli depuis 1835, et qu'en France il subsiste encore nominativement pour plusieurs impôts, tels que les douanes, par exemple, et que, pour d'autres, on l'a confondu avec le capital; en sorte qu'il est toujours payé sous une forme ou sous une autre. Il est vrai qu'il a perdu son titre d'imposition de guerre et qu'il est devenu un supplément aux recettes de la paix.

En 1834, la généralité des impôts répartis sur la population présentait, en moyenne, une charge de 15 francs par tête; ce qui était beaucoup pour un pays peu industriel, presque entièrement agricole, où les douanes et les autres contributions indirectes ne comptaient à peu près que pour la moitié dans les perceptions, et où l'autre retombait sur la propriété, le personnel, les patentes et les taxes communales au profit du trésor.

RECETTES ET DÉPENSES DU GOUVERNEMENT, A DIX ANS
DE DISTANCE.

Recettes.	En 1830.	En 1840.
Contributions directes . . .	2,020,000 fr.	2,034,000 fr.
Contributions indirectes . .	3,570,000	3,880,000
Domaines de l'État.	1,215,000	1,180,000
Produits divers	95,000	106,000
TOTAL.	6,700,000 fr.	7,200,000 fr.

L'augmentation des recettes, en 1840, provient

des contributions indirectes et prouve celle de la consommation et du bien-être résultant de plus de richesse. Il faut aussi tenir compte de l'accroissement de la population. Néanmoins la première cause agissait avec plus d'efficacité ; car, de 1830 à 1840, le nombre des habitants n'a augmenté que d'un 45^e et les produits des impôts indirects se sont accrus d'un 6^e $\frac{3}{4}$, malgré la suppression du décime et du droit perçu sur la vente des vins au détail à Parme et à Plaisance. On doit cependant défalquer de ce bénéfice celui que faisait le fermier, et qui, en 1840, retombait entièrement au fisc ; mais nous n'avons pu savoir à quelle somme il s'élevait.

Dépenses.	1830.	1840.
Liste civile	2,053,000 fr.	1,500,000 fr.
Administration militaire	918,000	1,020,000
Conseil-d'état, présidence, gouvernement, police, administrations diverses	685,000	570,000
Tribunaux et prétures	291,600	292,000
Pensions, secours, congrues ecclésiastiques	1,091,000	1,100,000
Université, académie des beaux-arts, musée, instituts d'éduc. . . .	217,000	250,000
Dépôt de mendicité, maisons de force et de correction	503,000	268,000
Ponts-et chaussées, trav. publ. . . .	255,000	600,000
Intérêts de la dette publique . . .	600,000	580,000
Dépenses diverses et imprévues . .	267,000	100,000
TOTAL.	6,680,000 fr.	6,060,000 fr.

On voit, par ce dernier tableau, qu'en 1840 la liste civile était, sur 1830, diminuée de 553,000 francs, et que cette diminution avait permis d'augmenter l'allocation aux ponts-et-chaussées de 345,000 fr., ce qui était beaucoup, car les duchés de Parme, de Plaisance et de Guastalla réunis n'ont pas plus de surface à eux trois qu'un de nos départements. Cette augmentation donna les moyens de poursuivre avec activité les magnifiques travaux de la route traversant l'Apennin et mettant en communication la Lombardie supérieure, les états de Parme et le golfe de la Spezzia. Il reste encore à soulager plus complètement les riverains du Pô et des torrents du fardeau trop pesant que leur impose l'entretien des digues.

Mais si cette branche de l'administration des travaux publics laisse encore quelque chose à désirer sous ce rapport, et peut-être faute de ressources pécuniaires suffisantes, car on sait combien les travaux hydrauliques sont coûteux et leur succès incertain, il n'en est pas de même de la direction des impôts indirects, établis avec une habileté et une entente des intérêts généraux dignes d'éloges; aussi a-t-elle résolu un difficile problème, celui de faire rendre aux douanes et aux droits, assis sur la consommation, des sommes considérables proportionnellement à la population, et d'avoir pourtant des tarifs modérés; ce

qui prouve également la bonne régie des finances, c'est l'accroissement des recettes et la diminution de la dépense. Ainsi, en 1830, le trésor n'eut que 20,000 francs de boni, et, en 1840, l'excédant s'élevait à 1,140,000. Nous dirons bientôt quel a été l'emploi de ces économies.

Pour ne pas fatiguer de chiffres le lecteur, nous allons nous borner à lui présenter seulement les recettes du budget de 1845, en les faisant suivre de courtes réflexions.

ENTRÉES ORDINAIRES.

Contributions directes	2,056,585 fr.	66 c.
<i>Id.</i> Rentrée de l'arriéré	67	95
Domaine de l'Etat	1,138,523	20
<i>Id.</i> Rentrée extraordinaire	22,000	»
Contributions indirectes	3,314,430	»
Impôt des communes	260,000	»
Poste aux lettres et aux chevaux	73,860	»
Archives publiques	10,600	»
Passeports, permis de chasse et autres .	10,100	»
Typographie ducale	1,930	»
Recettes ordinaires diverses	100,875	»
TOTAL	6,988,813 fr.	81 c,

ENTRÉES EXTRAORDINAIRES.

Résidu des rentrées des années antérieures	2,800,000 fr.	» c.
Restitution d'une partie du prêt de 2,561,728 fr. 67 c. fait à l'amortissement .	326,386	44
<i>A reporter</i>	3,126,386 fr.	44 c.

<i>Report.</i>	3,126,586 fr.	44 c.
Intérêts dus par la caisse d'amortissement.	15,700	»
Résidus de la ferme mixte Maraidet et C ^{ie}	200	»
Recouvrements de diverses créances.	29,141	11
TOTAL.	3,171,627 fr.	53 c.

TOTAL des recettes ordinaires et extraord. 10,160,441 fr. 36 c.

Les dépenses, divisées en ordinaires et extraordinaires, se sont élevées à 7,294,456 fr., savoir :

Les ordinaires, à.	5,860,274 fr.
Les extraordinaires, à.	1,434,181

La différence en plus des recettes sur les dépenses, montant à 2,865,985 fr., serait énorme, si elle provenait d'une seule année, et nécessiterait une forte réduction des impôts; mais elle n'est qu'apparente et le résultat de bonis successifs tenus en réserve et destinés au remboursement de la dette publique, dont le terme approche. Il est vrai que ce terme est facultatif et non obligatoire; et à ce sujet nous avons entendu, à Parme, plusieurs personnes blâmer cette accumulation de fonds au trésor, qu'elles prétendaient être improductifs pour le pays, ne rapporter, en partie, aucun intérêt, et restreindre la circulation du numéraire. Nous ne saurions être de leur avis. Des positions différentes commandent diverses manières

d'agir. Sans doute, dans un état puissant, riche, industriel, où les capitalistes sont, pour le moindre bénéfice, toujours prêts à livrer leur argent au fisc, des fonds dormants seraient un mal; mais, à Parme, pays surtout agricole, peu porté aux entreprises industrielles et commerciales, dont les capitaux disponibles sont peu abondants et fort divisés, il faudrait, s'il mettait ses bonis en circulation, que le gouvernement ou continuât toujours à servir l'intérêt de sa dette, ou contractât un nouvel emprunt, peut-être à des conditions peu favorables, pour en éteindre un autre. Une réserve destinée à se libérer de l'ancien est donc une sage opération.

Terminons ce chapitre en faisant connaître les budgets municipaux de Parme et de Plaisance en 1845. Comme en France, ils doivent être approuvés par le gouvernement, qui se réserve le droit de les modifier selon les besoins présumés du service; ainsi, dans le budget de Parme, on verra que le conseil municipal n'ayant voté que 21,634 fr. pour l'instruction publique, le ministre a porté l'allocation à 27,040; il en a été de même pour celui de Plaisance, où il n'était accordé aux établissements de bienfaisance que 26,681 fr. Le podestat avait demandé 35,681 fr., et sa proposition fut réduite par les conseillers municipaux, comme on vient de le voir. L'autorité supérieure non-seulement ré-

pondit aux vœux du podestat, mais ajouta quelque chose à cette somme, en l'élevant à 36,435 fr. Il y eut aussi augmentation pour les travaux concernant les rues et les conduits des eaux. Les dépenses municipales qui ont éprouvé cet accroissement par décision gouvernementale, peuvent probablement être assimilées à celles classées en France au rang des obligatoires. Plusieurs allocations ont été diminuées.

BUDGET COMMUNAL DE PARME POUR 1845.

DÉPENSES ORDINAIRES.

	Propositions du podestat.		Accordé par le conseil.		Approuvé par le gouvernem.	
	fr.	c.	fr.	c.	fr.	c.
Employés.	16,772	»	16,882	»	16,772	»
Salaires de divers offices.	2,200	»	2,200	»	2,200	»
Cens, rentes à servir. . .	2,579	05	2,579	05	2,579	05
Loyers de locaux.	877	64	877	64	877	64
Voies publiques.	16,000	»	16,000	»	16,000	»
Eaux.	1,750	»	1,750	»	1,750	»
Indemnités, réglemens de comptes.	5,172	48	5,172	48	5,172	48
Dépenses pour le culte. .	1,284	50	1,284	50	1,284	50
Etablissements de bien- faisance.	65,896	08	65,896	08	66,020	44
Police communale.	58,780	05	58,880	05	58,880	05
Instruction publique. . .	21,034	50	21,634	50	27,040	50
Casernement des dragons.	760	»	760	»	760	»
Dépenses diverses. . . .	13,197	32	13,197	32	14,056	32
Fonds de réserve. . . .	18,000	»	18,000	»	18,290	64
TOTAUX.	224,503	62	225,653	62	231,683	62

DÉPENSES EXTRAORDINAIRES.

	Propositions du podestat.		Accordé par le conseil.		Approuvé par le gouvernem.	
	fr.	c.	fr.	c.	fr.	c.
<i>Report des dép. ordin.</i>	224,305	62	223,633	62	231,683	62
Extinction de dettes . . .	1,080	»	1,080	»	1,080	»
Travaux pour les rues et les eaux.	6,000	»	6,000	»	6,000	»
Habits des huissiers et gardes champêtres de la commune.	256	58	256	58	256	58
TOTAL des deux espèces de dépenses.	231,620	»	232,970	»	239,000	»

RECETTES ORDINAIRES.

Intérêts de capitaux. . .	403	»	403	»	403	»
Cens, rentes à percevoir.	4,004	14	4,044	14	1,003	14
Loyers de maisons et biens-fonds.	27,044	50	27,044	50	27,044	50
Taxe sur les offices. . .	341	70	341	70	341	70
Taxe pour objets de po- lice.	143	»	143	»	143	»
Amendes.	50	»	50	»	50	»
Produits divers.	13,491	16	13,491	16	18,691	16
Octrois.	130,000	»	130,000	»	130,000	»
TOTAUX.	193,479	80	193,479	80	200,879	80

RECETTES EXTRAORDINAIRES.

Pour suppléer au déficit:						
Centimes additionnels, par livre nouvelle (1 f.), sur le principal des con- tributions foncières et personnelles.	36,140	20	37,490	20	38,120	20
TOTAL des deux recettes.	231,620	»	232,970	»	239,000	»

Quant au budget de la commune de Plaisance, nous ne surchargerons pas ce chapitre de ses détails et n'en ferons connaître que le total des dépenses et celui des recettes, auxquelles il faut, pour les égaler aux débets, ajouter 74 cent. additionnels sur le foncier et le personnel.

Dépenses.	218,000 fr.	
Recettes ordinaires. . .	170,144 fr.	23 c.
Centimes additionnels. .	47,855	77
TOTAL de la recette.	218,000 fr.	» c.

On aura remarqué combien les budgets communaux sont chargés de centimes additionnels, et surtout celui de Plaisance. En voici la cause : au lieu de s'occuper d'abord des perceptions, comme on devrait le faire, on commence par voter les dépenses sans trop s'inquiéter des ressources pour les acquitter. En fin de compte, il faut bien équilibrer les entrées et les sorties de la caisse, et alors on vote des centimes. En France, les villes ont souvent agi de même ; mais, au moins, une ordonnance royale ou une loi, selon le revenu plus ou moins grand de la commune, doit établir la durée de la nouvelle imposition, qui cesse de droit à l'expiration du terme, au lieu que, dans le duché de Parme, une fois les centimes installés au budget des communes, il paraît qu'ils s'y trouvent bien et y font élection de domicile; de là provient leur accumu-

lation. C'est du moins ce que nous ont assuré des personnes en position de le savoir.

Il est aussi une autre remarque à faire, dont on peut tirer une induction favorable au moral des Parmésans, et portant sur la faible somme que produisent les amendes imposées en polices municipales et par conséquent sur le petit nombre des contraventions; elles prouvent les habitudes paisibles des citoyens et leur obéissance aux réglemens.



CONSEIL D'ÉTAT

ET CONSEIL DES CONFÉRENCES.

En outre de ces diverses présidences, il existe un conseil d'état indépendant des autres pouvoirs et chargé de décider en dernier ressort sur tous les points litigieux et administratifs; il donne aussi, comme en France, son avis sur les affaires et projets d'ordonnances que lui soumet le souverain. Son chef a rang immédiatement après les présidents à portefeuille ou ministres; mais le corps placé au-dessus de tous les autres est celui du con-

seil des conférences extraordinaires, et il ne se rassemble que peu de fois chaque année pour discuter le budget, les comptes ou les mesures d'état de grande importance.

Telle est l'organisation générale du duché ; et en somme on peut dire qu'en principe et en fait, le gouvernement parmésan est un absolutisme paternel, guidé par les idées et les traditions que l'administration française lui a transmises.



INSTRUCTION PUBLIQUE.

Les Etats de Parme offrent trois sortes d'établissements pour l'instruction de divers degrés ; ceux qu'entretient le gouvernement et ceux que soutiennent soit les communes, soit des associations particulières. Nous allons tâcher de les faire connaître aussi exactement que possible.

Ce sont les communes qui subventionnent les écoles primaires, et c'est de cette obligation qu'elles prennent le nom de communales. Dans la capitale, à Parme, elles ont été divisées en six quartiers ou centres différents, et chacun possède trois classes

appelées inférieures, moyennes et supérieures. L'année scolaire de 1845 à 1846 présente, pour ces dix-huit classes réunies, un effectif de 465 élèves, ce qui est peu, en apparence, pour une ville de 40,000 habitants; mais on va voir bientôt qu'il est d'autres établissements du même genre, qui leur servent de succursales volontaires; dans les communaux on enseigne les notions fondamentales de la religion et de la morale, la lecture, l'écriture, les éléments de la langue italienne, de la géographie, de l'histoire et les principes de l'arithmétique; ces écoles sont établies dans toutes les communes des duchés, pour les garçons, gratuitement; et l'on y reçoit, sans distinction de fortune, tous les enfants qui veulent les suivre; nous essaierons, à la fin de ce chapitre, d'apprécier leur nombre.

Les écoles secondaires, à la charge de l'Etat, ont passé, depuis quelques années, pour celles de Parme et de Plaisance, sous la direction des Jésuites; on y étend l'instruction primaire jusqu'à la latinité, les belles-lettres et la rhétorique; mais elles ne sont ouvertes qu'aux sujets montrant assez d'intelligence et d'aptitude pour annoncer qu'ils pourront être guidés vers une profession honorable. L'admission entraîne une faible rétribution. A Parme, le nombre de ceux reçus dans cette dernière année s'élevait à 360.

La capitale possède aussi une école de sourds-muets soutenue par le trésor public et on va l'agrandir pour y recevoir les deux sexes. En se basant sur le plus nouveau recensement de ces infortunés existant dans le pays, elle devra en loger et instruire 300. Ce nombre nous paraît extraordinaire, et nous ne croyons pas qu'en France aucun département, d'une population égale à celle des Etats Parinséans, en présente un aussi considérable.

Le philanthropique établissement de la salle d'asile pour l'enfance fut érigé en 1841 par une société de 500 citoyens qui contribuent encore à son entretien. L'archiduchesse Marie-Louise lui a fait l'abandon d'un local parfaitement approprié à sa destination, et, en octobre 1846, il contenait 300 enfants qu'on y admet à deux ans et demi ; renvoyés à huit et classés selon leur âge, ils reçoivent une instruction élémentaire proportionnelle au développement de leur intelligence plus ou moins précoce. Nourris, pendant le jour, par la charité des fondateurs, ils sont rendus le soir à leurs parents. Des femmes célibataires, dévouées à ce pénible et digne emploi, les surveillent seules et les instruisent.

Frappée de l'abandon où les jeunes élèves de la salle d'asile étaient laissés lorsqu'ils en sortaient et avant que leur caractère et leurs habitudes eussent

été assez longtemps dirigés vers le bien et l'amour du travail, une autre réunion d'hommes charitables de la capitale, comptant 600 associés, voulut continuer l'œuvre précédente, en ne rendant à eux-mêmes qu'à l'âge de dix-huit ans, les jeunes gens que l'asile de l'enfance renvoyait à huit. Sur le projet et les plans du révérend Pouzetti et de son collègue le père Borlenghi, tous deux appartenant à l'ordre des Bénédictins, une maison, dite de la Providence, a été ouverte à Parme en 1844. Cette institution, une des plus ingénieuses et des plus utiles que l'on puisse concevoir en ce genre, est déjà et sera, surtout dans l'avenir, une espèce de bazar industriel, d'école des arts et métiers, d'où sortiront des ouvriers probes et habiles, car la religion, la morale et l'enseignement y marchent de front. Des boutiques de toutes sortes y sont cédées gratis à des chefs d'ateliers de la ville, choisis parmi les plus dignes d'apporter leur concours à cette œuvre méritoire, et qui, transportant à ce centre commun leur industrie, instruisent dans toutes les professions ces jeunes enfants; ils les prennent d'abord pour aides et ensuite pour ouvriers recevant un léger salaire destiné à former une masse qu'on devra leur remettre, lorsqu'à dix-huit ans, ils quitteront cette Providence, dotés d'une utile profession. De même que dans la salle d'asile, ils sont nourris pendant la

journée et retournent le soir au logis paternel; mais ce qui rapproche cet établissement de ceux d'instruction secondaire, c'est qu'en même temps qu'on applique la plupart des élèves aux travaux industriels, l'éducation commencée dans l'asile continue et s'étend, selon la spécialité d'art ou de métier pour lequel les sujets ont le plus d'aptitude. Le dessin linéaire et ornemental, la levée des plans et par conséquent les éléments de géométrie, l'architecture, et même la musique vocale et instrumentale y sont gratuitement enseignés par des professeurs qui font aussi à cette jeune et pauvre génération l'aumône, si l'on peut s'exprimer ainsi, de leur temps et de leurs leçons. Après dix-huit mois à peine d'existence, déjà cette belle institution offre un magasin d'objets divers fabriqués par les élèves et constatant leurs progrès. La douceur, la persuasion sont les moyens qu'on emploie pour les diriger, les exciter au travail, et rarement il faut recourir à la rigueur. On voit, par ce rapide exposé, que l'enfant recueilli presque au sortir du berceau se trouve soutenu, guidé, instruit par ces deux établissements, l'un de l'autre complémentaires, jusqu'à l'âge où, devenu adulte, il doit entrer dans le monde pourvu de moyens d'existence, et de plus avec des sentiments moraux et religieux. Ce n'est donc pas sans raison que cette œuvre sainte et généreuse s'appelle la Providence.

L'institution des Luigines peut être considérée comme correspondant, pour les jeunes filles; à celle que nous venons de faire connaître. Elle reçoit de petites élèves que leur âge ne permet pas d'admettre dans l'asile des enfants. Fondée, en 1775, sous l'invocation de santo Luigi-di-Gonzaga, par la pieuse Rosa Ozzi qui prit chez elle six jeunes filles, plus tard, cette maison de charitable enseignement obtint une heureuse extension. Le père Porta, de l'ordre des prédicateurs, et la marquise Dorotea Vidoni développèrent l'œuvre en la rendant complète et en disséminant des écoles dans la ville. Aujourd'hui les Luigines ont trente-quatre élèves et donnent des leçons à quatre cents externes.

Dans un ordre supérieur vient ensuite l'établissement des Vincenzines (1), datant de 1747; il est dû à l'abbé Peroni, et son premier but était de recueillir les pauvres filles honnêtes et de leur donner quelque instruction; mais peu à peu ce lieu de refuge est devenu un pensionnat par la protection de M^{gr} Loschi, évêque de Parme. Les élèves y sont reçues de douze à dix-sept ans, et la plupart appartiennent à la classe bourgeoise; cependant on en compte aussi quelques-unes de nobles familles. Pour une modique rétribution

(1) Elles ont pris le nom de leur patron, saint Vincent de Paul, en italien *Vincenzo*.

de 30 francs par mois, elles reçoivent une bonne éducation, comprenant même l'étude des arts et des langues étrangères. Une fois admises dans l'établissement, si elles en sortent, on ne leur permet plus d'y rentrer. Maintenant les vicenzines comptent trente pensionnaires dont deux sont entretenues par l'Etat, une par la souveraine, dix par la confrérie de la Trinité composée d'ecclésiastiques et de citadins, neuf par l'association de Santo-Philippo-di-Neri, et huit par leurs parents. Une congrégation de six membres, divisée en prêtres et en laïques et que préside un chanoine de la cathédrale, dirige ce pensionnat, mais les maîtresses sont toutes séculières et non mariées.

Dans un rang plus élevé encore, on trouve enfin le couvent du Sacré-Cœur, soutenu aux frais du gouvernement. Dans un voyage fait en Piémont, l'archiduchesse, ayant visité à Turin la maison de cet ordre, résolut d'en fonder une analogue à Parme; s'étant adressée à la supérieure générale, elle en obtint les dames destinées à gouverner cette nouvelle pension à laquelle elle affecta l'ancien couvent de Saint-Paul. Le Sacré-Cœur de Parme est devenu la maison d'éducation de la classe élevée, de l'aristocratie. Les nobles demoiselles y reçoivent une complète instruction, embrassant tout ce que doit savoir une jeune personne destinée à tenir une place distinguée dans le monde; mais quelques

parents se plaignent que cette éducation est trop française, et que les élèves connaissent mieux notre langue, notre littérature et notre histoire que celles de leur patrie. Ce n'est pas nous qui nous associerons à ces plaintes; et nous voyons avec bonheur la pacifique influence que notre civilisation acquiert en Europe. Les pensionnaires étaient en 1846 au nombre de cinquante-deux et plusieurs instruites et entretenues sur la cassette de Marie-Louise.

C'est encore cette souveraine qui établit, en 1818, le collège militaire servant pour le sexe masculin de transition entre les deux degrés de la première instruction et la supérieure. Ainsi que son nom l'indique, il fut d'abord uniquement consacré aux enfants d'officiers et de soldats, et portait le titre d'école du régiment; mais en 1833 les admissions furent moins restreintes, et l'on reçoit maintenant les fils des autres citoyens dès l'âge de six ans pour continuer leurs études jusqu'à dix-huit. L'éducation qu'on leur donne comprend tous les degrés, depuis les éléments de lecture et d'écriture, et se termine par la connaissance de l'histoire et les principales notions des sciences et des arts utiles. Les élèves sont admis soit gratuitement, soit comme pensionnaires. Les premiers, enfants de militaires, doivent, à leur sortie de l'école, servir pendant cinq années dans la troupe de

l'Etat ; le grade qu'ils y obtiennent est en raison de leur conduite et de leur capacité ; ces boursiers sont au nombre de trente. Les cent cinquante pensionnaires, fils d'employés du gouvernement ou de bourgeois ne payant qu'une faible rétribution de 75 centimes par jour, soit annuellement 270 francs, et obtenant, à ce prix, logement, nourriture et instruction, font, comme on le pense bien, rejaillir sur le trésor public une forte partie de la dépense. Marie-Louise paye, sur sa liste civile, l'entretien de vingt élèves. Les résultats de la bonne discipline de ce collège et de l'éducation qu'on y reçoit sont tels, qu'un grand nombre d'excellents employés et d'officiers en proviennent.

Celui de Marie-Louise, sous l'égide aussi du gouvernement et en recevant des secours, était jadis uniquement destiné à la noblesse et eut pour fondateur, en 1681, le duc Ranucio Farnèse ; dirigé par les jésuites, il jouit longtemps en Italie d'une réputation que lui méritèrent les sujets distingués qui en sortirent. Parme possédait encore, depuis 1503, un autre collège appelé Lalatta, du nom de l'homme de bien et ami des lettres qui l'érigea ; mais, dès la fin du dernier siècle, l'un et l'autre étaient tombés en décadence, au grand regret des riches familles du pays. L'archiduchesse les fonda en un seul ouvert à toutes les classes de citoyens.

Aujourd'hui florissant, il est confié à la direction des pères barnabites, et les études y sont conduites jusqu'à la philosophie. On y comptait, en 1846, une centaine d'élèves; savoir quarante boursiers, dont huit étaient entretenus par la bienfaisance ducale, vingt-quatre aux dépens de l'Etat, deux par la commune de Parme, deux par celle de Plaisance, un par la ville de Guastalla et trois sur les revenus de l'ancien collège Lalatta.

ÉCOLES SUPÉRIEURES.

Nous voici arrivés aux sommités des corps enseignants et de l'instruction publique telle qu'elle est maintenant dans les trois duchés.

La formation de l'université sous l'ancien titre de lycée remonte à plusieurs siècles, et en 1601, Ranucio Farnèse la régénéra en lui donnant un code, des privilèges et des magistrats dont la juridiction, quelquefois indépendante des tribunaux, ressemblait en certains cas à celle qui jadis, en Allemagne et en France, protégeait et même jugeait les écoliers; encore aujourd'hui elle conserve une partie de ses droits.

En 1768, sous le règne de l'infant don Ferdinand de Bourbon, cette noble institution fut améliorée et complétée par le Français Dutillot, grand ministre d'une petite principauté italienne. Enfin,

en 1814, diverses modifications furent aussi apportées à son organisation, et successivement jusqu'en 1831, époque où l'on transféra une section, celle de droit, à Plaisance. Plus récemment encore le cours de philosophie élémentaire en a été disjoint et confié aux jésuites, qui ont également l'instruction secondaire à Parme et à Plaisance, dans la première ville depuis 1836, et dans la seconde à dater de 1844. On a voulu probablement par cette disjonction, ne laisser à l'université aucun mélange de l'instruction du second degré et de la supérieure. Celle-ci brille donc actuellement pure de tout alliage et se compose des facultés suivantes : théologie, droit, médecine, chirurgie et art vétérinaire, mathématiques, chimie et haute physique.

La théologie emploie sept professeurs pour les divisions suivantes : théologie générale, dogmatique, morale, histoire ecclésiastique, langues orientales, grecque; ces cours exigent cinq ans et leur étude donne droit aux degrés académiques pareils à ceux que l'on obtient en France, savoir baccalauréat, licence et doctorat. Une centaine d'aspirants suivent annuellement ces cours.

La faculté de droit de Plaisance réunit huit professeurs, enseignant les institutions romaines, le droit canon, le droit civil, le droit pénal, la procédure civile et le droit administratif; il faut qua-

tre ans pour achever les études que cette faculté impose et subir les examens procurant la licence.

Celle de médecine, de chirurgie et d'art vétérinaire a treize professorats; les cours qu'on doit y suivre demandent six ans d'application, et ceux de chimie et d'art vétérinaire trois. Les degrés académiques sont toujours semblables à ceux des autres facultés; mais le doctorat médical oblige le sujet qui l'a reçu d'accomplir deux années de pratique dans les hôpitaux, avant d'obtenir du protomédicat le diplôme de libre exercice.

Les cours de physique et de mathématiques durent trois ans, et six professeurs président les divisions d'introduction au calcul, de physique supérieure, de mathématiques transcendantes et des éléments d'astronomie, de mécanique, d'histoire naturelle, de chimie générale. En tout trente-quatre professeurs et annuellement quatre cents étudiants, dont cinquante environ, arrivent au doctorat dans les diverses facultés scientifiques et littéraires.

Les moyens supplémentaires pour la pratique et la facilité des études sont :

- 1^o Un cabinet de physique pourvu de nombreuses machines dont la plupart viennent de Paris;
- 2^o Un riche musée d'histoire naturelle;
- 3^o Une collection de machines géométriques;
- 4^o Un observatoire astronomique et météorologique, avec sa bibliothèque;

- 5° Un jardin de botanique;
 - 6° Un cabinet d'anatomie;
 - 7° Un de pathologie;
 - 8° Un dit des sciences médicales;
 - 9° Un d'appareils chirurgicaux;
 - 10° Deux salles de réception pour les malades qu'on y traite par la clinique interne et externe;
 - 11° Un amphithéâtre d'opérations chirurgicales pourvu de nombreux instruments;
 - 12° Une bibliothèque médico-chirurgicale fondée et enrichie par l'habile professeur de chirurgie Rossi;
 - 13° Un cabinet d'anatomie vétérinaire et comparée;
 - 14° La clinique vétérinaire, avec son arsenal chirurgical;
- Enfin les bibliothèques publiques, riches en précieux ouvrages et possédant :

A Parme, près de.	100,000 volumes.
Plaisance	40,000
Guastalla	12,000
Borgotaro	4,000
Firenzuola	3,000

Le professorat de l'université de Parme a, de tout temps, offert des noms remarquables et quelquefois célèbres; nous citerons entre autres le philosophe Venine, l'historien Millot, le rhéteur Soave, le littérateur Pagnini, l'orientaliste de Rossi, l'astronome Cossali, le poète Angelo-Mazza, le jurisconsulte Romagnesi, le savant médecin Rubini, le professeur de chirurgie Rossi de Sarzanna et le prince actuel de la médecine italienne Tommasini, récemment nommé chevalier de la Légion-d'Honneur par le roi des Français.

A tous les moyens d'instruction il faut en ajouter qui sont indépendants de l'université, mais entretenus par l'Etat ou les communes :

A Parme. . .	Académie des beaux-arts, instruisant 150 élèves.	
	Ecole de chant.	25
Plaisance.	Institut Gazzoli de peint. et de sculpt.	12
	Ecole publique de langue française.	
Guastalla.	Ecole de musique instrumentale.	
	Dans plusieurs autres communes, il existe aussi des écoles de musique et de chant.	

Tels sont les renseignements que nous avons obtenus de MM. les chefs de cette université et du zèle de M. Jules Lecomte qui nous les a procurés, et nous les prions de recevoir ici toute l'expression de notre gratitude.

Nous aurions voulu pouvoir ajouter à ce qui précède le nombre officiel et récent des élèves suivant les écoles primaires et secondaires des trois duchés; nous y tenions beaucoup, comme devant offrir le critérium du degré de civilisation des classes inférieures; mais ne le possédant pas, nous devons nous contenter d'un document déjà vieux de onze années et publié par le colonel Serristori. Cependant nous croyons qu'il offrirait peu de différence en le comparant à celui de 1846, si nous avions pu l'obtenir. Les populations peu aisées, surtout celles de la campagne, marchent assez lentement en Italie,

dans la carrière de l'instruction, et même en France que de constants efforts n'a-t-il pas fallu pour les déterminer à y entrer !

INSTRUCTION ÉLÉMENTAIRE POUR LES GARÇONS, EN 1855.

	Ecoles.	Elèves.
Parme.	17	780
Plaisance.	12	650
Guastalla.	2	90
Borgo San-Donnino.	2	100
Borgotaro.	2	60
Communes rurales.	75	2,250
TOTAL.	110	3,950

Vingt-cinq communes étaient encore privées, faute de fonds, d'écoles élémentaires ; mais outre les cent-dix portées au tableau précédent, il en existait soit de publiques, soit de particulières au nombre ci-dessous exprimé.

	Ecoles.	Elèves.
Ecoles particulières	71	1,400
Ecoles des séminaires.	4	80
Collège Alberoni.	1	40
Monastère des Bénédictins.	1	20
Collège de Marie-Louise.	1	70
TOTAL.	78	1,610
TOTAL GÉNÉRAL.	188	5,560

En divisant par le nombre des écoles particulières celui des élèves qui les fréquentent, on voit qu'en moyenne chacune ne devait donner l'in-

struction primaire qu'à vingt enfants. Evidemment c'était trop peu pour que les instituteurs pussent recevoir une suffisante rétribution et s'affectionner à leur état; aussi assurait-on qu'en général ils vivaient misérablement, et qu'à de pareilles conditions on ne pouvait trouver des hommes instruits.

INSTRUCTION ÉLÉMENTAIRE POUR LES FILLES.

Parma.

	Ecoles.	Elèves.
Collège des Ursulines	1	50
Ecoles des Luigines	4	320
— de l'institut Lasagna	1	40
— de l'institut Boccelli	1	30
En diverses œuvres de charité et écoles particulières	»	1,000

Plaisance.

Couvent des Ursulines	1	40
— de Sainte-Thérèse	1	35
— de Sainte-Claire	1	25
Institut Maruffi	1	30
Œuvres de bienfaisance	3	150
Ecoles particulières	30	600

Guastalla.

Ecoles particulières	5	100
Pareilles écoles dans les autres communes	80	1,600
TOTAL	129	4,020

Il est singulier que le nombre moyen de vingt élèves pour chaque école particulière des filles se reproduisit comme pour celles des garçons.

INSTRUCTION SECONDAIRE POUR LES GARÇONS.

	Elèves.
Parme.	210
Plaisance.	120
Guastalla.	30
Borgotaro.	25
Busseto.	»
Firenzuola.	30
Colorno.	»
Borgo Santo Donnino.	45
TOTAL.	480

Collèges, Pensionnats.

	Elèves.	Directeurs.
Parme. De Marie-Louise.	29	Les Barnabites.
Parme.	20	Les Bénédictins.
Plaisance. D'Alberoni.	54	Prêtres des Missions.
Parme. Collège militaire.	58	Des officiers.
TOTAL.	161	

On remarquera le petit nombre des élèves pour une population qui s'élevait alors à près de 500,000 âmes, et leur absence complète dans les deux écoles secondaires de Busseto et de Colorno.

INSTRUCTION SECONDAIRE POUR LES FILLES.

	Élèves.	Institutrices.
Parme . .	12	Ursulines.
Parme . .	30, y compris les externes.	Institut Lasagna.
Plaisance.	27	Ursulines.
Plaisance.	18	Institut monast. Maruffi.
Plaisance.	30, y compris les externes.	Institut Girardin.
Guastalla.	24	Capucines.
TOTAL . .	151	

TABLEAU SYNOPTIQUE.

DE L'INSTRUCTION ÉLÉMENTAIRE, PUBLIQUE ET PARTICULIÈRE
DES DEUX SEXES DANS TOUT LE DUCHÉ.

	GARÇONS.		FILLES.	
	Ecoles.	Écoliers.	Ecoles.	Écolières.
Ecoles communales. .	110	3,930	»	»
Etablissements publics d'instruction secondaire.	9	320	184	4,056
Ecoles particulières. .	70	1,400	(*)	»
TOTAL	189	5,650	184	4,056

TOTAL des écoles, 573; des écoliers des deux sexes, 9,706.

Par ces divers tableaux on a vu combien l'instruction publique et particulière languissait encore, en 1835, dans les Etats Parmesans, en comparaison de celle des pays voisins dont les pre-

(*) Elles sont établies dans les couvents, les établissements publics et des maisons particulières.

miers volumes de cet ouvrage ont présenté la statistique. Mais l'élémentaire surtout répondait mal aux besoins des populations; car le rapport du nombre des enfants fréquentant les écoles primaires, à cette époque, était seulement, à celui des habitants, comme 1 est à 48. Un semblable résultat prouve à quel point les parents négligeaient l'éducation de leur famille. Un tel fait devait d'autant plus surprendre que si on portait ses regards sur l'autre rive du Pô, on voyait que dans le royaume Lombard-Vénitien, appartenant à l'Autriche, cette instruction était florissante, puisque les élèves la recevaient proportionnellement à la population comme 1 est à 11 1/2. A l'époque où remontent ces tableaux, le quart des communes manquait d'écoles pour les garçons; quant à celles communales élémentaires pour les filles, il n'en existait nulle part; il fallait donc recourir aux particulières, et alors le salaire des institutrices dépassait les facultés des parents, ou servait de prétexte à leur mauvaise volonté; mais disons qu'actuellement, et grâce au gouvernement, aux administrations et au zèle éclairé d'honorables citoyens, l'impulsion est donnée ainsi que le montre le commencement de ce chapitre. Les écoles de charité se multiplient et les moyens d'instruction supérieure sont surtout remarquables.



HOPITAUX, HOSPICES.

Si l'instruction n'a pas encore obtenu toute l'extension qu'elle peut acquérir, il n'en est pas de même des secours accordés aux infirmités, aux misères corporelles. Excités par un noble sentiment de philanthropie, le gouvernement et la charité chrétienne ont fondé de nombreux hospices et hôpitaux pour les malades, les vieillards, les enfants abandonnés, les femmes enceintes, etc., et nous allons faire mention des plus remarquables.

Fondé au commencement du treizième siècle et successivement agrandi par des legs pieux et principalement par les bienfaits de Gerardo de Ferrara, patrice de Parme, mort en 1548, le grand hôpital, à la fois civil et militaire, réunit aussi, dans un local séparé quoique communiquant avec lui, le service et l'administration des aliénés. Il est tenu et dirigé, pour les soins donnés aux malades, par des sœurs françaises de Saint-Vincent-de-Paul; du moins c'est le plus grand nombre, bien

que plusieurs soient Génoises, mais soumises à la supérieure venue de France (1).

Quatre vastes salles hautes, bien aérées et d'une parfaite blancheur reçoivent les lits des malades qui, ainsi que tout l'établissement, sont d'une extrême propreté. On voit que la main féminine s'est chargée de l'entretenir.

Lemouvement général d'entrée pour le civil a été en 1844 de 3,382 (2), pour les militaires de 331, et pour les aliénés de 291 venus des trois duchés. Le mois le plus chargé a été celui de juin, qui a présenté un mouvement de 489 malades civils et militaires. Les aliénés, au nombre de 100, ont également augmenté à la même époque, et décembre au contraire a offert le moins d'entrée; savoir au civil et au militaire 399, et pour les aliénés 93. La pelagra, dont nous nous occuperons lorsque nous en serons à la description de l'hospice des fous

(1) Longtemps, en Italie, on ne voulut faire soigner les malades que par des hommes; mais on s'empresse maintenant d'appeler, dans les hôpitaux et les établissements de charité, des sœurs de notre nation. Nous citons ce fait avec orgueil et bonheur.

(2) Il semble, au premier aspect, que ce nombre de 3,382 entrées à l'hôpital civil est énorme pour une ville de 40,000 âmes, puisqu'il donne une réception par douze habitants; mais l'étonnement cesse lorsqu'on pense que cet établissement est, en grande partie, le refuge de toutes les infirmités physiques et morales et des naissances illégitimes, non-seulement de la banlieue de Parme, mais souvent encore des pays limitrophes.

à Reggio, s'introduit tellement dans le duché de Parme que souvent un tiers des réceptions est dû à cette cruelle maladie cutanée excitant à la folie ; et c'est ce qui explique pourquoi la partie du grand hôpital, destinée aux aliénés, est si peuplée. En octobre 1845, une petite fille de onze ans, atteinte de cette pelagra, donnait déjà des signes d'aliénation mentale et de dispositions au suicide. L'instruction médicale et chirurgicale a lieu presque entièrement à l'hôpital, contenant à cet effet des salles et un amphithéâtre, et il faut visiter le beau cabinet du chirurgien en chef, M. Rossi, où se trouve la plus complète collection d'instruments de chirurgie ; triste et noble preuve, à la fois, des infirmités, des accidents auxquels l'espèce humaine est sujette, et de l'admirable esprit d'invention que Dieu lui départit.

L'hospice des aliénés est central pour tous les fous des duchés de Parme, de Plaisance et de Guastalla ; ses constructions, agrandies depuis quelque temps, et auxquelles on travaillait encore quand nous l'avons visité, ne devaient contenir qu'un nombre de malades fixé à 90 ; cependant on en reçoit, année commune, 260, et ces réceptions sont forcées ; car à mesure que la pelagra étend ses ravages, les aliénations deviennent plus fréquentes. Les bâtiments sont disposés de manière à contenir des emplacements séparés pour les deux sexes, les

différents genres et les divers degrés de folie. On n'y suit donc pas la méthode du docteur Galloni, de Reggio, qui consiste à mettre souvent ensemble des manies contraires et dont il obtient de bons effets. A Parme, il nous a paru que le traitement des aliénés était semblable à celui qu'on leur applique dans la plupart des autres hospices ayant la même destination.

Jadis mal construit et plus mal situé, contre toutes les règles hygiéniques, l'hospice des incurables est maintenant établi à l'entrée de la ville, dans un local vaste, bien aéré et pourvu de salles distinctes pour les hommes et les femmes. Il paraît qu'autrefois il n'en était pas ainsi dans l'ancien hospice. Comme l'indique son nom, on y recueille des indigents en proie à des maladies rebelles au traitement médical; leur nombre est fixé à 16 et partagé par moitié pour chaque sexe. Ce qui distingue cet établissement qui reçoit aussi d'autres incurables moyennant une modique pension, ce sont des cellules qui, sans être fermées, permettent aux malades de rester isolés et aux chefs d'exercer néanmoins une constante surveillance.

A l'hospice où l'on reçoit les enfants illégitimes ou abandonnés, ils y demeurent le temps nécessaire pour être vaccinés; ensuite on les envoie en nourrice chez des femmes reconnues de bonne constitution par les autorités des différentes communes

rurales. On admet aussi, avec l'approbation du gouverneur, les enfants légitimes dont les mères sont incapables d'allaiter et ne peuvent absolument subvenir aux dépenses qu'exigent les nouveau-nés ; mais aussitôt que l'allaitement est terminé ils sont rendus à leur famille. En donnant l'enfant à la nourrice, on inscrit sur un registre son nom, le lieu de son domicile, le nombre des pièces composant le trousseau, et un extrait de ce registre lui est remis pour qu'elle puisse obtenir le paiement fixé jusqu'à la douzième année du nourrisson ; ce paiement ne se fait jamais sans la présentation d'un certificat du maire ou de son adjoint, constatant que la nourrice a rempli tous ses devoirs envers l'enfant confié à ses soins.

Le nombre des enfants trouvés déposés à l'hospice monte, année commune, à quatre cent trente ; mais un tiers seulement échappe à la mort, car presque tous apportent en naissant des maladies que leur ont transmises les parents. A partir de 1814, époque où la guerre ne décime plus les populations, les enfants reçus à cet hospice se sont augmentés quelquefois, sur les moyennes du temps de l'administration française, de deux cent soixante à quatre cent cinquante et même davantage ; mais la durée de la paix ne peut donner une raison suffisante de cet excessif accroissement, et il est probable qu'il provient en

grande partie des apports des Etats voisins, principalement de Modène et surtout de Reggio qui n'est qu'à trois myriamètres de Parme. En France, les villes considérables de l'intérieur et celles situées près des frontières subissent le même inconvénient, les unes par le fait des départements qui les environnent et les autres par celui des pays étrangers et limitrophes.

Les enfants âgés de moins de douze ans et confiés aux nourrices montait dernièrement à mille sept cent soixante ; passée la douzième année, on ne les admet plus à l'hospice ; mais si on les y conduit avant l'expiration de ce terme , ils sont reçus et placés, les garçons à l'hospice des arts, et les filles à celui des exposés. Il en résulte que le nombre à recueillir des uns et des autres est toujours indéterminé, souvent fort onéreux à ces établissements et qu'il doit déranger leurs prévisions financières. On y enseigne aux jeunes filles la lecture, l'écriture, les devoirs religieux, ainsi que tous les travaux de la couture, de la cuisine et du ménage. Un tiers du produit de leur travail leur appartient, le reste est pour l'administration. Beaucoup d'entre elles quittent l'hospice et se mettent au service d'honnêtes familles de la ville ou de la campagne ; d'autres se marient et quelques-unes sont reconnues par les auteurs de leurs jours et légitimées. A celles qui trouvent à se

marier, on fournit une dot ; mais une fois qu'elles sont sorties et que la douzième année est révolue, les réglemens leur interdisent une nouvelle admission. Cet asile accueille aussi les filles légitimes abandonnées ou dont les parents sont dans la misère ; toutefois on ne les reçoit pas avant l'âge de sept ans ni au dessus de dix. Le nombre moyen de celles ainsi admises chaque année est de deux cent quatre-vingts. On ne saurait donner trop d'éloges à cette chrétienne et morale charité qui sauve peut-être ces jeunes personnes des désordres et des vices qu'une extrême pauvreté entraîne souvent avec elle. On ne les renvoie point de l'hospice, à quelque âge qu'elles parviennent, et plusieurs y passent leur vie ; leur nourriture est des plus frugales et en apparence trop restreinte ; leur santé, néanmoins, ne paraît pas en souffrir. On les occupe à divers travaux, et ce qu'elles gagnent sert à les vêtir ; car on ne leur donne point d'uniforme.

On a conservé le tour, et chacun peut, sans obstacle, y déposer un nouveau-né ; mais les parents légitimes qui usent de cette faculté sont condamnés à deux ans de prison, lorsque ce délit peut être prouvé. Cette disposition devrait être spécialement introduite dans nos lois, non-seulement pour diminuer les dépenses des départemens, mais pour punir un tel oubli des devoirs de la paternité. Il

est vrai que notre code inflige des peines sévères contre la suppression d'état et qu'on laisse inappliquées dans le cas dont il s'agit; cependant on voit fréquemment, en France, des parents venir reconnaître et réclamer des enfants de douze et quatorze ans, qu'ils ont fait élever et instruire par la charité départementale.

La famille de l'établissement, comme on l'appelle en Italie, et cet usage a quelque chose de paternel et d'affectueux, se compose en moyenne de

880 garçons à la campagne.
100 à l'école des arts et métiers.
270 filles dans la maison.
690 à la campagne.

TOTAL. . . 1,940

L'hospice des mendiante ou filles pauvres élève et instruit celles devenues orphelines et dont les familles étaient dans l'indigence. Pour être reçues, elles doivent avoir ni moins de sept ans, ni plus de dix ans, et fournir un trousseau et un vêtement qui leur sert les jours de promenade et qu'elles obtiennent presque toujours de charitables contributions. On les instruit dans les devoirs religieux, dans tous les travaux auxquels les femmes se livrent, y compris la lecture et l'écriture, et on leur accorde une part sur le produit de leur ouvrage. Le nombre des admissions est fixé à cinquante-six, et

de plus on peut recevoir six pensionnaires. Dans l'établissement même, il existe un lieu séparé, établi par décret souverain, servant à une école gratuite de chant pour les femmes; toutes les élèves de l'hospice peuvent y prendre des leçons, ainsi que les jeunes filles de la ville dont les belles voix et l'aptitude pour la musique font naître des espérances de réussite; mais ces externes ne sont admises que par autorisation du gouvernement, car les dépenses de l'enseignement sont toutes à la charge de l'État. Trois jours de la semaine les leçons appartiennent aux internes et les trois autres sont consacrés aux externes; mais celles-ci ne partagent point l'étude du piano réservée aux élèves de la maison. On a déjà vu sortir de cette espèce de conservatoire musical des sujets distingués, et les améliorations qu'il a reçues depuis quelque temps promettent encore de plus heureux résultats.

Dans l'hôpital civil, mais à part, est établi l'hospice des orphelines qui reçoit et élève les pauvres filles privées de père et de mère, depuis l'âge de sept jusqu'à celui de dix ans; leur éducation est la même que celles des autres admises ailleurs et elles doivent également être pourvues d'un trousseau et d'un vêtement uniforme; leur nombre est de trente-six. On les occupe principalement au service du vestiaire et de la lingerie de l'hôpital,

et, quant au produit des travaux, elles en ont aussi une partie.

Il n'existe pour les enfants mâles qu'un seul asile, celui de l'hospice des arts; on les y garde jusqu'à l'âge de dix-huit ans; ce sont ou des enfants exposés, qui ont accompli leur douzième année, ou des orphelins pauvres et nés de père et mère légitimes. On leur apprend à lire, à écrire, à calculer arithmétiquement et quelque métier, soit dans l'intérieur de la maison, soit à Parme auprès de maîtres habiles; du salaire qu'ils reçoivent un tiers leur appartient. Beaucoup de ces élèves travaillent dans une fabrique de draps établie près de la ville; d'autres entrent à la campagne au service d'honnêtes familles et l'on ne place ainsi que les moins intelligents. Année commune, cent quatre obtiennent ces secours et cette éducation.

Comme à l'hospice des mendiants, on a établi dans celui-ci, et aux frais du trésor public, une école gratuite de chant pour les garçons, où l'on admet aussi, non-seulement les élèves de l'asile, mais encore les jeunes gens de la ville qui montrent d'heureuses dispositions; on n'en reçoit que huit de ceux-ci, et douze, sortis de l'hospice, sont réservés au service de la chapelle ducale et à d'autres fonctions dépendantes du palais. Tous vivent dans un quartier séparé de l'établissement et leur

entretien est pareillement supporté par les finances de l'Etat ; ils sont surveillés et instruits par un professeur qui leur enseigne les éléments de la littérature, la calligraphie, l'arithmétique et l'histoire. En ce qui concerne l'enseignement musical, il consiste surtout dans l'étude du chant, du piano et des instruments à cordes et à vent ; il paraît que la composition y est négligée.

L'hospice de la Maternité, pourvu d'une école théorique et pratique d'accouchement, recueille les filles enceintes et leur nom reste un secret pour tous les employés de la maison, excepté pour le chef administrateur de l'établissement ; elles ne sont plus connues que par un numéro d'ordre qu'on leur assigne au moment de l'entrée à l'hôpital ; leur nombre n'est pas déterminé, et par année on en reçoit environ cent trois. L'enfant dont elles accouchent est envoyé aussitôt à la salle des nourrices, où il ne reste, comme à l'hospice des enfants exposés, que le temps nécessaire pour la vaccination et le traitement qu'elle exige. Quand la mère a fini ses couches, on la congédie, à moins qu'elle n'exprime le désir d'y rester en qualité de nourrice sédentaire, ce qui a lieu quelquefois ; il peut arriver alors qu'elle allaite son propre enfant, mais pour dix jours seulement ; car passé ce temps et, la vaccination terminée, tous les nourrissons doivent être envoyés à la campagne, où on ne les

confie qu'à des femmes mariées, saines et de bonnes mœurs.

Huit jeunes femmes élèves, à qui l'on donne une surveillante d'un âge mûr, sont attachées à l'école théorique et pratique d'accouchement; deux appartiennent à la ville et six viennent des diverses provinces du duché; elles suivent les leçons d'un professeur et d'un aide salariés par le gouvernement. Lorsqu'elles ont fini leurs études, dont le temps est ordinairement fixé à dix-huit mois, et subi les examens du conseil des médecins, on leur accorde la permission d'exercer dans les communes urbaines et rurales, en sorte que toutes les localités sont pourvues d'accoucheuses instruites. Les plus habiles obtiennent des récompenses, et parmi celles-ci deux sont pensionnées par la souveraine, quatre par l'Etat, et les deux autres par l'administration de l'hôpital qui les choisit entre les élèves sorties de l'hospice des orphelines.

A un autre hôpital de la maternité, distinct du précédent hospice, et où l'on traite les maladies des femmes accouchées, il existe un dépôt de vaccine et une clinique pour les étudiants en médecine et en chirurgie. Outre la direction de cette école de clinique, le professeur a aussi l'inspection des salles renfermant les nouveau-nés, et doit s'assurer de la bonne santé des nourrices et de leur aptitude à se charger des nourrissons.

Voici maintenant le tableau de la dépense moyenne, et par journée, pour les personnes admises dans ces établissements; il remonte à 1838, et peut être utile, comme terme de comparaison, aux autres hôpitaux.

Hôpital	{ civil.	» f. 73 c. 34
	{ des incurables.	» 82 56
	{ des aliénés	» 71 06
	{ des militaires.	1 44 05
Hospice	{ des exposés { filles adultes.	» 40 70
	{ enfants exposés et légit.	» 12 79
	{ des mendiants.	» 44 32
	{ des orphelines	
Hospice	{ des Arts.	
	{ de la maternité { filles enceintes.	» 64 64
	{ école d'accouchem ^t	1 07 62
Employés	{ salle des nourrices.	» 40 70
	{ en activité de service.	1 15 97
	{ en retraite et veuves d'employés.	» 62 62

Les revenus de ces établissements se composent de pensions intérieures que paient quelques malades et aliénés, de terres, maisons et boutiques, des intérêts de capitaux, de dons, de legs et de sommes annuellement accordées par le gouvernement. Ces revenus sont administrés par une commission spéciale que nomment les administrateurs des hospices et hôpitaux civils de Parme.

Il existe, pour remplir cette fonction, une administration générale divisée en trois sections; savoir le secrétariat, la comptabilité et la caisse; les membres dont elle est formée se réunissent, une fois

par semaine, pour délibérer sur les diverses affaires confiées à leurs soins, telles que la conservation des droits des hospices, les ventes, les achats, l'acceptation des legs, l'emploi des capitaux, les réparations à faire aux immeubles, la qualité des médicaments, et sur les réceptions, dans les hospices, des admis dont le nombre est déterminé. Le président veille à l'exécution des réglemens; il correspond avec le ministre et les autorités administratives, les économes sous ses ordres et les agents des biens ruraux; il règle les dépenses fixées par le budget de l'année, ordonne les divers paiemens et signe les mandats. La surveillance des registres et des bureaux, ainsi que la vérification de la caisse et des opérations du receveur, lui appartiennent également, et en général, réunissant la double fonction de pouvoir exécutif et d'inspecteur, il s'occupe de tout ce qui concerne l'administration.

Afin de ne pas fatiguer le lecteur de détails multipliés, nous ne ferons que citer, pour ainsi dire, les hôpitaux et hospices de Plaisance; car étant régis à peu près comme le sont ceux de Parme, des répétitions seraient inutiles. Jadis fondés par des corporations religieuses ou des personnes charitables, il y eut dans cette ville une trentaine d'établissements de ce genre; mais mal tenus et comptant chacun, au détriment des pauvres, des frais considérables de personnel administratif. Pour ob-

vier à ces inconvénients, et le besoin de centralisation se faisant sentir, ils furent, en 1471, à peu près réunis en un seul ou du moins soumis à une même inspection, au grand profit de l'art médical et des malades.

Un nouvel édifice fut construit pour le grand hôpital au moyen de la confusion des revenus des petits et des libéralités de bienfaiteurs. Agrandi encore plusieurs fois et possédant un local à part destiné aux maladies contagieuses, il est maintenant confié, pour les soins à donner aux malades, aux sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, et enrichi, depuis 1837, d'une bibliothèque médicale qu'il doit à la générosité des docteurs Montanari et Martelli. Le nombre moyen des malades est de 300.

L'hospice des exposées contient environ quatre-vingts enfants du sexe féminin et en entretient en nourrice et à la campagne sept cents.

Celui des orphelins et des enfants trouvés, établi en 1573, occupe aujourd'hui le monastère de Santo-Savino; le nombre moyen des enfants tenus à l'hospice est de soixante.

L'établissement des préservées, c'est-à-dire des jeunes filles que la misère pourrait exciter au vice, doit sa fondation, en 1667, au moine Onofrio Orboni (1), aidé des bienfaits du duc Ranuce II. Cet

(1) Si nous avons eu toujours le soin de nommer les fondateurs,

hospice en entretient, en moyenne, soixante-dix.

Anna-Maria Gramigna, par son testament de 1823, a institué un fonds de secours pour de pauvres infirmes et la distribution annuelle de 12 dots à de jeunes filles malheureuses et de bonne conduite.

L'œuvre pie du comte Nicolo Mandelli, qui, de son vivant, lui avait coûté 280,000 livres et qui jouit maintenant d'un revenu assez considérable, est destinée aussi à secourir de jeunes filles et des veuves de l'âge de quinze à trente ans. Deux tiers de la somme annuellement disponible sont distribués à domicile, et le troisième est consacré à constituer des dots.

Le Refuge Cerati, établi par l'évêque de ce nom, reçoit et entretient de vieux ecclésiastiques pauvres et infirmes du diocèse de Plaisance. On choisit de préférence, pour l'admission, ceux qui ont montré le plus de talent et de zèle dans l'exercice de leur ministère. Le nombre des admis, n'étant point fixé, est variable et n'a de bornes que celles des revenus de l'hospice. Cependant on peut l'estimer moyennement à douze.

Si nous n'avons indiqué que brièvement la destination des hospices de Plaisance, à cause de leur

même les plus obscurs, de bonnes œuvres, c'est qu'on doit sans cesse honorer les bienfaiteurs de l'humanité et ne pas laisser périr leur mémoire.

similitude avec ceux de Parme, il n'en sera pas de même pour le Dépôt de mendicité établi à Santo-Donnino en 1808, par l'administration française et qui existe seul dans les trois duchés. Il est vaste, bien aéré et se compose de deux couvents supprimés, situés en face l'un de l'autre, séparés seulement par la rue qui fut l'antique voie Emilienne, et maintenant appropriés à leur emploi actuel. Chaque sexe occupe un de ces bâtiments et ne peut avoir de communication avec le dépôt voisin; celui des hommes appartenait aux jésuites et le logement des femmes aux ursulines. Sur quatre cents reclus, les hommes fournissent un contingent d'environ deux cent soixante, et les femmes de cent quarante; tous, excepté les malades, sont astreints au travail et forcés d'apprendre un métier; ce sont ceux de cordonniers, de tailleurs, de tisserands, de menuisiers, de serruriers, qu'on leur enseigne le plus fréquemment, et l'on nous a assuré que, sous la domination impériale et lors du blocus continental, on les occupait aussi à la fabrication du bleu de pastel remplaçant l'indigo, et à la distillation du rhum, provenant de la fermentation des tiges sucrées du maïs. Quant aux femmes, on les applique aux ouvrages à l'aiguille, à la filature, à faire des bas et au blanchissage du linge des deux maisons.

Chaque jour, pendant deux heures, on ap-

prend, aux enfants détenus, à lire, à écrire et l'arithmétique ; ils travaillent aussi pour les besoins de l'établissement et pour les commandes venant de l'extérieur. Le rendement des travaux se partage, proportionnellement à la production de chaque ouvrier, entre l'administration et les reclus ; un quart leur est donné immédiatement, et l'autre est mis à la masse pour qu'ils le touchent à leur sortie ; mais en cas de mort le Dépôt en hérite. Lorsqu'ils sont enfermés par jugement, ils ne peuvent être rendus à la liberté que lorsqu'une personne connue et de bonnes mœurs se rend leur caution ; s'ils se conduisent bien et ont appris un état qui puisse les faire vivre, sans recourir encore à la mendicité et au vagabondage, ils n'ont pas besoin qu'on les cautionne pour être libérés. Ceux qui entrent au Dépôt par misère, et surtout les enfants, en sortent sur la demande de leurs familles. En général, le travail de ces détenus est satisfaisant lorsqu'ils ont terminé leur apprentissage, et il règne même parmi eux une certaine émulation. La fabrication des étoffes de lin et de coton est remarquable, et nous y avons vu des basins tissés avec une régularité parfaite.

Hommes et femmes coûtent, par jour et en moyenne, 55 centimes, nourriture et vêtements compris ; les vivres pour les adultes consistent en deux tiers de kilogramme de pain

auxquels on ajoute un demi-litre de vin, deux soupes de riz, de pâtes ou de légumes; ils peuvent employer la partie disponible du salaire qu'on leur abandonne à se procurer d'autres aliments, et même obtenir gratis du pain blanc, en prévenant à l'avance; mais alors sa quantité est moindre, et se réduit à quatre cent dix grammes; les jours de fêtes et les dimanches, les invalides ont chacun deux cents grammes de viande, et le bouillon qui en provient est pour le potage commun à tous les détenus. Quant aux malades, ils ne sont plus soumis au règlement alimentaire, et reçoivent les vivres que les médecins ordonnent. Il paraît que la nourriture est bonne et saine, surtout pour les enfants dont le teint florissant l'atteste, et, dans la belle saison, on porte pour eux les soins hygiéniques jusqu'à les conduire tous les jours à la promenade dans la campagne. Les adultes ne sortent point du Dépôt; mais c'est sur un préau, qu'enferment les bâtiments, qu'ils font de l'exercice. Comme on le voit par ces détails, cet établissement philanthropique et sagement administré est moins un lieu de retenue, de correction, qu'un refuge, où une charité prévoyante, en apprenant un métier aux mendiants, aux vagabonds et les pliant au travail, leur donne le moyen de se procurer une honnête existence.

Telles sont les observations que nous avons re-

cueillies sur ces belles fondations charitables, et nous leur appliquons, sans crainte de nous tromper, l'éloge que Howard faisait des hospices italiens, lorsqu'il écrivait ces remarquables paroles : « *L'Italie paraît devoir offrir de grandes instructions pour l'administration des hôpitaux ; il n'est pas de pays où les institutions de bienfaisance soient mieux dirigées et plus nombreuses.* » Ajoutons à cette louange méritée, que, depuis l'époque où ce philanthrope les visita, elles ont suivi les progrès de la science, et que d'importants perfectionnements y ont été opérés.



PRISON CENTRALE DE PARME.

Les maisons pénitenciaires du Parmesan sont encore loin des améliorations que la théorie moderne et l'expérience réclament ; toutefois le gouvernement fait pour y arriver tout ce que lui permet l'exiguïté des moyens dont il peut disposer. M. Cerf-berr, envoyé par le ministre de l'intérieur pour visiter les prisons italiennes, remarque, à ce sujet, combien la réforme des pénitenciers est difficile

daus une contrée morcelée en plusieurs petits Etats ; car il faut pour mille détenus des dépenses de constructions , d'arrangements intérieurs , de personnel administratif , de surveillance , presque aussi fortes que pour un nombre beaucoup plus considérable , et il désire que l'Italie fasse , pour les prisons , ce que l'Allemagne applique actuellement à ses douanes ; c'est-à-dire qu'elle centralise et élève à frais communs de vastes bâtiments de détention. Sans doute ce vœu est celui d'un philanthrope éclairé ; mais quiconque a bien étudié le pays dans toutes ses parties voit combien l'exécution serait difficile. D'abord il faudrait commencer par formuler un code criminel obligatoire pour tous les contractants , et infliger une même peine aux mêmes crimes ou délits , afin de pouvoir classer les condamnés en catégories , ce qui est essentiel pour le régime moral d'une prison et sa bonne police. De plus les jalousies de souveraineté , et peut-être les rivalités municipales opposeraient , à ce que nous croyons , de graves obstacles à l'exécution de ce projet. M. Cerfberr appuyait son opinion , en 1839 , sur la convention passée avec le roi de Sardaigne par le duché de Parme , afin qu'il reçût dans ses bagnes des condamnés parmensans , et nous basons la nôtre sur sa rupture , car elle n'a duré que quelques années. On a trouvé qu'il n'était pas de la dignité d'un Etat indépen-

dant d'envoyer, en payant pension, ses forçats aux galères de Gènes, et il n'y reste plus maintenant qu'un petit nombre de condamnés, qui, d'après les anciennes conventions, doivent y achever leur peine.

Cette prison centrale était une église et un couvent jadis dédiés à saint François et supprimés par l'administration française. On a tâché de l'arranger et de la distribuer aussi bien que possible pour sa destination; mais on a reconnu les vices inhérents à sa première construction, et l'on doit en ériger une nouvelle; en attendant, on élevait, en 1845, celle des prévenus, selon le système cellulaire et nous nous en occuperons en terminant ce chapitre.

Dans le local actuel servant à tous les détenus, ils sont divisés en six catégories, selon la qualité des peines, savoir :

- | | |
|----|------------------------------------|
| 1° | Les condamnés aux travaux publics. |
| 2° | — à la réclusion. |
| 3° | — à l'emprisonnement. |
| 4° | — en dépôt. |
| 5° | Les détenus par mesure de police. |
| 6° | — dans la maison de correction. |

Ainsi les condamnés aux fers n'habitent pas avec ceux qui ne subissent que la peine de la réclusion, non plus que ceux-ci avec les emprisonnés pour fautes moins graves. Les prévenus sont aussi dans

un quartier à part. Jusqu'à l'âge de seize ans les déjeunés, quels que soient leurs crimes ou délits, n'ont aucune communication avec les adultes. Il est inutile de dire que les femmes ont un logement complètement séparé de celui des hommes; mais elles ne sont point classées, et l'âge ne met encore aucune distinction entre elles.

On apprend aux hommes divers métiers, et la prison possède des ateliers de menuiserie, de charpente, de forge, de serrurerie, de cordonniers, de tailleurs, de faiseurs de bretelles et des machines à tisser le chanvre, la laine et le coton. Mais malheureusement le travail n'est pas continu, et il est subordonné aux commandes venant du dehors, qui souvent se font attendre. On a craint, en rendant ces travaux permanents, de nuire à ceux des ouvriers de la ville. Pour rendre constante l'occupation des détenus, on avait aussi proposé de leur attribuer la manufacture des draps pour les troupes et les fournitures des établissements publics; mais c'eût été en déshériter plusieurs hospices et des œuvres de charité qui appliquent aux mêmes travaux des enfants trouvés, des orphelins et des indigents, et l'on aurait laissé les uns dans l'inaction pour occuper les autres. Quant aux femmes, elles sont obligées de coudre et de filer au fuseau, attendu que cette espèce d'ouvrage ne manque jamais. Le travail est réglé de manière à profiter

à l'établissement et aux condamnés pendant la durée de leur détention, et de plus on leur apprend une profession utile, s'ils n'en ont point, ou à perfectionner celle que déjà ils possèdent. En général, ils s'y livrent avec ardeur, moins peut-être dans la prévision de l'avenir, que pour améliorer leur situation présente en disposant du faible salaire qu'on leur accorde.

Le système du couchage, nécessité actuellement par l'étendue insuffisante du local, est tout-à-fait vicieux, les détenus n'ayant pour deux qu'un lit composé d'une pailleasse, de draps et de couvertures de laine. Le directeur cependant et ses employés assurent qu'il n'en résulte point ce qu'on en pourrait craindre; car on évite de mettre ensemble un jeune homme et un détenu d'un âge mûr, et l'on réunit le condamné à vie à un autre subissant une peine moins forte et moins longue. On pense que ce dernier est moins susceptible de se laisser influencer par le compagnon qu'on lui donne, et l'administration le croit d'autant plus, que les projets, soit de mutinerie soit d'évasion, lui sont ordinairement révélés par ceux dont la réclusion doit être courte ou qui est près d'expirer; ceux-ci ont intérêt à ne point risquer de la prolonger par leur silence ou la complicité (1).

(1) Si l'abus, si fatal aux mœurs, d'un seul lit pour deux durait

Une institution charitable, formée d'ecclésiastiques séculiers et de moines barnabites, s'occupe du moral des prisonniers; mais quelque respectables et utiles que soient leurs prédications et leurs soins, ils ne sont pas de tous les moments comme ceux de nos frères de Saint-Joseph qui habitent les prisons et consacrent toute leur vie aux condamnés; aussi, parmi les libérés parmesans, les récidives sont-elles fréquentes.

Ces détenus obtiennent une nourriture abondante et saine. La portion de pain pour les valides est de 656 grammes et se compose de deux tiers de blé et d'un tiers de fèves; pour les malades elle est réduite à 410 grammes, mais toute en fleur de froment. Nous avons goûté de ces deux qualités de pain qui sont bonnes et à un juste degré de cuisson, chose quelquefois négligée dans nos boulangeries affectées à des services publics; à cette ration, on ajoute 11 grammes 39 centigrammes de lard servant à faire le bouillon pour la soupe. Les jours maigres on les remplace par 9 grammes 11 centigrammes d'huile; ce potage contient 137 grammes de riz ou de pâtes d'Italie et le sel a le même poids que le lard. La ration de viande des malades, et seuls ils en obtiennent aux frais de

encore, en 1845, quand nous étions à Parme, cependant on s'occupait de le faire cesser.

l'établissement, pèse 191 grammes 38 centigrammes, et leur soupe, le même poids que celle des autres détenus. Le vin qu'on leur accorde est d'un litre au maximum et diminue, s'il est nécessaire, selon les prescriptions du médecin. A ceux classés d'après la nature de la maladie, à moitié de nourriture, on peut donner deux œufs en remplacement des substances animales. Pour les hommes et les femmes, soit malades, soit en bonne santé, toutes ces doses d'aliments sont communes. Mais aux enfants de un à six ans on donne la moitié de la soupe et du pain, et de six à douze, $\frac{3}{4}$ de pain et $\frac{2}{3}$ de potage. S'il est question ici d'enfants d'un an à six, c'est que plusieurs prévenues ou condamnées accouchent dans la prison, et que par humanité on ne sépare pas les nouveau-nés de leurs mères.

Le vêtement est en été de toile grise de chanvre, et en hiver d'étoffe mêlée de laine. Dans cette saison, des calorifères chauffent les salles où se tiennent les détenus ; mais les dortoirs gardent sans inconvénient leur basse température ; car à Parme le thermomètre descend rarement à 4 degrés au-dessous de zéro, et ce n'est pas une froidure préjudiciable à la santé.

La journée d'entretien pour tous les prisonniers bien portants des deux sexes est de 50 centimes, et de 1 franc pour les malades.

L'administration fait vendre du fromage, de la viande et du poisson salés, du saucisson, des fruits, etc. Ceux qui veulent de la soupe grasse, du bouillon, de la viande fraîche peuvent s'en procurer chez le concierge (1). Le vin est fourni par l'entrepreneur des vivres de la prison; il ne lui est pas permis d'en vendre plus d'un litre à chaque détenu, et la vente se fait en présence de l'économe et d'un surveillant. Les prisonniers n'ont jamais d'argent entre les mains. Le concierge dresse un état de ce qu'ils ont acheté et les détenus en donnent quittance; cet état, ainsi quittancé, est présenté à la caisse des dépôts par le concierge qui reçoit l'argent et paye les fournitures.

D'après M. Cerfberr, cette prison contenait, le 5 octobre 1838, en inculpés et condamnés, huit cent trente-cinq détenus; et voici quelle était sa population sept ans plus tard, le 13 octobre 1845, dernier jour où nous l'avons visitée :

(1) Nous ne pouvons nous empêcher de blâmer cette faculté qui, presque partout où elle existe, entraîne de graves abus. En France, on a été forcé d'interdire aux concierges des prisons d'avoir une cantine.

Inculpés.	131
Condamnés aux fers.	262
— à la réclusion et à la prison.	425
Détenus par mesure de police.	35
Dans la maison de correction, par mesure administrative et dans un local à part près de la prison. .	20
TOTAL.	873

Division par sexes.

	Homm.	Femm.
Inculpés.	122	9
Condamnés aux fers.	256	6 (1)
— à la réclusion.	208	21
— à la prison.	182	14
Détenus par mesure de police.	27	8
Dans la maison de correction.	11	9
TOTAUX.	806	67
TOTAL GÉNÉRAL. . .	873	

Il est quelques observations à faire sur ce tableau. Depuis 1838 le nombre des détenus, soit inculpés, soit condamnés ou enfermés par mesure de police ou par correction de famille, ne s'est grossi, il est vrai, que de trente-huit, ce qui répond à peu près à l'accroissement de la population; mais les causes des condamnations ne se sont pas maintenues proportionnellement; les unes ont augmenté, d'autres diminué, et l'augmentation a principalement porté sur les condamnations aux fers, peines surtout

(1) Elles portent un anneau de fer au bas de la jambe.

appliquées aux attaques contre les personnes et les propriétés. Ainsi, en 1838, les condamnés pour ces espèces de crimes n'étaient qu'au nombre de 191, et, en 1845, ils atteignaient le chiffre de 262; en plus, 71. Serait-ce la cessation de la convention passée jadis avec le roi de Sardaigne qui aurait fait refluer sur la prison de Parme plus de forçats? nous le désirons; car autrement on en pourrait conclure que la démoralisation s'accroît dans la basse population (1). D'autre part, la maison de correction où l'on enferme souvent de mauvais sujets et des personnes dangereuses pour la société, et qui, en 1838, comptait quatre-vingt-dix-neuf reclus, savoir soixante hommes et trente-neuf femmes, n'en renfermait plus que vingt en 1845; du sexe masculin onze, et neuf du féminin; de ce côté il y avait bonification très-remarquable.

Les condamnés correctionnellement par les tribunaux à la simple prison cohabitent encore, comme on l'a vu par le tableau, avec les réclusionnaires jugés au criminel; mais le gouvernement était en marché pour acquérir un terrain limitrophe du pénitencier actuel et, en y faisant élever un bâtiment, il opérera la séparation de ces deux classes de détenus.

(1) A notre grand regret nous avons oublié de nous en informer quand nous visitâmes la prison.

Celle des prévenus, si nécessaire pour les délivrer des perfides conseils et des obsessions des condamnés, était près de s'accomplir ; en effet une prison cellulaire, destinée à commencer la réforme de la prison centrale, offrait une construction assez avancée pour qu'en la visitant on pût en bien juger. Remarquable par son but et son agencement, elle a cent quarante-quatre cellules distribuées sur deux étages ; à chacun règne dans le milieu un vaste et large corridor traversant le bâtiment dans toute sa longueur. A droite et à gauche d'autres plus étroits viennent s'y rattacher, et des deux côtés sont les cellules qui, par cette configuration, donnent toutes sur des cours assez spacieuses. La disposition, comme on le voit, n'est point panoptique ; mais, au moyen de tous ces corridors perpendiculaires au central, la surveillance est facile. Aucun mouvement, aucun bruit ne peuvent échapper aux gardiens. Chaque cellule, éclairée par une grande fenêtre placée à une hauteur qui ne permet pas de plonger la vue dans les cours, a quatre mètres de largeur et de hauteur et à peu près six de longueur ; ainsi elles ont tout ce que l'hygiène peut exiger en fait de logement, air, lumière, sécheresse, chaleur au moyen des calorifères, et suffisante capacité. Toute évasion est impossible par les corridors ; aucune cour n'a de sortie sur l'extérieur et de plus un chemin de ronde et

un mur d'enceinte très-élevé présentent encore des garanties contre les tentatives de ce genre. Ce fut une bonne et humaine pensée de commencer la réforme pénitentiaire par le cellulaire des prévenus. Ignorés de tous, désignés seulement par un numéro, s'ils sont innocents, si une mise hors de procès les rend à la société, ils y rentreront sans qu'on puisse leur reprocher leur détention, sans être reconnus un jour par des libérés, et surtout sans avoir respiré ces miasmes d'immoralité qu'exhalent des condamnés, professeurs de crimes et fléaux des prisons (1).



AGRICULTURE.

A mesure qu'en descendant le cours du Pô, on arrive vers l'Orient, on voit, sur les rives du

(1) C'est un devoir pour nous de témoigner ici toute notre reconnaissance à M. le directeur du pénitencier, qui a bien voulu nous consacrer une matinée, et, pendant une longue et minutieuse visite, répondre à de nombreuses questions, nous laisser prendre des notes sous sa dictée et copier l'état de situation du personnel, dont nous avons besoin pour terme de comparaison avec celui plus ancien publié par M. Cerfberr.

fleuve, et dans le Parmesan comme en Lombardie, la terre végétale devenir plus profonde et plus fertile. C'est aux environs de Plaisance, près des frontières du Piémont, que commence la substitution des terres d'alluvion à celles appelées sèches, et que s'étendent de vastes plaines où les rivières, les ruisseaux et les canaux artificiels d'irrigation coulent presque à fleur du sol, et l'emprennent d'une constante humidité; aussi la culture des céréales diminue-t-elle sensiblement, et les prairies naturelles prédominent. Ce sont donc les fourrages et l'éducation des bestiaux, surtout de l'espèce bovine, qui constituent la principale richesse des trois duchés, et principalement du Plaisantin.

En parcourant ces immenses plaines à peine ondulées, et lorsqu'on sait qu'elles appartiennent, en majeure partie, à de puissantes familles de Plaisance dont les capitaux et une stricte économie permettent de fréquentes acquisitions, on croirait que la grande culture a dû s'y établir, et pourtant il n'en est rien. Le système des fermages est le même que dans le Piémont et la Lombardie; c'est-à-dire que les fermes sont d'une médiocre étendue, leur maximum s'élevant, au plus, à trente hectares et leur minimum descendant jusqu'à dix. Néanmoins, disons-le une fois pour tout, l'agriculture y est portée à un haut point de perfection, et, sous ce

rapport, elle l'emporte peut-être sur celle de toutes les autres contrées italiennes : des familles de fermiers sont établies sur ces parcelles depuis plusieurs générations sans bail écrit et par tacite et réciproque convention ; mais ce genre de bail ne présente aucun danger pour les intérêts du propriétaire, excepté en ce qui concerne le cheptel lui appartenant, que des épizooties peuvent attaquer et dont les cultivateurs payent une rente, estimée en moyenne à 40 fr. par mesure de quarante-huit mille pieds, soit un arpent et demi ancienne mensuration de Paris. Tous les autres produits tels que blé, maïs, vin, soie, chanvre, légumes, sont partagés en nature sous les yeux du possesseur ou de son fondé de pouvoir ; cependant la récolte du trèfle ou de la luzerne appartient entièrement au fermier, et, sans aucune redevance de sa part, est appliquée au cheptel payant annuellement une somme fixe, comme on vient de le dire. L'impôt est au compte du propriétaire.

Le lecteur pourra se faire une idée de la fertilité du pays en apprenant que, malgré les charges qui lui sont imposées, le métayer obtient encore quelques bénéfices de son exploitation. Déjà Virgile, dans ses *Géorgiques*, avait célébré la fécondité des prairies du Mantouan et des bords du Pô, éloge que l'abbé Delille a si élégamment traduit par ces vers d'une admirable concision :

Et dans ces champs heureux,
Ce que le plus long jour consomme de pâture,
La plus courte des nuits le rend avec usure.

Mais si le propriétaire cherche à tirer de son bien le plus possible, un article du code protège cependant, à un certain point, le colon partiaire, et défend de passer des conventions qui laisseraient à celui-ci moins du tiers de toutes les récoltes. Article sage et protégeant contre l'avidité du maître le malheureux que la misère porterait à consentir aux plus onéreuses conditions. Reste à savoir si la loi est fidèlement observée. Quand personne ne porte plainte, les tribunaux n'ont point d'arrêts à rendre; d'ailleurs ils prononceraient la rupture des baux, et les pauvres cultivateurs seraient encore dans une pire situation.

Quoique nous ayons commencé par nous occuper des colons partiaires et de leur grand nombre, nous croyons néanmoins pouvoir affirmer, d'après un document de bonne source, que cette espèce de cultivateurs diminue graduellement, et qu'aujourd'hui la surface des trois duchés est à moitié et peut-être aux trois cinquièmes affermée en argent. Les fermages se payent à deux échéances semestrielles, savoir le 11 mai et le 11 novembre; ce mode prend faveur et présente moins

d'embarras et plus de fixité dans le revenu que le partage des fruits. Les baux, soit par écrit, soit sans actes authentiques, sont ordinairement de neuf années; mais les administrations publiques, telles que celles des communes, des hospices, des établissements de bienfaisance, etc., ont le droit de les annuler de trois en trois ans, contrairement à toutes bonnes règles en fait de culture. Quant aux biens domaniaux de l'Etat, ils s'afferment pour vingt-sept années, toutefois avec la faculté, dont on use rarement, de rescinder la convention de neuf en neuf. On donne improprement le nom d'emphytéose à ces baux (1), qui sont avantageux aux deux parties contractantes en ce qu'ils permettent aux fermiers de bonifier le sol et de faire des avances dont ils doivent recueillir les intérêts. En quelques endroits, là principalement où les terres sont très-divisées, les petits propriétaires cultivent eux-mêmes, comme en France, et c'est ce qu'on appelle culture économique ou de famille, parce que seule elle suffit aux travaux.

Les champs bien cultivés accordent, en géné-

(1) L'emphytéose, proprement dite, est un bail à plus long terme pouvant durer quatre-vingt-dix-neuf ans; mais ordinairement on entend par baux emphytéotiques ceux qui imposent quelques conditions onéreuses, comme celles d'embellissements ou de constructions sur le terrain affermé, et qui doivent, sans indemnité, appartenir, à fin de bail, au propriétaire du fond.

ral, 4 p. o/o du capital employé à leur acquisition, et même quelque chose de plus dans le territoire de Plaisance; revenu considérable provenant de la nature du sol et de ces vastes prairies n'exigeant pour main-d'œuvre que leur fauchage. Le produit est encore plus grand dans le duché de Guastalla éminemment fertile et donnant d'abondantes récoltes de céréales; mais dans un pays où l'agriculture est presque le seul fondement de sa richesse, où l'achat des terres est à peu près l'unique emploi qu'on puisse trouver de ses économies, attendu que l'industrie et le commerce, à peine naissants, n'absorbent qu'une faible masse de numéraire, pourquoi le prix des biens-fonds est-il si bas et pourquoi la concurrence, qui semble devoir exister, ne le fait-elle pas remonter? C'est une question que nous avons cherché plusieurs fois à résoudre, et dont la solution nous échappe encore; cependant nous ne croyons point que le signe représentatif soit proportionnellement plus rare à Parme qu'ailleurs.

L'assolement varie de trois à six ans; mais surtout il est bien entendu et rend les terres labourables productives sous le rapport du nombre des récoltes et sous celui du rendement. Pour le premier assolement on sème d'abord le blé; les légumineuses lui succèdent et font place au maïs. Dans quelques localités on laisse, dit-on, les champs se

reposer une année; mais c'est un repos de nom seulement, car alors on leur fait porter du trèfle dont la dernière coupe enfouie dans les sillons leur servira d'engrais. Le second offre des produits plus variés; mais nous le croyons moins en usage que le précédent. Voici l'ordre de ses cultures donnant huit récoltes en six années. Mais il faut prévenir le lecteur qu'ainsi que le premier il n'est applicable qu'aux terrains en plaine :

- 1^{re} année. . . Maïs et chanvre fumé.
- 2^e. Blé.
- 3^e. Fèves d'hiver.
- 4^e. Blé fumé.
- 5^e. Trèfle retourné après la première coupe.
- 6^e. Blé et fèves d'hiver.

On voit que, dans cette rotation, le maïs, moins cultivé qu'en Piémont et en Lombardie, n'apparaît qu'une fois et l'on doit s'en applaudir, s'il est vrai qu'il donne naissance à la terrible maladie appelée *pelagra*, dont nous nous occuperons en visitant les hôpitaux de Modène. Quant à l'innocente fève hivernale, elle mérite une mention particulière; elle résiste aux rigueurs du froid, bien que sa tige péricisse par la gelée et sous la neige; mais, dès le printemps, il part de son pied plusieurs jets nouveaux fleurissant en mai et donnant leurs semences à la fin de juillet. Sa culture est facile,

puisque, après la coupe des blés, un seul labour prépare suffisamment les champs destinés à la recevoir en septembre. Cette légumineuse sert donc à combler les vides dans la production sans épuiser le sol; aussi la voit-on figurer deux fois dans le cours de cet assolement. Comme récolte secondaire, elle doit être assimilée à la rave, racine nutritive pour les hommes et les bestiaux, que depuis Châlons-sur-Saône jusqu'au département de Vaucluse, on sème après la moisson, et qui donne des récoltes si abondantes et peut-être supérieures à celles de la fève, qu'on ferait bien néanmoins d'introduire chez nous dans les terrains peu favorables aux racines exigeant un fonds léger et riche en même temps. Pour les terres destinées à être mises en rizières, l'assolement est bisannuel. Une année on les inonde et on y répand la semence du riz, et à la suivante le sol, fertilisé par les dépôts et le séjour des eaux, porte du maïs. Il est aussi quelques champs privilégiés qui presque tous les ans produisent du chanvre; mais ce sont de rares exceptions. Il en est de même, et encore plus aux environs des villes, de la très-petite culture et des jardins potagers à qui la douceur habituelle du climat et la facilité de se procurer des engrais permettent, en douze mois, une continuelle végétation et une succession de trois ou quatre récoltes.

Les irrigations étendant leurs bienfaits, comme on l'a déjà fait connaître, sur treize mille six cent quatre-vingt onze hectares de la plaine, soit environ quarante et un mille arpents de Paris, et principalement sur les prairies, contribuent à cette fertilité; mais un chapitre devant leur être consacré au sixième volume de cette statistique, nous allons, après ces considérations générales, nous livrer à quelques détails spéciaux concernant les plus importantes productions de l'agriculture parmesane.

Nous ne croyons pas qu'il existe des forêts dans la plaine, dont le sol éminemment productif est entièrement cultivé, et même elles sont peu étendues dans les parties de l'Apennin que nous avons traversées; cette chaîne décharnée, composée d'agglomérations confuses de minces couches alternatives de calcaire et de sable, liées par un gluten à peine adhérent, est peu propre à nourrir des bois; et là où les roches sont plus compactes et plus homogènes, elles prennent des formes aiguës et des pentes trop rapides; mais les terres inférieures sont couvertes d'arbres répandus à profusion sur les champs, et, grâce au climat d'Italie, leur ombre ne porte aucun dommage aux récoltes; les espèces les plus communes se réduisent à quatre, savoir l'orme et le peuplier servant d'appui aux longs sarments de la

vigne, et le chêne et le mûrier. Le châtaignier n'apparaît que sur les hautes collines et les pentes des montagnes ; si beau par sa puissance , par son feuillage et ses formes pittoresques aimées des paysagistes, il est encore , si l'on peut s'exprimer ainsi , la providence de l'habitant des âpres contrées , et pour eux il remplace les céréales. Les châtaignes , provenant des régions élevées , sont les plus estimées ; car le noble végétal qui les voit mûrir et tomber au milieu de l'automne se plait à la froidure , à être battu des vents , et les préparations alimentaires qu'on obtient de ses fruits , soit en les gardant entiers , soit en les dépouillant de leur enveloppe et en les faisant sécher , se convertissent en mets variés sous la main industrieuse des ménagères. Non-seulement l'homme en fait une des bases de sa nourriture ; mais il en abandonne une partie aux animaux , dans les lieux où les rares fourrages des Apennins ne peuvent leur suffire pendant l'hiver. Les chèvres en sont avides , et le porc s'engraisse facilement avec cette pâture farineuse.

Outre son bois si précieux pour les arts et les constructions , le chêne des collines et surtout des bords du Pô , où il prend de gigantesques proportions , sert aussi , par l'abondance de ses glands , à la multiplication de l'immonde animal. Quant au mûrier , habitant de la plaine et des monticules ,

dont la feuille est convertie en soie par l'insecte (1) apporté de la Chine, vu son importance présente et future, il exige une notice plus étendue; toutefois nous la diviserons, nous occupant d'abord de l'introduction de l'arbre dans le pays, des phases diverses de sa culture et de son extension actuelle, du profit qu'on en peut obtenir, et remettant au chapitre des manufactures à faire connaître celui que procure l'achat des cocons et leur filature.

Bien que le duché de Parme eût sous les yeux, sur l'autre rive du fleuve, l'exemple des Lombardies milanaise et vénitienne, où la soie était une source de richesse, cette branche si productive de l'économie agricole et qui donne si promptement ses fruits (2), était complètement négligée dans le Parmesan avant le ministère de Dutillot; c'est à lui que l'on doit les premières plantations de mûriers dans un sol qui leur est éminemment favorable; mais l'habile et intègre ministre ne garda pas le pouvoir assez longtemps pour que son œuvre prit une grande extension; et après sa chute l'industrie séricole, ayant à combattre l'i-

(1) Le ver à soie est réellement un insecte, puisque son corps a des anneaux et point de vertèbres.

(2) En quarante-cinq ou cinquante jours au plus, les vers à soie naissent, achèvent leur croissance et filent le cocon qui doit les enfermer. Quelquefois, cependant, la chaleur ou le froid avance ou retarde leur travail.

gnorance et les indolentes habitudes des agriculteurs, se propagea lentement. Vers les premières années de ce siècle, de 1800 à 1806, la récolte de la soie atteignait à peine quelques milliers de livres (1) assez mal filées, dit-on; cependant le mouvement imprimé aux esprits, à cette époque, et le progrès des lumières commençaient à faire apercevoir l'utilité d'une culture qui surmonte les autres et ne leur nuit point par son ombre légère, plutôt protectrice que défavorable au milieu des ardeurs de l'été, et déjà on se livrait à de nouveaux essais, lorsque l'occupation française vint en interrompre le cours. Le blocus continental, qui rendait si rares et si chères les denrées tropicales, fit tourner les spéculations des agronomes vers les plantations de tabac, de coton herbacé, de betteraves, d'isatis tinctoria, remplaçant l'indigo, de vignes dont on essayait de tirer un sirop imitant fort mal le sucre des colonies; ces tentatives, pour la plupart infructueuses, arrêtaient de nouveau l'essor que prenait le mûrier. Néanmoins l'administration impériale tenait sagement à le favoriser, et, en 1811, le baron Delporte, alors préfet du Taro et aujourd'hui pair de France, introduisit dans le Parmesan et le Plaisantin des œufs de vers dont les cocons donnaient la soie blanche, pré-

(1) Trois livres parmesanes équivalent à un kilogramme.

cieuse pour la fabrication du crêpe et des gazes ; mais la catastrophe de l'empire vint encore suspendre le mouvement. La levée du blocus et la liberté des mers rendirent onéreuses les nouvelles cultures, et les anciennes reprirent possession des campagnes.

Une princesse autrichienne, la veuve de Napoléon, devint usufruitière des trois duchés. Les difficultés d'une administration à créer, des embarras politiques ne permirent pas d'abord de songer à l'agriculture. Cependant la vue des progrès continuels de la Lombardie, de sa fortune toujours croissante, le souvenir des premiers essais, et surtout l'abolition du droit de sortie sur les cocons, due à l'intelligence commerciale du ministre des finances, le baron Mistrali, engagèrent plusieurs propriétaires à tenter de nouveau la culture des mûriers. Peu à peu elle se propagea tellement qu'elle devint une espèce d'engouement, et maintenant on voit presque partout, principalement dans le Parmesan, des plantations régulières à hautes tiges, des haies de pourette et de multicaules (1). On cite un cultivateur habile, M. le

(1) La pourette est une espèce de mûrier nain propre à faire des haies, et dont la feuille est plus commode à cueillir que celle des arbres à hautes tiges. Le multicaule, réduit en taillis, et repoussant toujours de son pied de nouvelles branches si vigoureuses,

comte Bertoli, qui, lui seul, a placé sur ses terres quarante mille pieds de ces trois espèces; mais ils sont jeunes encore et il faut attendre quelques années pour qu'ils donnent le maximum de leur produit (1). Ce n'est qu'à cinq ou six ans que l'on doit commencer à dépouiller de leurs feuilles les mûriers arborescents; il en faut vingt pour qu'ils soient dans toute leur force productive et naturellement la cueillette et le nombre des vers qu'on peut élever augmentent en raison de la grandeur des sujets.

Il y a une dizaine d'années que la province de Parme ne produisait encore que 8 à 9,000 poids de cocons, soit 72,000 kilogrammes, et à 10 kil. de cocons pour en obtenir un de soie filée, 7 à 8,000

qu'en une année elles montent à deux ou trois mètres, sert au même usage.

(1) M. le comte Bertoli, malgré le nombre de ses plantations, y apporte un soin extrême; il ne se contente pas de faire creuser des trous pour y placer les mûriers; de longues et profondes tranchées sont ouvertes pour les recevoir, et la terre qui doit les remplir subit de fertilisantes préparations. Toutefois, une observation nous sera-t-elle permise, tout en louant le zèle de l'agriculteur? Peut-être tant de soins vont-ils contre le but qu'on se propose; car l'essentiel n'est pas d'avoir des mûriers d'une riche végétation et des feuilles succulentes, mais de la soie de bonne qualité; or, il est connu qu'elle provient de feuilles assez petites et peu remplies d'une sève aqueuse. Les mûriers des Cévennes, donnant la soie la plus belle, la plus résistante que l'on connaisse, et du prix le plus élevé, sont plantés sur des pentes rapides et dans un sol pierreux dépourvu d'humidité.

de grèges exportables ou qu'on employait dans les manufactures du pays (1). Maintenant sa production s'élève, y compris le Plaisantin et la petite contrée de Guastalla, de 26 à 30,000 kilogrammes, qui, en prenant 28,000 pour moyenne et en estimant le kil. à 54 fr., prix moyen aussi de cinq années, donnent à l'agriculture une recette de 1,502,000 francs, qui sera certainement quadruplée lorsque les plantations auront pris toute leur croissance et produiront une augmentation de richesse considérable pour une population qui ne dépasse pas 500,000 âmes; mais dès à présent il faut que l'on s'applique à perfectionner la soie; car, comparativement à celle du Milanais et du Piémont, elle est inférieure. On prétend à Parine que cette infériorité tient à la médiocre qualité des œufs que déposent les papillons. Comment se fait-il qu'on ne s'en procure pas des contrées limitrophes qui possèdent de bonnes graines, comme vulgairement on les appelle? Pour nous, nous pensons que cette médiocrité tient plutôt aux défauts de soin ou d'habileté, provenant encore du peu d'expérience et principalement de l'imperfection de la filature; toutes causes préjudiciables aux

(1) Nous avons déjà dit, dans les précédents volumes, que la grège est la soie simplement filée et qui n'a pas encore passé au retordage du moulin.

intérêts des éleveurs, puisque à Lyon, grand marché des soies italiennes, les parmesanes se vendent toujours 2 à 3 fr. de moins par kilogramme que les lombardes ou les piémontaises.

Les propriétaires qui n'ont point de magnaneries vendent leurs feuilles sur le pied moyen de 50 centimes le poids où les huit kilogrammes et peut-être sont-ils ceux qui font les bénéfices les plus certains; car on sait qu'avant d'arriver à recueillir les cocons on doit craindre une foule d'accidents soit par la maladie des vers, soit par les intempéries atmosphériques. Maintenant voici les dépenses et le profit des éleveurs dans les bonnes années :

Les œufs leur coûtent, lorsqu'ils n'ont pas été pondus à la magnanerie ou qu'on veut changer l'espèce, l'once. 5 f.

Pour nourrir les vers éclos de cette once, il faut 150 poids de feuilles à 50 c. le poids. 75

Ceci toutefois dans le cas où l'on serait obligé d'acheter la feuille; mais si l'éleveur la possède sur sa terre, elle doit néanmoins entrer en ligne de compte, car il pourrait la vendre.

Les soins et la main-d'œuvre pour l'éducation des vers sont estimés à 12

A reporter. 92 f.

Ci-contre. 92 f.

Détérioration du matériel, qui nous paraît portée beaucoup trop haut et dénoter peu d'habitude encore de ce genre de travail. 8

Dépenses totales et moyennes pour la conversion en cocons d'une once d'œufs. 100 f.

Cette once bien nourrie et bien soignée doit produire environ 150 livres de cocons ou 48 kilogrammes; ils se vendent à un marché spécial placé sous la surveillance de la chambre de commerce, qui intervient et juge les différends. Les prix de vente, par livre parmesane ou un tiers de kilo, varient de 1 fr. 30 c. à 1 fr. 50 c.; mais pour les basses qualités ils descendent jusqu'à 1 fr. Il y a quinze ou vingt ans que la livre ne valait que 65 à 75 centimes, et par une anomalie apparente, mais que l'extension continuelle des ateliers de soieries ramène dans la catégorie des faits naturels, depuis que les plantations de mûriers ont commencé à donner quelque abondance de feuilles, le prix moyen des bonnes qualités s'est élevé à 1 fr. 43 c. Ainsi 150 livres ou 48 kilogrammes de cocons vendus au minimum donneraient un produit brut de. 150 f.

La dépense ayant été de. 100

le bénéfice serait de. 50 f.

par once d'œufs ou de 50 p. o/o sur le capital

employé. Certainement ce bénéfice serait très-considérable s'il était constant ; mais on sait que la récolte des soies est sujette à de nombreux accidents , dont les plus fréquents sont les œufs viciés ou provenant de faibles espèces lorsqu'on les achète au lieu de faire pondre les papillons chez soi ; les épidémies qui se déclarent et tuent les vers ; les orages, surtout électriques, qui les frappent d'un sommeil léthargique, et enfin, comme en 1846, la rareté des feuilles augmentent leur prix ; augmentation que forcément on doit subir, car, une fois l'éducation commencée, il faut, quoi qu'il en coûte, les nourrir toujours avec la même abondance ; quelques heures d'interruption suffisent pour les faire périr.

La vigne plantée partout où elle peut croître, mais principalement en plaine, dans les terrains gras et souvent humides, est cultivée en hautains et, s'appuyant sur l'orme et le peuplier, les enlace de ses rameaux, et de leurs sommets laisse retomber ses guirlandes. Cette culture pittoresque, donnant d'abondants produits, est sans doute la meilleure sous le rapport de la quantité, mais non sous celui de la qualité. Du raisin privé de la réverbération du sol, on n'obtient qu'un vin médiocre et nous croyons que la manière de le faire contribue également à augmenter ses défauts ; restant trop longtemps en fermentation dans la cuve, pour

qu'il soit plus coloré, il perd par l'évaporation une grande partie de son alcool et ne peut se garder, tandis qu'en Bourgogne, dans le Bordelais, on en possède que l'on conserve vingt-cinq et trente ans. Aussi les vins vieux indigènes sont-ils rares en Italie, et cependant, doué d'un climat favorable à tous les végétaux européens, si le pays voulait traiter la vigne et faire cuver son fruit comme en France, la même méthode amènerait le même résultat. Quant à l'exportation, par la sortie spéciale de Guastalla, elle est bien peu importante et d'après l'état officiel des douanes, imprimé par ordre du gouvernement, on n'a pu atteindre, en 1844, que le chiffre de neuf cent cinquante-un quintaux.

Nous voici arrivés aux véritables bases de la prospérité du pays, aux prairies, aux bestiaux qu'elles nourrissent; et, dans l'état actuel de la contrée, presque uniquement agricole, le commerce et les manufactures ne sont que d'un intérêt secondaire auprès de ces deux colonnes de l'Etat. Comme dans la Campagne romaine, comme presque partout, les bénéfices que procurent les pâturages sont supérieurs à ceux que l'on retire de la culture des céréales; la plupart naissent d'eux-mêmes, et pour peu qu'on s'abstienne de labourer la place qu'ils vont occuper, on voit bientôt pousser avec une étonnante vigueur les graminées, le mélilot, le trèfle à fleurs jaunes, la renoncule des prés et d'au-

tres végétaux à larges feuilles pleines de suc. Ces prairies se divisent en deux classes, les naturelles, dont nous venons d'expliquer la formation, et les artificielles composées de trèfle rouge et de luzerne et qui en étendue le cèdent aux premières, occupant dans la plaine, à ce que nous pensons, une surface quatre ou cinq fois plus considérable. A ces fourrages on peut ajouter les lupins, mais qui sont cultivés avec moins d'affection que dans le Modénois, la Toscane et le royaume de Naples. Une grande partie de prairies en plaine est susceptible d'arrosements et doit les recevoir en quantité inégale ; les artificielles exigent plus d'eau et sont arrosées à peu près tous les quinze ou vingt jours pendant la belle saison, tandis que deux irrigations et trois au plus suffisent aux naturelles ; celles-ci accordent aux cultivateurs deux abondantes fauchées et un regain, et les autres quatre, cinq et même six coupes lorsque l'automne est chaud et serein. La fécondité de ces herbages est telle, que, d'après Châteaueux qui s'est aussi occupé, en 1812, de l'agriculture lombarde, si analogue à la parmesane, soixante-dix arpents (1) de prés de première qualité pouvaient entretenir cent vaches laitières,

(1) Chacun de ces arpents en représente un et demi de Paris, ancienne mesure de 32,400 pieds carrés. L'arpent dont il s'agit équivaut donc à 48,600 pieds.

nourries à l'étable avec les deux premières récoltes fauchées, en vert; et pâturent ensuite pendant les derniers mois de l'année, on leur réservait pour la plus froide saison la coupe desséchée du regain; le rapport moyen de chacune était alors estimé à 200 fr.; c'était donc un revenu brut de 14,000 fr. et sujet à peu de frais. Seulement on doit fumer tous les trois ou quatre ans; mais l'amas des engrais est en proportion du nombre des bestiaux et ne rend point onéreuse cette obligation. La fertilité des prairies n'a pas diminué, et nous croyons que les calculs de Châteaueux peuvent être encore exacts.

C'est sur ces pâturages ou de leurs produits que vit cette magnifique race de bœufs, commençant à paraître aux environs de Plaisance, dont le pelage est constamment bai-clair ou café au lait, sans aucune tache d'autre couleur, bien faits, de grande taille et à larges épaules, et remarquables par la force de leurs membres inférieurs. Il nous a semblé, lorsqu'ils furent comme renfort attelés à notre voiture pour gravir l'Apennin, qu'ils allongeaient le pas plus que nos bœufs français. La propreté de leur poil est extrême et pareille à celle de chevaux bien entretenus. On voit que le cultivateur se complait à leur donner tous ses soins, et c'est ainsi que le poids moyen de ces animaux est arrivé à 7 quintaux métriques (700 kilogrammes). Cette

propreté vient aussi de la manière dont l'étable est arrangée, et pour y contribuer, ce n'est point à terre et sur le fumier que ces bœufs reposent et se livrent au sommeil, mais sur une estrade élevée de deux décimètres environ au-dessus du sol et à peine aussi longue que le corps de l'animal, en sorte que ses déjections tombent en dehors de ce plancher, qui, un peu incliné, laisse couler aussi les urines. Le lecteur voudra bien, nous l'espérons, pardonner ces détails, puisqu'ils peuvent servir à l'instruction de nos cultivateurs trop portés, en certaines provinces, à croire que la malpropreté ne nuit point à la santé de l'espèce bovine, quoique de tristes expériences aient prouvé le contraire (1).

Dans le Parmesan, le Modénois et la principauté de Lucques, dont la statistique et la description rempliront ce volume, le bœuf est seul employé au labourage et nous n'y avons jamais aperçu un cheval attelé à une charrue ou à une voiture servant aux travaux agricoles. Cette préférence dans presque toute la Péninsule italienne pour l'espèce bovine et surtout pour la race méridionale provient de plusieurs causes ; premièrement, moins délicate plus sobre que la chevaline, elle se contente de

(1) Comment ces croûtes épaisses qui couvrent les cuisses et les flancs des bœufs et des vaches ne nuiraient-elles pas à leur santé en refusant une libre issue à la transpiration, exutoire naturel aussi nécessaire au quadrupède qu'à l'homme ?

fourrages de moindre qualité, et l'on vient de voir que pour l'hiver on lui réserve les regains; secondement, robuste et soutenant le travail longtemps, ses membres plus découplés que ceux de la plupart des autres races européennes, lui permettent au labour à peu près autant de vitesse qu'un cheval; troisièmement, celui-ci en vieillissant ne laisse à son maître aucun espoir de profit, tandis que le bœuf, lorsque après plusieurs années de service on le met à l'engrais, augmente de valeur au lieu d'en diminuer; c'est donc une économie bien entendue de l'appliquer seul à l'agriculture et aux charrois à petites distances; aussi son espèce est-elle beaucoup plus nombreuse dans les trois duchés que la chevaline et suffit à tout le travail des champs et à une exportation considérable, comme on le verra au chapitre du commerce.

Les vaches laitières sont répandues par milliers sur les deux rives du Pô; mais provenant, dit-on, originairement de la race hongroise, qui donne moins de lait que la race suisse, elles ont besoin d'être croisées avec celle-ci pour avoir les mêmes qualités. Aussi de temps immémorial, plus de deux mille génisses viennent annuellement des petits cantons en Lombardie, par le Saint-Gothard, et s'unissent au taureau indigène. Cette émigration, ce renouvellement de l'espèce sont nécessaires; car on assure qu'à la troisième génération le sang lom-

bard reprend le dessus et que le lait diminue. Cet affaiblissement de l'organe producteur étonne lorsqu'on voit que ces troupeaux vivent dans les pâturages les plus fertiles et dont l'herbe, favorisée par le soleil italien, est éminemment substantielle.

Grâce à ce croisement, la fabrication des fromages est une des plus importantes du pays ; mais il est difficile de connaître à quel nombre de quintaux elle s'élève, attendu que cette substance caséuse, servant d'assaisonnement à presque toutes les préparations culinaires des campagnards et du peuple des villes, se consomme presque entièrement dans le pays ; ce qui le prouve, c'est que les états de douane n'accusaient, en 1844, qu'une exportation de cinq cent quatre-vingt-dix-sept quintaux. Ces fromages sont rarement fabriqués chez les particuliers à cause de la trop grande division des fermages. On trouve donc, presque partout, dans le Parmesan et le Plaisantin, des fromageries communes, appelées *caccine*, et qu'on peut établir avec profit lorsqu'on est assuré d'y recevoir le lait de cinquante vaches. Deux fois par jour, on apporte à ce bâtiment central celui de chaque associé ; mais il ne paraît pas qu'à l'instar de quelques cantons suisses et de la Lombardie, on confonde l'apport de tous les propriétaires, qui, à la fin de l'année ou tous les six mois, reçoivent une somme proportionnelle à la quantité de

liquide qu'ils ont fourni. Dans les fromageries parmesanes chacun a donc personnellement un compte ouvert, et probablement, pour la régularité, tenu jour par jour. La première méthode nous paraît plus simple, aussi exacte et par conséquent préférable. Quoi qu'il en soit, toutes deux sont économiques; car elles ne multiplient point la main-d'œuvre sans nécessité, et de plus les produits sont de qualité meilleure et plus égale. C'est ici le lieu de réformer une erreur, et de dire que les fameux fromages de Parmesan ne se fabriquent point dans la contrée dont ils conservent le nom par habitude, ou que, du moins, ils n'en proviennent qu'en petite quantité, et sortent principalement de la Lombardie et surtout des environs de Lodi et de Codogno, provinces jadis agrégées au duché, mais qui en sont séparées depuis longtemps.

Les juments poulinières restent toujours en plaine; mais les poulains sont conduits aux haras des montagnes, où, presque exempts de surveillance, ils prennent des habitudes d'indépendance. De formes élégantes et pures, ces chevaux ont les membres fins, la croupe de mulet comme ceux du Limousin, et la tête longue et busquée, caractère distinctif des races italiennes; petits et mal nourris dans les maigres pâturages des sommités apennines, ils fournissent cependant de longues cour-

ses, et valent mieux pour la selle que pour la traction, parce qu'ils manquent d'épaules. Ainsi que tous leurs pareils, habitués pendant leur première éducation à une vie errante, ils sont sujets aux caprices, et, quoique domptés, semblent souvent regretter leur ancienne liberté.

Sur les plus hautes sommités, au milieu des rochers pâturent, toujours en plein air et ne connaissant aucun abri, des chèvres abandonnées à elles-mêmes, revenues à leur état primitif, et ne se rapprochant des bergers que pour se faire délivrer de leur lait et recevoir le sel qu'on leur distribue deux fois par jour. Cette vie errante, dont elles ont reçu l'instinct, leur convient éminemment, et ces animaux, souvent réunis en troupes nombreuses, se distinguent par une grande taille et de belles formes. Le même voyageur que nous avons déjà cité fait mention d'un troupeau de douze cents têtes qu'il trouva au faite des montagnes parmesanes limitrophes du Modénois. Quant à nous, en traversant l'Apennin nous n'en avons pas vu en si grand nombre; mais, comme lui, nous pouvons attester leur beauté.

Les porcs sont une véritable richesse pour le pays, et surtout pour les provinces montagneuses occupant un tiers de son territoire. Là, ils deviennent à peu près sauvages en parcourant les forêts pendant la belle saison et les hauteurs voisines des

villages. Engraissés à l'étable, quand vient la froidure, avec des châtaignes et du petit lait, non-seulement ils servent à l'alimentation des habitants, mais à un commerce d'exportation assez considérable. Comme les sangliers, types de leur souche et dont ils retiennent les mœurs, ils prospèrent dans les bois et sous un rude climat.

Jadis les laines du Parmesan, et dès l'antiquité, car le poète Martial en fait l'éloge, jouissaient d'une grande réputation; mais elle s'est évanouie, et la faveur qu'obtiennent le mûrier et l'éducation des vers-à-soie doit empêcher encore les agriculteurs de tourner vers les espèces ovines des spéculations qui exigeraient du temps et des capitaux. Quelques tentatives, il est vrai, furent faites, en 1812, sous le régime impérial, pour l'introduction des mérinos et l'amélioration de la race, et, faute de soins sans doute et d'habileté, elles n'eurent point de succès. Bientôt tout revint à la condition première.

Les moutons sont rares dans la plaine, où la multiplicité des petites fermes leur interdit le parcours dont ils ont besoin, et nombreux dans la montagne. Pendant l'été, les premiers cherchent sur l'Apennin un refuge contre la chaleur, et ceux des monts fuient les hauteurs à l'approche de l'hiver; ils viennent alors demander la pâture aux terrains plus abaissés et toujours verdoyants.

Toutefois le vrai bénéfice que procurent au pays ces troupeaux ne provient point des indigènes, mais des étrangers, des Transapennins qui, au retour de la belle saison, viennent des mares toscans s'établir au-dessus des lieux habités, là où commencent au profit des communes, à qui ils appartiennent, les pâturages situés sur les plateaux les plus élevés et se louant par tête de bétail, à raison de 5 fr. pour un cheval, de 25 c. pour un mouton et de 15 seulement pour une chèvre. Ce sont des animaux voyageurs semblables à ceux d'Espagne et de Provence, gravissant, chaque année, les Alpes et les Pyrénées. Les bergers qui les conduisent ne mêlent jamais ensemble les diverses espèces, les conservent ainsi exemptes de toute alliance et se consacrent entièrement à leur éducation. Dans sa brève description de l'agriculture parmesane et lombarde, Châteauvieux prétend que, contrairement à l'instinct des bêtes à laine, qui recherchent les terrains secs, et les herbes courtes et aromatiques, il existe sur les marais et les rivières de ces contrées une race ovine vivant au milieu d'une constante humidité, et se nourrissant des végétaux aqueux et succulents que produisent les digues et le limon des champs que l'eau vient d'abandonner. Cette espèce, dit-il, abondamment nourrie, est grande, vigoureuse, à toison grossière, et si féconde, qu'à chaque portée les bre-

bis mettent bas souvent trois agneaux et toujours deux. Si le fait est exactement rapporté, comme nous le croyons, d'après l'assertion d'un écrivain habile et véridique, bien que nous n'en ayons pas entendu parler, c'est ici le cas de renouveler l'observation déjà faite dans le cours de cet ouvrage au sujet des marais Pontins et de la Campagne de Rome, savoir que les exhalaisons délétères sont beaucoup moins fatales aux quadrupèdes qu'à l'homme.

En 1830, le gouvernement fit un recensement des bestiaux existants dans les trois duchés; depuis il n'a pas été renouvelé. En voici le résultat d'après une copie officielle qu'on a bien voulu nous accorder :

Taureaux	1,354	} 145,209
Bœufs	58,014	
Vaches et génisses	47,020	
Veaux	56,811	
Chevaux et juments	8,174	} 15,778
Mulets	3,446	
Anes	4,158	
Porcs	51,210	} 61,020
Truies	9,810	
Moutons, brebis, agneaux	105,551	} 145,592
Chèvres, chevreaux	38,241	
Nombre total des têtes		363,599

De tous ces animaux, le bœuf et le porc sont les

seuls qui donnent lieu à une exportation considérable pour un si petit pays, et proportionnellement beaucoup plus importante que celle de vastes contrées. Les états des douanes de 1844 en donneront les chiffres. Le poids moyen de ces bœufs exportés est de sept cents kilogrammes, et celui des porcs de cent-cinquante. Les uns et les autres se vendent de 80 à 100 fr. le quintal métrique.

En général les céréales ne rendent, sur les premières pentes de l'Apennin, que cinq à six fois la semence; elle se reproduit plus avantageusement dans le Parmesan et le Plaisantin, et à Guastalla il n'est pas rare d'obtenir le dix et même le douze pour un; aussi ce duché et celui de Plaisance ont-ils exporté, en de certaines années, de notables quantités de grains. En 1844, ces sorties furent pour le blé, l'épeautre et les haricots, de vingt-trois mille six cent vingt-six quintaux, et pour les fèves et le maïs de trente-huit mille vingt-quatre. Le prix de ces denrées est sujet à de si fréquentes variations qu'il est fort difficile d'établir une moyenne; toutefois, en consultant les mercuriales d'un grand nombre de marchés, on peut établir avec assez d'exactitude que, dans le Parmesan, cette moyenne est pour le froment de 15 fr. l'hectolitre, pesant soixante-treize kilogrammes, et inférieure à celle de la région de France,

de la Meuse où ce grain est le moins cher (1).

Le chanvre se cultive peu dans le duché de Parme. A Plaisance, cette culture a plus d'étendue et davantage encore à Guastalla; mais elle ne donne lieu à aucune exportation, et suffit seulement à la consommation du pays, qui n'a pas besoin des apports étrangers. Quant au lin, il y est presque inconnu, et cependant le terrain, si semblable à celui de la Flandre et de la Belgique, permettrait de le cultiver avec bénéfice.

Quoique le duché de Parme produise peu de riz et y consacre seulement une surface de deux ou trois milles carrés, produisant quatre à cinq cent mille kilogrammes, néanmoins nous allons nous en occuper. La description de sa culture aura également servi pour le Piémont et la Lombardie, si un autre volume, succédant à celui-ci, achève l'exploration de l'Italie. L'introduction de ce grain alimentaire est assez moderne, puisqu'il fut transporté, de l'Inde et des îles de la Sonde, dans les contrées septentrionales de la Péninsule, après que les Portugais eurent doublé le cap de Bonne-Espérance, et même assez tardivement. On en attribue les premiers essais aux conseils d'un Hollandais qui, à l'inspection des terrains inondés sur les

(1) Le marché régulateur de la Meuse établit à 16 fr. le prix moyen de l'hectolitre de froment.

deux rives du Pô et dans le voisinage, jugea que le riz y prospérerait en y retrouvant un climat favorable et un sol analogue à celui dont il est originaire (1).

Pour que cette plante prenne tout son développement, il lui faut un terrain horizontal divisé en parallélogrammes de quelques arpents et entouré de digues permettant à l'eau de séjourner sur les

(1) Cependant, il paraît que les Vénitiens réclament justement, lorsqu'ils prétendent qu'ils avaient introduit la culture du riz en Lombardie, soit à la fin du quatorzième siècle, soit au commencement du quinzième; mais ce qui est certain, c'est que, vers le milieu du quinzième, ce grain donnait déjà des bénéfices importants; qu'il influait, par son abondance, sur le prix des céréales, des légumineuses, et qu'il devint l'objet de lois réglementaires publiées par les ducs de Milan, Francesco et Ludovico Sforza. Les Espagnols s'étant emparés du Milanais, leur domination inerte, ignorante, et quelquefois même malveillante, fut désastreuse, et surtout pour la culture du riz qui exige des travaux hydrauliques. A la puissance espagnole succéda l'autrichienne, qui longtemps ne fut guère plus favorable aux intérêts commerciaux et agricoles. Néanmoins, les propriétaires et les cultivateurs lombards finirent par surmonter graduellement les obstacles. L'art de cultiver le riz se perfectionna, et sa production prit une rapide extension, lorsque l'Autriche, plus éclairée, protégea l'agriculture de ses provinces italiennes. Les calculs statistiques du chevalier Giovanetti prouvent que, dans le Novarais, on ne comptait, au quinzième siècle, que 4,701 mesures de terres cultivées en rizières, et qu'au commencement du seizième siècle leur nombre dépassait 100,000. En 1831 il était porté à 272,000. Ces progrès furent intimement liés à ceux des institutions lombardes concernant les irrigations dont nous nous occuperons plus tard.

champs ou de s'écouler à la volonté de l'agriculteur, car le riz est aquatique; mais, avant de nous occuper des soins qu'il réclame, commençons par sa description, car il est inconnu en France, où des ordonnances, gardiennes de la santé publique, ont proscrit sa culture. Il ressemble à l'orge printanier, et sa tige noueuse s'élève moins que celle du froment; quoique végétant en des lieux inondés, sa paille est plus pâle en couleur et plus sèche; mais elle ne verse et ne plie jamais sous l'effort des vents et des orages; seulement ses brins agités et froissés l'un par l'autre produisent un son aigu qui leur est particulier et ne ressemble en rien au bruissement de nos moissons. Les feuilles sont oblongues, charnues, arundinacées, et les fleurs, de teinte purpurine, naissent aux sommités en panicules assez semblables à celles du millet. Tel est l'humble végétal qui procure à l'Italie supérieure une exportation annuelle de quarante millions.

Les travaux des rizières sont simples et peu coûteux, attendu qu'ils n'exigent qu'un seul labour et aucun sarclage; les herbes parasites périraient dans un terrain submergé; de plus, pendant les trois années où le riz se succède ordinairement sur le même champ, les engrais sont inutiles, car l'eau les dissoudrait en pure perte et suffit seule à la végétation; aussi le profit du cultivateur est-il estimé au double de celui qu'il obtiendrait d'une

récolte de céréales. Lorsque les semailles sont faites, on attend que les plantes aient acquis quelques décimètres de hauteur pour lever les écluses et inonder les carrés; elles croissent alors comme les espèces fluviatiles ou marécageuses et mûrissent à l'équinoxe d'automne. Vers l'époque de la maturité, on ouvre les écluses; l'eau qu'elles avaient retenue pendant cinq mois s'écoule, et la terre se durcit assez pour que les moissonneurs puissent descendre dans les carrés et couper la paille qu'on lie en petites gerbes, lesquelles restent longtemps en plein air afin que le grain sèche parfaitement; cette précaution est d'autant plus nécessaire, qu'il se détache avec peine de la balle ou capsule qui l'enveloppe. Après les trois récoltes, la terre a besoin de repos. On la laisse inculte, et, comme on vient de le dire au sujet des prairies naturelles, la rizière se couvre de fourrage recueilli pendant deux années; ainsi l'assolement est de cinq ans et ne demande qu'une seule fumure pour les herbes naissantes.

Le produit des récoltes du riz est si considérable, et se perçoit à si peu de frais, que les propriétaires n'ont pas voulu le partager avec des métayers. Les rizières s'affirment donc au prix moyen de 160 fr. l'hectare. Quelque élevé qu'il soit, les fermiers font encore de bonnes affaires; on en voit même qui acquièrent, dans ce genre de spécula-

tions, d'assez grandes fortunes. Mais en ce monde le mal est presque toujours à côté du bien ; cette culture si riche , ces moissons si abondantes sont extrêmement funestes aux habitants dont elles détruisent la santé. Pâles, affaiblis dès leur jeune âge, on les voit errer sur les digues en proie aux fièvres endémiques, attaquant surtout les ouvriers chargés de la distribution et du renouvellement des eaux pendant la chaude saison. Les moissonneurs eux-mêmes n'en sont pas exempts, quoique travaillant sur un sol desséché, mais profondément imprégné de miasmes pestilentiels. Tout l'air des environs, corrompu par les eaux stagnantes, est encore plus dangereux que celui qu'exhalent nos étangs de la Bresse. Aussi les gouvernements italiens ont-ils borné la culture du riz et défendu son extension au delà des limites actuelles, ou du moins on ne peut déroger aux ordonnances sans obtenir une autorisation (1).

(1) En Lombardie, l'hectare des rizières se vend 2,500 à 3,500 fr. ; mais, comme la valeur de la propriété foncière y est à celle de la propriété en France dans la proportion de un à deux, et même à deux un tiers, il en résulterait que si un hectare employé à la culture du riz vaut en moyenne en Italie 3,000 fr., il vaudrait moyennement en France, et placé dans des conditions identiques, 6,000 fr. ; c'est-à-dire lorsque tous les travaux préparatoires, dans lesquels sont comprises les digues et les écluses pour l'introduction, la retenue et l'écoulement des eaux, seraient achevés. Nous établissons cette proportion, parce qu'en ce moment

A partir des contreforts de l'Apennin, et à mesure que l'on pénètre dans les montagnes, la culture, les mœurs et les habitudes sociales de la population changent successivement et finissent par n'avoir aucune ressemblance avec celles de la plaine. C'est à cinq ou six milles de Parme, sur une ligne presque droite traversant le duché de l'est à l'ouest, que le calcaire remplace les terrains d'alluvion, et que le sol, commençant à s'exhausser, monte graduellement jusqu'au sommet de la haute chaîne, séparant le Parmesan et le duché de Plaisance du littoral méditerranéen et du golfe de la Spezzia, jadis appartenant aux Génois et faisant partie aujourd'hui des états du roi de Sardaigne. C'est là qu'apparaissent d'abord et se multiplient plus loin des hameaux et des villages; car dans la plaine et sur les bords du fleuve prédominent les

on fait des essais aux environs de Narbonne pour y établir la culture du riz. Reste à savoir si les fièvres endémiques si dangereuses qui l'accompagnent toujours n'y opposent pas un réel obstacle. Il ne faut pas tout estimer, en ce monde, selon le rendement au poids de l'or; la force, la santé, la vie même des populations doivent être prises en première considération. Nous ne croyons donc pas que l'on puisse introduire cette industrie agricole chez nous, malgré les anciennes ordonnances qui l'interdisent, ou du moins jusqu'à leur abrogation. On vient de voir que, même en Italie, où elle est une source de richesse et règne depuis si longtemps, on a été obligé de limiter les surfaces du sol qu'elle peut occuper.

métairies éparses au milieu de la campagne ; mais sur les hauteurs, dont le climat et le peu de champs cultivables qu'elles présentent n'ont point appelé les spéculations des capitalistes , presque tous les paysans possèdent, et par instinct d'utilité et de mutuel secours ils agglomèrent leurs habitations.

En gravissant les premières pentes, l'aspect du pays et sa végétation prennent un autre caractère. Sur les collines les céréales, la vigne, et le châtaigner qui commence à paraître, succèdent aux vastes prairies et aux arbres se plaisant à l'humidité ; des ruisseaux coulent dans les vallons et l'on ne voit plus, dans les rigoles d'irrigation , d'eau immobile attendant le moment de fertiliser la terre ; cependant la Parma , le Taro , la Trebbia descendent des monts les plus sauvages, et, rivières torrentueuses et vagabondes, élargissent constamment leur lit et ravagent souvent les vallées qu'elles parcourent. Ces collines sont extrêmement peuplées ; mais en pénétrant plus avant dans l'Appennin, les constructions deviennent moins nombreuses , moins grandes, et l'on n'aperçoit plus enfin que quelques modestes clochers , quelques agrégations d'humbles demeures qu'ombragent encore les châtaigniers. La vigne, le maïs ont disparu ; des plans trop inclinés, un climat trop froid répugnent à leur nature, et des pâturages de plus

en plus rares les remplacent ; car les croupes accidentées de ces monts ne permettent pas les larges et fertiles pentes des Alpes. Les toits couverts de pierres plates, comme ceux des chalets de la Suisse et pour la même cause , annoncent la région des vents impétueux et le long séjour des neiges. La belle race bovine a disparu, ou si on la voit encore attelée à des chars, elle est venue de la plaine ; des moutons, souvent à robe tachetée, prennent sa place sur un court gazon de montagne. Partout où un peu de fourrage trouve assez de fond pour végéter, il est fauché et conservé pour la provision d'hiver, destinée aux bêtes caprines et ovines et aux chevaux dont le pied, accoutumé aux terrains inégaux et rocailleux, est d'une extrême sûreté.

Outre les châtaignes, le montagnard se nourrit principalement du lait de ses bestiaux et des préparations caséuses qu'il en obtient. Le pain de froment est regardé comme une nourriture de luxe, ne sert que pour les festins d'apparat, et vient du bas pays. Aux mets ordinaires il faut ajouter une substance alimentaire, d'abord répandue avec lenteur et devenue maintenant plus commune en quelques localités ; ce sont les pommes de terre, apportées par des gendarmes français, lorsque l'Etat de Parme passa sous le sceptre de Napoléon. C'est sur les versants méridionaux, touchant aux frontières de Gênes, qu'elles ont obtenu le plus de

faveur. Les femmes élèvent des pigeons à demi sauvages pourvoyant eux-mêmes à leur subsistance ; elles soignent aussi une grande quantité de ruches , dont la cire et le miel sont compris dans leurs échanges avec des cantons plus fertiles.

En général, cette robuste population des Apennins est éminemment industrielle, caractère, au reste, propre à presque tous les habitants des montagnes ; elle suffit seule à ses besoins, fabrique elle-même ses meubles et ses instruments de culture ou de laiterie, file la laine de ses troupeaux, tisse ses vêtements, et, convertissant en charbon le bois des forêts, vend à la plaine tout ce que n'exige pas sa consommation ; mais sa principale ressource est dans l'émigration, chaque année, au printemps et jusqu'à l'automne ; la plupart des hommes valides vont offrir leur travail aux Corses, aux Lombards, aux Toscans, et, à l'approche de la froide saison, rapportent dans leur âpre contrée un pécule assez considérable.





COMMERCE, MANUFACTURES.

Nous ne pouvons donner au lecteur que peu de renseignements sur le commerce et l'industrie qui sont encore faiblement développés dans les Etats de Parme, et ce que nous venons de dire au sujet de l'agriculture contient, en grande partie, tout ce qui concerne le commerce, à peu près fondé uniquement sur les productions du sol; de plus, les trois duchés, enclavés de tous côtés au milieu des terres, ne peuvent expédier leurs marchandises ou en recevoir qu'en traversant les lignes de douanes de la Lombardie autrichienne, du royaume de Sardaigne et de Modène; ils n'ont de communication directe avec la Méditerranée que par la belle route dernièrement exécutée à travers l'Apennin; mais son extrémité passe à Pontremoli appartenant à la Toscane et à Sarzanna dépendant du littoral génois, et cette situation est peu commerciale, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Une autre cause, non pas agissante, mais au contraire opposant un temps d'arrêt, provient de l'ignorance où l'on est

encore des ressources, des forces que procure l'esprit d'association. Chacun, ou du moins le plus grand nombre des manufacturiers, entreprend donc par lui-même ce qu'il peut faire, et nous avons déjà fait connaître combien les capitaux sont divisés; cependant Parme, Plaisance et Guastalla ne restent pas complètement étrangers au mouvement industriel qui se développe en Italie, et ils sont en voie d'amélioration que nous signalerons avec plaisir, car nous portons un vif intérêt à ce beau pays, marchant il est vrai avec lenteur, et qui peut-être n'a pas tout-à-fait tort, vu sa constitution sociale et celle de la propriété. Puisse-t-il justifier le proverbe italien : *Chi va piano va sano*.

La contrée n'est donc pas dépourvue de manufactures; elles suffisent même à la plupart de ses besoins; seulement leurs produits sont en général de seconde qualité, principalement à l'usage des classes inférieures et moyennes et peu exportées. Quelques-unes cependant sont en voie de progrès et commencent à faire des expéditions au dehors. Quant aux familles riches, elles tirent principalement les objets de luxe de l'étranger. Voici le résultat des renseignements que nous avons recueillis, et nous commencerons par les exportations de l'agriculture en nous guidant d'après l'état officiel des douanes parmesanes de

1844, que nous devons à la complaisance de M. le ministre des finances, baron Mistrali.

Là plus importante est sans contredit celle des animaux élevés sur les pâturages ou nourris de la récolte des glands et des châtaignes. L'exportation de l'espèce bovine, taureaux, bœufs, vaches, génisses et veaux, est arrivée à neuf mille quatre cent quatre-vingt quinze têtes et fait entrer une somme considérable, mais que nous ne pouvons évaluer exactement, attendu que la douane ne donne les nombres qu'en masse et ne fait pas connaître combien il est sorti d'adultes et d'élèves; distinction régulièrement établie en France, ainsi que celle des sexes, car la valeur des sorties en dépend. Mais en supposant que les bœufs destinés au labour et à la boucherie aient formé le tiers seulement de cette exportation, et nous ne croyons pas que nous l'exagérions, ce sont trois mille cent soixante émigrants; leur poids ordinaire est de sept quintaux métriques, que nous réduirons à six, et leur prix, entre 80 et 100 francs le quintal, nous ne l'estimerons aussi qu'à 90. A ce compte, c'est une somme de 1,706,400 fr. qu'ils ont procurée à l'agriculture, et en y ajoutant la valeur des deux autres tiers, certainement 3,000,000 de francs au moins sont entrés dans le pays en 1844.

Les porcs, soit de lait, soit parvenus à l'âge requis pour les salaisons, sont sortis, savoir : ceux

de lait, au nombre de six mille cent trois, et les autres de vingt-trois mille six cent quatre-vingt-trois. Nous ne pouvons assigner une valeur aux premiers; mais on a déjà vu que les seconds se vendent au même prix que le bœuf, proportionnellement à leur poids dont la moyenne est de cent cinquante kilogrammes. Ils ont donc été payés 3,197,000 francs, et c'est le duché de Plaisance qui en a le plus profité, ayant à lui seul exporté dix-huit mille trois cent quatre-vingt-un de ces animaux; celui de Parme quatre mille neuf cent trente, et Guastalla trois cent soixante-douze.

Parmi les revenus que procurent au pays, non les exportations, mais une importation périodique et temporaire, il faut compter les troupeaux, quittant les maremmes toscans pour venir passer l'été dans les montagnes. Quelques bœufs, des chevaux, des mulets, au nombre de deux mille vingt, et trente-deux mille cinq cent cinquante-sept moutons ou brebis ont payé aux communes apennines un permis de pâture. Somme toute, l'exportation des bestiaux indigènes et l'entrée estivale des étrangers rapportent annuellement, en numéraire, aux trois duchés, 7,000,000 au moins; véritable richesse dont la source ne peut tarir et très-considérable, eu égard à la surface et à la population de la contrée.

Sujette, comme partout ailleurs, à augmenter

ou à diminuer, selon les besoins des pays limitrophes, la sortie des céréales, dans lesquelles sont comprises le froment, l'épeautre, le maïs, le sarrazin et même les fèves, a été de soixante-huit mille cent quatre-vingt-quatorze quintaux. Il est fâcheux que l'administration douanière, en agissant comme pour les bestiaux, ait continué à confondre, dans le même chiffre, toutes les espèces de grains. Si elle les eût séparées, sachant déjà que l'hectolitre de froment, pesant soixante-treize kilogrammes, vaut ordinairement de 15 à 16 francs, nous aurions connu pour quelle quantité il figurait dans les sorties et quel bénéfice l'agriculture en obtenait. Quant au riz, il est consommé par les habitants et il est loin de leur suffire. En 1844, les duchés en ont reçu du Piémont et de la Lombardie quatre mille quatre cent vingt-deux quintaux.

Pour ne pas revenir sur ce qui concerne le commerce intérieur des bestiaux et des céréales, nous allons, d'après un tableau également officiel, faire connaître le mouvement moyen et décennal des marchés d'approvisionnement tenus annuellement à Parme, les mercredis et samedis, depuis 1822 jusqu'à 1831.

Froment	26,718 hectolitres.
Fèves	16,042
Maïs	43,338
TOTAL	88,098 hectolitres.

Pendant la même époque il est entré aussi sur le marché :

Bœufs.	2,361
Vaches.	416
Veaux et génisses.	4,480
Moutons.	2,200
Agneaux et chevreaux.	16,000
Porcs	4,500
TOTAL.	40,157 têtes.

Cette moyenne nous paraît bien forte pour une ville qui n'avait alors que trente à trente-deux mille habitants, et probablement, en tenant compte des entrées, on ne s'est pas occupé de ce qui est ressorti, faute d'acheteurs. De plus on doit ajouter à ces bestiaux vivants, l'achat et la consommation considérables des salaisons.

L'exportation de la soie a été de quinze mille quatre cent soixante-dix-neuf kilogrammes, ainsi divisée : onze mille cinq cent quarante-cinq en grège et trois mille neuf cent trente-quatre moulinée; le prix à Lyon, en 1845, étant de 75 francs le kil. en moyenne, c'est donc 1,150,925 francs, que la France a payés aux fileurs et mouliniers parmesans; car ils ne trouvent pas des acheteurs dans le Piémont et le Milanais, qui produisent de la soie au delà des besoins de leurs fabriques, et en vendent eux-mêmes chaque année à toute l'Eu-

rope. C'est ici qu'il convient de donner le tableau du prix de revient de la filature; car il n'est plus question de la matière première des cocons, mais de la main-d'œuvre qu'elle subit pour devenir grège et des bénéfices que doit espérer le manufacturier. Voici donc les calculs qu'on a bien voulu nous commu niquer.

La soie se vend en écheveaux appelés *matasse*, et l'on peut, sur une mercuriale de cinq ans, estimer la livre parmesane (un tiers de kilo) qui emploie neuf à dix de cocons (1) à 19 fr. 60 c.; chaque livre coûtait à Parme 20 fr. au cours abusif, au paiement à terme, mais en réalité, à l'effectif 18 fr. 10 c. soit le kilogramme. . . 54 f. 30 c.

Il faut ajouter le droit d'exportation. 2 »

Dépense d'emballage et transport, jusqu'à Lyon, par la diligence, à 60 c. le kilogramme » 60

Escompte de place sur le paiement 12 pour cent 7 65

Provision du commissionnaire à Lyon, 1 pour cent. » 55

A reporter. 65 f. 10 c.

(1) En retranchant du cocon la chrysalide du papillon et la bourre extérieure, il ne lui reste qu'un huitième environ de son poids en soie propre à être filée.

<i>Ci-contre.</i>	65 f.	10 c.
Garantie de vente, <i>lo star del credere</i> , 2 pour cent	1	10
Coût approximatif du kilogramme rendu à Lyon	66 f.	20 c.
Le prix de vente ayant été en moyenne en 1845.	75	»
Il a dû rester de bénéfice, par kilogramme, environ	8 f.	80 c.

Soit sur le capital employé 12 p. 0/0. Comme on le voit, le profit des fileurs ou spéculateurs est, en apparence, moins grand que celui des producteurs de cocons; mais, comme on l'a déjà fait observer, ceux-ci éprouvent des accidents qui souvent diminuent leur gain, et même les constituent quelquefois en perte; tandis que l'expéditeur, n'achetant qu'après la récolte achevée, en connaît le produit, la qualité et peut établir ses calculs en conséquence. Nous avons donné quelques développements, dans ce chapitre et dans le précédent, au commerce de la soie et à la production des cocons, parce que nous les croyons en voie de progrès, et qu'ils ne doivent pas être indifférents à la France. Tout ce qui tend à multiplier la matière dont se servent nos ateliers de soieries, tend aussi à en faire diminuer le prix et tourne à

notre avantage. Nous sommes persuadé que d'ici à quelques années les Etats parmesans jetteront une quantité notable de soies sur le marché français, et que la qualité en sera perfectionnée; les habiles agronomes du pays en sentent la nécessité.

Après ces trois produits importants de l'agriculture, passons aux minéraux du sol et aux objets manufacturés ne servant qu'à la consommation intérieure, sauf quelques rares exceptions.

Les mines de fer et de cuivre à Caneto sont ou pauvres en minerai ou mal exploitées. La seconde est encore moins productive que la première, qui cependant ne donnait, en 1835, aux entrepreneurs que cent-cinquante mille kilogrammes de métal, et n'était affermée que 1,700 fr. par année. On n'allume les fourneaux, placés à deux milles et demi de la mine, que pendant cinq mois, et nous n'avons pu savoir la raison de cette interruption du travail. Le nombre des ouvriers employés, soit à l'extraction du minerai, soit à sa fusion, est de cent-cinquante, et l'on sent combien ils doivent faire peu de progrès dans l'art métallurgique, étant forcés pendant sept mois de chercher d'autres moyens d'existence.

Il faut entrer en plus de détails pour les sources salines de Salsomaggiore, qui peuvent acqué-

rir une grande importance , si dans l'avenir elles sont mieux administrées qu'elles ne l'ont été jusqu'à présent. Situées à vingt milles de Parme, au pied des contreforts de l'Apennin et baignant souterrainement toute la contrée environnante , elles étaient connues des anciens Romains. Il paraît pourtant que leurs colonies, fondées sur la voie Emilienne, n'en tirèrent aucun parti , ou du moins n'y établirent aucune exploitation régulière ; car on n'y trouve point de traces d'antiques travaux. Ce ne fut que sous la domination des Farnèses que l'on songea enfin à en faire l'objet d'une tentative industrielle. Des sondages pratiqués sur divers points des petites vallées accidentant les premières pentes des montagnes , l'eau saturée de muriate de soude jaillit de toutes parts , et l'on éleva des bâtimens pour opérer l'évaporation au moyen du feu. Il va sans dire que ces opérations imparfaites se ressentaient de l'enfance de l'art , et malheureusement elles sont encore aujourd'hui ce qu'elles étaient il y a deux siècles. Dutillot lui-même laissa , faute de temps sans doute , ces salines en dehors des améliorations dont il dota les trois duchés. Vers 1800 , le dernier souverain de la famille des Bourbons fit réparer quelques-uns des édifices construits par les Farnèses ; mais l'unique et dispendieux procédé d'évaporation dans les chaudières fut maintenu , quoique l'on connût

celui de nos salines de Franche-Comté, où des chutes répétées, des cascades artificielles commençaient par enlever une grande partie des eaux, et amenaient la dissolution à l'état de concentration, avant de la soumettre à la chaleur provenant des combustibles. Sous l'administration française, on conçut divers projets, que le cours rapide des événements ne permit pas d'exécuter, mais dont les traces existent encore aux archives. Marie-Louise elle-même, qui a fait accomplir tant d'utiles travaux, n'améliora point l'établissement de Salsomaggiore, et on assure qu'il a été question plusieurs fois de l'abandonner par des raisons d'intérêts financiers que nous devons expliquer.

La consommation annuelle, véritable ou apparente, des Etats Parmesans monte à cinquante-deux mille quintaux de sel, et on prétend qu'une fraction de cette quantité pénètre en contrebande dans un pays voisin; cependant Salsomaggiore n'en fournit que douze mille, et les quarante mille complémentaires proviennent du sel marin apporté de l'étranger; or ce sel coûte au gouvernement environ 1 fr. 50 c. de moins par quintal que l'indigène, d'où il résulte que la production nationale est onéreuse. La seule considération, qui probablement a empêché l'abandon de ces salines, est née d'un sentiment d'humanité; c'est que leur

exploitation fait vivre un assez grand nombre d'ouvriers, et qu'une trentaine de mille francs est employée à l'achat de bois à brûler au profit de propriétaires d'une contrée pauvre; mais si cette fabrication constitue en perte le trésor, c'est qu'elle est vicieuse; mieux conduite, elle pourrait et donner des bénéfices et produire davantage.

Montrons maintenant comment cette exploitation en est encore à se servir de moyens vraiment étranges, et tels qu'ils auraient pu à peine exister aux jours de la plus complète ignorance. Salso, bourg de quatre mille deux cents habitants, contient quarante-huit puits percés dans un terrain de tuf calcaire et bitumineux, et leur profondeur est de quarante et un mètres; ces puits, dont plusieurs sont intermittents, offrent en moyenne une dissolution saline de 11 degrés $\frac{1}{3}$, et le maximum pour un seul, qui donne plus d'eau que tous les autres ensemble, est de 14 $\frac{3}{4}$. Appelé *pozso della rota* (1), il s'épuise à l'aide d'une grande roue mise en mouvement par des hommes, procédé barbare et tout au plus applicable à des condamnés aux travaux publics. Les autres, sont à grande perte de forces et de temps, épuisés avec des seaux, et le rendement total des trente-neuf en

(1) Puits de la roue.

activité sur les quarante-huit, est de quatre-vingt-cinq mille trois cent quinze hectolitres, produisant annuellement un million deux cent-trente mille kilogrammes de sel.

Dans un rayonnement de deux milles, les environs de Salso présentent trois autres points d'extractions, créés par les Farnèses, que l'administration française exploitait aussi, et qui maintenant sont abandonnés. On les nomme *salso minore*, *pozzuolo* et *cento pozzi*; à eux tous, leurs puits, au nombre de vingt-sept, n'ont jamais pu rendre, même aux ingénieurs français, plus de 205,190 kilogrammes, quantité insignifiante et qui légitime leur abandon. Restent donc les douze mille trois cents quintaux de Salsomaggiore, vendus à raison de 30 fr. 48 c. le quintal. On prétend qu'une petite introduction en fraude par l'Apennin vient, au prix de 25 fr., faire concurrence à la régie; mais ce préjudice est minime. C'est dans cet état de choses qu'un Français a soumis aux ministres un projet de complète réforme pour toutes les salines en exploitation ou abandonnées, en créant des établissements nouveaux, en y appliquant des machines à vapeur et en substituant l'évaporation naturelle à l'artificielle par les procédés de la science moderne. Le promoteur de cette entreprise s'engagerait à construire, aux frais des intéressés qu'il représente, tous les édifices et appareils nécessaires à la nouvelle

exploitation, et à livrer à l'administration des finances un sel de qualité supérieure avec un rabais de 15 p. o/o sur le prix actuel de revient. Au mois d'août 1846, le gouvernement, prenant la proposition en considération, a nommé des commissaires chargés d'examiner la situation des salines, afin de pouvoir se prononcer en connaissance de cause. Les mêmes auteurs de ce projet créeraient, à Salsomaggiore des bains d'eau salée et consacraient une somme annuelle et déterminée à la recherche du sel gemme, qui probablement doit exister dans une localité où surgissent tant de sources salines dès que l'on creuse des puits. Si cette opération réussit, elle affranchira le pays du tribut considérable qu'il paye à l'étranger pour se procurer du sel marin.

La recherche de la houille est encore d'un plus grand intérêt pour l'avenir industriel de la contrée; aussi lorsque nous avons quitté la capitale, des personnages notables s'y livraient-ils avec ardeur. Nous croyons donc, puisque nous en sommes à la statistique du commerce et des manufactures, devoir ajouter de nouveaux détails à ce que nous avons dit, en nous occupant de la constitution géologique du Parmesan.

Malgré des épreuves satisfaisantes, non sur la quantité, il est vrai, mais sur la qualité, beaucoup de personnes doutent toujours que l'on puisse

trouver de puissants filons dans ce terrain tertiaire ; et, en effet, on n'a rencontré jusqu'à présent que de petits gisements comme éparpillés et brisés par des convulsions du sol. C'est ainsi qu'à Varanomelegari, sur une étendue de quatre milles, on voit une stratification présentant les plus bizarres preuves d'un énorme bouleversement. Les couches de grès et de schiste, indices ordinaires du charbon minéral, suivent tous les rhumbs de la boussole, toutes les directions depuis l'horizontale jusqu'à la perpendiculaire, et offrent à l'observateur une véritable chaos. C'est sur ce terrain, si accidenté, qu'a été extrait, en 1845, le combustible appelé litanthrace ; mais malheureusement il a été perdu presque aussitôt que découvert, et ce mince filon était sans doute un de ces éparpillements, résultat des soulèvements et fractures des stratifications inférieures. Certainement, on en pourra retrouver beaucoup d'autres et reste à savoir si leur puissance ou leur continuité permettra de couvrir les frais d'exploitation ; car c'est là toujours la véritable question lorsqu'il s'agit d'extraire du minerai ; toutefois, on ne saurait affirmer que tous les filons aient des allures aussi insolites, et il y a lieu d'espérer qu'il existe des dépôts plus considérables dans les couches plus régulières des collines et des premières pentes de l'Apennin ; car c'est dans une situation analogue et dans la

même chaîne de montagnes qu'on exploite maintenant en Toscane du charbon fossile.

Les premières recherches datent de cinq ans ; elles furent entreprises par suite de quelques découvertes dues au hasard et commencèrent sur différents points , grâce à l'initiative de deux ou trois particuliers. Ces travaux, partiels et peut-être mal conduits , eurent peu de succès quant au profit qu'ils procurèrent aux exploiters ; toutefois , on en retira l'avantage de pouvoir contredire formellement l'opinion de minéralogistes étrangers, qui affirmaient que l'Apennin, et surtout sa partie traversant le duché , ne contenait point de véritable houille , mais seulement des lignites. Il est certain pourtant que l'on extrait de plusieurs localités des échantillons de première qualité, que les Anglais nomment charbon-chandelle, parce qu'on peut en tenir à la main un morceau dont le bout opposé est enflammé. Encouragée par ces découvertes, une société anonyme s'est formée, en 1846, pour la recherche, l'excavation, la vente du combustible-fossile et d'autres minéraux. Appuyée par la chambre de commerce et légalement reconnue par le gouvernement, elle vient d'acquérir plusieurs points du sol où la houille s'est révélée et commence ses travaux ; ils peuvent être de la plus haute importance, car, outre leur utilité pour l'industrie et le développement qu'elle en recevrait, le

charbon minéral remplacerait, dans les ménages, le combustible ligneux que d'imprudents déboisements rendront de plus en plus rare.

C'est aussi à un Français que l'on doit la formation de cette société, et qui lui donne une active et courageuse impulsion au milieu d'une population vouée presque exclusivement à l'agriculture, et ne voyant pas sans étonnement qu'on demande à ses fertiles campagnes d'autres éléments de richesses. Au reste tout le monde, à Parme, ne partage pas ce dédain. Des actionnaires nationaux prennent part à l'entreprise et le gouvernement la protège.

Il paraît aussi que les recherches pour la houille ont amené la découverte de l'espèce de bitume connu sous le nom d'asphalte ; au moment où nous écrivons ces lignes (le 30 août 1846), un privilège est sur le point d'être accordé par l'autorité supérieure à un troisième de nos compatriotes qui entreprend cette exploitation.

Enfin , on achevait aussi , à la même époque , une usine à gaz, pour l'éclairage de la capitale, et construite encore par une compagnie lyonnaise , qui avait déjà obtenu du roi de Sardaigne la concession de Nice et d'Alexandrie. Les abords du palais ducal, les places, les rues principales, le grand théâtre , les hospices et la plupart des établissements publics vont participer aux avantages de ce progrès industriel , dont la France semble actuel-

lement doter tout le midi de l'Europe. La société en possession du privilège avait réservé , pour les Parmesans, un certain nombre d'actions qui ont été accueillies avec plus de faveur qu'on ne pouvait peut-être l'espérer dans un pays uniquement occupé jusqu'alors de spéculations relatives à l'agriculture. Il est juste, toutefois, d'accorder une grande part de ce succès au podestat de la ville, à M. le comte Cantelli, qui a donné l'impulsion aux esprits et chaleureusement soutenu l'entreprise. On nous écrit qu'il est aussi en traité pour faire conduire à Parme des masses d'eau potable, perdues maintenant dans les vallées de l'Apennin, et laissant une population de quarante mille âmes réduite au plus strict nécessaire. On parle enfin d'heureuses améliorations projetées pour le pavage ou dallage des voies publiques, et toujours dues à la louable et persévérante initiative de ce jeune et habile administrateur. Nous sera-t-il permis de dire que, sans le mouvement imprimé par des Français, sans l'exemple de leur naturelle activité, cette belle contrée serait restée encore longtemps dans une espèce de somnolence.

Après être entré dans ces détails sur les grands objets de commerce provenant de l'agriculture et les industries naissantes qui peuvent prendre une heureuse extension, donnons maintenant la brève nomenclature des produits manufacturiers dans

les duchés, et dont plusieurs suffisent à la consommation intérieure.

Au premier rang, plaçons d'abord le tissage des toiles de chanvre, fabrique, pour ainsi dire, universelle, les cultivateurs confectionnant ces tissus communs à domicile, ou pour les porter au marché, ou pour la famille et le ménage. D'après les douanes, il n'en sort point, et l'importation est insignifiante.

Il en est de même du papier, occupant plusieurs papeteries dans les duchés de Parme et de Plaisance; elles donnent d'assez médiocres qualités secondaires, comme en général toutes les fabriques analogues de l'Italie, qui, malgré sa prétention d'avoir inventé le papier de chiffons, ne l'a pas perfectionné et reste tributaire, pour le superfin, de la France et de l'Angleterre. L'entrée et l'exportation se balancent, et se réduisent, la première à soixante kilogrammes et la seconde à cinquante-deux; ce qui prouve que pour l'impression et la correspondance on se contente des produits nationaux.

Deux fabriques de draps; une, que le gouvernement entretient pour l'habillement des troupes et livrant au petit commerce le surplus de sa production; l'autre, à Plaisance, de diverses espèces de lainage; mais le drap de première qualité vient de l'étranger, et, en 1845, l'introduction s'est élevée à 464 quintaux métriques.

Chapeaux de feutre, suffisants par la qualité et la quantité ; exportation et importation nulles.

Chapeaux de paille à Luzzara et la Rota près de Guastalla. — Comme en Toscane, comme dans tous les pays où l'on fabrique ces chapeaux, on ne les confectionne point, quant à ce qui concerne les tresses dont ils se composent, dans des ateliers ; mais ce sont des femmes qui s'occupent, entre les soins donnés à d'autres travaux, de ce tressage, et utilisent, avec profit, des moments de loisir. Cette fabrication répond à toutes les demandes du pays et n'a point de rivale dans la concurrence étrangère ; cependant elle n'approche pas encore de la perfection des ouvrages similaires de Bologne et surtout de Florence.

Les soieries ont fait assez de progrès pour avoir fourni les ameublements destinés au palais de la souveraine. Cependant il en est encore entré, de soie pure ou mélangée, trois mille deux cent quarante-deux kilogrammes.

Les étoffes de coton de toutes espèces ne paraissent pas prospérer, car l'importation s'est élevée à deux mille six cent douze quintaux, soit 264,200 kilogrammes.

Les pierres lithographiques de Langhirano et de Pugnnetolo sont renommées pour la finesse de leur grain et se répandent en Lombardie.

Des verreries sont établies à Santo-Donnino et à

Parme, et cette capitale possède aussi une manufacture de faïence dont le travail semble devoir suffire à peu près aux besoins du pays; puisque quatre cent quatre-vingt-dix-sept quintaux seulement de cette vaisselle et de poterie ont été reçus de l'étranger, ce qui est peu pour une matière si pesante et par sa fragilité sujette à destruction.

A Plaisance, fabrique de céruse (carbonate de plomb).

Il paraît que la tannerie est dans un état prospère, et que la dépouille des animaux du pays procure un approvisionnement qui lui suffit; car l'introduction des peaux et des cuirs est insignifiante; elle se réduit à un millier de quintaux et doit compter à peine dans la consommation de cinq cent mille habitants.

La fabrique de poudre à canon, à Montechiarugolo, produit annuellement dix à douze mille kilogrammes.

La manufacture de tabac appartient au gouvernement, comme à tous ceux de l'Europe continentale, et il n'y a pas de monopole plus innocent; car il se fonde sur un besoin factice et créé seulement depuis deux siècles. Il paraît que les duchés fournissent toutes les feuilles nécessaires à la fabrication, et son importation est zéro à la douzième catégorie des douanes.

Pour ne point fatiguer le lecteur, contentons-

nous de citer les savonneries, la carrosserie, la fonte des métaux appliquée aux instruments usuels, aux bronzes et aux cloches, la bijouterie et l'orfèvrerie communes, la sellerie, la fabrication des pianos, remarquables par leur bon marché et qui se répandent en Italie concurremment avec ceux d'Allemagne; le blanchiment de la cire et le moulage des cierges et des bougies que la splendeur du culte rendent assez considérables. Mais nous devons faire une mention plus particulière de la typographie.

Parme possédait, il y a quelques années, neuf imprimeries, Plaisance deux, Santo-Donnino une, Guastalla la treizième, et, sur un si grand nombre, plusieurs sans doute avaient peu d'importance; toutefois l'art typographique est en honneur dans le pays, et l'on s'y souvient de la célébrité qu'il dut à Bodoni, dont les magnifiques éditions ornent toutes les précieuses bibliothèques. Il se distingua surtout par la beauté de ses caractères italiques que personne n'a pu surpasser et peut-être égaler (1).

(1) Bodoni, né à Saluzzo dans le Piémont, en 1740, mort en 1813 à soixante-quatorze ans, fut le plus habile imprimeur du dix-huitième siècle, et surpassa son contemporain l'espagnol Ibarra; sous sa direction, l'imprimerie de Parme acquit une réputation européenne. Ses plus remarquables éditions sont celles d'Homère, d'Anacréon, de Virgile, de Boileau, de La Fontaine, les

Parmi ces manufactures, que nous venons de passer rapidement en revue, plusieurs ont adopté les machines et les perfectionnements nouveaux ; ils sont appliqués surtout à la fabrique de drap, à Parme, à la manufacture des tabacs et au tissage des soies.

Les droits perçus, en 1844, sur l'importation, ont rendu au fisc 959,789 fr. et ceux d'exportation 163,393 (1). Reste à savoir s'il est d'une bonne économie politique de frapper de taxe de sortie les produits d'une contrée où la grande industrie manufacturière a besoin d'être encouragée. Ainsi la soie aurait-elle dû payer 27,125 francs sur les quinze mille quatre cent soixante-dix-neuf kilogrammes exportés en 1844? c'est-à-dire deux et demi pour cent de sa valeur. Que l'on supprime ce droit, et cette soie pourra se vendre en France deux et demi pour cent meilleur marché, le profit de l'expéditeur restant le même ; certainement alors les fabricants lyonnais la préfé-

Epithalamia linguis exoticis reddita, et l'Oratio dominica, in CLV linguas versa et exoticis characteribus plerumque expressa, ouvrage étonnant par le nombre de compositeurs et de correcteurs qu'il exigea. A la beauté des caractères et du papier, Bodoni joignait la fidélité du texte. Le prince Eugène, vice-roi du royaume d'Italie sous Napoléon, combla d'honneurs la vieillesse de cet habile artiste.

(1) La recette des droits provenant de l'importation n'était, d'après le colonel Serristori, que de 750 à 800,000 en 1836. Il y a donc eu augmentation du mouvement commercial.

reront à toutes celles de semblable qualité. Rien ne pourrait exciter davantage la production parmesane.

Parme et Plaisance possèdent des chambres de commerce qui remplissent aussi les fonctions de société d'agriculture.

A la fin de ce chapitre, nous ne pouvons nous empêcher de faire mention d'une singulière manufacture dont nous avons visité les débris, car elle n'existe plus, tombée qu'elle est sous une opposition, un mauvais vouloir que nous ne pouvons nous expliquer, puisque sa fondation avait uniquement un but de charité. C'est celle des *strucci* ou tissus de copeaux de bois.

Son auteur, le chanoine Platsteiner (1), d'origine allemande, mais dont la famille était fixée à Parme, repoussant toute idée de bénéfice, ne l'avait établie que pour procurer un salaire à de pauvres orphelines, faisant ainsi l'aumône la plus utile, la plus intelligente, celle que procure le travail. Sous l'administration française, cette entreprise prospéra, reçut des encouragements de la part du gouvernement, et prit même une telle extension qu'elle envoyait de ses produits en France et dans une partie de l'Europe. C'était une véritable ri-

(1) Nous croyons bien que c'est son nom, et nous regrettons de ne pas l'avoir correctement écrit sous sa dictée.

chesse pour le pays, et obtenue avec de bien minimes capitaux et une matière à si vil prix, le bois de saule, que, de la main d'œuvre, ressortait l'entière valeur de l'objet manufacturé. M. Platsteiner en eut seul l'idée, et seul inventa les ingénieuses machines qui devaient amener un tronç d'arbre à se convertir en tresses de chapeaux ou en légères étoffes. Voici quels étaient ces procédés que démontre encore l'outillage acheté par ordre de Marie-Louise.

Le bois de saule récemment coupé, dans le temps de sa végétation et de l'ascension de la sève, était d'abord scié et réduit en soliveaux de quelques pouces d'équarrissage ; puis chaque soliveau était placé horizontalement et fixé sur une table au moyen d'une rainure. Alors un rabot, mis en mouvement par un va-et-vient, enlevait des copeaux de toute la longueur de la pièce soumise à son action et ne leur donnait, par une pression graduée, que l'épaisseur requise pour l'usage auquel on les destinait. Il en était de si minces qu'ils en devenaient transparents comme de la gaze ; une fois réduits en cet état, deux autres machines opéraient sur eux. La première, armée de sécateurs qu'on pouvait écarter ou rapprocher à volonté, les divisait longitudinalement et les convertissait en lanières de plusieurs numéros, selon qu'ils devaient servir à faire des tresses plus ou moins fines pour des chapeaux semblables à ceux de Florence. Nous

avons examiné quelques-uns de ces chapeaux que l'on conserve encore, qui, réunissant toutes les conditions de ceux fabriqués en paille, se vendaient à meilleur marché. La seconde machine produisait, par une division encore plus grande, des fils pour le tissage des toiles. Comment cette fabrication si facile et donnant une occupation lucrative à des enfants, à de pauvres filles, a-t-elle cessé? Le voici, et nous le disons à regret, le clergé avait vu de mauvais œil un prêtre s'occuper de manufactures, quoiqu'il n'en retirât aucun profit, et lorsque Parme cessa de subir les lois françaises, on suscita de si pénibles obstacles à M. Platsteiner qu'il dut renoncer à son entreprise. Il vivait encore en 1845, et nous avons eu l'honneur d'être reçu par ce vénérable vieillard, doué du génie de la mécanique et regrettant toujours le bien qu'il aurait pu faire.

En terminant cette statistique des Etats parmesans, que nous avons rendue aussi exacte et aussi complète que les documents qu'on nous a confiés et nos propres observations ont pu le permettre, ne passons point à l'examen d'une autre contrée sans payer un juste tribut d'éloges à deux ministres qui ont beaucoup contribué à la prospérité du pays par l'impulsion qu'ils donnèrent à l'agriculture, aux travaux publics, même à l'industrie manufacturière, et par l'équation qu'ils surent établir

entre les recettes et les dépenses. L'un était Français, et l'autre fit ses premières études administratives à l'école française.

Le premier, Dutillot, était fils d'un habitant de Bayonne, attaché au duc d'Anjou devenu roi d'Espagne, et fut compris dans la maison de don Philippe de Bourbon, lorsque ce prince alla prendre possession des Etats de Parme. Son instruction, sa parfaite probité, un désintéressement porté à l'extrême, une rare capacité et son caractère aimable lui procurèrent la constante faveur de l'infant. D'abord, son conseiller intime et ensuite ministre d'état et du trésor, ce fut sur lui que le souverain se reposa du soin des principales affaires, et il s'en acquitta dignement. Sans augmenter les impôts, il parvint à éteindre les dettes et assura l'exact paiement des services publics, toutes choses inconnues sous le gouvernement des Farnèses. Une fois les finances mises en ordre, il tourna ses vues du côté des manufactures, entièrement ignorées dans un pays qui tirait du dehors tous leurs produits; il créa donc des fabriques pour les premiers besoins de la population, même quelques-unes de luxe, telles que celles des soieries, et y parvint en introduisant la culture des mûriers et la filature de la soie, rendant ainsi un notable service à l'agriculture qui sera toujours le goût dominant des Parmesans. Il est vrai qu'après lui, cette culture

fut presque anéantie ; mais la tradition en était restée, et, comme on vient de le voir, elle acquiert actuellement une nouvelle faveur. On dut aussi à Dutillot l'exploitation des mines de fer. Après avoir donné sa première attention au nécessaire, il encouragea également les lettres et les sciences, fonda le jardin de botanique, chargea, en 1763, Paciaudi de recomposer la bibliothèque ducale, dont la richesse s'éleva bientôt à cinquante mille volumes, et ce fut sous ses auspices que la célèbre imprimerie de Bodoni et l'académie des beaux-arts prirent naissance. Mais après la mort de don Philippe, son ami plutôt que son maître, une intrigue de cour le précipita du pouvoir, et l'homme d'état qui servit presque gratis sa patrie adoptive, qui ne voulut jamais accepter les émoluments des diverses charges qu'il exerçait et se contenta toujours d'un seul et modique traitement, se retira en France sans fortune et y vécut d'une faible pension que même des ingrats n'osèrent lui refuser ; mais, presque voisin de la pauvreté, il se vit entouré de l'estime de tous les gens de bien, décoré par le roi du grand-cordon de Saint-Louis et jouissant d'une réputation européenne ; et c'est de lui qu'un spirituel écrivain (1) a dit qu'en France il aurait pu de-

(1) M. Jules Comte, à qui nous avons emprunté ces renseignements sur Dutillot.

venir un Sully, et qu'à Parme Sully n'eût été que Dutillot. Enfin l'heure de la justice arrive, sinon toujours du vivant de celui à qui elle est due, au moins lorsqu'il n'est plus, car alors l'envie et la haine se taisent. Sa mémoire, longtemps poursuivie par ses ennemis, est aujourd'hui universellement honorée à Parme, et son portrait, gravé depuis peu pour la première fois, est placé dans presque toutes les bonnes maisons.

Le second ministre, M. le baron Mistrali, est mort à son poste en 1845, et peut-être l'opinion publique ne reconnut-elle point de son vivant ses mérites comme elle le devait; car nous avons entendu faire quelques reproches à son administration, qui nous semblait, au contraire, digne d'éloges et conforme aux vrais principes de l'économie politique, science encore ignorée du plus grand nombre des Parmesans. Notre reconnaissance pour l'accueil qu'il daigna nous faire et les utiles documents qu'il nous a procurés nous impose donc le devoir de retracer brièvement les services de cet homme d'état.

Ainsi que Dutillot, ministre des finances, il sut, comme lui, y rétablir l'économie, l'ordre, une exacte comptabilité, favoriser l'agriculture, le commerce et mourut aussi sans fortune; mais d'une conception prompte, actif, assidu à ses devoirs, comme son prédécesseur, il connut mieux

les préceptes administratifs, commerciaux et du crédit public, résultats de l'expérience acquise depuis un demi-siècle. Formé aux affaires dans l'administration française, où il remplit les fonctions de sous-préfet, il en conserva la régularité, et, appelé à entrer, en 1815, dans celle de l'impératrice Marie-Louise, sa connaissance de l'opinion et des vrais besoins du pays contribuait à le laisser jouir des principales dispositions de nos codes, de nos poids et mesures et du système décimal de nos monnaies. Par sa bonne direction financière et avec un minime budget, il put diminuer plusieurs droits de douane, surtout ceux dont l'exportation était frappée, donner une heureuse impulsion aux travaux publics et fournir les fonds nécessaires à la coûteuse et magnifique route qui traverse l'Apennin et met enfin le duché en communication avec la Méditerranée; et, bien peu de temps avant sa mort, nous l'avons vu encourager les grandes entreprises industrielles dont nous venons d'entretenir le lecteur. Comme pour Dutillot, aussi le moment de l'entière justice est venu pour M. Mistrali; mais heureusement elle n'a pas été si tardive, et la souveraine, qui apprécia toujours ses talents et l'honora de sa confiance, lui décerna, aux frais du trésor, de somptueuses funérailles. Terminons sa courte biographie en disant qu'il réunissait tout ce qui constitue le *vir probus et dicendi peritus*; car

à sa haute probité, à son désintéressement, à sa capacité pour les affaires , il joignait un esprit vif , orné de connaissances variées, et une élocution facile et brillante.



DUCHÉ DE MODÈNE.

GÉOLOGIE, SUPERFICIE ,

POPULATION , ADMINISTRATIONS , INSTRUCTION PUBLIQUE ,
ÉTABLISSEMENTS DE BIENFAISANCE , AGRICULTURE ,
INDUSTRIE , COMMERCE .

Comme le territoire de Parme, celui de Modène est divisé en deux parties distinctes , la plaine et la montagne, n'ayant géologiquement aucune ressemblance entre elles, différentes par leurs produits et chacune égale à peu près en superficie. La première au nord est un terrain d'alluvion , et la seconde toute calcaire et aréneuse n'élève ses sommets qu'au midi, sur les rivages de la Méditerranée. De leurs versants septentrionaux le sol va toujours en s'inclinant et rencontre enfin les basses terres s'étendant jusqu'aux bords du Pô , dont le

cours forme un tiers environ des limites nord de ce duché. Avec sa réunion à Massa et à Carrara, qu'un mariage fit entrer dans les domaines de la maison régnante, la surface du pays n'est que d'un million cinq cent soixante-dix milles italiens de 60 au degré, et une mesure française de quatorze myriamètres et demi en longueur et de cinq seulement en moyenne largeur; soit, en lieues anciennes de poste, trente-cinq dans un sens et onze et demie dans l'autre.

La capitale est située par 44 degrés 38 minutes de latitude, et 1 degré 44 minutes en longitude, à partir de l'observatoire de Milan. A zéro le baromètre s'y tient à 28 pouces $\frac{1}{4}$ de ligne, et la température moyenne, calculée sur le thermomètre de Réaumur, est de 10 degrés $\frac{1}{4}$ répondant à 12 $\frac{1}{2}$ centigrades; il est bien entendu que c'est celle de la basse contrée, car le climat du pays montagneux est assez rigoureux pour que l'hiver et les frimas y durent plusieurs mois. L'élévation de Modène au-dessus du niveau de la mer est de quarante et un mètres, et nous avons choisi cette position comme indiquant assez exactement la hauteur de la plaine, dont la pente est presque insensible jusqu'aux rives du Pô.

Outre ce fleuve longeant le duché sur une de ses frontières, deux rivières principales traversent la contrée du sud au nord. Ce sont le Panaro,

navigable de Modène au Pô, où il se jette après un parcours de trente milles, et la Secchia, commençant aussi à porter bateau à Ponte-Basso près de la capitale. A ces deux artères de la navigation, il faut ajouter le canal Tassoni qui prend naissance à Mancasale, distant de deux milles de Reggio, et qui va se confondre avec le Cristolo se réunissant lui-même au grand fleuve aux environs de Guastalla. Cette voie de communication demi-artificielle, demi-fluviale, a treize milles de longueur ; mais à ces cours d'eau, qu'on pourrait appeler réguliers, se joignent les torrents descendant des flancs de l'Apennin, et qui, s'ils font du mal par leurs crues subites et souvent énormes, le rachètent du moins en fournissant l'alimentation à plusieurs canaux d'irrigation. L'Enza est le plus considérable, et son lit si large et couvert de galets atteste la force de son courant lors de la saison des pluies et de la fonte des neiges apennines. Nous ne parlerons pas des torrents ou plutôt des ruisseaux sujets aux débordements, s'écoulant des versants méridionaux sur les principautés de Massa et de Carrara ; leur cours n'est que de quelques milles et n'a jamais vu une barque le sillonner ; cependant ils servent aussi aux arrosements.

La terre végétale de la plaine est éminemment fertile, et recèle, à la profondeur de 10 à 21 mètres, une immense nappe d'eau souterraine,

et si constamment renouvelée, que les forages multipliés n'y causent aucune diminution. Il est probable qu'elle est alimentée par le double écoulement descendant des Alpes lombardes au nord et au midi de l'Apennin; aussi, de temps immémorial, la fait-on jaillir pour l'arrosage au moyen de puits creusés à cet effet. Ce sont de véritables puits artésiens, mais que nous devrions appeler modénois, car ils ont certainement les honneurs de l'antériorité sur ceux de notre département du Pas-de-Calais; l'eau qu'ils fournissent sert surtout à l'arrosement des jardins et de la petite culture. L'irrigation des prairies provient des canaux.

Les routes sont belles, solidement établies et bien entretenues, et, quant à leur entretien, nous pensons qu'il doit être peu coûteux, attendu qu'elles éprouvent moins de dégradations qu'en France par le roulage et le gros charroi; c'est à peine si à longue distance on rencontre une voiture pesamment chargée. Indépendamment de ces grands chemins, traversant la plaine de l'est à l'ouest et du nord au midi, et tendant vers la Toscane, Parme, Ferrare, la Lombardie et le Piémont, trois communications ont été ouvertes dans les Apennins et aboutissent à la Méditerranée: savoir, la première, celle de Reggio à la Spezzia, mettant en rapports agricoles et commerciaux le centre du pays et le littoral; mais il n'y a point de service

de poste ; la seconde allant de Modène à Livourne par Pistoja dans le même but, et la troisième partant aussi de la capitale, pour se rendre également, par une direction différente, au même port, dont les relations avec le duché sont si importantes ; mais, sans être détruite, elle n'est plus à l'état d'entretien, et nous n'avons pu savoir le motif de cet abandon.

Le chiffre de la population a présenté beaucoup d'incertitude aux écrivains qui s'en sont occupés, tels que M. le comte de Serristori et le chevalier Balbi, et même en présente encore. M. Serristori, dans sa deuxième édition, le porte en 1836 à 470,000, en déclarant que c'est le seul recensement connu. Le chevalier Balbi, dans ses *Eléments de géographie*, publiés en 1844, dit que le nombre des habitants est de 409,000 ; mais, suivant les données les plus récentes, cette population serait actuellement de 396,000 âmes ainsi réparties.

Province de Modène	230,000
Province de Reggio	100,000
Carfagnana	30,000
Lunigiana	14,000
Massa et Carrara	22 000
	396,000

On le voit, aucun de ces chiffres ne concorde et ils vont en diminuant depuis 1836 jusqu'à

1845 ; mais, comme nous avons quelque raison de croire que le dernier est exact, il s'ensuivrait que le recensement de 1836 est fautif ; car il n'est pas probable, lorsque la population augmente graduellement dans tous les États italiens, que celle de Modène ait subi en neuf années l'énorme diminution de 88,000 habitants, suivant le recensement invoqué, et même de 11,000 de 1844 à 1845, sans qu'elle fût légitimée par quelque cause fatale, et il n'en a point existé. Au reste si le gouvernement modénois publiait annuellement le tableau numérique de sa population, ainsi que le font le royaume Lombard-Vénitien, la Toscane, Naples et Lucques, ces divergences des statistiques n'existeraient pas, et aucun inconvénient ne résulterait de leur concordance. Dans un recensement il n'y a rien de politique.

Cette population est fort inégalement répandue sur la surface du duché et agglomérée en proportion de la fertilité du sol, car elle s'adonne presque exclusivement à l'agriculture, et ne possède que des manufactures d'une faible importance ; aussi les possesseurs de biens-fonds forment-ils à peu près le quart du nombre des habitants, qui montent, d'après nos documents, à 330,000 dans le plat pays, et à 66,000 seulement dans les montagnes et sur le littoral, quoique ces contrées égalent à peu près la plaine en étendue.

due. Néanmoins Massa et Carrara, situées dans cette zone, font une exception ; ils possèdent une terre féconde et jouissent d'un climat d'une douceur extrême ; mais leur territoire exigu, resserré par la mer et les pentes abruptes de la grande chaîne traversant longitudinalement toute la Péninsule, ne peut contenir que vingt-deux mille colons ; il en reste donc quarante-quatre mille pour la montagneuse et stérile Carfagnana et la vallée de la Magra , appelée Lunigiana ; c'est là cependant sur ces versants méridionaux que se trouvent le plus d'ardeur et d'habileté pour la culture , surtout à Massa où le paysan sobre, patient, infatigable, ne laisse jamais son champ se reposer. Peut-être doit-il ces qualités à la race dont il sort , et conserve-t-il encore du sang étrusque , tandis qu'en plaine la souche lombarde semble prédominer , non qu'elle sacrifie à la paresse , et l'aspect de ses compagnes prouve qu'un reproche à cet égard serait injuste ; mais nous croyons qu'elle n'a pas cette tenacité, cette constance incessante au travail dont Carrara et Massa donnent l'exemple ; la première localité, pour la pénible extraction du marbre de ses carrières, et la seconde, pour l'agriculture en général des deux côtés de l'Apennin. La population est de taille moyenne , mais bien faite, musculeuse, robuste, et, comme dans le Parmesan, le sexe masculin l'emporte en beauté sur le fémi-

nin ; anomalie qui se reproduit à Naples et en plusieurs provinces italiennes.

DIVISION

CIVILE ADMINISTRATIVE DU DUCHÉ.

Administrativement, le pays comprend six provinces, savoir celles de Modène, de Carfagnana, de Reggio, de Frignano, de Massa et de Lunigiana ; chacune se subdivise en canton et celui-ci en section. Voici ces divisions et subdivisions.

Provinces.	Communes de première classe.	sect.	Communes de deuxième classe.	sect.
MODENA. COMMUNES, 15.	Modena	3	Concordia	4
	Mirandola	16	Guiglia	5
	Carpi	4	Montese	6
	Finale	3	Formigine	5
	Sassuolo	18	Spilamberto	1
	Vignola	5	Martino d'Este	1
	Santo-Felice	4		
	Nonantola	2		
	Fiorino	8		
CARFAGNANA. COMMUNES, 15.	Castelnuovo	1	Castiglione	3
			Pieve Fosciana	1
			Collemandina	3
			Fosciandora	3
			Camporgiana	3
			Santo Romano	3
			Piazza	5
			Coreggine	1
			Silano	3
			Vaglisotto	1
			Gucugnano	3
			Trassilico	2
			Molazzana	1
			Vergemoli	2

Provinces.	Communes de première classe.	sect.	Communes de deuxième classe.	sect.
REGGIO. COMMUNES, 12.	Reggio.	»	Castelnuovo.	»
	Correggio.	»	Castellarano.	1
	Scandiano.	3		
	Novellara.	2		
	Montechio.	»		
	Castelnuovo - Nei- monti.	»		
	Carpinetti.	»		
	Minozzo.	»		
	Santo-Polo.	»		
	Brescello.	»		
DEL FRIGNANO. COMMUNES, 5.	Pavullo.	20	Giumalbo.	1
	Fanano.	5	Sestola.	3
			Pieve a Pelago.	5
DI MASSA. COMMUNES, 2.	Massa.	»		
	Carrara.	»		
DI LUNIGIANA. COMMUNES, 10.			Fordinova.	
			Aulla.	
			Tresana.	
			Licciana.	
			Villafranca.	
			Mulazzo.	
			Rochetta.	
			Treschietto.	
			Podenzana.	
			Varano.	

Les chefs politiques des provinces, c'est ainsi qu'on appelle les administrateurs civils supérieurs, ont le titre de gouverneurs, excepté ceux de la Lunigiana et de Frignano qui ne possèdent que celui de délégués; le dernier dépend du gouverneur de Modène. Ces fonctionnaires sont chargés de veiller aux affaires provinciales et communales, et de plus de la police; leurs nombreuses attributions rentrent dans celles de nos préfets et sous-

préfets, mais avec cette liberté d'action que permet un gouvernement fondé sur le pouvoir absolu. Cependant les provinces ont des droits, ou plutôt des usages respectés qui les protègent contre l'arbitraire.

Le nombre des habitants détermine le classement des communes. Lorsqu'elles atteignent à une population de 7,000 âmes, elles sont de première classe. On range les autres dans la seconde. Par commune on entend, comme en France, non-seulement la population agglomérée dans l'enceinte d'une ville ou d'un bourg, mais encore celle répandue dans la banlieue et la totalité du territoire soumis à une même action municipale. Par la quantité de communes de première classe, que présente le tableau précédent, on voit que le pays est très-peuplé, eu égard à son peu d'étendue. Il contient 248 habitants par mille carré italien, ce qui donnerait 892,800 au degré de 100 kilomètres ou 25 lieues de poste française. C'est proportionnellement une des plus considérables de l'Europe, et sur une superficie donnée égalant celle de la Belgique, de la Hollande et de notre département du Nord; toutefois c'est en divisant le nombre total des habitants par celui des milles que le duché contient, que nous trouvons ce chiffre de 248; car, ainsi qu'on vient de le dire, cette population n'est pas également répartie sur

chaque espace égal du sol , puisque la plaine n'occupant que la moitié du Modénois, compte 330,000 âmes contre 66,000 de la montagne, de Massa et de Carrara.

Les communes de première classe sont administrées par des podestats, dont les fonctions répondent aux attributions de nos maires , et celles de deuxième par des syndics que l'on pourrait comparer à des adjoints, s'ils n'étaient pas entièrement indépendants des podestats ; dans le fait , pour les uns comme pour les autres il n'y a guère que les noms de changés , car ils sont tous assistés d'un conseil municipal. Il ne peut donc y avoir entre eux que la différence qui existe chez nous entre les maires du chef-lieu de canton et ceux des autres communes. Dans chaque section réside un agent chargé de veiller aux intérêts communaux , à l'exécution des lois et des réglemens , et dont les pouvoirs sont analogues, en partie, à ceux des procureurs de la commune, qu'en France l'assemblée constituante avait attachés aux municipalités.

ADMINISTRATION RELIGIEUSE.

CLERGÉ SÉCULIER.

Le duché contient quatre évêchés , une abbaye , six églises collégiales et dix séminaires. C'est beau-

coup de sièges épiscopaux pour 396,000 âmes. Ils doivent donc avoir chacun une circonscription diocésaine fort restreinte, et, en moyenne seulement, la direction spirituelle de 91,500 habitants. Un cinquième évêché, situé dans l'Etat de Parme, étend sa juridiction sur 17 communes modénoises. Voici la répartition par provinces des établissements religieux, tant séculiers que monastiques.

Diocèses.	Abbeyes.	Cathédrales.	Collégiales.	Séminaires.	Sémi- narist.	Parois- ses.
Modène.	"	Modène.	Santa-Maria in Pomposa. Consortio in Formigine.	Modène. Fiumalbo. Finale.	51 36 20	181
Reggio..	"	Reggio.	S ^o -Prospero. S ^o -Niccolo. Collegiata in Gualtieri.	Reggio. Coreggio. Marola.	51 11 38	224
Carpi...	"	Carpi.	"	Carpi.	19	31
Massa...	"	Massa.	S ^o - Andrea in Carrara.	Massa. Castelnuovo.	22 21	117
"	Nonentola.	Nonentola.	"	Nonentola.	51	31
Diocèse étranger.						
Parma..	"	"	"	"	"	17
Tot. 5	1	5	6	10	320	601

On voit par ce tableau qu'il y a un séminaire pour 39,000 habitants, et un séminariste pour 1,214, ce qui n'est pas exagéré pour le service des cathédrales, collégiales, paroisses, et des membres

des ordres religieux qui aspirent à la prêtrise. La moyenne de population des 601 paroisses donne, pour chacune, 560 individus. Mais, attendu le plus grand nombre des ouailles attachées à celles des villes et communes rurales importantes, il doit y avoir beaucoup de cures dont le chiffre des paroissiens est bien au-dessous de cette moyenne.

ORDRES RELIGIEUX.

Couvents d'hommes.

Bénédictins.	1	à Modena.
Dominicains.	1	à Modena.
Jésuites.	2	à Modena, Reggio.
Mineurs réformés. . .	2	à Modena, Mirandola.
Mineurs observantins.	5	à Reggio, Sassuolo, Carpi, Massa, Carrara.
Capucins.	5	à Reggio, Scandiano, Massa, Novellaria, Santo-Martino.
Barnabites.	1	
TOTAL.	17	

Couvents de femmes.

Visitandines.	1	à Modena.
Corpus Domini. . . .	1	à Modena.
Tertiaires de St-Dominique.	1	à Modena.
Dominicaines.	1	à Modena.
De Saint-Marc.	1	à Reggio.
<i>A reporter.</i>	5	

<i>D'autre part.</i>	5	
Mantellate (1).	1	à Reggio.
Saintes-Clares	2	à Carpi, Fanano.
Franciscaines.	1	à Fanano.
TOTAL.	9	

Les Israélites sont nombreux, eu égard à la population, et dépassent le chiffre de 2,600, tandis que dans les Etats Romains contenant 2,800,000 âmes, ils ne sont que 10,000, et en Toscane, leur pays de prédilection, 7,000. Ceux de Modène étaient ainsi distribués en 1842 :

Modena.	1,269
Reggio.	750
Finale.	200
Correggio.	198
Carpi	153
Brescello.	26
Novellara	194
TOTAL.	2,600

Quoique cette population anti-chrétienne puisse compter des hommes de mérite, des négociants habiles et de riches banquiers, elle n'en est pas moins encore sous l'oppression que lui imposèrent l'ignorance et la haine du moyen-âge et séquestrée dans un *gheto*. Nous avons expliqué en faisant

(1) Mantellate signifie couvertes d'un manteau. On n'a pu trouver leur nom français, ni à quel ordre elles appartiennent.

la description de Rome ce qu'est un *gheto*. Étroit, obscur, malsain, celui de Modène présente tous les inconvénients que l'on peut imaginer ; une voiture ne saurait circuler dans ses rues, et une fétide odeur s'élève de leurs ruisseaux. Cependant, à dix lieues de là, Parme, se conformant mieux à l'esprit de tolérance du dix-neuvième siècle, laisse aux Israélites la pleine liberté d'action et de domicile, et rien ne les distingue des autres citoyens.

ADMINISTRATION JUDICIAIRE.

Elle se compose de trois degrés de juridiction ; savoir, d'un conseil suprême de justice à Modène ; de deux tribunaux civils et criminels à Modène et à Reggio, et de vingt-six judicatures également civiles et criminelles, mais n'ayant chacune qu'un seul juge dépendant toutefois des tribunaux de Modène et de Reggio, qui peuvent réviser et infirmer ses décisions.

Il existe aussi dans ces deux villes un tribunal de conciliation, dont les attributions ont beaucoup de conformité avec celles de nos juges de paix.

Massa et Carrara possèdent aussi deux tribunaux civils et criminels de première instance, également à un seul juge, et une collégiale ou tribunal d'appel. Ces deux petites principautés étant jadis

indépendantes de Modène, situées sur le littoral et de toutes parts entourées de l'Apennin, on a voulu leur éviter un recours à Modène ou à Reggio, que des communications difficiles rendraient pénible et onéreux.

On est frappé du nombre excessif d'avocats, d'avoués et de notaires exploitant une population de 396,000 âmes; il montait en 1840 à 517, sans compter ceux attachés aux tribunaux de Massa et de Carrara. En defalquant les 22,000 colons de ces deux principautés, c'est donc un avocat, avoué ou notaire pour 724 habitants. Cependant le département du Rhône et Lyon, qui en renfermaient 520,000 à la même époque et faisaient une masse énorme d'affaires en tout genre, n'occupaient que 232 avocats et avoués, et 116 notaires; total, 348. Cette multiplication si considérable de gens vivant de la plaidoirie proviendrait-elle de la division de la propriété, qui rend plus fréquents les actes et les procès? Nous l'avions d'abord pensé; mais, comme on le verra à la fin de ce volume, le morcellement, encore plus grand à Lucques, n'y a pas produit le même effet, et proportionnellement les hommes de robe y sont bien moins nombreux. Est-on animé à Modène d'un esprit de chicane, comme jadis en certaines provinces françaises (1)? C'est ce que

(1) Cet esprit chicaneur reproché, non sans fondement, à plu-

nous ne pouvons dire , n'ayant pas demeuré assez longtemps dans le duché pour étudier à fond le caractère modénois, et l'on ne doit faire de pareilles imputations qu'avec parfaite connaissance de cause. Nous exposons donc le fait sans en tirer des conséquences.

ORGANISATION MILITAIRE.

La force armée est trop considérable pour un si petit Etat, surtout lorsqu'il appartient à un prince de la maison d'Autriche, intéressée à lui garantir la tranquille possession de son duché qui , avec la Toscane et le royaume de Lombardie , assure la prédominance autrichienne en Italie. On n'a pas pu se procurer le chiffre des hommes sous les drapeaux ; mais on va voir que les corps enrégimentés soit pour le service actif , soit pour la réserve sont nombreux.

seurs de nos provinces , était le résultat moins du caractère de leurs habitants que des lois et surtout des diverses coutumes qui les régissaient. Le Code Napoléon ayant rendu pour tous uniforme la législation , a beaucoup diminué les procès relatifs aux testaments , successions et partages de familles , malgré l'accroissement de la population , des richesses et de la division des propriétés.

TROUPES SOLDÉES.

Trabans royaux , 1 bataillon de 9 compagnies.

Chasseurs de Frignano , 6 compagnies.

Dragons à pied et à cheval , 3 compagnies.

Artillerie , 1 compagnie.

Train d'artillerie.

Génie.

Pionniers , 1 compagnie.

Vétérans , 1 compagnie.

Académie militaire pour les nobles.

VOLONTAIRES.

Garde noble d'honneur répartie à Modena , Reggio , Massa et Carrara.

Bataillon urbain , 6 compagnies établies à Modena , Reggio , Massa , Carpi , Coreggio , Finale.

Milice volontaire , 3 bataillons de 6 compagnies chacun dans le duché de Modena , et 2 d'égales forces dans celui de Reggio.

Chasseurs de la plaine de Modena , 1 bataillon de 6 compagnies.

Chasseurs des montagnes de la province de Reggio , 1 bataillon de 6 compagnies.

Chasseurs agrégés au bataillon du Frignano , 6 compagnies.

Milice volontaire du duché de Massa et de la Lunigiana , 6 compagnies.

En tout , 40 compagnies.

Onze forts ou villes fortifiées s'élèvent sur le territoire Modénois , et c'est un vicieux système de défense ; car si elles étaient attaquées , le pays ne pourrait fournir assez de soldats pour garder leurs remparts. Une ou deux places régulières d'une certaine étendue , et par conséquent capables

d'une plus longue résistance, seraient, à notre avis, de beaucoup préférables. C'est au reste une opinion que les militaires adoptent aujourd'hui dans toute l'Europe ; en effet, les petits souverains possédant trop de places fortes sont en temps de guerre soumis à l'alternative, ou d'en confier la garde à leurs alliés qui deviennent les maîtres du pays et en abusent souvent, ou de les livrer à l'ennemi et de lui donner ainsi des points d'appui pour ses opérations.

Le service militaire soldé se fait par enrôlement volontaire. L'enrôlé reçoit une prime d'engagement, et ses parents sont exemptés de la taxe personnelle.

Les dragons font le service de la police ; c'est une espèce de gendarmerie, et dans les contrées montagneuses ils sont aidés par les chasseurs.

La formation du corps des pionniers ne mérite que des éloges, et a principalement pour double but civil et militaire l'instruction d'enfants de pauvres familles dans les métiers de charpentiers, de forgerons, de constructeurs, etc., qui, après l'expiration de l'engagement, répandent leurs connaissances acquises parmi les classes ouvrières. A cette compagnie sont adjoints, en nombre fixe, des jeunes gens appelés cadets qui suivent les cours de mathématiques, de physique et de chimie des facultés académiques, et vivent en commun, ainsi

que dans une école militaire. Lorsque leurs cinq années d'études sont terminées, ils subissent un examen, et, s'il est satisfaisant, on les reçoit ingénieurs. Cette institution mérite d'être imitée par d'autres Etats italiens, moins peut-être pour son organisation que pour ses résultats. Comme on vient de le dire, c'est une espèce d'école des arts et métiers, ouverte à l'indigence, qui produit d'excellents ouvriers et a contribué à l'amélioration de la petite industrie. Sous ce rapport, si elle n'était pas dépendante de l'administration de la guerre, nous aurions dû la reporter au chapitre de l'instruction publique.

FINANCES.

Un cadastre fut commencé en 1786 et terminé en 1790; mais il ne s'appliqua qu'aux pays de plaine et aux collines; car les communes des hautes montagnes firent une composition avec le gouvernement, et invoquèrent d'antiques conventions, qui les autorisaient à ne payer qu'une somme déterminée et invariable. C'était de leur part une espèce de consentement à l'impôt, un reste du privilège dont jouirent jadis presque toutes les nations européennes, et qu'aujourd'hui aussi elles ressaisissent presque toutes ou tendent à recouvrer. Sans doute, en 1790, au moment

où l'Italie avait les yeux fixés sur la révolution française, le duc de Modène n'osa pas irriter les montagnards, fidèles d'ailleurs à leur prince, comme le furent en général les peuplades occupant les Apennins, depuis le duché de Parme jusqu'à l'extrémité du royaume de Naples.

L'impôt foncier rend.	4,860,000 livr. ital.
Les autres revenus provenant de taxes et impôts divers produisent net.	5,000,000

L'impôt foncier est appliqué par le ministre de l'économie publique aux dépenses qu'exigent

L'intérêt de la dette publique ;
Les pensions ecclésiastiques, civiles et militaires ;
L'instruction publique ;
Les secours donnés aux pères de 12 enfants, aux incendiés, etc.

C'est presque une hypothèque affectée par spécialité à leur payement.

Les autres recettes sont attribuées :

A l'entretien de la cour ducale ;
Aux gouverneurs et délégués provinciaux ;
Aux autorités judiciaires ;
A la police ;
A la force armée ;
Aux écoles de pauvres filles.

D'après les recettes, sur lesquelles, ainsi que sur les dépenses, on n'a pu se procurer aucun détail, aucune décomposition, on voit que, divisées par le

nombre des habitants, elles doivent, en moyenne, peser sur chaque tête pour 16 fr. environ ; charge très-lourde, car le pays, privé de ports de mer, est peu commerçant, peu manufacturier, et toute sa richesse provient de l'agriculture.

On ignore si aujourd'hui les recettes et les dépenses sont balancées ; cela est probable cependant d'après l'opinion générale et certains faits que nous ne discuterons pas, ayant pris pour règle constante, dans le cours de cet ouvrage, de n'affirmer que sur preuves et documents. Mais autrefois les premières excédaient de beaucoup les secondes ; car le dernier duc de la maison d'Este, dont l'héritière apporta le duché en dot à un archiduc autrichien au commencement de ce siècle, avait amassé un trésor que la renommée exagérerait sans doute, comme elle fait toujours, mais qui toutefois était très-considérable ; puisque une partie suffit à payer les pesantes contributions imposées par les armées françaises, et que le reste fut déposé à Venise, encore indépendante. On prétend aussi que le duc François IV, mort en 1846, a laissé de très-grandes économies.

INSTRUCTION PUBLIQUE.

La plus grande partie des établissements relatifs à l'instruction publique, soit primaire, soit

secondaire pour les deux sexes , appartiennent aux corporations religieuses, comme le démontreront les tableaux suivans; et il faut convenir que dans ce pays, un peu arriéré sous quelques rapports , elles seules peuvent dignement remplir les difficiles fonctions d'instituteurs, et surtout avec économie ; condition essentielle à Modène , où, en général, les fortunes particulières sont médiocres. Les villes possèdent un assez grand nombre d'écoles élémentaires ; mais les moyens de s'instruire , et même d'apprendre simplement à lire, à écrire et l'arithmétique, manquent dans beaucoup de communes rurales , et l'on peut assurer que l'instruction populaire est beaucoup moins florissante dans le Modénois que dans le royaume Lombard-Vénitien, la Toscane et les Etats pontificaux , où, depuis longtemps, chaque bourg ou village possède une école pour l'enseignement des classes pauvres. Quant à la haute instruction, elle est beaucoup mieux organisée et peut se glorifier de ses habiles professeurs. A son aide viennent des sociétés savantes contribuant à répandre les lumières.

Comme en France, l'université étend sa juridiction sur toutes les études primaires ou secondaires, sur son personnel , et doit , sauf les changements opérés par le temps, son organisation et son enseignement, qui remontent à 1683, au duc François II. Le bâtiment qu'elle occupe fut élevé par

la munificence de François III, sur les dessins d'Andrea Tarabusi et contient un laboratoire de chimie, un cabinet de physique, un autre d'histoire naturelle, promptement enrichi d'une belle collection minéralogique, due à l'archiduc Maximilien, et qu'augmentèrent des achats relatifs à la zoologie, faits aux dépens du souverain.

Le premier des corps enseignants est celui nommé académique. Les professorats des facultés sont établis à Modène, à Reggio, à Mirandola, au nombre suivant :

Facultés à	{	Modène. . Chaires {	théologiques	4
			physico-mathématiques. .	9
	{	Modène	de droit.	7
		Reggio.	<i>Id.</i>	6
		Mirandola.	<i>Id.</i>	2
	{	Modène	de médecine	11
		Reggio.	<i>Id.</i>	7
	TOTAL des chaires.			

INSTRUCTION SECONDAIRE POUR LES JEUNES GENS.

Ecoles appelées philosophiques.

Elles n'ont point de pensionnaires, et sont un intermédiaire entre la haute instruction académique préparant à recevoir les grades universitaires, et celle des collèges dont le petit nombre des élèves semble annoncer que l'on préfère l'enseigne-

ment philosophique par économie ou par d'autres raisons.

A Modène.	tenue par les Jésuites	460 élèv.
Reggio.	— <i>Id.</i>	300
Massa.	— Barnabites.	} On n'a pu savoir le nombre de leurs élèves.
Carrara.	— Prêtres séculiers.	
Carpi.	Unie au séminaire.	
Correggio.	Communale	
Castel Nuovo.	Maîtres séculiers.	

Collèges.

A Modène. . .	Collège des Nobles.	47 élèves.
<i>Id.</i>	— des Jésuites	60
Reggio. . .	— <i>Id.</i>	68
Correggio. .	— des Oblats (frères convers).	59
Massa. . .	— des Barnabites.	Nomb. inc.

Le collège des nobles, fondé en 1612, mérite quelques détails. Ses bâtiments sont vastes, commodes, et l'intérieur n'est pas dépourvu d'une élégance répondant à la qualité de ses habitants. Pour y être reçu, il faut faire preuve de noblesse. Les études y sont bonnes et comprennent les lettres, les sciences, les arts libéraux et l'équitation. Il n'y a pas longtemps encore que les élèves ne pouvaient paraître hors du collège sans porter l'habit habillé à la française et l'épée. Maintenant ils sont simplement vêtus de noir, mais obligés d'avoir au côté gauche une médaille d'argent doré, suspendue à un ruban bleu céleste et blanc, sur

laquelle est figurée l'aigle de la maison d'Este. Les grades académiques des sciences et des lettres sont indiqués par un entourage de la médaille diversement coloré. Sans doute ces jeunes gens en sortant de ce collège emportent une somme d'instruction assez étendue ; mais est-il politique, est-il avantageux pour les nobles eux-mêmes d'établir ainsi des signes de séparation trop apparents entre leur caste et les autres classes de citoyens, d'inspirer par là peut-être à leurs enfants des sentiments de prééminence et d'orgueil ? Est-il bon de poser des espèces de barrières qui peuvent empêcher des rapprochements sociaux si nécessaires aujourd'hui à la tranquillité des Etats ? Nous ne le croyons pas, surtout dans le siècle où nous vivons, et des souverains, des membres des plus illustres familles de France, de Suède et d'Allemagne ne le pensent pas non plus ; car leurs nobles fils, confondus, aux heures des études, avec les plus humbles écoliers, suivent les cours des universités. C'est là qu'ils apprennent à connaître les hommes et leur pays.

ÉCOLES SPÉCIALES.

L'académie militaire est aussi une institution réservée à la noblesse et que le gouvernement érigea en 1821 ; d'abord établie dans le palais Guicciardi, elle est actuellement en possession d'un

local disposé pour les études qu'on y exige. En fixant toutefois le nombre des élèves, le souverain l'a fondée en faveur des jeunes nobles qui peuvent y être admis après avoir terminé leur cours de philosophie, les uns gratis et les autres en payant une modique pension. Là, selon leurs penchans et leurs dispositions, on les perfectionne dans les sciences civiles ou militaires. C'est donc improprement qu'on lui donne cette dernière épithète et l'on devrait plutôt l'appeler école polytechnique du premier degré. Les élèves portent le titre de cadets et l'uniforme de la garde ducale d'honneur. Tous les ans ils passent les vacances à une maison de campagne où se trouvent des bassins pour apprendre la natation. Ceux qui se distinguent par leur intelligence et leur application au travail obtiennent du prince, et à ses frais, pendant ces mois de *villegiature*, de voyager à l'étranger accompagnés du directeur de cette académie et d'un professeur, pour joindre le plaisir à l'instruction. Ordinairement, après trois ans d'études, ces jeunes gens entrent dans la garde d'honneur, et ceux qui sont les plus capables deviennent officiers de la troupe active, ou obtiennent des places honorables à la cour ou dans l'administration.

Nous avons déjà parlé de l'école des pionniers, et nous n'en faisons mention ici que pour mémoire ;

ajoutons cependant que l'on permet à quelques personnes qui ne sont point attachées à l'établissement d'en suivre les cours, et qu'on y forme aussi d'habiles arpenteurs en leur enseignant la mensuration des surfaces.

L'école d'équitation est ouverte aux nobles, aux militaires et à toutes les classes de citoyens qui désirent apprendre à monter à cheval, la danse, l'escrime et les exercices gymnastiques. Des professeurs y sont placés et payés par le gouvernement.

L'école vétérinaire et de maréchalerie n'offre rien de particulier, et, en moyenne, entretient 25 élèves.

L'institut des sourdes-muettes remonte à 1818. Confié aux religieuses de Jésus, il renferme une trentaine d'élèves de tout âge, qui reçoivent de cinq maitresses l'instruction, soit littéraire, soit relative aux travaux manuels, et basée sur les procédés déjà employés.

L'Académie des beaux-arts a pour but, comme son nom l'indique, de former des peintres, des sculpteurs, des architectes et des graveurs. Nous renvoyons à la description de Modène ce que nous avons à dire sur le monument qu'elle occupe et sur son organisation.

Carrara en possède une aussi ; mais sa destination, plus restreinte, est réduite à ce qui concerne

la sculpture et la marbrerie, source de richesse pour cette ville et son petit territoire, renfermant les plus belles et les plus abondantes carrières de marbre blanc qui soient connues depuis que celles de Paros sont épuisées. Nous reviendrons également sur cette académie et sur la manufacture marbrière, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui lui doit son existence et sa prospérité, lorsque nous visiterons Carrara et ses environs.

A Reggio, il existe encore une école de beaux-arts. En voilà donc trois instituées dans un état égalant à peine en superficie un de nos départements. Certes, les indigènes, enclins aux arts d'imitation, n'ont pas à se plaindre.

L'Académie royale des sciences, lettres et arts dépend aussi du ministre de l'instruction publique et doit entrer dans ce chapitre. Elle fut réorganisée en 1816, et sa fondation date de 1680. Comme notre institut, elle est divisée en classes scientifique, littéraire, artistique, et a publié de remarquables mémoires.

L'Académie philharmonique s'occupe exclusivement de la musique, des méthodes, de la composition et de l'exécution. Elle commença par la réunion spontanée de professeurs et d'amateurs, et obtint ensuite le titre académique et des statuts qu'elle doit à la spéciale faveur que lui accordait le souverain. Les exercices musicaux, les concerts et

oratorios qu'elle exécute dans son local particulier, et quelquefois sur le théâtre de la cour, jouissent d'une grande réputation.

La société italienne des sciences est indépendante de la première classe de l'académie royale, et vit par elle-même ; c'est une espèce de congrès permanent pour la Péninsule. Son but est clairement marqué par les paroles suivantes, savoir : « qu'elle s'est réunie en un seul corps académique pour concentrer et mettre en action les forces scientifiques de toute l'Italie, comme si elle ne formait qu'une seule cité. » Aussi est-elle composée de 40 savants italiens sociétaires, de membres émérites, d'honoraires et d'associés étrangers. Elle est suffisamment dotée pour décerner des prix sur des questions de sciences et de mathématiques, et publier des mémoires et des dissertations ; leur collection forme déjà un grand nombre de volumes. François IV a toujours accordé une utile protection à ses travaux.

C'est donc à tort qu'on a représenté ce souverain comme ennemi des lumières ; sans doute les événements de 1830 et des tentatives subséquentes de révolte, à Modène, influèrent puissamment sur son caractère et sur la marche politique de son gouvernement, qui céda trop peut-être à de continuelles craintes ; mais tout ce qui pouvait répandre la haute instruction, sans la mêler à des idées gou-

vernementales, tout ce qui était purement scientifique, littéraire ou artistique, fut toujours l'objet de ses faveurs, et le nombre des établissements qui se propageaient dans son duché en donne une preuve péremptoire. Avouons, toutefois, qu'il n'en fut pas de même pour l'instruction primaire, et cette négligence provint encore de la pensée que les connaissances acquises par les classes inférieures et la lecture de livres, qu'il regardait comme dangereux, les rendraient moins religieuses et moins dociles. Il aimait la science; mais il aurait voulu la rendre aristocratique.

Ces observations portent moins cependant sur l'instruction élémentaire des villes, qui, par les progrès forcés de la population, sont assez largement pourvues d'écoles pour les deux sexes, surtout la capitale, que sur celle de la campagne, où beaucoup de communes n'ont aucune possibilité, dépendante du gouvernement ou du budget local, de faire apprendre aux enfants à lire et à écrire. Pour connaître exactement le nombre des élèves, les documents nous ont manqué et nous avons été réduit aux chiffres, déjà anciens, du colonel Serristori, modifiés toutefois par des renseignements obtenus de vive voix dans les écoles, mais auxquels on ne peut attribuer toute l'exactitude désirable. Voici donc ce que nous avons pu recueillir.

INSTRUCTION PRIMAIRE DES GARÇONS.

	Nomb connus.
A Modène. Cinq écoles appelées normales. . . .	500 élèves.
— Maison des orphelins de S ^{te} -Bernardo.	53
— Etablissement central de S ^{te} -Filippo di Neri	190
— Congrégations des enfants dépendantes du même établissement.	900

Autres congrégations appartenant aussi à Santo-Filippo di Neri.

A Santo-Cesario	300
Formigine	280
Mirandola	200
Finale	80
TOTAL.	2,303 élèves.

Il ne faut point confondre les écoles normales, ci-dessus mentionnées, avec celles qui, en France, portent le même nom et sont destinées, à Paris, à former des professeurs et des maîtres d'écoles dans les départements. A Modène, leurs fonctions sont plus modestes. Sous la direction d'un préfet et de 8 maîtres, on s'y borne à procurer la connaissance de la lecture, de l'écriture, du calcul, de l'économie domestique et des éléments commerciaux. Très-fréquentées par les enfants de la petite bourgeoisie, elles ressemblent beaucoup, quant à la tenue et à l'instruction qu'on y donne, aux écoles

de nos Frères de la doctrine chrétienne, qui, depuis quelques années, ont étendu le cercle de leur enseignement.

La congrégation de Santo-Filippo di Neri procure à ses élèves à peu près le même enseignement; elle y ajoute le dessin et la connaissance et l'application du travail aux divers métiers que l'on peut exercer dans la ville. C'est une des plus utiles institutions consacrées à l'instruction primaire.

INSTRUCTION POUR LES FILLES.

		Nomb. connus,
A Modène....	Maison ducal d'éducation de S ^a -Paolo.	108 élèv.
—	Pensionnat des religieuses du Corpus-Domini.	»
—	Collège des Orphelines de Santa-Caterina.	»
—	<i>Id.</i> des Dominicaines; pensionnat et écoles publiques.	56
—	Ecoles de charité tenues par les religieuses de Jésus.	360
A Reggio.....	Sept écoles de charité des religieuses de Jésus.	»
A Carpi.....	Maison d'éducation de sœurs de Santa-Clara.	60
—	Ecoles de charité des sœurs de Jésus.	140
A Correggio..	Salle d'asile dirigée par les Capucines.	»
A Formigine.	Congrégations dépendantes de l'établissement central de S ^a Filippo di Neri.	320
TOTAL.		721 élèv.

La maison d'éducation de Santo-Paolo a été fon-

dée et dotée en 1816 par la munificence du dernier souverain, François IV, en faveur des jeunes filles pauvres ; leur nombre était fixé à 100 ; mais le zèle et la charité l'ont souvent dépassé. Pour lui donner une prospérité plus assurée, on la plaça sous l'immédiat patronage de la duchesse et la directrice fut choisie parmi les dames du palais. Outre les principes religieux, la lecture, l'écriture et l'arithmétique, les élèves y apprennent tout ce qui se rapporte aux travaux domestiques. Leur vêtement est uniforme, et les plus studieuses, les plus intelligentes deviennent institutrices et sous-maîtresses. Arrivées à l'âge adulte, ces jeunes filles sortent de l'établissement pourvues d'un trousseau, du pécule provenant de la part afférente à leur travail, et quelques-unes, celles qui se sont le plus distinguées, avec une dot qu'elles doivent aux bienfaits du royal fondateur. On reçoit aussi, dans cet institut, au compte des particuliers et moyennant une modique pension, d'autres élèves auxquelles la même instruction est accordée. C'est un des plus beaux établissements de bienfaisance de la capitale et procurant à de malheureux enfants des connaissances proportionnées à leurs besoins et de bonnes habitudes sociales.

Le collège des orphelines de Santa-Catterina remonte à 1563 ; mais il a éprouvé les changements que le temps et les lumières ont nécessités. Une cin-

quantaine de pensionnaires y reçoivent l'éducation, et on y admet encore un grand nombre d'externes. Ce mélange d'enfants payant avec ceux reçus gratis est-il en soi une bonne chose ? N'est-il pas à craindre qu'il y ait une différence de soins, de prédilection en faveur des plus riches, et, si elle existe, que les élèves ne s'en aperçoivent ? De là peut-être orgueil d'un côté et humiliation de l'autre. Au reste, nous ne faisons cette observation qu'en thèse générale, et sans formuler aucune accusation contre le collège dont il est question ; il mérite les plus sincères éloges.

Les écoles des Filles de Jésus, branche des jésuitesses, se dévouant à l'enseignement, sont établies pour les plus pauvres classes de la population. On y reçoit même les enfants du sexe féminin dès l'âge le plus tendre, et, pour celles-là, l'école commence par être une espèce de salle d'asile. Le soir, elles sont ramenées à leur domicile par des surveillantes salariées. Tous les jours, on distribue un potage aux élèves. Comme à Santo-Paolo, à l'enseignement élémentaire se joint l'occupation manuelle, et les métiers que ces jeunes filles apprennent sont principalement la fabrication des bas, des chapeaux de paille d'épeautre (1), des cordonnets, du tissage

(1) L'épeautre, ou froment local, est une espèce de blé dont la paille flexible est préférée pour la confection de ces chapeaux.

et de la couture ; elles reçoivent aussi le prix respectif de leur travail. Comme on le voit, Santo-Paolo et Santa-Catterina sont, à la fois, des établissements d'instruction et de charité, et c'est en cela que leur utilité est si grande ; car ils pourvoient en même temps au présent et à l'avenir du pauvre.

HOSPICES.

Quoique les hospices des duchés de Modène et de Reggio aient presque tous adopté plusieurs des perfectionnements prescrits par la science moderne, ils ne présentent néanmoins rien d'assez remarquable pour leur consacrer de particulières observations, et nous nous bornerons à nous occuper spécialement de celui des aliénés de Reggio, qui mérite non-seulement l'examen attentif des voyageurs, mais l'étude approfondie des hommes de l'art médical ; c'est sans aucun doute un des plus importants, et peut-être le premier de l'Europe sous le double rapport de l'excellente distribution des bâtiments et du traitement des malades confiés aux soins du célèbre docteur Galloni, médecin éclairé, modeste, tout entier à l'étude des maladies morales, qu'il poursuit à la fois avec conscience et passion, et dont les observations, exemptes de l'esprit de système et de l'orgueil que

trop souvent il fait naître, le conduisent toujours à modifier le traitement, s'il ne répond pas aux espérances que l'on pouvait concevoir. En un mot, c'est un savant parfaitement honnête homme, et tout le monde se plaît à le reconnaître.

Le nombre moyen des aliénés est d'environ 190, parmi lesquels se trouvent des pensionnaires venus de pays étrangers et placés à cet hospice sur la réputation qu'il s'est justement acquise. Nous y avons vu des Allemands, un Russe et deux Français, dont un marquis, que la vanité poétique avait rendu fou et quelquefois furieux. Aussi les malades sont-ils divisés en trois catégories, et le prix de leur pension varie. Les étrangers payent 2 fr. 25 cent. par jour; les indigènes riches ou aisés 1 fr. 75 cent., et les pauvres, entretenus aux frais des communes, 1 fr. 25 c. On voit que tous payent, et on ne les reçoit, s'ils ne sont pas nationaux, que sur l'autorisation du gouvernement. Pour ceux appartenant aux états de Modène, il suffit de présenter un certificat légalisé du médecin de leur commune. Cependant cette différence dans le prix de la pension n'en fait point naître pour les soins médicaux, la nourriture et le logement. Egaux par le malheur, tous ces aliénés sont également traités; tous ont le même uniforme simple, commode et se composant d'une veste et d'un pantalon de toile ou de drap, selon la température atmosphé-

rique ; néanmoins il est des cas où l'ordonnance fléchit , et l'on permet quelquefois à certains insensés de porter des habits plus conformes à leurs désirs , pour ne point irriter une manie , assez rare du reste chez les hommes et qui possède fréquemment le sexe féminin. Le vaniteux marquis français, que nous vîmes jouant au billard avec un ecclésiastique italien, n'était point astreint à l'uniforme.

Le traitement curatif consiste principalement dans les travaux qu'on leur procure le plus possible, et les récréations qui leur sont presque toujours permises en commun. Persuadé que le siège de la folie est dans le cerveau, M. Galloni s'applique à le tenir toujours occupé d'idées étrangères à la monomanie de ses malades, que souvent aussi il livre à une grande activité de corps, tout en laissant l'esprit parfaitement tranquille.

Les aliénés sont donc chargés, en grande partie, des soins domestiques de l'établissement, de ceux du jardinage, de la filature, du tissage des étoffes, de la couture, etc., selon leurs forces et leur sexe. On leur accorde aussi le plaisir de la danse qui, en général, a un vif attrait pour les fous, et ceux de l'hospice de Reggio s'y livrent avec une constante ardeur. On les conduit même, sans inconvénients, à la promenade dans la campagne où on leur prépare un repas ; cet exercice a l'avantage

de leur faire croire qu'ils ne sont point captifs. L'air pur, la vue des champs, la marche, l'apparente liberté dont ils jouissent calment leur imagination et la détournent des idées fixes qui les poursuivent ; pendant ces courses, aucun n'a cherché à s'échapper et à tromper la surveillance des gardiens.

La musique possède pareillement le privilège d'exercer sur eux une influence extraordinaire, et le directeur, qui a parmi ses pensionnaires des musiciens, organise fréquemment des concerts ; c'est au reste un moyen médical déjà employé, près de Naples, à la maison des aliénés d'Aversa, et dont il est fait mention au deuxième volume de ce voyage. Enfin, chose difficile à croire, mais qui existe pourtant, l'hospice de Reggio renferme un petit arsenal, où se trouvent des fusils, des armes blanches de rebut, des gibernes, des schakos, et ces insensés qui sembleraient devoir être si dangereux, dont plusieurs sont sujets à des accès de fureur, montent la garde, manœuvrent au son du tambour et sont enchantés de revêtir l'habit militaire ; c'est l'exercice où ils se plaisent le plus. M. Galloni croit que la discipline rigoureuse, à laquelle ils se soumettent alors, a sur leur moral un effet salutaire et les ramène à des pensées d'ordre et de volontaire obéissance ; en général, il s'applique, autant que possible, à guérir les maladies de l'esprit

par des moyens moraux , spirituels , à combattre une intelligence viciée par une saine intelligence , sans négliger cependant les traitements physiques ni les secours de l'art médical ; il cherche surtout à fixer , à calmer les idées des aliénés. Jamais il ne les irrite , jamais il ne parait les contraindre et parvient non-seulement à diminuer le nombre et la violence des accès , mais à posséder l'affection et la confiance des malades. Pour agir ainsi , pour employer tous les moyens qu'on vient d'énumérer , il faut , comme à l'hospice de Reggio , avoir un local vaste , aéré , des champs , des jardins dépendants de l'établissement , et c'est ce qui manque à presque tous ceux de l'Europe.

L'habile médecin dont la méthode curative vient d'être exposée brièvement suit aussi une autre classification que celle usitée dans la plupart des autres hôpitaux. Les dortoirs , de médiocre grandeur , ne peuvent contenir que peu de lits , et cela est fait à dessein , pour réunir dans une même salle les aliénés du caractère le plus opposé. On a remarqué que ce contraste produit un effet salutaire ; ainsi , au lieu de mettre les turbulents avec leurs semblables , de rassembler les tranquilles avec ceux de même nature , on place , au contraire , près l'un de l'autre un fou turbulent et un tranquille , un mélancolique et un jovial. Le docteur prétend que de ces contrastes résulte assez souvent la guérison. Un

fou se moque ordinairement d'une folie qui n'est pas la sienne ; il aperçoit les défauts de son voisin et il en naît des réflexions qui peuvent le ramener au bon sens. -

Les fous et les folles sont à peu près en nombre égal et suivent la proportion des naissances de l'un et de l'autre sexe. Ainsi qu'on l'a déjà fait remarquer en décrivant l'hospice des aliénés à Rome, les causes d'aliénation sont différentes pour l'homme et pour la femme ; chez le premier l'ambition, l'orgueil, la cupidité trompée, l'exaltation littéraire ou politique engendrent le plus souvent la folie. Chez les femmes, elle provient de l'amour, de la jalousie et d'une prédisposition physique, la nymphomanie, dont tous les hôpitaux du même genre présentent de si tristes, de si dégoûtants exemples ; aussi sont-elles plus sujettes à la fureur, et même au désir du meurtre. Plus rarement l'excès de la débauche, d'une honteuse et criminelle habitude altèrent les facultés mentales des hommes ; mais alors c'est dans l'imbécillité, dans le crétinisme qu'ils tombent et sans espoir de guérison.

M. Galloni ne croit pas que la religion produise fréquemment la folie. Il est bien des hommes religieux qui deviennent insensés et donnent alors des marques d'une piété exaltée ; mais cette surexcitation ascétique est le résultat du mal, mais ne le fait pas naître. Un tableau des diverses professions at-

teintes d'aliénation le prouvera à la fin de ce chapitre. Si les remarques de l'habile observateur sont justes, et elles doivent l'être, la religion catholique est moins sujette que la protestante à développer les maladies mentales. Le protestantisme en permettant l'examen, en matière de croyance, en portant l'esprit à méditer sans cesse sur des mystères qu'il n'est point donné à l'intelligence humaine de pénétrer, la précipite dans un abîme. Si le corps est accablé par un trop lourd fardeau, l'âme succombe également sous d'insolubles questions. Le catholicisme, au contraire, en commandant la foi, en nous soumettant à la révélation, aux prescriptions de l'Eglise, excite moins la vanité, un des grands principes de la folie.

Les observations de M. Galloni lui ont fait aussi acquérir la conviction que la plupart des fous appartiennent à des familles qui, à diverses époques, avaient compté, parmi leurs membres, des insensés ; que même une femme, saine de corps et d'esprit, mais sortant d'une de ces familles, pouvait communiquer cette funeste disposition à ses enfants. Selon lui, comme la goutte, comme la pierre, l'aliénation mentale se transmet de l'aïeul au petit-fils, et même après plusieurs générations, non toutefois sans que les individus intermédiaires ne soient plus ou moins sujets à des idées bizarres, à une vague inquiétude, qui pourtant ne les empê-

chent pas d'avoir les apparences du bon sens et de vaquer à leurs affaires ; mais, pour l'observateur, il est certain que le vice héréditaire, que le germe du mal ne sont point détruits. Cette opinion est fondée sur de longues observations, sur des documents prétendus irrécusables, et le docteur affirme qu'il peut citer, à leur appui, des faits, des dates et des noms.

Proportionnellement à la population, le nombre des aliénés est considérable en Lombardie, et géographiquement on entend, par pays lombard, tout l'espace en plaine situé entre les Alpes et l'Apennin ; ainsi les basses contrées du Parmesan et du Modénois y sont comprises. C'est là que les maladies mentales se déclarent le plus fréquemment, et il n'est que trop certain que celle appelée *pélagra* (1), qui est endémique dans ces provinces, y produit la folie chez ceux qui en sont frappés. Voici sa marche, unique peut-être en son espèce, lente et cruelle, et que les remèdes essayés, jusqu'à ce jour, ont bien peu souvent arrêtée. La *pélagra* est intermittente à longs intervalles ; elle se montre aux mois d'avril et de mai, et dure jusqu'à l'automne pour reparaitre plus intense l'année suivante et à la même époque. Pendant l'hiver elle s'affaiblit

(1) Le nom de la *pélagra* vient de *pellis agra*, peau malade. Les paysans l'appellent encore *male rosso*, mal rouge.

considérablement encore, et revenant, presque toujours aggravée, à la troisième année, tue le malade avec délire monomaniacal et tendance irrésistible au suicide ; mais si l'on empêche le patient d'accomplir son funeste dessein, il meurt de consomption. Cette maladie éruptive commence aux parties dorsales des mains, à la convexité du nez et au sternum près des clavicules ; à la deuxième année l'éruption s'étend considérablement et le système nerveux est attaqué ; le malade alors a des pesanteurs de tête, des tintements d'oreilles, des vertiges, et ses pas sont vacillants. A la troisième, pus et sarnie à la peau, pénétration de l'irritation dans le cerveau ; la folie se déclare et bientôt la mort arrive. A l'hôpital de Parme nous avons vu une jeune fille de douze ans, atteinte d'une pèlagra intense, et poursuivie du désir de se suicider en se précipitant par la fenêtre ; il fallait la surveiller sans cesse et l'attacher lors des paroxysmes. Rarement on obtient la guérison par les moyens médicaux, ou plutôt la cessation des signes extérieurs ; mais en prolongeant de quelques années la vie du pélagreux, on lui fait un triste présent ; car on lui donne, en échange de la douleur, un état de faiblesse continuelle, de nullité absolue et enfin d'imbécillité. Ce sont ordinairement les sujets débiles, d'une mauvaise constitution habituelle, qui jouissent de ce funeste avantage de survivre à eux-

mêmes et qui finissent pourtant par mourir d'hydropisie ou de phthisie pulmonaire.

Le lecteur connaît maintenant la marche, l'aspect et les effets de ce terrible fléau ; mais quelle en est la cause ? Ici plusieurs opinions s'élèvent. Les uns l'attribuent à la mauvaise nourriture des gens de la campagne, à leur malpropreté constante, aux logements humides qu'ils occupent ; car c'est aux champs que le mal sévit principalement ; les autres à de pénibles travaux. Cependant ces délétères conditions de la classe rurale, qui sont malheureusement très-communes, existent sur plusieurs points de la France et de l'Europe, et la pèlagra y est inconnue. D'ailleurs, de l'aveu même des vieillards, ordinairement louangeurs du temps passé et destructeurs du présent, *laudatores temporis acti*, l'aisance des paysans a beaucoup augmenté en Lombardie depuis le commencement de ce siècle ; ils se logent, se nourrissent, s'habillent mieux. Enfin une troisième opinion se répand depuis quelque temps ; c'est que le maïs, étant à peu près la seule nourriture végétale des cultivateurs lombards, produit la pèlagra, lorsqu'il a été attaqué d'une détérioration connue sous le nom de *verde-rame* (verd de gris) et semblable à l'ergot du seigle qui rend dangereux l'usage de ce grain ; mais le seigle ergoté, quoique procurant des maladies, ne donne pas des dispositions à la folie. Au milieu de

toutes ces incertitudes sur les causes et le remède, l'ennemi continue ses hostilités, gagne du terrain et franchit ses anciennes limites. Longtemps restreint aux deux rives du Pô, il commence à envahir la chaîne de l'Apennin. Sont-ce des mariages contractés plus fréquemment qu'autrefois entre les habitants de la plaine et des montagnes, qui l'y ont introduit ? Cette dernière hypothèse est la plus plausible, et il nous a paru que M. Galloni l'adoptait, puisqu'elle tend à prouver que l'aliénation mentale se transmet par alliance. Peut-être avons-nous donné trop de détails sur cette pèlagra, dont le congrès médical français s'est dernièrement occupé (1); mais nous avons cru devoir faire connaître les documents que nous possédons sur un mal si cruel, peu connu hors de l'Italie supérieure, qui s'y est cantonné et ressemble, sous ce rapport, à la plika (2), uniquement endémique en Pologne.

(1) On y a prétendu que cette maladie commençait à s'établir dans les Basses-Pyrénées, où l'on se nourrit aussi de maïs. M. le préfet de ce département nous a dit que c'était une erreur.

(2) La plika ou trichoma est une agglutination, une espèce de feutrage de la barbe et des cheveux. La peau du crâne et du menton éprouve une vive irritation; les poils qui y sont implantés s'allongent démesurément, se collent entre eux, et souvent suintent du sang. Elle a quelquefois poursuivi les Polonais hors de leur pays, et n'attaque jamais les autres nations. On prétend même qu'en Pologne les animaux domestiques et sauvages sont sujets à la plika.

Voici maintenant deux tableaux dus également à la complaisance de M. Galloni; l'un donne le nombre des aliénés reçus à l'hospice de Reggio depuis 1822 jusqu'en 1844, et fait connaître le sort qu'ils y ont éprouvé; l'autre, rangeant les malades par catégories de professions, dénonce, pour ainsi dire, celles où la folie est la plus fréquente.

NOMBRE DES ADMISSIONS DE 1822 A 1844.

Hommes.	606		Femmes.	403
TOTAL. 1,009				

PAR PAYS.

De Modène et banlieue.	Hommes.	226	Femmes.	173
De Reggio. . . <i>id.</i> . .	—	299	—	206
De Massa . . . <i>id.</i> . .	—	17	—	4
Étrangers	—	64	—	21
TOTAL. 1,009				

Sur ce nombre.	Guéris.	529
	Rechutés	39
	Renvoyés non guéris	17
	Morts	233
	Existants au 1 ^{er} janvier 1844.	189
TOTAL.		1,009

PROFESSION DES ALIÉNÉS.

	Hommes.	Femmes.	Totaux.
Négociants.	48	6	54
Artistes	122	8	130
Employés	14	2	14

	Hommes.	Femmes.	Totaux.
Militaires.	20	»	20
Agriculteurs.	171	138	509
Ouvriers à gages dans des maisons. .	21	133	156
Domestiques.	30	40	70
Littérateurs, jurisconsultes, médecins, mathématiciens, savants	51	»	51
Maîtres d'école.	7	»	7
Propriétaires.	53	22	75
Prêtres et moines.	38	3	41
Gens sans états.	31	31	62

Deux observations ressortent de ce tableau ; la première, semblant confirmer les opinions modernes de plusieurs médecins, relatives à la pèlagra, porte sur le nombre si considérable d'agriculteurs atteints de folie, et cependant cette classe de citoyens est moins sujette aux passions violentes qui agitent les habitants des villes. Il est probable qu'ils sont victimes d'une cause physique et qu'effectivement leur genre de nourriture, l'abus du maïs souvent avarié, puisqu'ils réservent celui qui est sain pour l'approvisionnement des marchés, les prédisposent à la terrible maladie dont l'aliénation mentale est la dernière phase. La seconde, c'est que les ecclésiastiques et surtout les religieuses et les moines claustrés ont fourni peu de pensionnaires à l'hospice de Reggio. Cette observation contrarie les idées reçues, savoir que le silence forcé et la séquestration contribuent au dérangement des facultés mentales, et il faut noter qu'en

Italie les couvents de trappistes et de chartreux existent encore. On en pourrait tirer une conséquence, c'est que le système de punition cellulaire pour les condamnés n'offre pas le danger de les voir devenir insensés, et c'était un des arguments favoris de ses adversaires, qui s'appuyaient sur de rares exemples que les prisons des Etats-Unis avaient présentés; mais on leur répondit que les vices de tous genres des réclus et l'abus précédent des liqueurs alcooliques étaient les vrais stimulants de leur folie, et non l'isolement.

En terminant ce chapitre, auquel nous avons cru devoir donner une certaine étendue, c'est un devoir pour nous de témoigner notre reconnaissance au célèbre docteur qui a bien voulu nous accueillir avec tant d'aménité, nous communiquer tous les détails sur son mode de traitement, et sacrifier de longues heures d'un temps si précieux, pour répondre à des questions qui pouvaient lui être importunes.

AGRICULTURE, COMMERCE, INDUSTRIE.

La constitution géologique du Modénois étant semblable à celle du Parmesan, et le climat n'offrant aucune différence, l'agriculture des deux contrées, soit dans la plaine, soit dans la montagne,

suit les mêmes méthodes d'assolements, cultive les mêmes végétaux, élève les mêmes races d'animaux, qui sont, peut-être, un peu inférieures en puissance et en beauté à ceux des environs de Plaisance. Pour ne pas nous répéter, bornons-nous donc à dire que le Pô touchant sur un seul point la frontière septentrionale du duché, on ne s'y occupe pas, ou que du moins on s'y applique à peine à la culture du riz; que celle du lupin y prend au contraire une grande extension; que les châtaignes sont le plus important produit de la Cafargnana, la base de l'alimentation des montagnards, et que, dans la Lunigiana et à Massa, jouissant d'une chaude température et situés aux bords de la mer, on recueille des grains, des légumes de toutes espèces, de l'ail, dont-il se fait un commerce assez important, et que le mûrier commence à fixer l'attention et les soins des propriétaires. A Massa, croissent des forêts d'orangers, de citronniers, de limons dont les fruits ainsi que ceux de la vigne et de l'olivier forment la principale richesse de leurs possesseurs. On se livre aussi avec succès, dans ces trois provinces, à l'engraissement des bestiaux qui sont conduits en Toscane; cependant le duché de Massa ne peut suffire à sa consommation végétale et, quelle que soit la fécondité d'un sol incessamment cultivé, il lui est impossible de nourrir l'excès de sa population; il est donc tributaire de l'étranger et surtout

de Livourne, et c'est de là qu'il tire les céréales de la Sicile et d'Odessa, qui doivent combler le déficit. La plaine, au versant nord de l'Apennin, est mieux partagée, sous le rapport de l'alimentation ; ses habitants sont répartis, sur le territoire, dans une meilleure proportion et peuvent même exporter quelques excédants de leurs récoltes.

Il est impossible de donner une idée exacte du commerce et de l'industrie modénoise et d'évaluer en chiffres leurs exportations et importations, car toutes pièces officielles manquent à un étranger, et il ne peut même se procurer des documents approximatifs dignes de quelque confiance ; tels étaient du moins les obstacles apportés par l'administration sous le règne du souverain mort en 1846. Quant aux relations commerciales de Modène avec la France, on ne trouve rien dans les tableaux que publient annuellement nos douanes, le mouvement des marchandises de cette contrée s'exécutant réciproquement par les ports de Gènes et de Livourne et se confondant avec leurs entrées et leurs sorties générales. Ce que nous allons dire est seulement le résultat de conversations avec des négociants et des agriculteurs, et, dans cet état de choses, nous nous contenterons d'indiquer succinctement les productions du duché, et ce qu'il exporte et importe, aimant mieux dire trop peu et ne pas nous livrer à des assertions hasardées.

Il paraît que les exportations consistent principalement en matières brutes provenant du sol de la plaine éminemment fertile; la plus considérable est celle des bestiaux de l'espèce bovine qui vont servir aux besoins du labourage et de l'alimentation de la principauté de Lucques et du grand duché de Toscane. La sortie des fruits destinés à la Lombardie vénitienne est aussi profitable aux campagnes et acquiert quelque importance. Les céréales, la soie, le chanvre, les vins, l'alcool, etc., occupent, dans l'excédant des produits agricoles, une place moins considérable; inais en général le commerce semble peu goûté par les indigènes et ils l'abandonnent presque entièrement aux Israélites et aux Suisses qui viennent s'établir à Reggio et à Modène. Le plus grand nombre de ces derniers émigrants arrivent des Alpes grisonnes et des cantons de Glaris et d'Uri.

Mais ce commerce d'un si petit pays, presque privé de manufactures, ne peut donner lieu à de grandes opérations, et n'ayant pour base que la consommation locale se réduit, en fait d'importations, aux grains, pour le littoral, aux salaisons, aux denrées exotiques et aux objets manufacturiers. Les états de Gènes et de Parme envoient un assez grand nombre de bestiaux, non pour les besoins du Modénois, qui se suffit à lui-même et exporte aussi; mais comme station d'animaux mai-

gres, que l'on engraisse sur les riches prairies de Modène et que l'on conduit ensuite à Livourne, avec un bénéfice de 20 à 30 écus par tête, et qui servent à l'approvisionnement de la ville et des vaisseaux. Le capital annuel de ce commerce représente environ 300,000 fr. A l'exportation figurent principalement, pour Carrara et Massa, les marbres, l'huile, les oranges, les limons et l'ail envoyés à Marseille. Les marbres bruts sont comptés, dans la sortie, pour 14 à 15 millions, ceux travaillés pour 250,000 fr., et nous nous en occuperons spécialement, lors de la description de cette exiguë principauté, jadis indépendante, et soumise aujourd'hui à Modène. Les orangers et les limons peuvent s'évaluer à 30 ou 40,000 fr., et l'ail, si cher aux Provençaux, à 50 ou 60,000.

Le commerce maritime se réduit presque uniquement au transport des marbres, des céréales et des fruits propres au littoral; ses rivages n'ont point de ports et ne présentent aux bâtiments que des débarcadères, sur une plage assez dangereuse, et qu'il faut quitter à la moindre apparence de mauvais temps. Les plus fréquentés sont ceux de Santo-Giuseppe et de Lavenza; le premier est à 2 milles de Carrara, et c'est là où sont embarqués les marbres que reçoivent des tartanes, dont les plus grosses ne dépassent pas la contenance de 50 tonneaux; on les amène à Livourne et à Gênes

pour les transborder sur de plus grands navires capables de sillonner la Méditerranée ou de résister aux tempêtes de l'Océan ; car ils doivent souvent naviguer vers l'Egypte, la Baltique, les Etats-Unis, et même jusqu'au Bengale. Cette marine nationale se réduit à 8 ou 9 barques jaugeant ensemble 350 tonnes, occupant une quarantaine d'hommes, et dont les plus longues courses s'étendent des bouches du Tibre à la rivière de Gènes. Par exception, ces marins se dirigent quelquefois sur Nice et la Sicile.

Cette misère de la marine modénoise est forcée et ne tient point à une volonté, à un dédain pour la navigation. Si l'on fait attention au peu d'étendue de ses côtes et à l'absence de ports accessibles, on conviendra que le duché est obligé, par sa situation géographique, de faire prendre la voie de terre à son commerce ; il faut, en outre, observer qu'une haute chaîne de montagnes sépare de la mer la plus nombreuse population. Il en résulte, quoique la Méditerranée baigne la partie méridionale du pays, que les provinces du Nord et transapennines sont contraintes, par leur position et l'économie des transports, de recourir à l'Adriatique pour s'approvisionner des marchandises d'outre-mer. Telle est la raison qui force Modène à se rendre tributaire du marché voisin de Venise, et il sera difficile de changer cette marche du tra-

fic, qui suit toujours le chemin le plus court ou le moins dispendieux. Livourne ne pourrait entrer en rivalité, et surtout pour la plaine, que dans le cas où une voie de fer, passant les montagnes de Pontremoli, déboucherait en Lombardie; mais jusqu'à cette époque, fort éloignée probablement à cause des difficultés presque insurmontables que présenteraient le tracé et son exécution, les ports de l'Adriatique conviendront mieux à Modène, puisque le système des rail-ways est déjà en activité dans le royaume lombard-vénitien et que, de plus, des canaux et la navigation du Pô y existent depuis des siècles. On peut donc en conclure que le commerce maritime, concentré dans la petite province de Massa et de Carrara, n'est pas susceptible d'une grande extension et continuera, du moins pour longtemps encore, à se borner aux exportations de ses marbres, de quelques produits agricoles, et à l'importation des grains et du peu de denrées coloniales dont il a besoin.

Les mines de cuivre et de fer de la Cafagnana, jadis assez riches, sont maintenant d'un faible rapport pour les particuliers qui les exploitent, et nous doutons qu'on y emploie les procédés indiqués par la science moderne, économisant le combustible et augmentant le rendement du minerai, en extrayant de leur gangue les dernières particules des métaux.

Il n'en est pas de même des immenses carrières de marbre blanc de Carrara ; il est vrai que, sauf les difficultés de transport jusqu'au lieu d'embarquement, son extraction de la montagne ne demande que peu de moyens d'art ou de mécanique. Le soulèvement des bancs sert à obtenir les grosses pièces de formes régulières, réservées pour la statuaire, et la poudre fait sauter les blocs moins puissants dont la destination n'exige pas cette régularité. Il est vrai que cette manière d'exploiter fait perdre une grande quantité de matière et jonche le sol de débris ; mais les carrières semblent inépuisables. Ce marbre est le plus beau, le plus égal de teintes, le plus exempt de veines sèches, rebelles sous le ciseau, et par conséquent le plus facile à tailler, depuis que celui de Paros est épuisé (1). Vingt-huit usines, mises en mouvement par un courant d'eau, scient ces masses, les réduisent en tables, en cubes, en parallélipipèdes dont les proportions sont fixées selon les divers usages auxquels le commerce

(1) Le marbre de l'île de Paros, dans la mer Egée et l'une des Cyclades, était supérieur à celui de Carrara par son grain, paraissant contenir des particules nacrées, et par une quasi-diaphanéité qui donnait un charme particulier aux statues sorties du ciseau des sculpteurs grecs. C'était, à vrai dire, une espèce d'albâtre incolore plutôt qu'un marbre ; car on prétend qu'il provenait des stalactites qui, par le laps du temps, avaient rempli des cavernes.

étranger de la marbrerie les destine. Quant aux vases, cheminées, consoles, guéridons, que l'on exporte, tout sculptés avec beaucoup de talent, ils rentrent dans la catégorie des objets d'art, et nous y reviendrons en nous occupant plus tard de l'école fondée à Carrara pour former des sculpteurs.

Nous ne nous occuperons pas de quelques fabriques de cotonnades, de draperies communes, de toiles de chanvre ou de lin, confectionnées à la campagne par les paysans, à leurs heures de loisir; de poteries, etc., ne servant qu'à la consommation des habitants les moins aisés; elles n'offrent rien de particulier et, vu leur infériorité, ne sont pas en état d'exporter, ou du moins de mettre un poids appréciable dans la balance du commerce extérieur.

A Carpi, il existe une manufacture de chapeaux de paille; mais ils sont loin d'atteindre à la finesse de leurs voisins de la Toscane et même de Bologne et de Ferrare, qui, depuis peu, ont fait de notables progrès.

La fabrication du papier a plus d'importance, et le duché compte 10 papeteries contenant 18 cuves et produisant 1,800 balles du poids moyen chacune de 130 kilogrammes, qui représentent une valeur d'environ 180,000 francs et emploient 200 ouvriers, hommes, femmes et enfants. La qualité des produits est médiocre et au-dessous de ceux que fournissent les autres papeteries italien-

nes, qui pourtant sont elles-mêmes inférieures à celles de France, de Hollande et d'Angleterre. La quantité de chiffons de lin, de chanvre et de laine réduits en pâte est de 300,000 kilogrammes. Par défaut d'habile manipulation, ces fabriques consomment beaucoup plus de matière première qu'il n'en faudrait proportionnellement à la somme de leur production. Telles qu'elles existent cependant, elles se soutiennent et suffisent à la consommation du pays pour le papier commun. Quant à celui de meilleure qualité, il vient de la Toscane, de Parme et du Milanais. Il est tristement remarquable que cette imperfection se rencontre dans un pays où les chiffons sont le plus abondants, les campagnards ayant conservé l'habitude de se servir exclusivement de tissus de chanvre ou de lin; aussi sur 1,000,000 de kil. en vieux linge annuellement fournis par le duché, 700,000 environ passent en Toscane et en Lombardie, quoique l'exportation soit grevée de 5 francs par quintal. Mais ce qui se vend 10 à 12 à Modène vaut 20 à Livourne et 22 à Milan.

Si nous avons donné de si longs détails sur cette minime fabrication, c'est, ainsi que nous l'avons fait remarquer dans les précédents volumes, qu'elle montre le vice de beaucoup de manufactures italiennes; c'est-à-dire leur multiplicité et leur trop peu d'importance, qui ne permettent aucuns per-

fectionnements ; ainsi voilà 10 fabriques ne produisant chacune, en moyenne, que 23,000 kilogrammes de papier, tandis qu'une seule qui en fabriquerait 300,000 pourrait adopter les machines et les procédés nouveaux.



PRINCIPAUTÉ DE LUCQUES.



SURFACE DU PAYS,

CONSTITUTION, GÉOLOGIE, POPULATION.

Soumise aujourd'hui à un prince de la maison de Bourbon, jusqu'au moment où la succession du duché de Parme sera ouverte par la mort de l'archiduchesse Marie-Louise, souveraine usufruitière, la principauté de Lucques ne contient qu'une superficie de 328 milles de 60 au degré, soit 36 lieues et demie carrées, et, dans cet espace étroit, présente tous les aspects, toutes les expositions que peuvent offrir les terrains unis ou accidentés ; sa forme est celle d'un trapèze ayant à peine 6 myriamètres en longueur, 3 $\frac{1}{2}$ dans sa plus grande largeur, et 1 $\frac{3}{4}$ dans sa plus petite sur le littoral. C'est une espèce de bassin qu'entourent les sommités de l'Apennin aux limites des territoires mo-

dénois et toscan, et que traversent toutefois les raineaux qui se détachent de la chaîne principale; il se divise, par la nature du sol, en trois régions distinctes, appelées de la marine, du milieu et de la montagne. La première est une vallée de 6 milles en profondeur que termine au midi, sur les bords de la Méditerranée, un rivage de 3 en étendue; jadis presque entièrement marécageuse, elle fut desséchée et assainie, grâce aux soins infatigables, à la patience des cultivateurs et aux canaux d'écoulement. Mais la culture du riz, si avantageuse et en même temps si malsaine, commence à l'envenimer et à détruire l'œuvre salutaire de plusieurs générations. Il paraît certain que la mer couvrait cette vallée, il y a deux mille ans; mais les alluvions considérables de l'Arno et du Serchio à l'est; et de la Magra à l'ouest, que les courants rejettent sur la côte, exhausserent son niveau, et encore aujourd'hui elles font, à son profit et chaque année, reculer l'eau salée de 3 à 4 mètres.

La région du milieu est aussi un vallon, mais moins déprimé, élevé de 15 à 25 mètres au-dessus de la première, et les monts principaux qui l'enferment, savoir ceux de Santo-Allago, de Serra et de Pizzornà, arrivent à la hauteur de 871, de 915 et de 970 mètres; on voit qu'ils ne sont que d'un ordre secondaire. Quoique cette chaîne apennine soit presque entièrement composée de sable, de

schiste argileux et de calcaire compacte et stratiforme, on y voit cependant plusieurs variétés de brèches en marbres colorés, du blanc statuaire, de bons matériaux pour les constructions et des jaspes sanguins, vert et jaune, employés comme pierres dures à la confection des mosaïques; elle contient aussi des métaux. Il y a quatre-vingts ans que l'on trouva de l'or à Cassero et qu'on en frappa des doublons. A San-Cassiano des morceaux de plomb, sulfuré, granulé, ont donné 50 p. % de métal, et, si l'on s'est borné aux essais, c'est que probablement le filon n'était pas assez considérable pour permettre les frais d'un établissement; mais une mine de cuivre, nouvellement découverte à Mozzano, en 1844, promettait d'être plus fructueuse.

La troisième division de la principauté, la montagneuse, est ainsi nommée parce que c'est là que sont les pics les plus élevés. Les plus hauts, faisant partie de la chaîne longitudinale et parallèle à la Méditerranée, sont les Trepotenze arrivant à 1933 mètres, le Pisano à 1946, le Rondinajo à 1962; et la neige s'y arrête 6 à 7 mois, surtout aux pentes tournées vers le nord.

La température ne peut donc être partout la même dans une contrée dont les plans montent successivement; ainsi aux bords de la mer elle est moins froide de 2 degrés qu'au milieu de la se-

conde région, aux environs de la capitale, où le citronnier, plus délicat que l'oranger, a besoin de l'exposition du midi et de l'abri d'un mur ; là, rarement le froid descend à 4 degrés ; le maximum de chaleur est 27, et 12 exprime la moyenne du thermomètre de Réaumur.

Plusieurs ruisseaux traversent le pays ; mais il ne possède qu'un fleuve, le Serchio, ou plutôt un torrent (1), qui prend naissance dans la montagne sur les confins de Lucques et de Modène, et, coulant du nord à l'ouest, arrive à la mer après avoir parcouru 50 milles. Pendant les 30 premiers, à partir de sa source, sa pente, de 11 à 12 mètres par mille, équivalant à 30 par lieue, est cause, par les dépôts de terre et de cailloux qu'il entraîne, du continuel exhaussement de son lit et, par conséquent, de ses eaux en été, au moment de la fonte des neiges ; mais près de Lucques, dans la vallée Médiane, cette pente n'est plus que de 2^m,78. Endigué sur une partie de son cours, il sert à l'arrosement des environs de la capitale ; mais non constamment, car le canal appelé l'Ozzori, qui communique à l'est, au moyen d'un autre, avec l'Arno sur le territoire toscan, et à l'ouest avec le Serchio, ne reçoit de l'eau suffisamment que lors

(1) Quoique portant le même nom, ce petit fleuve n'est point celui qui féconde le Modénois et se joint au Pô.

des crues de ces deux courants. Le second, sujet à des débordements terribles et portant le ravage dans la contrée du milieu, est, au contraire, le bienfaiteur de la marine, en lui accordant d'abondantes irrigations au temps des fortes chaleurs. Alors huit canaux y apportent, en 24 heures, 325,301 mètres cubes d'une eau fécondante, et assurent annuellement deux récoltes aux cultivateurs. Un lac, celui de Bientina, de 17 milles de circonférence, est placé entre Lucques et la limite du grand-duché de Toscane. Il a été souvent question de diminuer sa surface, en y pratiquant des saignées d'écoulement et d'augmenter ainsi les terrains cultivables (1).

Cette surface, telle qu'on vient de la décrire, si petite, si accidentée et en grande partie couverte par l'Apennin, est pourtant celle de l'Europe qui contient relativement la plus nombreuse population, puisqu'elle montait, en 1843, à

(1) Cette opération serait liée à celle conçue en 1820 par l'habile architecte et ingénieur hydraulique Nottolini; elle consisterait à détourner le Serchio vers Ripafratta, et de le faire passer dans la fosse déjà existante de Filettole, que peu de travaux rendraient capable de le recevoir. Le lit du fleuve serait ainsi considérablement abaissé, mieux dirigé vers la mer, accourci de cinq milles, et d'un écoulement plus facile. Le danger des inondations, toujours plus menaçantes, et la force des choses obligeront tôt ou tard le gouvernement à exécuter ce projet ou tout autre arrivant au même but.

172,530 habitants, soit 4,734 par lieue carrée, population forte, active, éminemment industrielle, à quelque occupation qu'elle se livre, et en général douée de bonnes mœurs et d'un esprit religieux; mais avant de donner des chiffres, il faut révéler au lecteur la cause de ce nombre prodigieux d'individus et comment ils peuvent subsister sur un terrain si étroit, car la principauté n'a que deux villes de quelque importance, Lucques de 25,000 âmes et Viareggio de 6,000. Tout le reste est cultivateur et doit vivre du produit de ses champs. C'est surtout depuis 1799, que cette multiplication de l'espèce humaine a été extraordinaire, puisque de 1733 à 1807, l'augmentation ne fut, en 74 années, que de 8,486, tandis que, de 1807 à 1843, elle s'est élevée, en 36 ans, à 50,852.

Les principaux stimulants de cet accroissement inouï sont premièrement l'abolition, depuis 1799, des substitutions qui empêchaient les cadets de se marier, deuxièmement la consolidation des baux perpétuels ou à très-long terme appelés *livelli*, troisièmement la vente d'une riche portion des biens d'église, estimée à 6 millions et valant beaucoup plus, attendu qu'elle fut donnée à vil prix, comme on a toujours opéré dans les pays où des possessions du clergé ont été sécularisées (1); qua-

(1) Sans entrer dans la discussion de cette mesure financière,

trièmement, le perfectionnement des anciennes routes et la construction de nouvelles; et cinquièmement, beaucoup d'autres travaux publics entrepris et continués.

Par l'abolition des substitutions, une masse de biens-fonds, estimée à 25 millions, fut arrachée à la main-morte et put entrer dans la circulation. Par la perpétuité des *livelli*, il fut possible au fermier, ou plutôt à l'utile propriétaire, assuré désormais d'une tranquille possession, de mieux cultiver et de se livrer à d'autres améliorations. La vente des biens ecclésiastiques accrut beaucoup la division des terres et des petits fermiers, souvent même de simples journaliers devenus possesseurs et, stimulés par cette qualité nouvelle pour eux, tirèrent de leurs acquisitions le double et quelquefois le triple de ce qui pouvait revenir aux anciens propriétaires (1). Les communications, ouvertes en

et sans prétendre l'approuver, nous ne pouvons nous dispenser de montrer quelle influence elle exerça sur l'accroissement de la population. C'est un fait statistique qui s'est répété en plusieurs pays et qui a eu les mêmes conséquences.

(1) En général, le clergé ménageait les cultivateurs et passait des baux à bas prix; mais néanmoins les petits acquéreurs trouvèrent un grand bénéfice en achetant ses propriétés; car ils recueillirent, en travaillant avec leur famille, les trois parts que les grands fermiers étaient obligés de faire pour les frais de culture par valets à gages ou journaliers, pour le propriétaire et pour eux-mêmes. Voilà ce qui explique pourquoi, en France, partout où la

des lieux précédemment inaccessibles, excitèrent l'agriculture sur tous les points du pays et principalement dans les cantons montagneux, par la facilité de se débarrasser de leurs productions et par la valeur qu'elles ont acquise. Les travaux publics, en faisant circuler un numéraire enfoui jusqu'alors dans le trésor de prévoyance de l'Etat ou dans les caisses des particuliers, augmentèrent l'aisance générale, surtout dans les basses classes, et portèrent au mariage beaucoup d'individus qui, sous le précédent gouvernement, s'en seraient abstenus; mais à toutes ces causes d'un constant accroissement de population, il faut en joindre deux autres, moins efficaces peut-être, et dont néanmoins on doit tenir compte; savoir la vaccine, introduite à cette époque, et la promulgation du Code Napoléon, qui, en accordant aux femmes le même droit d'hériter qu'aux hommes, n'en condamne plus un grand nombre au célibat ou au cloître.

Les 172,530 habitants de la principauté formaient, en 1843, 30,142 familles, composées chacune en moyenne de 5 personnes 22 trentièmes; ce qui excède de beaucoup le nombre des autres familles européennes où l'on n'en compte ordi-

terre se vend en parcelles, les paysans peuvent les payer si chèrement. Le grand possesseur ne retire de ses biens-fonds affermés que 2 $\frac{1}{2}$ à 3 p. $\frac{1}{100}$, et eux obtiennent 6 et même 8.

nairement que 4 1/2 au plus. Les possesseurs de biens-fonds, y compris les fermiers à baux emphythéotiques, arrivaient au chiffre de 40,000 ; c'est, à peu près, sur quatre individus un propriétaire ou un fermier à très-long terme, considéré, sauf redevance, presque comme le maître du sol. Aussi la terre est-elle excessivement divisée, et en moyenne également le mille carré de 700 toises ou 1,400 mètres contient 125 parcelles, ne donnant que 4 arpents 2/9^{mes} par propriété ou emphythéose. C'est, sans doute, à cette extrême division que l'on doit l'incessante activité des cultivateurs, obligés de tirer tout le parti possible de la faible superficie de terrain livrée à leurs soins.

Parmi ces propriétaires on compte 105 familles nobles, descendant, pour la plupart, de l'aristocratie lucquoise jadis souveraine du pays ; elles sont encore celles qui possèdent les biens les plus considérables. Plus de 6,000 individus pratiquent les arts, les professions mécaniques ou travaillent aux manufactures, et tous les ans 4 ou 5,000 émigrent pour la Corse, les Maremmes toscans et les diverses contrées de l'Europe. Ceux qui prolongent leurs courses à l'étranger et y séjournent plusieurs années, exercent les industries de fumistes, de stucateurs, de mouleurs en plâtre, de peintres en bâtiments ou se font marchands de marrons de leur pays, jouissant d'une grande réputa-

tion et produits d'une culture lucrative; mais les émigrants qui vont cultiver les champs de la Corse, de la Sardaigne et des Maremmes, ou garder les moutons transumants, descendent tous de l'Apennin et ne louent leurs bras que pendant les mois d'hiver, alors que le rude climat des montagnes rend impossibles les travaux agricoles; ils reviennent fidèlement, au retour du printemps, payer leurs dettes ou déposer à domicile entre les mains de la *mogliata*, de leur femme, un modeste pécule. C'est une race d'hommes honnêtes et robustes. Leur nombre est de 2,500 à 3,000, et leur industrie assez fructueuse, relativement à ce qu'ils auraient pu gagner au milieu des frimats. Toutefois, à côté du bien, il existe toujours quelque mal en ce monde, et ces laborieux terrassiers contractent souvent, en des contrées malsaines, des maladies aiguës ou chroniques dont il résulte, pour la population virile des montagnes, une mortalité plus considérable qu'elle ne devrait l'être. Les habitants de la plaine, après de plus longues pérégrinations, rentrent aussi dans leur patrie pour y jouir d'économies péniblement amassées. En général, les Lucquois sont attachés au sol qui les vit naître, et y reviennent avec empressement. Cependant on prétend que quelques-uns, attirés par l'exemple des Gênois, s'établissent au Brésil et à Buénos-Ayres et y font fortune; alors, enchaînés par leurs

affaires, ils meurent loin du toit paternel. Environ 2,000 voyageurs visitent annuellement la principauté, soit par curiosité, et c'est le plus petit nombre, soit pour prendre les eaux minérales de Montecatini ou passer la mauvaise saison sous le beau ciel de Viareggio ; ils y laissent une masse de numéraire importante et en enrichissent graduellement le pays.

Toute la population lucquoise est répartie sur douze communes ; et il faut dire ici que par commune on n'entend point, comme en France, une ville ou un village, dont l'action administrative est restreinte à leur simple territoire, mais un chef-lieu dirigeant un canton ; c'est encore la cité romaine avec son *pagus*, un débris de l'antique organisation impériale et remontant même aux temps de la république. Le tableau ci-dessous donnera cette répartition pour 1843.

Lucques. . .	{ dans la ville.	24,970	} 64,963
	{ à la campagne.	39,993	
Capamosi. . .		38,877	
Viareggio. . .	{ dans la ville.	6,000	} 15,716
	{ à la campagne.	7,716	
Camajore. . .	{ dans la ville.	2,128	} 14,674
	{ à la campagne.	12,549	
Pescalia. . .		6,032	
Villa Basilica. . .		7,940	
Borgo.		8,610	
Bagno.		8,752	
Careglia.		4,587	
Galliciano.		5,557	
Montignoso.		1,850	
Minucoiano, ...		2,252	
TOTAL.		172,530	

Il n'est pas nécessaire de faire observer au lecteur, que les cantons les moins peuplés sont ceux des montagnes.

Le nombre des naissances fut, dans la même année, de 5,315, celui des morts de 3,755; l'augmentation de population de 1,560, et l'état des décès, rangés en catégories de divers âges, présente les chiffres suivants :

De la naissance à la 5 ^e année.	1,720
De 5 à 10	156
De 10 à 20	186
De 20 à 30	148
De 30 à 40	158
De 40 à 50	167
De 50 à 60	207
De 60 à 70	364
De 70 à 80	415
De 80 à 90	217
De 90 à 100 et plus.	37

La première et les trois dernières séries de ce tableau révèlent deux faits remarquables ; d'abord, à la première, le nombre excessif des enfants morts en bas âge depuis leur naissance jusqu'à leur cinquième année ; et ensuite combien les trois dernières attestent une longévité assez rare dans les climats chauds ; car plus d'un sixième des défunts a passé 70 ans et plus d'un dixième 80, 90 et même 100. Quant aux enfants de la première série, les philanthropes lucquois se sont justement émus de

sa mortalité si considérable, égalant presque la moitié des décès et 30 p. % des naissances, et ils ont demandé que le gouvernement s'appliquât à la diminuer par de sages mesures; car cette mortalité provient principalement de l'incurie des parents, surtout de ceux de la campagne qui, pendant les travaux des champs, abandonnent leur petite famille à elle-même; abandon, cause fréquente d'accidents ou de maladies par défaut de soins hygiéniques. On réclame donc la multiplication des crèches et des salles d'asile, et l'on doit dire que, dans ses prédications, le clergé des paroisses rurales recommande sévèrement aux mères de remplir leur devoir et enseigne les précautions à prendre pour conserver la vie aux nourrissons. C'est effectivement pendant la première année que la mort sévit le plus cruellement sur eux.

Depuis longtemps la population a sans cesse augmenté, d'abord assez lentement, ensuite avec plus de vitesse, et enfin rapidement à dater de la naissance du dix-neuvième siècle. En 1733, elle n'était que de 113,190 âmes, et cent ans après, en 1833, elle montait à 155,416 et s'était accrue de 42,224, c'est-à-dire de 4,220 en moyenne, par période décennale. De 1833 à 1843, le mouvement progressif ne s'est point arrêté, puisque cet intervalle de dix années a ajouté 17,114 au nombre des habitants.

Voici un tableau centennal à l'appui de ces assertions.

ANNÉES.	POPULATION.	NAISSANCES.	MORTS.	MARIAGES.
1755.	113,190			
1758.	118,000			
1781.	119,209			
1807.	121,678			
1818.	126,543			
1819.	127,895	5,917	2,638	1,437
1820.	129,513	4,453	2,797	1,353
1821.	132,045	5,124	2,706	1,197
1822.	135,173	4,735	2,909	1,175
1825.	136,927	5,149	2,998	1,103
1824.	138,698	4,938	2,851	1,150
1825.	Point de recensement pour ces deux années.			
1826.				
1827.	143,825	5,012	2,815	968
1829.	149,160	5,850	3,517	950
1830.	150,407	4,893	3,646	859
1831.	152,527	5,452	3,352	832
1832.	154,542	4,794	2,979	900
1833.	155,416	5,047	3,354	904
1845.	172,550	5,515	3,755	

NAISSANCES ET MORTS D'ENFANTS ILLÉGITIMES PENDANT QUINZE ANNÉES, SUR UNE MASSE DE 460 INDIVIDUS.

Années.	Naissances.	Morts.	Années.	Naissances.	Morts.	Années.	Naissances.	Morts.
1820.	172	80	1825.	113	56	1830.	117	45
1821.	155	76	1826.	114	55	1831.	115	45
1822.	192	85	1827.	120	53	1832.	125	53
1823.	151	74	1828.	125	59	1833.	138	42
1824.	145	66	1829.	116	56	1834.	116	33

De ces tableaux il ressort deux faits importants; le premier c'est qu'à mesure que la population augmente, les mariages sont moins nombreux; mais cette apparente anomalie est facile à expliquer; en effet les changements de lois, la vente des biens de l'Eglise, l'abolition des substitutions, et la consolidation des *livelli* ont principalement agi dans les premières années de leur promulgation et ensuite on est rentré dans l'état normal. Ainsi en 1819, sur 127,895 habitants, 1,437 unions légales et religieuses se sont formées, et, depuis ce temps, elles vont toujours en décroissant et tombent enfin, en 1833, à 904, bien qu'alors 155,416 individus peuplent la principauté. Le nombre des naissances reste à peu près stationnaire; mais la mortalité des enfants diminue, quoique trop considérable encore, comme on vient de le dire; et c'est d'où provient l'augmentation de la population, bien que les mariages soient plus rares, et comment s'explique ce premier fait, qui semble d'abord en contradiction avec les lois ordinaires, régissant la reproduction de l'espèce humaine, dans les états civilisés.

Du second fait, et en tirant des conséquences de ce qui se passe dans la totalité des habitants, d'après 460 individus, pris au hasard et pendant 15 années, on est autorisé à croire que le nombre des naissances illégitimes et surtout des décès s'aff-

faiblit d'une manière très-remarquable et progressive ; en 1820, on voit sur le tableau 172 naissances et 80 morts ; en 1826, elles s'élèvent seulement les unes à 114 et les autres à 53. Depuis cette époque, le chiffre des premières est à peu près fixé et ne varie que de quelques unités ; mais celui des secondes diminue sans cesse et, en 1834, descend à 33, c'est-à-dire qu'en 1820 il arrivait à près de la moitié des naissances, et qu'en 1834 il se réduisait à moins du tiers. C'est encore au perfectionnement de l'hygiène introduite dans les hospices et le pays que l'on doit cette heureuse différence. En 1820, sur deux habitants $\frac{2}{3}$, il naissait un enfant illégitime, et, en 1834, un sur quatre ; on ne peut attribuer cette diminution si considérable qu'aux progrès de l'instruction, de la morale, des idées religieuses et du bien-être répandus dans la contrée ; car ordinairement un accroissement de population et moins de mariages, en multipliant les célibataires, multiplie les bâtards.





AGRICULTURE.

Ainsi que vient de le montrer le chapitre concernant la population, la plus grande partie des habitants vit au milieu des champs et des produits de l'agriculture, portée à un haut degré de perfection; et, sans crainte d'être démenti, on peut affirmer qu'elle est une des premières de l'Europe, principalement dans la plaine, grâce à l'intelligence laborieuse des cultivateurs et aux irrigations, partout où il a été possible de les faire parvenir. C'est un magnifique spectacle que celui présenté par tous ces héritages, divisés en rectangles ordinairement de 200 mètres de longueur et de 150 en largeur, et admirables par l'ordre des cultures et le luxe de la végétation. Les berges des fossés, qui séparent les propriétés et reçoivent les eaux fécondantes, sont plantées de peupliers (*populus nigra*) soutenant les guirlandes de la vigne, et dans les terrains plus humides c'est le saule blanc (*salix alba*) qui remplit cet office. Près de Lucques, en arrière de ces vignobles aériens, si l'on

peut s'exprimer ainsi, le mûrier étale son riche feuillage et le milieu des carrés est généralement occupé par les deux espèces de maïs, le grand et le quarantin, et toutes celles des graminées ; le chanvre, les légumes y tiennent aussi leur place et couvrent le sol en toutes saisons. Les propriétaires obvient à la déperdition des sucs nutritifs, qu'entraîne cette continuelle végétation, au moyen d'abondants engrais, et appliquent à leurs travaux des méthodes et des assolements raisonnés. Enfin si la petite principauté de Massa, voisine de celle de Lucques, est regardée comme un jardin perpétuel, on doit, sans crainte d'erreur, appliquer la même qualification aux campagnes lucquoises, et ajouter que si leurs possesseurs jouissent de plus d'aisance, ils le doivent à l'union des travaux agricoles et industriels ; en effet, ils sont infatigables, toujours prêts à s'occuper, et lorsque les champs leur accordent quelques loisirs, on voit aussitôt les femmes filer le chanvre ou la soie et les hommes tisser la toile.

Malgré l'intérêt qu'inspire cette belle culture, nous entrerons dans peu de détails ; car, excepté l'olivier, propre aux versants méridionaux de l'Apennin, elle est, quant à ses divers produits, la même que celle des duchés de Parme et de Modène, et s'attache principalement aux prairies, au froment, à l'orge, au maïs, au lupin comme fourrage

auxiliaire, aux pommes de terre depuis quelques années et aux plantes textiles ; mais plus au chanvre qu'au lin. Nous voulons donc éviter les redites, ayant déjà traité le même sujet en décrivant les duchés précités. Toute la différence peut résulter du plus ou du moins d'habileté des cultivateurs, et, à cet égard, les Lucquois ne craignent aucuns rivaux, favorisés qu'ils sont par leur climat, leur aptitude et leur persistance au travail.

On ne peut révoquer en doute les progrès qu'a faits, dans le pays, la science agricole, en voyant l'augmentation constante du bétail de l'espèce bovine et la beauté de beaucoup de sujets. En 1839, le nombre des bœufs et vaches s'élevait à 4,200 et c'était le double de celui existant en 1799 ; il s'accroît toujours, et en 1845 on l'estimait à 5,000 et peut-être encore plus haut, augmentation témoignant en faveur des bonnes méthodes d'éducation, d'engraissement des bestiaux, et perfectionnement remarquable, car l'extrême division des terres s'oppose ordinairement à ce qu'on obtienne cet heureux résultat, qui semble plutôt le partage de la grande propriété.

La culture des céréales est pareillement en progression, quoiqu'elles ne suffisent pas à la consommation et qu'on soit obligé d'en tirer de l'étranger ; et ce qui le prouve, c'est que, malgré l'accroissement de la population et l'inévitable dépréciation

du numéraire, le prix du froment est resté, en moyenne, stationnaire; sans doute de bonnes ou de mauvaises récoltes y ont introduit de notables variations, et neuf fois, dans l'espace de 50 ans, il est monté à 10, à 11, à 12, à 13 et à 14 livres (1) le *stajo*, répondant à litres 24-4299; mais pendant ces 50 années on voit reparaître 22 fois le taux de 5 livres et une fraction, et il est à remarquer que la mercuriale, dont ces chiffres sont extraits et qui comprend un si long intervalle de temps, commence par le prix de 5 livres 12 sous et finit par celui de 5 livres 14 sous (2). Pour l'édification du lecteur, nous donnerons ce document à la fin du chapitre. Parmi les graminées, le riz, heureusement longtemps négligé, acquiert depuis quelques années de l'importance dans la contrée maritime, et si c'est au profit pécuniaire des habitants, c'est, à coup sûr, au détriment de leur santé. Tous les économistes philanthropes du pays déplorent l'introduction d'une culture amenant avec elles les fièvres endémiques.

Les derniers contreforts de l'Apennin, environnant la plaine, sont également revêtus de riches

(1) La livre lucquoise équivaut à 75 cent.

(2) Il a été également prouvé, à la chambre des députés, en 1832, lors de la discussion de la loi des céréales, qu'en moyenne leur prix était le même en France depuis quatre-vingts ans. Les défrichements et une meilleure culture en sont la cause.

plantations. A leurs pentes inférieures, la vigne étend, aux limites des héritages, ses longs sarments horizontaux sur l'orme et l'acacia; et, au milieu des champs, l'olivier est planté en files à distance de 15 mètres, pour laisser croître les céréales sous l'influence des rayons solaires; en sorte que la même terre donne trois récoltes annuelles. Plus haut règne le châtaignier, et, à une plus grande élévation encore, dans la montagne, prospèrent les bois de chauffage et de construction. Parmi les végétaux arborescents, trois espèces, le mûrier, habitant la plaine, l'olivier, qui prend des proportions extraordinaires sous cet heureux climat, et le châtaignier, aimant un air plus frais et plus raréfié, contribuent éminemment à la richesse du pays et reçoivent des soins spéciaux et bien entendus.

Le produit le plus important du pays est celui qui provient de l'olive, et l'huile qu'elle donne est légère et aromatique; celle de première qualité se recueille dans un rayon de cinq à six milles autour de Lucques, et son exportation considérable, eu égard à l'exiguité du territoire, dépasse quelquefois un million de francs. On la regarde, à bon droit, comme la meilleure de l'Italie; fort recherchée, même sur les marchés de l'Amérique, son principal débouché est cependant au nord de l'Europe, où elle remplace souvent l'huile d'Aix. Près

de la mer, l'olivier ne donne plus que des qualités inférieures, ordinairement employées par les savonneries. Serait-ce que les terrains maritimes, longtemps ensevelis sous l'eau salée, leur communiquerait une âcreté qu'on ne peut corriger? Nous n'avons pu avoir aucun renseignement à cet égard, malgré les plus minutieuses recherches.

La récolte de la soie est assez considérable, pas autant néanmoins qu'elle pourrait l'être, car l'olivier envahit les collines où le mûrier prospérerait, témoins ceux de nos départements du Gard et de l'Ardèche s'élevant jusque sur les montagnes de médiocre hauteur et donnant des fils de meilleure qualité que ceux provenant de la plaine. Il sort de cette précieuse matière 5 à 6,000 kilog. valant 250,000 à 300,000 fr., et le surplus sert aux métiers de soieries établis à Lucques et qui prennent depuis quelque temps une assez notable extension, comme on le verra tout à l'heure.

Plantée dans un terrain et à une exposition favorables, la vigne donne un raisin sucré et parfumé; mais la liqueur qui en provient est médiocre; car la bonne manière de la faire est pratiquée par bien peu de vignerons en Italie. Pour la colorer, on laisse durer trop longtemps la fermentation, quelquefois 12 et 15 jours, et l'alcool s'échappe. Aussi, en général, ces vins ne peuvent se conserver.

Les hautes collines et les montagnes sont cultivées partout où la terre le permet. Cependant la méthode d'alterner la semence et la jachère y est malheureusement trop en usage, et forcé quelquefois par la difficulté de se procurer de l'engrais, le porc et la chèvre vagabonde, presque les seuls animaux domestiques de ces localités, ne pouvant remplacer celui que donne l'espèce bovine; la véritable ressource des habitants de l'Apennin est donc celle que leur procure le châtaignier. Cet arbre couvre la plus grande partie des hauteurs. Une variété greffée produit les beaux marrons de Lucques exportés dans presque toute l'Europe, mais en quantité qu'il n'a pas été possible d'évaluer, attendu qu'ils sortent presque tous par le port de Livourne et se confondent avec l'exportation toscane du même fruit. Quant aux châtaignes, gardées en coque ou réduites en farine, elles servent à la nourriture des Lucquois et principalement des montagnards, qui la mêlent au lait de chèvre et dont le régime nutritif a beaucoup d'analogie avec celui des régnicoles de nos départements de la Creuse et de la Corrèze, dont la châtaigne est aussi la base de leur alimentation (1).

(1) On prétend, peut-être à tort, que dans ces départements cette nourriture donne au tempérament de ceux qui en font un

La limite de la végétation des oliviers et de la vigne est à 570 mètres au-dessus du niveau de la mer ; celle des châtaigniers à 850. Plus haut on voit de magnifiques bois de hêtres ; mais ils s'arrêtent à 1,500 mètres, et, passé cette élévation, aucun végétal ligneux ne peut vivre. Cependant les forces de la production ne sont point éteintes, et jusqu'à 16 et 1,700, de vertes prairies étendent encore leurs tapis d'émeraude.

Voici maintenant le tableau des prix du froment pendant un demi-siècle.

ANNÉES.	LE STAJO.		ANNÉES.	LE STAJO.		ANNÉES.	LE STAJO.	
	liv.	sous.		liv.	sous.		liv.	sous.
1783.	5	12	1800.	14	10	1817.	9	15
1784.	6	8	1801.	14	»	1818.	7	9
1785.	5	16	1802.	11	14	1819.	6	8
1786.	5	14	1803.	8	4	1820.	7	5
1787.	5	16	1804.	9	4	1821.	6	13
1788.	6	14	1805.	9	5	1822.	6	4
1789.	7	2	1806.	8	»	1823.	5	16
1790.	6	8	1807.	7	4	1824.	4	12
1791.	6	»	1808.	6	17	1825.	4	10
1792.	6	14	1809.	6	18	1826.	5	11
1793.	8	10	1810.	11	17	1827.	6	2
1794.	8	2	1811.	12	»	1828.	7	7
1795.	8	16	1812.	10	7	1829.	5	15
1796.	8	18	1813.	8	15	1830.	6	»
1797.	7	6	1814.	10	4	1831.	6	12
1798.	8	8	1815.	12	12	1832.	5	14
1799.	13	6	1816.	13	4			

constant usage quelque disposition à l'œdème et de la lenteur dans les fonctions de l'intelligence. A Lucques, elle ne produit point



MANUFACTURES, COMMERCE, ROUTES.

Si le plus grand nombre des habitants de la principauté se livrent à l'agriculture, cependant une partie d'entr'eux s'adonne, ainsi que le chapitre précédent l'a déjà fait connaître, au travail des manufactures, et le pays possède assez d'établissements industriels pouvant subvenir à ses réels besoins, et même satisfaire aux demandes du luxe.

Au premier rang, il faut placer la filature des soies et les fabriques de soieries; quoique déchues, non sous le rapport de l'art, mais sous celui de la quantité des produits, à cause de la concurrence, elles soutiennent encore leur ancienne réputation, née, à ce que l'on croit, au onzième siècle et portée à son apogée aux quatorzième et quinzième (1).

cet effet sur les montagnards, race vigoureuse et active. Sans doute le climat exerce une influence favorable.

(1) Aux quatorzième et quinzième siècles, le commerce des soieries avait pris à Lucques une telle importance, que les fabri-

Lucques était alors riche et puissante, grâce à ses habiles ouvriers ; mais plusieurs de ses fabricants , ou proscrits par les factions, sans cesse renaissantes, ou fuyant les troubles et les suspensions des affaires qu'ils entraînent toujours avec eux, vinrent s'établir à Lyon. De là cette noble industrie se répandit aussi à Nîmes, à Avignon, à Saint-Etienne, et les filles grandirent aux dépens de leurs mères ; pourtant il existait encore, en 1530, 3,000 métiers dans la ville ou sa banlieue, et, en 1614, ils étaient réduits à leur minimum ; mais sous le gouvernement de la princesse Elisa Bacciocchi, sœur de l'empereur Napoléon, cette manufacture reprit une vigueur nouvelle et se trouve maintenant en progrès. Nous avons vu des ameublements sortis des ateliers lucquois qui peuvent soutenir la comparaison avec les plus beaux de Tours et de Lyon. Parmi ces établissements il faut citer celui de MM. Burlamacchi et Donati, se livrant à la double fabrication des étoffes de laine et de soie ; ces dernières, surtout, y arrivent à un haut point de perfection. Les métiers à soieries sont actuellement au nombre de 8 à 900 et emploient environ 3,000 ouvriers, en y comprenant tous ceux qui coopèrent à ce genre d'industrie.

cants de cette république, outre de grands privilèges obtenus à Montpellier, à Paris et à Bruges, possédaient celui d'avoir des consuls et des juridictions particulières dans ces trois villes.

Le tissage de la laine est aussi cultivé avec succès, non-seulement par MM. Burlamacchi et Donati, mais par d'autres concurrents. Outre ces deux espèces de tissus, on doit faire mention des futaines, des bordati (toiles rayées) et autres étoffes de lin, de chanvre et de coton servant à la consommation intérieure. D'autres fabriques, comme celle des bonnets de lainage et des couvertures de fil et en cotonnade, ont étendu leur commerce à l'extérieur. On compte aussi celles de papiers, de chapeaux de feutre et de paille, de verreries, de laminage de fer, de fonderies de cuivre et autres métaux, de poteries, de fourneaux en terre et de toiles à voiles. La plupart de ces fabriques sont établies sur une bien petite échelle ; est-ce un germe qui se développera, suivant que les temps seront plus ou moins propices ? Il faut l'espérer. Voici celles qui occupent le plus d'ouvriers.

Fabriques	{ da soieries.	3,000
	{ de draps et lainages.	900
	{ de papiers.	500
	{ de laminage de fer.	700
	{ de cotonnades et toiles de lin.	1,200

Pour les toiles à voilés et celles de chanvre, destinées à la consommation du peuple, on ne peut savoir combien d'individus s'emploient à les tisser, les métiers étant répandus dans la campagne et occupés par les paysans dans les heures de loisir.

La fabrication des chapeaux de paille a pris une assez grande extension, depuis que les coiffures de cette matière élégante et légère sont devenues d'un usage si fréquent, même pour les hommes. Et qu'il soit permis de renouveler ici le regret et l'étonnement exprimés au premier volume de cet ouvrage, en nous occupant des tissus pareils fabriqués en Toscane. Comment se fait-il que l'espèce de graminée, qui en est la base et qui prospérerait sous le climat et dans les terrains analogues de la Provence et du Languedoc, n'y ait pas été introduite par nos cultivateurs et utilisée par nos industriels? Quelques ouvrières, attirées dans ces départements, suffiraient pour y former des élèves et nous doter d'une industrie, dont les produits étrangers sont entrés en France, en 1844, selon nos états de douanes, pour une valeur officielle de 3,965,211 fr., et en 1845, de 5,203,236 (1).

Il est aussi une autre observation, déjà faite et qu'on doit rappeler encore, au sujet de cette multiplicité de petites entreprises du même genre

(1) Ces chapeaux, dont la matière première vaut à peine 1 fr., montent quelquefois en Toscane à des prix énormes par la main-d'œuvre. Il n'est pas rare d'en voir, d'une finesse extraordinaire, arriver à 5 et 600 fr. On en cite qui ont été vendus 2,000, et l'on prétend qu'une princesse russe en a payé un 5,000. Leur valeur moyenne, dans les bonnes qualités ordinaires à tresses cousues et enfilées, prises en fabrique, est de 15 à 16 fr.

amoncelées sur certains points de l'Italie et préjudiciables à la bonne fabrication. Ainsi quand on voit, dans la seule principauté de Lucques, 30 papeteries n'employant entre elles que 500 ouvriers, c'est-à-dire en moyenne 17 pour chacune, il est impossible de ne pas penser que des établissements si restreints, que les bénéfices si étroits qui en résultent s'opposent à leurs perfectionnements. Aussi les faits répondent-ils à la théorie favorable aux grandes manufactures, car, en général, les papiers italiens sont de la plus médiocre qualité.

En résumé, l'industrie séricicole, celle des étoffes de soie et la production des lainages vont en progressant. Les bonnets de la fabrique Donati jouissent d'une réputation si étendue, en Afrique et dans le Levant, que cette maison ne peut souvent suffire à toutes les demandes qui lui arrivent de Tunis et de la Syrie. Les rapports avec notre colonie africaine augmentent chaque jour. D'autres industries sont encore en germe, comme on vient de le dire ; mais l'impulsion est donnée ; elles font de louables efforts pour se développer et grandir, et le pays leur en offre la facilité par ses nombreux cours d'eau, force motrice qui ne coûte rien et constante, puisque la rigueur du froid ne l'enchaîne jamais sous cet heureux climat. Il est donc permis de croire que les manufactures prendront, sur le territoire lucquois, une assez grande exten-

sion, et cette croyance se déduit du naturel intelligent et laborieux des habitants, du bas prix de la main-d'œuvre et de l'exubérance de la population augmentant sans cesse; bientôt, faute d'emploi dans la campagne, on verra celle-ci contrainte à demander de l'occupation à l'industrie. Déjà la plaine, trop peuplée, ne peut accorder du travail hivernal aux montagnards, quoique les cultures s'y succèdent sans interruption. De là les émigrations dans les Maremmes toscans, en Corse, en Sardaigne, et maintenant jusqu'en Algérie, émigrations qui cesseraient si des hommes actifs et vigoureux, au lieu d'aller chercher du pain en des pays éloignés et souvent malsains, pouvaient l'obtenir sans s'éloigner du foyer paternel.

Quant au commerce d'importation et d'exportation, il se divise en maritime et terrestre. Le premier est partagé en direct et indirect, selon qu'il suit la route de Viareggio, seule rade que possède le littoral de la principauté, ou de Livourne appartenant à la Toscane. Le commerce direct est minime; les matières qu'il exporte sont l'huile, les fruits, les grains, principalement le maïs, les légumes et autres articles analogues. Celles introduites par mer consistent en poissons salés, charbon, vins, denrées coloniales et quelques objets manufacturés.

Le commerce terrestre se concentre à Livourne, car on transporte peu de marchandises de Viareg-

gio à Lucques, attendu que, pour aller de cette ville à la capitale, il faut passer le mont Chiesa et que le charroi y est difficile et coûteux. Evaluant la dépense et craignant le temps perdu, les négociants lucquois préférèrent prendre la voie de Livourne, toujours en plaine et n'offrant que la même distance. Il arrive de là que le commerce maritime semble être terrestre parce qu'il se dirige sur un port toscan et qu'il en revient. L'exportation consiste en huile, soie, soieries, bonnets, couvertures et autres tissus de laine et de coton. L'importation se compose, pour la plus grande partie, de denrées coloniales, salaisons, quincailleries, divers produits manufacturés et autres articles étrangers, mais de peu d'importance.

L'importation générale est à peu près de 6,000,000 de livres lucquoises.

L'exportation, seulement de. 2,600,000 à 3,000,000.

Ses objets principaux sont :

L'huile. 1,000,000.

La soie et soieries. 350,000 à 400,000.

Bonneterie, cotonnades, lainages 250,000 à 300,000.

Objets divers. 1,000,000 à 1,400,000.

Si ces données sont exactes, il en résulte en apparence que la consommation des produits étrangers coûte, en moyenne, à chaque habitant 34 livres, soit en francs 26 fr. 50 cent.; et qu'il contribue à l'exportation, également en moyenne, pour 15 à

17 livres, ou de 11 fr. 25 cent. à 12 fr. 75 cent. Mais il faut faire observer que l'importation doit être plus considérable que les chiffres ne l'indiquent, à cause de la contrebande difficile à empêcher, dans une contrée montagneuse, avec les Etats limitrophes. Il paraît surtout que celle du tabac est très-active. D'autre part, la différence, si considérable, qui existe officiellement entre la sortie et l'introduction des marchandises, et qui semblerait devoir appauvrir le pays, est certainement compensée par un trafic journalier de volaille, beurre, œufs, fruits, légumes, châtaignes, etc., se faisant aussi en fraude au profit du Modénois et de Livourne, ville de 70,000 âmes et située, ainsi que Pise, à peu de distance des frontières lucquoises. Il est encore une autre compensation peut-être, c'est celle du numéraire que des milliers d'ouvriers rapportent, tous les ans, après leur émigration de plusieurs mois; on doit y ajouter celui versé par le grand nombre d'étrangers fréquentant les eaux thermales de Monte-Catini, ou passant l'hiver à Viareggio pour jouir de la beauté du climat. S'il est impossible de savoir à combien montent les sommes diverses, dont la douane ne peut tenir compte, on doit néanmoins en conclure qu'elles rétablissent, au moins à peu près, l'équation, car l'intérêt de l'argent n'augmente pas et tend plutôt à diminuer.

Nous ne dirons rien ici sur la marine, qui d'ailleurs est d'une bien faible importance ; et, pour ne pas faire un double emploi, nous remettons à nous en occuper lors de la description de Viareggio.

La bonne viabilité étant un des éléments de l'agriculture et du commerce, par la facilité qu'elle procure aux transports, il faut s'occuper un instant de l'état des voies de communication. Les routes principales sont bien entretenues, et la royale, longeant la Méditerranée, allant de Carrara à Lucques et se prolongeant ensuite de la capitale aux confins de la Toscane, a été habilement établie et défilée au milieu d'après montagnes présentant aux ingénieurs beaucoup d'obstacles à surmonter. Il en est de même de celle conduisant aux eaux thermales. En général aussi on a perfectionné les chemins vicinaux.

Depuis dix-huit mois que nous avons quitté Lucques, une entreprise, qui se préparait lors de notre départ, vient de se terminer avec une étonnante rapidité, et nous allons communiquer au lecteur les détails que nous donnés à ce sujet notre correspondance. C'est l'achèvement du rail-way se dirigeant de la capitale sur Pise, et construit, avec économie et solidité, par M. l'ingénieur Poplmayer. Ce chemin commence près des murs de Lucques, et à 4 milles et $\frac{1}{2}$, entre en Toscane ; après avoir parcouru une égale distance, il arrive aux bains

de Santo-Juliano et de là se dirige sur Pise. Les voitures sont élégantes, commodes et les wagons de troisième classe couverts et fermés avec des tentures en cuir. Les prix modérés répondent à ceux du chemin toscan de Léopold; savoir 15 centimes par mille italien de 1,400 mètres pour la première classe, 10 pour la seconde et 7 pour la troisième. L'ingénieur a établi les gardiens et les signaux avec beaucoup de soin et de prévoyance, surtout dans les courbes que la conformation du terrain rend très-fréquentes, et la vitesse est modérée à cause de ces mêmes courbes; cependant on franchit les 12 milles de ce rail-way en 24 minutes, y compris 2 de station. Ce chemin est le premier, parmi ceux en activité en Italie, passant d'un Etat à un autre; aussi a-t-il exigé des dispositions pour régler les affaires de douanes, qui l'ont été avec simplicité et sans fatiguer les voyageurs qu'on ne visite qu'à la station, s'ils y descendent, et à l'extrémité de la ligne; mais il paraît que le transport des marchandises exigera de nouvelles mesures.

Telle est la statistique matérielle, et bien incomplète sans doute, d'une contrée dont l'étendue tient si peu de place sur la carte italienne, mais habitée par un peuple laborieux, intelligent, de mœurs pacifiques et cherchant principalement son bien-être dans les travaux agricoles, qui, plus que tous les autres, portent à l'ordre et à la modération

des désirs : presque tout le monde y est propriétaire. Si le perfectionnement social y marche avec circonspection, il n'avance pas moins, et, pour être mesurés, ses progrès n'en sont que plus certains, puisqu'ils résultent, sans secousses, de l'action du temps et de la raison. Les établissements philanthropiques, les hospices, la maison des aliénés, le dépôt de mendicité, la haute instruction, plusieurs entreprises d'utilité publique en fournissent la preuve, et Lucques est une des premières villes de la Péninsule où la vaccine fut introduite. En somme, ce pays, exempt, depuis des siècles, de grandes perturbations, quoiqu'il ait changé de souverain et de constitution, a généralement un air d'aisance et de bonheur, et certainement il a gagné à ne plus être soumis au pouvoir de l'oligarchie.

Bien que la pièce suivante, publiée par le colonel Serristori, et plus anciennement par Mazzarosa, historien de Lucques, n'ait aucun rapport avec la statistique, nous croyons cependant devoir la faire connaître au lecteur ; car elle est curieuse et confirme deux faits non contestés. Premièrement, combien il en coûtait jadis, et il en coûte quelquefois aussi, dans nos temps modernes, aux petits États, entourés de puissants voisins, pour conserver leur

liberté, leur indépendance, et encore ont-ils fini presque tous par succomber ; secondement, la puissance merveilleuse de l'ordre et de l'économie réparant, assez promptement même, tant et de si notables pertes.

DONS ET CONTRIBUTIONS

PAYÉS PAR LE GOUVERNEMENT DE LUCQUES AUX FRANÇAIS ET AUX IMPÉRIAUX POUR SAUVER L'EXISTENCE DE LA RÉPUBLIQUE.

Années.			
1494.	Don à Charles VIII à son passage à Lucques	ducats . . .	40,000
1496.	Au même, pour la restitution, à la république, de Pietra-Santa et de Montrone qu'il avait conquis. . .	florins d'or.	27,000
1500.	A Maximilien, roi des Romains. . .	id.	25,000
1509.	Au même, pour la ligue de Cambrai.	id.	9,200
1522.	Don à l'empereur Charles Quint. . .	id.	10,000
1522.	A deux agents d'affaires du même souverain.	id.	2,500
1523.	Aux mêmes agents.	id.	12,000
1524.	Don au roi de France François I ^{er} . .	id.	12,000
1525.	A Charles de Bourbon, général de l'armée impériale.	ducats d'or.	12,000
1544.	Don au général des impériaux. . .	écus d'or. .	4,000
1565.	Don à l'empereur Maximilien II pour la guerre contre les Turcs.	id.	15,000
1658.	Payé à l'Espagne pour la guerre contre la France.	florins . . .	20,000
1661.	Payé à l'empereur Léopold I ^{er} pour la guerre contre les Turcs. . . .	id.	20,000
1664.	Comme ci-dessus.	id.	20,000
1683.	Comme ci-dessus.	id.	20,000
1707.	A l'empereur Joseph I ^{er}	id.	15,000
1795.	Payé à l'Autriche pour la défense de l'Italie	écus lucq. .	9,000
1796.	A l'armée française, 2,800 fusils. .	"	
1796.	A un étranger qui promettait de faire respecter l'indépendance de Lucques par les Français.	sequins. . .	70,000

Années.			
1797.	Participation forcée à un emprunt de la république cisalpine.	livr. tourn.	103,000
1798.	Au général Berthier, à titre d'emprunt.	<i>id.</i>	400,000
1798.	Don au général Berthier.	<i>id.</i>	200,000
1798.	Payé au général Brune (1).	francs . . .	800,000
1798.	Donné au général Serrurier.	sequins. . .	5,000
1798.	Payé au général Joubert (2).	livr. tourn.	2,000,000
1799.	Valeur de 120 canons de bronze pris par le général autrichien Kléau.	francs . . .	836,000
1800.	Au général Masséna (3).	<i>id.</i>	900,000
1800.	Cadeau pour le général Murat.	<i>id.</i>	58,000
1802.	Don gratuit à Salicetti, commissaire français.	<i>id.</i>	618,000

Il est une remarque à faire sur les sommes exprimées dans ce tableau ; c'est qu'à partir de 1494 jusqu'en 1638, si l'on prend une moyenne pour ces 144 années, le numéraire que Lucques a payé, dans cet intervalle de temps, avait alors, à cause de la dépréciation toujours constante des métaux précieux, et relativement à sa valeur actuelle, une importance au moins quatre fois plus grande que celle accusée par les chiffres. Ce qui n'aura pas sans doute échappé au lecteur, c'est l'énormité des cinq contributions imposées par nos généraux ou leurs agents dans la seule année 1798, et montant

(1) On fut obligé, pour satisfaire à ce paiement, de fondre l'or et l'argenterie des églises, de l'État, des particuliers, et de recourir aux emprunts forcés.

(2) 700,000 furent payées par le trésor, et 1,300,000 par la noblesse.

(3) Payés entièrement par la noblesse.

à 3,460,000 fr. Le sequin étant évalué à 12 fr., en total, depuis 1796 jusqu'en 1802, la France a coûté au petit état de Lucques, moins riche et moins peuplé qu'il ne l'est maintenant, 6,016,700 francs. C'était payer bien cher une liberté promise, servant de prétexte, et qui dans le fait ne fut jamais accordée. Même pendant l'éphémère existence d'une république démocratique, les serres de l'aigle française se firent toujours sentir.



ADMINISTRATIONS.



ADMINISTRATION RELIGIEUSE.

Elle comprend un archevêque, celui de Lucques, et ses deux suffragants, les évêques de Massa et de Carrara, dont les sièges épiscopaux sont situés sur le territoire de Modène, 4 cathédrales ou collégiales (1); 273 paroisses dotées par une im-

(1) Plusieurs églises, en Italie, ont le titre de cathédrales, quoi-

position régulière que payent les particuliers ou les communes et provenant d'obligations, reposant comme garanties sur des emphytéoses, et 2 séminaires. Le nombre des couvents s'élève à 25, savoir 11 d'hommes et 14 de femmes.

Le personnel du clergé et des corporations religieuses se composait ainsi en 1843 :

Prêtres remplissant les fonctions sacerdotales. . . .	690
Clercs	412
Moines et frères servants.	397
Religieuses et sœurs converses.	425
TOTAL.	1,924

nombre qui répond à 1 et 1/9 pour ‰ sur la totalité de la population.

Sous le gouvernement impérial, car la princesse Elisa n'était en réalité qu'un prête-nom, on mit en vente les biens ecclésiastiques, et, en 1818, on restitua aux églises une valeur de 11,000,000 de livres lucquoises, soit 9,250,000 francs, en propriétés nationales non encore aliénées. La plus grande partie de ces biens, devenus domaniaux, fut donnée aux couvents, mais seulement en usu-

qu'elles ne soient point situées au lieu où est le siège de l'évêque. Ce ne sont, en réalité, que des collégiales; c'est-à-dire qu'elles ont un chapitre de chanoines. En France, les églises de Saint-Just, de Saint-Paul, à Lyon; de Brioude, en Auvergne, etc., étaient des collégiales.

fruit; cependant l'extinction de 9 monastères fut maintenue.

° Avant 1805, époque où l'ancien gouvernement tomba sous un décret de Napoléon, il existait 32 couvents; 15 d'hommes, 17 de femmes. La valeur de leurs terres et bâtiments dépassait de 16,000,000 de livres (12,000,000 de fr.) celle d'aujourd'hui et montait à 33,750,000 livres (25,312,500 fr.); il en résultait, d'après le cadastre, que les possesseurs ecclésiastiques étaient presque le tiers de toute la propriété foncière.

L'ancienne loi de 1764, rendue par le sénat souverain de Lucques, défendant d'acquérir des biens de main-morte sans autorisation, n'est plus en vigueur; ainsi les propriétés territoriales du clergé et surtout des ordres monastiques peuvent s'accroître sans limites, en principe, il est vrai, mais non en fait; car la division extrême du sol, et l'attachement du paysan à la part qu'il en possède, rend les acquisitions coûteuses et fort difficiles.

ORGANISATION JUDICIAIRE ET COMMUNALE.

Une cour suprême, divisée en sections civiles et criminelles, réside à Lucques. Au-dessous de cette cour d'appel siègent un tribunal civil de première instance et un tribunal de commerce.

Le pays est divisé en juridictions correspondantes aux circonscriptions communales, dont nous avons déjà donné les noms et la population, et c'est au chef-lieu de chaque canton qu'est placé un juge unique chargé de rendre une justice sommaire et de la première instruction des affaires. Sur beaucoup de points, leurs attributions touchent à celles de nos juges de paix. A Lucques cette magistrature n'existe pas, et à Montignoso c'est le gonfalonier qui en exerce les fonctions. On n'a pas cru qu'il fût nécessaire d'établir un juge pour une commune qui ne compte que 1,800 âmes.

Voici un document déjà ancien sur le nombre des hommes d'affaires vivant en grande partie des débats portés devant la justice et publiés par Serriatori; quoique remontant à 1833, nous croyons devoir le reproduire parce qu'on peut en tirer des inductions sur le caractère national. On comptait alors dans la principauté :

51 avocats; savoir :	{ 8 non exerçant.
	{ 18 employés par le gouvernement.
	{ 25 plaidant.
49 avoués.	{ 3 employés par le gouvernement.
	{ 46 exerçant.
56 notaires.	{ 2 non exerçant.
	{ 34 exerçant.

C'est donc 105 hommes de robe en exercice et 1 par 1,580 habitants, ce qui paraît trop considé-

rable, surtout pour les notaires, dans un pays où, la main-morte existant, les mutations de propriétés foncières semblent devoir être à proportion plus plus rares qu'en d'autres contrées. Cependant, d'après le tableau des jugements, rendus à cette époque en matière civile, il paraît que les avocats et les avoués ne manquent pas d'occupation et que les Lucquois, bien que gens d'ordre et de mœurs douces, sont processifs. Probablement la grande division du sol et les partages entre tous les membres de la famille en sont la cause. Le même effet a été produit en France par la même législation, en de certaines provinces, lorsqu'elles passèrent du droit coutumier, favorisant l'ainé, sous l'empire du nouveau code. En cette année 1833, et pour une population seulement alors de 155,000 âmes, les juges communaux avaient prononcé 2,584 jugements; le tribunal de première instance 957, celui de commerce 762 et la cour d'appel 164; sans compter les travaux de cette cour, qui se confondent avec ceux des autres tribunaux, c'est donc 3,303 procès intentés, autant de causes plaidées ou portées devant le magistrat cantonal et une par 50 individus. Les jugements en simple police se sont élevés à 122, les correctionnels à 310 et les criminels à 56. C'est pour ces derniers 1 sur 2,780 habitants, et pour les correctionnels 1 sur 532.

L'administration communale est peu compliquée, et en quelques mots on la fera connaître; elle ressemble à celle de la Toscane et des contrées voisines. Chaque commune est administrée par un gonfalonier et quatre anciens, remplissant les fonctions d'adjoints, excepté à Lucques où ils sont au nombre de six. Leurs obligations sont les mêmes que celles de nos maires. Ils veillent à la rentrée des fonds communaux, à leur emploi, à l'entretien des chemins, à l'exact payement des curés, aujourd'hui, à la charge des habitants et enfin à l'acquittement de toutes les dettes obligatoires. Les sections de communes ont un président et la réunion de ces présidents compose le conseil de la communauté. Le pouvoir municipal a été, à toutes les époques, tellement dans les mœurs italiennes, et a eu une influence si grande sur tous les événements politiques de la Péninsule, au moyen-âge, qu'en général, et, sauf quelques différences peu importantes dans la forme et les attributions, l'exemple et l'expérience ont donné beaucoup de similitude à ces diverses institutions.

Il existe, réparti dans les cantons, un service de santé qui se compose

De médecins	34
pharmaciens	40
médecins-chirurgiens	2
chirurgiens	59

De sages-femmes.	21
dentistes.	2

obligés de donner des soins gratis aux indigents.

FORCE ARMÉE.

Elle consiste en

Un bataillon de ligne.	500 hommes.
Gendarmes à pied et à cheval.	150
Canonnières et gardes-côtes.	60

On comprend qu'elle n'est destinée qu'à maintenir l'ordre public ; mais, en cas de besoin et de troubles graves, on peut lui adjoindre 2,000 hommes de garde civique, enrégimentés dans la campagne, et 1,200 de garde urbaine divisée en deux bataillons. Chaque bataillon a une compagnie mobile pouvant faire un service extérieur. En tout 3,910 et c'est plus qu'il n'en faut pour un si petit État où il y a peu de prolétaires.

La ville est entourée d'une enceinte à courtines unissant onze bastions, et l'on ne conçoit pas dans quel but l'ancien gouvernement dépensa, pour cette inutile fortification, 955,162 écus, soit 5,272,710 francs, qui en représenteraient le triple aujourd'hui ; car, trop faible comparativement à ses voisins, il n'aurait pas eu même assez de trou-

pes pour garnir ces remparts d'un nombre suffisant de défenseurs (1). Au reste, s'ils eussent été inutiles en temps de guerre, ils n'en sont pas moins le plus bel ornement de la cité et nous y reviendrons lors de sa description. En 1799, Autrichiens et Français les dépouillèrent tour à tour de leurs canons inoffensifs et ne les ont jamais rendus, bien que le sénat eût observé une stricte neutralité.



FINANCES.

Nous n'avons pu nous procurer un budget moins ancien que celui de 1834; il ne nous est donc pas possible de faire connaître les modifications qu'il a éprouvées depuis douze ans; mais elles doivent être peu importantes, eu égard à des recettes et à des dépenses si minimes.

(1) Chaque front de fortification exigerait 500 hommes pour sa défense.

RECETTES EN LIVRES LUCQUOISES.

Impôt foncier.	360,000 livr.
— personnel	59,000
Enregistrement, timbre, hypothèques. . . .	300,000
Sel et tabac.	620,000
Douanes.	360,000
Loterie	75,000
Poste	7,500
Biens domaniaux.	20,000
Payé par le gouvernement de Modène pour le district de Castiglione.	24,300
TOTAL.	2,002,800 livr.

DÉPENSES.

Intérêts de la dette publique.	17,900 livr.
Liste civile.	540,000
Force armée.	420,000
Police et prisons.	167,000
Justice.	160,000
Ponts-et-chaussées.	180,000
Affaires intérieures et extérieures.	100,000
Instruction publique	80,000
Pensions de retraites.	340,000
TOTAUX.	2,004,900 livr.

Outre ces recettes et ces dépenses, au profit et à la charge de l'Etat, il en est d'autres imposées aux communes pour subvenir à leurs besoins particuliers, et ces impositions et leur emploi s'élevaient, en moyenne, à 428,000 livres; savoir : 140,000

attribuées aux sections cantonales et 288,000 aux communes. Sur cette dernière somme, 52,000 furent affectées, en 1836, à l'instruction primaire et secondaire.

En lisant cet étroit budget, on aura remarqué que la liste civile du prince en absorbe plus du quart, et les pensions de retraite plus du sixième; ce qui provient du nombre excessif, pour une si faible population, des employés du gouvernement lesquels étaient au nombre de 1,270 en activité de service; c'est-à-dire 1 sur 122 habitants. Un seul exemple prouvera cette surabondance de salariés par le trésor. La très-petite périphérie de la principauté est entourée de 25 bureaux de douane. Aujourd'hui la population étant de 172,000 âmes, cette proportionnalité n'est plus la même; quoique toujours trop forte. On aura aussi été frappé de la modique somme de 7,500 livres que rend la poste aux lettres; mais on s'en rendra raison en se rappelant que la contrée est presque entièrement peuplée d'agriculteurs, et que ce sont les pays industriels et les villes commerçantes qui multiplient les transports de correspondances.



Ce qui doit frapper , en examinant ce tableau , c'est l'absence complète d'écoles publiques pour les jeunes filles, et de combien le nombre des garçons, suivant les écoles particulières, surpasse celui des élèves instruits dans les établissements entretenus par les communes. Cette répugnance à y recevoir l'instruction provient-elle du mauvais choix des instituteurs? Ainsi, dans le canton de Cappannori, point d'écoles communales et 34 écoles particulières contenant 663 écoliers. Dans la même localité, on voit trois institutions particulières et suivies seulement par 55 élèves. En général, le pays montrait peu d'empressement, en 1835, pour l'instruction du sexe féminin; aussi le chiffre des filles recevant l'éducation primaire n'arrivait-il qu'à 1,163, tandis que celui des garçons montait à 4,150.

La proportion des enfants des deux sexes fréquentant les écoles de la ville de Lucques était à sa population comme 1 est à 13 $\frac{1}{2}$; pour la totalité de la contrée, comme 1 à 29. Si on compare cette proportion avec celle de presque tous les autres pays italiens, elle est au désavantage de la principauté. Ainsi, dans le royaume lombard-vénitien, soumis à l'Autriche, elle est comme 1 est à 12; cependant l'état de l'instruction est en progrès et satisfaisant, si on recherche ce qu'il fut jadis. Avant 1802, l'enseignement primaire était restreint à la

seule capitale ; en cette année, il s'étendit à Borgo, Mozzano et Viareggio, et, depuis 1805, une ordonnance veut que chaque village ou bourg ait une école ; mais, en 1836, elle n'était pas entièrement exécutée.

Il y a tout lieu de croire que parmi les écoles élémentaires , intitulées particulières , on y comprend aussi celles destinées aux enfants en bas âge, qui ne sont réellement que des refuges pour la première enfance , tenus par des personnes sans aucune instruction , que l'on doit ranger dans la classe des mercenaires, et semblables à ces nourrisseurs établis en France , près des grandes villes , qui ne donnent à leurs pensionnaires que des soins matériels ou se bornent à leur apprendre à épeler. Si la similitude existe, il faudrait alors réduire le nombre des écoliers inscrits au tableau, et la proportion ci-dessus indiquée des élèves à la population totale de 1 à 29 devrait être modifiée en moins. On ne doit donc regarder comme de réelles écoles que celles autorisées ou rétribuées par le gouvernement ou les communes.

En beaucoup de localités les curés reçoivent , dans ce but , une subvention et servent utilement à propager l'instruction primaire.

En 1835 , Lucques possédait trois écoles d'enseignement mutuel, dont une était entretenue aux frais du trésor public.

INSTRUCTION SECONDAIRE EN 1853.

Collège royal Carlo-Ludovico. Pensionnaires. . . 60

C'est un ancien couvent qui fut aboli en 1780 par le gouvernement aristocratique, et consacré à l'instruction publique; il est tenu par des ecclésiastiques, et une commission composée de notables habitants, au choix du prince, en surveille l'administration. Les bâtiments sont spacieux, bien distribués et en bon air; l'âge pour être reçu élève est de 7 à 14 ans et on en sort à 18 accomplis. Les professeurs enseignent les belles-lettres; quant aux sciences, c'est au lycée qu'on les étudie.

Ecoles inférieures de latinité, 16. 427 écoliers.
Hospice d'éducation pour les filles. 450 élèves.

Le conservatoire Luisa-Carlotta, institué pour l'éducation des demoiselles, et qui avait 50 élèves, fut supprimé en 1834 et converti en couvent.

L'institution de Maria-Teresa, établie sous la protection du gouvernement, doit être visitée par les voyageurs qui veulent juger des progrès de l'éducation en Italie, et la permission de l'examiner est facilement accordée. Dans ce pensionnat de premier ordre, et que le désir du lucre n'a point fait ériger, on admet de jeunes filles d'honnête

condition, depuis l'âge de 7 ans jusqu'à celui de 12, et elles peuvent n'en sortir qu'à 18. L'instruction qu'on leur donne est conforme au rang qu'elles doivent occuper dans le monde; on leur apprend leur religion, la langue italienne par principe, le style épistolaire, l'arithmétique, l'histoire, la géographie, la danse et les travaux d'aiguille et de broderie. Ceci est obligatoire; mais elles peuvent aussi, lorsqu'elles le désirent, étudier les langues étrangères, le dessin et la musique. Le plus grand nombre se fait enseigner le français. La maison est vaste, belle, bien appropriée à sa destination, et peut contenir 60 élèves. La direction en est ordinairement confiée, par le souverain, à des dames de la première noblesse, et, lors du séjour de l'auteur à Lucques, cette honorable fonction était remplie par la comtesse Gunigi. Tous les ans, à la distribution des prix succède une exposition des travaux des élèves, et les hautes classes de la société lucquoise s'empresment d'assister à cette solennité.

•

INSTRUCTION SUPÉRIEURE.

C'est au lycée que sont réunies les chaires où l'on enseigne les sciences, et là aussi réside l'académie. Avant 1819, ces deux établissements scientifiques et littéraires étaient placés trop à l'étroit dans

l'ancien couvent de San-Frediano ; mais Marie-Louise de Bourbon, alors régente de Lucques, voulant donner plus d'extension à la haute instruction, acquit, aux frais de l'Etat, le vaste palais des comtes Lucchesini et le fit approprier à sa nouvelle destination. Les chaires y sont au nombre de 27, savoir :

- De logique, métaphysique, et éthique ou morale.
- De théologie morale.
- De droit canonique.
- De théologie dogmatique.
- De droit civil.
- De droit criminel.
- Des Pandectes.
- Des conventions en matières civiles.
- De médecine légale.
- De physique théorique, expérimentale et appliquée.
- De chimie générale et pharmaceutique.
- De botanique et d'agriculture.
- De matière médicale.
- D'anatomie humaine et comparée.
- De physiologie, pathologie et hygiène.
- De chirurgie et d'accouchement.
- Des opérations et clinique chirurgicales.
- De médecine pratique et clinique médicale.
- De l'art vétérinaire.
- D'arithmétique.
- De mathématiques élémentaires.
- De mathématiques supérieures.
- De mathématiques transcendantes.
- De mathématiques appliquées.
- D'architecture, perspective et ornements.
- Du dessin de la figure.
- De peinture.

Certes, pour un pays dont les ressources financières sont si restreintes, c'est un sujet de grands éloges d'avoir si largement pourvu aux besoins de la haute instruction.

Les études de médecine et de chirurgie durent 6 ans, celles de droit 5, et le même nombre d'années est exigé pour les sciences physiques et les mathématiques. L'archevêque a conservé le privilège de conférer le lauréat en droit. Les autres facultés tiennent leurs grades du directeur de l'instruction publique. Chaque professeur, dans le cours de l'année scolastique, commençant le 13 novembre et finissant le 10 juillet, doit donner au moins 140 leçons.

L'académie, dont l'origine remonte à l'an 1585, et qui, selon l'usage de cette époque, prit un titre bizarre, celui de *gli oscuri* (les obscurs), se compose de 36 membres résidants ou censés l'être, obligés, chacun à son tour, de lire, dans les séances mensuelles et publiques, des œuvres de leur composition sur des sujets scientifiques, artistiques ou littéraires. Le nombre des correspondants n'est pas limité. Cette académie est laborieuse et se livre à des travaux vraiment utiles, surtout à ceux concernant l'histoire du pays, entreprise sous l'administration de la princesse Elisa Baccioecchi, à sa demande, et depuis continuée sans interruption. Douze volumes in-4° ont déjà paru et le tra-

vail touche à sa fin. Quoique seulement appliqué en apparence à une petite contrée, il offre cependant un grand intérêt, car les événements politiques de Lucques se rattachent à toutes les révolutions guelfes, gibelines et autres, qui ont agité si profondément la Péninsule depuis huit siècles.

Dans le même local, il faut visiter le cabinet de physique, pourvu de machines et d'instruments remarquables par la beauté de leur fabrication; c'est encore un don de Marie-Louise de Bourbon, provenant de sa cassette particulière. Près de là est un autre cabinet, celui d'anatomie, qui, en peu d'années, est devenu important par les soins du docteur Vincenzo Bormida.

Les bibliothèques, étant d'un si utile secours pour tous les degrés d'instruction, doivent nécessairement compléter les renseignements que nous venons de donner au lecteur. Nous allons donc les placer à la fin de ce chapitre, et d'autant plus, qu'aucune ville en Europe, d'une population de 25,000 âmes seulement, n'en possède de plus nombreuses et de plus riches en chartes et documents du moyen âge. Il existe à Lucques cinq de ces dépôts des connaissances humaines et qui indiquent leur progression.

Celle appelée du Capitole ou du Chapitre, et dépendante de la cathédrale de San-Martino, possède 3280 manuscrits sur parchemin, dont un de

l'an 774 et un autre également du huitième siècle, appelé *Miscellanéens* (mélangés), sont classés parmi les plus précieux que l'on connaisse. Près de cette rare collection on voit, en nombre presque égal, ceux écrits sur papier de chiffons de lin ou de chanvre (1), et datant des douzième, treizième et quatorzième siècles. A ces manuscrits, il faut ajouter une grande quantité de diplômes impériaux, de bulles pontificales pouvant servir à rectifier ou à confirmer des dates et des faits historiques. Outre ces vénérables reliques des temps anciens, se trouvent de belles et précieuses éditions de l'origine de l'imprimerie, léguées au chapitre, en 1503, par Felino Sandei, évêque de Lucques.

La bibliothèque des archives épiscopales est célèbre par la possession de 10,000 diplômes, titres ou manuscrits, dont 300 sont du huitième siècle ; richesse que ne peut égaler aucune autre collection de ce genre. Deux manuscrits remontent à 685 et 686. Le premier est peut-être le plus ancien de l'Italie. Muratori a qualifié ces archives d'ample trésor de la vénérable antiquité, et cet illustre savant et Mabillon y firent d'heureuses découvertes qu'ils ont communiquées au public.

(1) Avant qu'on sût fabriquer en Europe du papier avec le lin ou le chanvre, il en venait de l'Orient, dont le coton était la matière première, mais inférieur en beauté et en durée.

La collection de 20,000 volumes, des frères réguliers della Madre di Dio est principalement remarquable par ses belles éditions latines; mais, comme elle n'a été fondée qu'en 1583, elle ne peut montrer aux amateurs aucune rareté bibliographique. La corporation enseignante de ces frères se distingue par la tradition, qu'elle a toujours conservée, de la bonne latinité et des habiles élèves qu'elle a formés; aussi, lors de la suppression des couvents, sous l'administration française, elle en fut exceptée et, depuis le seizième siècle, ses leçons théologiques et littéraires ne furent jamais interrompues.

Située dans le palais du prince, la bibliothèque Palatine, ouverte au public trois fois la semaine, contient 42,000 volumes et un grand nombre de précieux manuscrits, parmi lesquels il faut remarquer principalement un Evangile grec sur parchemin, du onzième siècle, et orné de miniatures d'un assez bon style pour l'époque où elles furent peintes; un autre, aussi sur vélin, du douzième, est une traduction en latin des Psaumes, faite littéralement d'après le texte hébreu; un Office de la Vierge, dont les peintures sont admirables et par cette raison attribuées au célèbre miniaturiste Giulio Clovio (1); un Bréviaire romain, que pos-

(1) Clovio, mort à quatre-vingts ans, en 1578, peintre de l'école

séda la famille souveraine des Gonzagues, dont l'ornementation est d'une extrême délicatesse. Entre les manuscrits plus modernes, on doit examiner un autographe de Torquato Tasso, où se trouvent des vers latins de sa composition, adressés à un personnage inconnu, et qui prouvent qu'il écrivait élégamment la langue des Césars. On peut demander encore à voir de l'écriture authentique de Bembo, de Caro et d'autres auteurs de la renaissance des lettres en Italie. Les papiers de famille des Buonvisi, de Lucques, et des Beccadelli, de Bologne, mériteraient un examen attentif, à cause des documents historiques qu'on y recueillerait; mais les plus précieux, sous ce rapport, sont ceux du cardinal Buonvisi, qui prit une part importante et si active aux grandes affaires traitées au temps de l'empereur Léopold 1^{er}, de Louis XIV et de Jean Sobieski. Il serait digne de la France de les rendre publics, comme elle l'a fait pour ceux du cardinal Granvelle. Le gouvernement lucquois accorderait certainement l'auto-

de Mantoue et chanoine de cette ville, fut l'élève chéri de Giulio Romano. Il porta la miniature à sa perfection par son talent et les procédés d'exécution qu'il inventa. C'est lui qui, le premier, fit connaître à Rome le mélange de la gomme avec les couleurs. Sa réputation était si grande, ses œuvres si recherchées et si chèrement payées, qu'il ne travaillait que pour les souverains, le pape et les cardinaux.

risation d'en tirer une copie. Parmi les éditions du quinzième siècle, un amateur ne doit pas oublier *I Trionfi* (les triomphes) de Pétrarque, premier ouvrage imprimé à Lucques en 1477, et une grammaire latine, qui, privée de date, indique cependant, par la forme des caractères, l'époque de son impression, presque aussi ancienne que celle des *Trionfi*.

Près de cette bibliothèque est placé le cabinet d'histoire naturelle, riche surtout en coquilles et en échantillons minéralogiques d'une grosseur extraordinaire.

Si la bibliothèque publique ne peut se vanter de renfermer de précieux manuscrits ou des éditions de luxe, si elle est inférieure, en nombre de volumes, aux principales de l'Italie, quoiqu'il s'élève à 50,000, elle peut cependant souffrir la comparaison, si on la considère sous le rapport de la quantité des livres vraiment utiles; en effet, chaque branche de la science y trouve, en général, tous ceux anciens et modernes dont elle peut avoir besoin, et cela vaut bien ces éditions rares que les bibliomanes regardent avec un religieux respect et que personne ne lit, pas même leurs heureux possesseurs. La partie historique, incomplète longtemps, est maintenant augmentée au point de remplir, à elle seule, une grande salle; dans une autre est rassemblée une collection de pres-

que tous les mémoires des académies européennes, auxquels il faut ajouter de nombreuses éditions des auteurs classiques grecs et latins, et les plus remarquables de l'académie *della Crusca*, provenant toutes du fonds des marquis Cesare Lucchesini, dont le gouvernement a fait l'acquisition. En 1822, un incendie consuma une partie des livres et beaucoup d'inutiles. Ce malheur, s'il en fut un réel, ne tarda pas à être largement réparé et avec tant de zèle que, de 15,000 volumes qui la composaient auparavant, elle est montée à 50,000, comme on vient de le dire. On peut y étudier tous les jours, excepté le mercredi, de 10 heures du matin à 2, depuis le 13 novembre, époque de la rentrée des classes, jusqu'au 12 septembre, commencement des vacances. Le prince régnant, bibliophile éclairé, a beaucoup contribué à l'accroissement des bibliothèques lucquoises (1).

Placée dans le même local et fondée en 1802, l'école de dessin et de peinture est pourvue abondamment de modèles moulés d'après l'antique ; mais le nu s'étudie au lycée. Deux professeurs enseignent l'un le dessin et l'ornementation, et l'autre la peinture ; 200 élèves fréquentent cette école, utile surtout aux enfants du peuple et dont

(1) Il faut bien distinguer le bibliophile du bibliomane ; le premier aime les livres pour leur utilité, le second pour leur rareté.

les avantages se firent promptement sentir par l'élégance qu'elle permit à certaines classes ouvrières de donner à leurs travaux, et l'on peut en voir un exemple dans les meubles fabriqués pour le palais du prince.



HOPITAUX , HOSPICES.

L'antiquité n'a point connu ces institutions charitables; c'est au christianisme, aux préceptes de l'Evangile que l'on doit leur établissement. Les Romains, il est vrai, distribuèrent des vivres, dans la capitale, aux pauvres citoyens; mais quant aux secours médicaux à donner, au nom de la charité publique, dans des bâtimens construits à cet effet, ils n'en conçurent jamais la pensée, ou du moins elle resta stérile. Parmi les peuples chrétiens, ceux de l'Italie furent les premiers à ouvrir de semblables asiles aux maladies, aux infirmités humaines, aux enfans abandonnés; dès le temps de l'empereur Justinien, au commencement du sixième siècle, les évêques de la Péninsule faisaient élever des hôpitaux, et presque tous les monastères possédaient des ambulances pour les malades et les pèlerins.

Ce fut par eux, par leur exemple, que se communiqua cette impulsion à la France, à l'Angleterre, où Lanfranco, né à Pavie, et devenu archevêque de Cantorbéry, créa un hospice pour les pauvres et les infirmes.

Mais, de toutes les villes italiennes, Lucques fut celle qui en érigea le plus grand nombre à cette époque du moyen-âge; car, sans compter ceux qui certainement existaient déjà, ses habitants en fondèrent quatre dans l'espace de 172 ans; savoir, un en 718 près l'église de St-Sylvestre, un second dans le couvent de St-Michel et deux autres en 757 et 890. En rappelant ces faits, c'est un honneur que nous tenons à leur conserver; ils n'ont point dégénéré de la pieuse humanité de leurs ancêtres, et leur bienfaisance plus éclairée a su perfectionner ces anciens établissements et en fonder de nouveaux. Nous allons donc faire mention des plus importants.

Commençons par dire que ces œuvres charitables ont suivi et adopté les progrès et les prescriptions de la science moderne, autant que les ont rendus possibles les bâtiments mis à leur disposition et leurs moyens pécuniaires; c'est une justice qu'on leur doit pleinement, et nous avons été témoin du zèle et de l'instruction des administrateurs qui les dirigent.

La direction générale de tous ces établissements

est confiée à une commission de trois conseillers d'état. Sous leurs ordres, chaque hôpital ou hospice a une administration particulière composée à peu près du même personnel que celui employé dans nos hôpitaux français ; ainsi on y voit un directeur, un économe, un secrétaire, un receveur, un vérificateur de la comptabilité, un pharmacien assisté d'élèves, qui, outre les médicaments fournis aux malades de l'hôpital ou de l'hospice, en distribuent encore aux pauvres de la ville et de sa banlieue ; mais les administrations communales les payent à des prix modérés.

Les recettes générales de la direction supérieure, et ensuite réparties entre chacun des six établissements de charité, montent en moyenne à 568,778 livres lucquoises, soit 428,083 francs ; les sources dont elles proviennent sont :

	livr.	fr.
Rentes et revenus fixes.	431,238	325,428
Droits perçus sur les successions et lo-		
teries.	73,080	56,510
Secours du gouvernement.	64,460	48,345
TOTAL.	568,778	428,083

HOPITAL DES HOMMES.

Surnommé de la Miséricorde, cet hôpital fut d'abord fondé en 1200, et sans séparation de sexe, par les marchands de la ville, qui se servi-

rent, pour cette œuvre charitable, des portions encore subsistantes d'un palais ayant appartenu aux marquis de Toscane. Cet hôpital est actuellement divisé en deux bâtiments spacieux qu'une rue sépare. L'un, celui dont nous nous occupons, est destiné au sexe masculin et l'autre aux femmes. Les salles sont belles, soigneusement blanchies, aérées et saines. On n'y sent point cette odeur fade que l'on trouve trop souvent dans les hôpitaux, faute de la circulation et du renouvellement de l'air. Les salles des hommes contiennent 110 lits et tout auprès sont les cliniques médicales et chirurgicales en ayant huit chacune; en tout 126.

Le nombre moyen des malades reçus dans cet hôpital, et calculé sur une décennale, est de 958, ce qui, pour la population de la ville, donne 1 malade sur 26 habitants, et cette proportion serait plus faible si on connaissait le chiffre de ceux qui viennent de la banlieue et même de localités plus éloignées. Mais telle que nous la connaissons, et en ne tenant compte que des domiciliés à Lucques, elle est de beaucoup inférieure à celle indiquée par les statistiques de nos grandes villes françaises, et surtout de Paris, où, sur 12 citadins, un adulte ou un enfant mâle entre aux hôpitaux. Les maladies dominantes sont, en hiver, les fièvres inflammatoires, les rhumatismes aigus, et les péripneumonies quoique moins fréquentes; au printemps, les

fièvres continues et les intermittentes contractées en pays étrangers, tels que les Maremmes, les rives de la Corse et l'Algérie ; en été, la dysenterie et quelques fièvres nerveuses, et en automne, les périodiques et même les pernicieuses auxquelles sont spécialement sujets les colons des cantons bas et maritimes de la principauté. La mortalité est, sur les entrées, de 11 p. $\frac{1}{100}$, et la dépense journalière, par tête de malade, d'une livre de Lucques, ou 75 c.

Dans cet hôpital, comme dans presque tous ceux d'Italie, le soin des malades est confié à des infirmiers au nombre de 10 et salariés. Il serait à désirer qu'on leur substituât des sœurs, remplissant ces pénibles fonctions, par un motif plus pur, plus élevé que celui du salaire, et que l'esprit religieux et la charité chrétienne dévouent au soulagement, à la consolation des douleurs humaines ; au reste on commence, dans la Péninsule, à être convaincu que rien ne remplace leur affectueuse application à leurs saints devoirs, et déjà l'on y a tenté d'heureux essais. Le lecteur doit se souvenir qu'à Parme, des sœurs ont été établies au grand hôpital et qu'il a fallu les faire venir de France ; car le pays ne possédait aucune congrégation de femmes pour le service des hôpitaux et des hospices (1).

(1) Une lettre, reçue dernièrement de Lucques, nous annonce que, sous peu, les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul vont être appelées au service des hôpitaux.

HOPITAL DES FEMMES.

Un seul médecin en chef y est spécialement attaché, et ce sont les médecins ordinaires et le professeur de haute chirurgie de l'hôpital des hommes qui en font le service. Sur une moyenne décennale, 484 femmes y sont reçues annuellement, et l'on peut compter au rang des maladies régnautes, en général, pendant le cours de toute l'année, les bronchites, l'asthme, la dysenterie, l'éthisie, les chloroses scrofuleuses et les infiltrations séreuses appelées anasarques; elles l'emportent de beaucoup sur les aiguës; mais il en est de particulières aux saisons. Pendant l'hiver, les pleurésies, les catarrhes, la toux convulsive, sévissent principalement; en été, ce sont les fièvres nerveuses et intermittentes et les gastro-entérites.

La mortalité est de 21 p. $\frac{1}{100}$, et l'on a lieu d'abord d'en être surpris lorsqu'on sait que celle des hommes s'arrête à 11; mais l'étonnement cesse si l'on réfléchit aux accidents qu'ils éprouvent et qui n'atteignent point le sexe féminin; en effet, beaucoup d'entre eux sont admis à l'hôpital pour de légères blessures causées par des rixes, des chutes, les travaux des carrières, des constructions, des manufactures et presque tous guérissent en quel-

ques jours. Peu de femmes, au contraire, sont sujettes à de semblables accidents; mais beaucoup réclament les soins de la charité publique, déjà frappées de maladies chroniques et incurables, arrivées au dernier degré.

Le service des salles est confié à 11 servantes choisies parmi les filles de l'hospice des orphelines reconnues pour les plus aptes à cette fonction et les plus intelligentes. Comme à l'hôpital des hommes, la dépense par tête et par jour ne dépasse point 75 centimes (1).

HOSPICE DES ALIÉNÉS.

Il fut construit à la campagne, sur une colline, à 3 milles de Lucques et dans une situation agréable; c'est déjà une obéissance aux prescriptions de la science, exigeant que les établissements de ce genre soient érigés loin du bruit, du mouvement des villes et en des lieux où la promenade puisse être permise aux moins dangereux aliénés et la culture des jardins à presque tous. C'est ce que nous avons vu pratiquer, avec tant de succès, à Reggio, et ce dont le lecteur n'aura pas sans doute

(1) On va construire à Camajore un hôpital pour les deux sexes, et l'on y recevra les malades des cantons avoisinant les bords de la mer et Viareggio, où les fièvres sont les plus fréquentes.

et même un peu plus, de la population malade, en sorte que le séjour moyen des aliénés à l'hospice est d'environ 2 ans. La mortalité arrive à 20 p. %; les guérisons et les sorties à 32, ce qui reproduit le temps de séjour que nous venons de faire connaître. Très-peu de ces malades vivent longuement et restent à l'état de démence sans espoir de guérison.

Les genres de folie les plus fréquents, pour le sexe masculin, sont la manie avec accès et recrudescence de fureur, la démonomanie, la monomanie chimérique orgueilleuse, la monomanie religieuse, le dégoût de l'état ecclésiastique et monacal et la démence sénile qui est incurable. Pour les femmes, fureur érotique par accès, aliénation causée par amour trompé ou contrarié, monomanie vaniteuse ou ambitieuse, fatuité, dégoût du couvent, idiotisme.

HOSPICE DES ORPHELINS ET DES ENFANTS-TRouvÉS.

Confié à un gardien, que secondent des aides chargés de divers détails de l'administration et de maintenir le bon ordre, cet hospice des enfants-trouvés et des orphelins de père et de mère est uni à l'hôpital de la Miséricorde et peut contenir 150 enfants; mais ordinairement ils ne dépassent

pas le nombre de 112 à 115. Leur entretien, comprenant la nourriture, les vêtements et l'instruction, n'est par tête et par journée, que de 13 sous, monnaie du pays, soit 45 centimes. On les admet à l'âge de 5 ans et on les garde jusqu'à 18. Les plus jeunes sont employés à la filature, et les autres apprennent divers métiers qui leur permettront, à la sortie de l'hospice, de vivre honnêtement ; mais on préfère leur enseigner ceux de cordonniers, de tailleurs, de tisserands, etc., qui peuvent être utiles aux hôpitaux et hospices pour lesquels on les fait travailler ; ils tissent donc, par exemple, toutes les toiles de lin, de chanvre, de coton et les lainages dont ces établissements ont besoin. Cependant, lorsqu'ils montrent une précoce intelligence et de l'aptitude pour des états plus relevés, on les confie, à l'extérieur, à des maîtres d'une moralité et d'un talent reconnus. Le produit de leur travail journalier, exécuté à l'hospice, est estimé à 4 sous lucquois, qui sont partagés entre l'établissement et les enfants ; mais ceux-ci ne peuvent jouir de la part qui leur revient qu'à l'âge de 18 ans accomplis et au moment de leur sortie, lorsqu'ils doivent pourvoir par eux-mêmes à leur subsistance. Les heures qu'ils emploient aux travaux qu'on leur impose sont sagement calculées de manière à ne point les fatiguer et à leur permettre d'apprendre à lire, écrire et calculer à l'é-

cole d'enseignement mutuel attachée à la maison ; quant au travail manufacturier, un maître habile les inspecte et les aide de ses conseils.

La nourriture, plus que suffisante, consiste en potages, pain de bonne qualité, viande, légumes et vin ; les jours de fêtes et pendant le carnaval, elle est plus abondante encore et plus variée.

L'administration possède deux succursales hors de la ville ; l'une, vaste et même élégante, aux bains thermaux de Monte-Catini, et l'autre à Viareggio, sur le rivage de la Méditerranée. Pendant l'été, les élèves de l'hospice peuvent faire usage des eaux minérales lorsqu'elles sont ordonnées par le médecin ; mais, à Viareggio, tous les enfants du premier âge et des deux sexes prennent les bains de mer comme préservatif des maladies scrofuleuses. On voit que rien n'est négligé pour soigner également l'intelligence et la santé de ceux que la charité publique adopte.

HOSPICE DES ORPHELINES ET FILLES ILLÉGITIMES.

Il occupe un monastère que lui donna la princesse Elisa Baccicchi, lors de la suppression de plusieurs communautés, et l'administration en est confiée à une supérieure, toujours choisie en dehors de l'hospice, qui a sous ses ordres des mai-

tresses secondaires que l'on peut prendre parmi les élèves les plus sages et les plus habiles. Pour être reçues, les orphelines doivent obtenir l'autorisation du souverain et n'avoir pas moins de 5 ans et pas plus de 15 ; mais les exposées (enfants-trouvés) sont admises de droit aussitôt leur naissance. Le nombre moyen des unes et des autres, calculé sur 10 années, est de 432. Elles sont divisées en trois catégories ou familles (1), déterminées par l'âge ; savoir depuis le jour de l'entrée jusqu'à 21 ans, et on l'appelle famille des jeunes ou du noviciat ; viennent ensuite celle de 21 à 40, et la troisième de 40 et au-dessous. Les deux premières se subdivisent en plusieurs classes et chacune a une sous-directrice particulière, qui la surveille et instruit les apprenties. On les occupe, ainsi que celles dont l'apprentissage est terminé, et, comme les orphelins, principalement à des travaux utiles à l'hospice et aux autres établissements de charité ; par conséquent au tissage des diverses étoffes dont ils ont besoin et à la confection des vêtements. Pour celles qui désirent se placer au dehors, comme femmes de chambre, et on les recherche avec empres-

(1) Ce mot de *famiglia*, employé dans une grande partie de l'Italie pour désigner des agrégations d'individus, ou chez les grands seigneurs une nombreuse domesticité, a quelque chose de touchant, et prescrit, pour ainsi dire, les égards et l'affection que les hommes vivant ensemble se doivent mutuellement.

sement, il y a un atelier spécial où on leur apprend tout ce qui concerne la coupe des robes et la toilette des dames ; elles reçoivent également l'instruction élémentaire dans une école établie en leur faveur depuis quelques années. On évite aussi de les fatiguer par des travaux trop continus. Toutes dorment seules, excepté celles de 5 à 7 ans qui sont couchées deux ensemble, mais dans un lit plus large. Le régime alimentaire est le même que celui des orphelins, et l'entretien, y compris l'habillement, revient à 10 sous (37 cent. $\frac{1}{2}$) par jour et par tête, tandis que le travail n'en rend que 4 à l'établissement ; mais il accomplit une œuvre de charité dont le bénéfice n'est pas le mobile et la condition.

Tous les ans un examen public est ouvert ; les jeunes filles qui s'y distinguent le plus par leur instruction et leur bonne conduite sont divisées en deux classes de 20 chacune, et c'est de là que sortent les sous-maîtresses de leurs camarades. Lorsque volontairement elles quittent l'hospice pour se marier, on leur donne une dot de 187 livres (141 fr.), et même si elles sont déjà au service des particuliers, pourvu toutefois qu'elles n'aient point changé de maîtres sans la permission de la directrice de l'hospice, ou démerité par une mauvaise conduite. Ces orphelines, ainsi que les exposées, toutes traitées avec une parfaite égalité,

peuvent demeurer toute leur vie dans l'établissement lorsqu'elles en témoignent le désir et qu'on n'a point de reproches à leur faire. En nous occupant des orphelines de Rome, nous avons blâmé cette charité mal entendue qui prive nécessairement de malheureux enfants de la faveur d'admission, et nous la blâmons d'autant plus, que l'éducation donnée aux élèves de cet hospice leur donne toute facilité de se placer avantageusement.

Les enfants trouvés des deux sexes sont confiés à des femmes de la campagne et y restent jusqu'à l'âge de douze ans. Le salaire de ces nourrices est, pour l'année de l'allaitement, de 11 livres (8 fr. 25 cent.) par mois, et ensuite de 3 livres 6 sous (2 fr. 45 cent.) pour la nourriture mensuelle (1). Beaucoup de ces enfants ne reviennent pas à l'hospice et restent aux champs, près de leurs mères et pères nourriciers, qui s'y affectionnent et les traitent comme faisant partie de leur famille ; en sorte que ces filles et fils adoptifs se livrent à l'agriculture. Sans ces adoptions, le nombre des exposés à la charge publique serait beaucoup plus grand

(1) L'hospice des Enfants-Trouvés de Paris paye un peu moins les mois d'allaitement, puisqu'il ne donne que 8 fr., et cependant les salaires sont plus élevés en France, et surtout dans les environs de la capitale, qu'à Lucques où les vivres sont à meilleur marché.

et dépasserait la moyenne actuelle de 432, ci-dessus énoncée.

HOSPICE DES INVALIDES.

Il n'est point uniquement destiné à de vieux militaires, comme son appellation pourrait le faire croire ; mais les soldats y entrent de droit, et outre l'habillement, le logement et la nourriture, on leur donne une solde mensuelle. Cependant le plus grand nombre des personnes des deux sexes admises dans l'établissement, et qui doivent être incurables ou hors d'état de pourvoir par le travail à leur subsistance, sont de la classe civile.

Placé d'abord, en 1809, dans le vaste couvent de Santo-Francesco, et transféré ensuite dans celui de Santa-Catterina, lorsqu'en 1808, les Franciscains rentrèrent dans leurs propriétés, cet hospice est encore une fondation de la princesse Baccocchi, et nous citons toujours avec orgueil et bonheur tout le bien qu'a fait une Française dans son étroite souveraineté. Réduit maintenant à un local exigü, cet asile des pauvres et infirmes vieillards ne peut répondre à l'intention de sa fondatrice qui l'avait érigé pour recueillir 223 invalides, y compris 12 ecclésiastiques logés et nourris séparément ; actuellement, on n'y admet que

40 hommes et 79 femmes, en tout 119. Pour être reçu gratis, il faut prouver la complète incapacité de subvenir à son entretien ; mais s'il reste quelques ressources au pétitionnaire, il peut être admis moyennant une modique pension de 12 fr. par mois, pourvu toutefois qu'il remplisse les conditions voulues d'âge et d'infirmités ; la moyenne de cet âge est de 65 à 70 ans. L'entretien journalier, par tête, répond à 40 cent.

Les occupations des hommes, qui en sont capables, est le dévidage, les petits soins de la maison, et d'assister les moribonds de l'hôpital voisin ; celles des femmes consistent à filer et à faire des bas pour les hospices. Si hommes ou femmes peuvent encore exercer un métier peu fatigant, un quart du bénéfice leur est attribué, et le reste appartient à l'établissement dont le service se fait par les orphelines. Lorsque ces invalides sont atteints de maladies aiguës, ou qui n'entrent point dans la catégorie des maux lents et incurables, on les transporte au grand hôpital de la Miséricorde.

DÉPOT DE MENDICITÉ.

Il est établi dans l'ancien et beau palais que fit construire, en 1413, pour son habitation, Paolo Guinigi, et dont nous nous occuperons lors de la

description de la ville et de ses édifices. Destiné, à la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci, à servir d'hospice aux mendiants vagabonds, ensuite de prison pour les condamnés aux galères, il revint, en 1823, à sa première destination, par les soins de Marie-Louise de Bourbon.

En nombre moyen, cet hospice renferme 243 habitants, indépendamment du personnel de l'administration, savoir 131 hommes et 112 femmes, divisés en quatre sections, selon l'âge et le sexe; et l'admission dépend du président du bon gouvernement. A peu d'exceptions près, on n'y reçoit que des enfants ou de très-jeunes gens, pour les soustraire aux vices et au vagabondage qui, tôt ou tard, les rendraient passibles de peines afflictives. Les garçons reçoivent leur congé à dix-huit ans; ils ont alors appris un état, et on cherche à les placer chez des maîtres-ouvriers. Pour les femmes, on s'occupe de les mettre au service de familles respectables ou de les marier. Si, pour une cause quelconque, des hommes plus âgés sont détenus à l'hospice, ils obtiennent leur liberté dès qu'ils peuvent prouver que le métier qu'ils ont appris pourra suffire à leurs besoins; mais il faut pour leur sortie un ordre supérieur.

On occupe les femmes aux mêmes travaux que ceux des orphelines, et ils concourent au même but, à fournir aux établissements de charité les

tissus et les vêtements qui leur sont nécessaires. On apprend aux hommes à devenir principalement cordonniers et tailleurs, et il paraît qu'à Lucques on a une prédilection particulière pour ces deux états ; car on les impose aussi aux orphelins et aux enfants-trouvés ; il semble cependant qu'on devrait diversifier davantage leurs occupations, pour ne pas faire une trop forte concurrence à deux seules industries. Il existe aussi, à ce dépôt de mendicité, une école de lecture, d'écriture et de calcul.

Le traitement est pareil à celui des orphelins ; cependant les vivres, quoique sains et abondants, sont peut-être d'une qualité inférieure. Dans la belle saison, il y a des jours de promenade ; les punitions ne sont jamais corporelles. On ne traite donc point les habitants du dépôt comme des êtres coupables enfermés par jugement, mais comme des malheureux que l'Etat se charge de moraliser, d'instruire et de mettre à même de gagner leur vie sans recourir à une honteuse mendicité.

L'établissement, que surveillent quelques personnes des plus respectables par leur charité et leur position sociale, a des administrateurs spéciaux, mais dépendant de la direction générale des hospices. Telles sont les six grandes fondations de charité érigées avec l'aide du gouvernement et placées sous sa directe tutelle ; et si l'on se rappelle de

quel faible budget il peut disposer, on conviendra qu'il lui était impossible de faire mieux et d'agir plus généreusement.



PRISONS.

Il existe, dans la principauté, trois espèces de prisons correspondant aux délits, aux crimes et à la graduation des peines. Ce sont celles de police communale, où sont enfermés les délinquants condamnés à moins de trente jours d'incarcération ; la centrale, établie dans la ville, contenant les détenus pour dettes, les prévenus et les coupables ayant mérité des punitions correctionnelles ou la réclusion, et enfin le bagne de Viareggio renfermant les forçats à temps et à perpétuité.

En 1844, les premières reçurent 422 hommes et 25 femmes pour querelles, voies de fait, désobéissance aux autorités locales et délits commis dans les champs.

La prison centrale est un ancien couvent peu propre à sa destination actuelle, et amélioré toutefois autant que l'ont permis ses vicieuses disposi-

tions et l'état des finances ; car, dans cette souveraineté en miniature, c'est l'argent qui manque et non la bonne volonté de bien faire. Ainsi qu'on vient de le dire, elle renferme, outre les coupables condamnés par jugement, les débiteurs insolvables ; mais ceux du trésor public sont traités comme s'ils étaient punis correctionnellement, et soumis au même régime ; rigueur dont il est difficile de donner une raison satisfaisante. Les débiteurs incarcérés sur requête des particuliers reçoivent de leurs créanciers, et par jour, une trop faible rétribution d'un *paolo* pour leur entretien. La séparation des deux sexes est rigoureusement observée. Quant aux hommes, ils sont divisés en deux classes principales, composées des soumis au secret ou réclusion solitaire, et de ceux qui en sont exemptés.

En 1844, cette prison a reçu 781 hommes et 137 femmes ; mais, à cause des sorties, en raison des condamnations à courte durée, le nombre moyen des prisonniers n'a été que de 126 pour le sexe masculin et de 12 pour le féminin ; ce qui donne un total journalier de 138, et $\frac{1}{3}$ pour cent sur la masse de la population lucquoise.

Voici les fautes les plus fréquentes commises par les prisonniers des deux sexes, et leurs punitions disciplinaires.

FAUTES

Des hommes.	Des femmes.
Insubordination.	Insubordination.
Injures.	Injures.
Querelles.	Querelles.
Voies de fait.	Menaces.
Actes indécents.	Calomnies.
Blasphèmes.	
Jeux.	
Bruit.	
Ivresse.	

PUNITIONS.

Séparation.	Séparation.
Pain et eau.	Pain et eau.
Secret.	Secret.
Cachot.	
Cachot obscur.	

Les maladies qui atteignirent le plus souvent, dans le cours de l'année, les 918 détenus, ayant plus ou moins séjourné dans la prison, étaient :

- Les fièvres continues.
- nerveuses quotidiennes.
 - tierces.
 - gastrites intermittentes.
- Grippes simples et compliquées.
- Bronchites.
- Pulmonies chroniques.
- Diarrhées.
- Dysenteries.
- Coliques utérines.

Tumeurs.

Ophthalmies.

Blessures avec armes tranchantes.

Sur 122 hommes et 33 femmes malades, 113 du sexe masculin guérissent et aucun décès ne fut constaté pour le féminin; 155 individus entrèrent donc à l'infirmerie ou reçurent les secours de la médecine, et 9 seulement succombèrent; c'est un résultat remarquable des soins éclairés qui leur furent accordés, surtout dans une prison dont les conditions hygiéniques ne sont pas favorables à la santé des détenus.

Dans la journée, les prisonniers vivent en commun ou plutôt en sections, s'occupant des mêmes travaux. Les prévenus et les enfants couchent seuls; mais ces derniers sont mis chacun dans une cellule. Les condamnés correctionnellement et les réclus par jugement criminel n'ont qu'un lit pour deux. Un seul sert aussi pour deux femmes, que surveillent des personnes de leur sexe.

L'alimentation consiste en un pain de bonne qualité, pesant $\frac{3}{4}$ de kilogramme et 2 soupes abondantes au lard, et dans lesquelles on mêle diverses substances végétales, telles que riz, maïs, pommes de terre ou pâtes d'Italie. Si les prisonniers veulent augmenter cette ration, ils le peuvent en prenant cette dépense sur le salaire de leurs travaux.

Excepté au bagne de Viareggio, comme nous le dirons tout à l'heure, ces travaux sont volontaires, et nous pensons qu'ils devraient être obligatoires pour éviter aux détenus la dangereuse oisiveté des prisons et les doter forcément d'une industrie, qu'ils exploiteraient à l'expiration de leur peine. Le travail auquel ils se livrent vient donc des commandes du dehors, et une partie de leur gain, fixée par un tarif, appartient à l'administration; mais s'ils sont employés utilement pour la prison, à la maçonnerie, à la charpente, à la serrurerie, etc., on leur accorde alors, défaction faite de la retenue, ce qu'ils auraient pu gagner en s'occupant pour des particuliers.

Voici l'état de population de la prison, le 25 octobre 1845, et le régime auquel étaient soumis les détenus, au nombre de 178, ainsi divisés :

Alimentation complète.	Condamnés. 96	Femmes et enfants. 27
	Prévenus. . 24	Femmes et enfants. 2
Au pain.	Condamnés. 3	Femmes et enfants. 1
	Prévenus. . 2	
Privation de nourriture.	Condamnés. 4	
	Pour dettes. 5	

INFIRMERIE.

Nourriture entière.	5
— aux trois quarts.	7
— à moitié.	1
Diète.	1

Ce n'est que pour des cas graves et pour un temps qui n'offre point de danger, que l'on inflige la privation de nourriture ; mais il est une observation à faire sur les incarcérés portés au tableau dans cette catégorie. Comme privés de nourriture, il n'y figure réellement que 4 condamnés. Les 5 incarcérés pour dettes n'étaient point privés de la ration ordinaire ; mais, nourris par leurs créanciers, ils n'entraient pas dans la comptabilité alimentaire de la maison et ne comptaient que pour leurs personnes parmi les détenus.

BAGNE DE VIAREGGIO.

Les forçats y étaient, le 25 octobre 1845, au nombre de 36, savoir : 33 en état de travailler , 1 en punition et 2 à l'infirmerie.

Ils dorment seuls, mais enchaînés. On les occupe pendant la belle saison à des travaux publics au dehors pour le gouvernement, et ils reçoivent alors, outre la nourriture qui est la même que celle de la prison de Lucques, une ration de vin et 2 sous par jour, l'un à dépenser immédiatement et l'autre qui est mis à la masse qu'on leur remet lorsque le temps de la peine est expiré. L'hiver, le travail interne est en partie à leur bénéfice, et, pour chaque jour de labeur, ils donnent à l'administration une somme

déterminée selon l'industrie qu'ils exercent. Nous croyons devoir offrir ce tarif au lecteur.

Les scieurs de bois abandonnent un tiers de leur gain.

Menuisiers.	12 sous lucquois.
Charrons	12
Cordonniers.	10
Tailleurs.	8
Faisers de sandales.	8
— de boutons d'os.	3
— de bretelles	2
Fileurs de lin	2
— de chanvre	2
— de laine.	2
— de coton.	2
Apprêteurs de peaux	2 pour chaque pièce.

Grâce au code Napoléon introduit par l'administration française et qui subsiste encore en grande partie, tous ces condamnés ont été défendus par plaidoirie et jugés publiquement ; il en est de même pour les affaires civiles, et ce sont des garanties que les peuples italiens, qui en sont encore privés, désirent avec ardeur.

Nous voici arrivés à la fin du travail que nous avons entrepris sur la statistique des trois principautés de Parme, de Modène et de Lucques, et que nous nous sommes attaché à rendre aussi exact que possible ; mais il ne le sera plus peut-être dans quelques années, grâce aux changements rapides qui s'opèrent maintenant au sein de pres-

que toutes les contrées européennes ; c'est ainsi que, depuis la publication de notre second volume, le royaume de Naples a éprouvé d'importantes modifications dans ses lois de douane, ses traités de commerce et ses voies de communication par l'établissement de chemins de fer. A Rome, il s'en prépare aussi non-seulement de pareils ; mais même il est question, dit-on, de réformer une partie de la législation et l'organisation des tribunaux. Une statistique ne peut donc être qu'un jalon indiquant quelle était la situation matérielle, morale, intellectuelle d'un pays à une époque précise, et servant de terme de comparaison pour l'avenir.



ÉCOLES DE PEINTURE

DE MODÈNE ET DE PARME.



Comme nous l'avons fait pour l'Italie méridionale, nous allons, avant de décrire les villes des duchés de Parme et de Modène et les chefs-d'œuvre qu'elles renferment, présenter au lecteur une brève appréciation de leurs écoles ; cette méthode a l'avantage de lui faire connaître le caractère du talent et les nuances de style propres à chaque peintre, d'assigner le rang qu'il doit occuper dans la hiérarchie artistique et de ne pas obliger l'écrivain à interrompre sans cesse la narration pour évaluer le mérite d'un tableau. Une description détaillée est alors seulement accordée aux œuvres capitales ; il semblerait, vu la proximité et le peu d'étendue de ces duchés, qu'il aurait mieux valu confondre leurs deux écoles dans un seul examen que de les séparer ; mais, en fait, elles présentent

des différences assez distinctes pour qu'il soit nécessaire de les isoler. L'imitation de Rafaele prévalut à Modène et celle du Correggio à Parme; c'est-à-dire que l'une s'appliqua surtout au dessin, à la composition, à la fidèle et noble expression des mouvements de l'âme, et l'autre à la magie du coloris, à la grâce unie à la science si difficile des raccourcis, et nous croyons devoir maintenir leur séparation.

Bien que la statistique et la description des duchés de Parme et de Plaisance précèdent celles du Modénois, nous commencerons cependant par l'école de peinture de cette dernière contrée; car le Correggio, y ayant d'abord pratiqué son art, obtint ensuite sur la parmesane une si grande influence, qu'il en devint l'illustre chef, et c'est de Modène que sortit ce flambeau qui devait si brillamment l'éclairer.





ÉCOLE DE MODÈNE.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Plusieurs écrivains ont voulu faire remonter l'origine de l'école modénoise jusqu'au milieu du treizième siècle, vers l'an 1240; mais il est douteux que Berlingeri, originaire de Lucques et auteur, à cette époque, d'un tableau représentant saint François, ait formé des élèves à Modène. Il faut donc partir seulement de 1352, et dater avec certitude le commencement d'une succession non interrompue d'artistes, du moment où Tomaso produisit des ouvrages d'un dessin correct, si l'on en juge par les estampes que le père Federigi, religieux dominicain, fit graver. Après Tomaso vint Barnaba di Modena, que, dans leur patriotique enthousiasme, les auteurs modénois placent à l'égal

de Giotto. Il est vrai qu'il existe une grande analogie entre le talent, le style et les compositions de ces deux artistes ; mais les figures de Barnaba n'ont point la noblesse, l'élégance de celles du Florentin, et son dessin est plus lourd et moins correct. Au quinzième siècle, on vit apparaître Andrea Campana, auteur d'un Martyre de saint Pierre, où brille un beau coloris, et Bartolomeo Bonassia, unissant au talent de la peinture celui de la marqueterie, et auquel on attachait alors une grande importance pour la décoration des meubles somptueux, et même des églises.

A ces peintres, dont il reste peu d'ouvrages authentiques, succéda Francesco Magagnolo, qui vécut jusqu'au commencement du seizième siècle. C'est un des premiers que l'on vit représenter des figures, de manière à ce qu'elles paraissent garder le spectateur, quel que soit le point de vue où il se trouve ; tour de force en apparence et cependant puéril, fort estimé autrefois, et que les progrès de la perspective rendent facile aujourd'hui. Francesco eut pour contemporains Cecchino, Niccolotto, Gio-Munari, et après lui parut Bianchi que, sans preuves certaines, plusieurs auteurs prétendent avoir donné les premières leçons au Correggio. Son style tient le milieu entre l'ancienne sécheresse et le faire plus doux et plus savant de ses successeurs.

Modène ne possédait pas seule des hommes habiles pour le temps où ils vécurent ; presque toutes les villes du duché entretenaient aussi des écoles florissantes, dont la plupart des chefs n'obtinrent point cependant des noms d'une grande célébrité et qu'il soit nécessaire de mentionner ici ; mais si on ne peut leur assigner qu'un rang secondaire, ils n'en ont pas moins répandu et fortifié le goût de la peinture. Nous nous bornerons donc à citer les deux Allegri, l'un père et l'autre oncle du Correggio.

C'est pendant cette première période que Modène se distingua dans les arts de la plastique et du modelé, qui jadis donnèrent naissance à la sculpture et l'aidèrent ensuite si puissamment chez les anciens et les modernes. Guido Mazzoni, dès 1484, fit admirer la justesse, la vivacité de mouvement, l'étonnante expression de ses statues ; attaché à Charles VIII, par ses bienfaits, il le suivit à Naples et en France et ne revint que dans sa vieillesse jouir, sous le ciel italien, d'une grande fortune et de sa renommée. Giovanni Abati s'adonnait à la sculpture en plâtre et fut surtout célèbre par l'exacte et savante anatomie de ses crucifix ; on peut seulement lui reprocher une trop sèche et minutieuse imitation de tous les détails, et allant jusqu'à faire sentir les moindres veines du corps humain ; défaut, du reste, que l'on retrouve

chez plusieurs artistes de la Renaissance. Lorsqu'on se livra aux études anatomiques, si longtemps négligées, il était naturel qu'ils fussent empressés de montrer leur nouveau savoir ; mais celui qui surpassa tous les sculpteurs en plastique fut Antonio Begarelli, dont on ne saurait trop louer les tombeaux, les crèches (1), les groupes si habilement agencés, les airs de têtes qu'il sut leur donner et le jet de ses nobles draperies. Michel-Angelo Buonarroti, peu prodigue d'éloges, leur accordait une haute estime et regrettait que de si beaux ouvrages ne fussent pas en marbre plus durable que la terre cuite. On voit de lui, aux Bénédictins de Modène, de vrais chefs-d'œuvre. Begarelli eut également une grande influence sur la peinture, en enseignant le dessin à ses jeunes compatriotes, ainsi que l'art du relief et celui des raccourcis.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

Cette période se distingue par l'entraînement des peintres modénois vers le style de Rafaele, par

(1) Crèches, représentations du berceau de l'étable de Bethléem, où Jésus fut déposé après sa naissance, et aussi de l'adoration des bergers ; elles sont fréquentes en Italie, soit comme perpétuelles, soit comme temporaires, et placées dans les églises pendant la semaine-sainte ; mais alors elles se composent de mannequins pittoresquement drapés avec une grande habileté.

leur facilité à le saisir, et aucune école italienne n'en produisit de plus nombreux et de plus habiles imitateurs ; mais s'ils accomplirent des œuvres d'une éternelle louange, ils n'en perdirent pas moins leur caractère national et son empreinte distinctive. Un des premiers, et par la date de sa réputation et par son talent, fut Pellegrino, qui, dès 1509 et avant d'avoir connu Rafaele, attacha aux murs de Santo-Giovanni le beau tableau qu'on y voit encore et que le temps n'a point altéré ; plus tard Pellegrino se mit sous la direction du divin peintre d'Urbino et eut l'honneur de l'aider dans l'exécution des Loges du Vaticano. On admire aussi à la chapelle des Espagnols les débris d'une de ses fresques pleine de finesse et de grâce, mais que l'on a indignement restaurée. C'est surtout dans sa patrie, où il se retira après la mort de son maître, que l'on peut juger le mieux de sa haute capacité. A cet artiste de premier ordre succédèrent son fils Cesare Pellegrino, Aretusi et Taraschi Giulio qui marchèrent sur ses traces, sans toutefois pouvoir l'atteindre.

Plus tard, Correggio exerça une véritable influence sur l'école modénoise, mais non exclusive, et ses admirateurs s'efforcèrent d'allier sa manière à celle de Rafaele ; alliance difficile, car l'une était nette, précise dans la forme et les contours, et l'autre au contraire, quoique pleine

d'une certaine *vaguesse*, ne pouvant s'unir à la parfaite pureté du dessin, est néanmoins ornée d'un charme inexprimable, d'un coloris enchanteur. Cependant le style de Rafaele séduisit le plus grand nombre des artistes, et celui qui sut le mieux s'y conformer fut Girolamo de Vignola; mais les deux hommes jetant un véritable éclat, à cette époque, les deux rivaux de gloire sont Alberto Fontana et Niccolo dell'Abate. Fontana montra un rare talent dans ses fresques et s'adonna principalement à ce genre exigeant des qualités difficiles à posséder, et résultat de dispositions naturelles et d'un travail assidu; savoir la promptitude de l'exécution et la savante fermeté du pinceau; car il faut peindre au premier coup, et les retouches sont interdites. Le second l'emporta toutefois sur Fontana par la science des raccourcis, par le relief qu'il donnait à ses œuvres et la beauté de ses teintes. On peut encore le juger sur les douze fresques enlevées aux murs de la citadelle de Scandiano, transportées au palais ducal, et retraçant des sujets tirés de l'Énéide; il y déploya toutes ses connaissances dans l'anatomie, le paysage, l'architecture et la représentation des animaux. Les Caracci (Carraches) s'éprirent d'admiration pour la Nativité de Jésus et la Conversation de femmes et de jeunes gens qu'il peignit à Bologna avec une exquise élégance. Agostino Caraccio publia,

en l'honneur de Niccolo, un sonnet où il disait que lui seul savait réunir la régularité de Rafaele, le terrible de Michel-Angelo, le parfait naturel du Tiziano, la couleur enchanteresse de Correggio, la grâce du Parmigianino et l'invention du Primaticcio (1). Sans doute on sent, dans cet éloge, l'exagération poétique; mais pourtant il ne pouvait être adressé, par un peintre si habile, qu'à un artiste supérieur. Niccolo est presque inconnu en France, quoiqu'il ait peint 38 fresques à Fontainebleau, où Charles IX l'avait appelé; mais plus tard la galerie qui les recélait fut abattue. Ce qui contribue à renfermer sa réputation en Italie, c'est qu'il produisit fort peu de tableaux de chevalet, et travailla le plus souvent sur les parois des églises

(1) Voici ce sonnet, que Malvasia nous a conservé dans sa vie du Primaticcio :

Chi farsi un buon pittore brama e desia
 Il disegno di Roma abbia alla mano,
 La mosca coll' ombrar Veneziano,
 E il degno colorir di Lombardia;
 Di Michelangiol la terribil via,
 Il vero natural di Tiziano,
 Di Correggio lo stil puro e soprano,
 E di un Rafaele la vera simmetria;
 Del Tibaldi il decoro e il fondamento,
 Del dotto Primaticcio l'inventare,
 E un po di grazia del Parmigianino.
 Ma senza tantj studj e tanto stento,
 Si ponga solo l'opre ad imitare
 Che qui lasciocei il nostro Niccolino.

et des palais. C'est donc seulement à Modena, à Reggio, à Bologna que l'on peut dignement l'apprécier. Pendant une longue série d'années, sa famille suivit ses traces; son frère Pietro-Paolo se distingua par son habileté à représenter les chevaux et les batailles; son fils Ercole eut aussi un vrai mérite, et l'on peut s'en convaincre en voyant ses Noces de Cana, placées dans la collection modénoise. Enfin il faut citer un autre Pietro-Paolo qui ne fut pas indigne de ses aïeux, quoiqu'il ne soit qu'au second rang parmi les chefs de son école.

Ercole de Setti fut un habile graveur, un peintre distingué, qui, non-seulement dans les tableaux d'autel, mais dans ceux de petites proportions, sut faire preuve d'un style élevé, être spirituel en ses compositions et montrer une parfaite connaissance du nu et du coloris. A côté de lui on peut placer Giovanni, Battista Codibue, dont le chef-d'œuvre est une Annonciation, et Domenico Carnevale, que l'on choisit à Rome pour restaurer les fresques de Michel-Angelo; son Adoration des Rois, regardée comme un ouvrage d'élite, enrichit le musée ducal.

A Reggio, florissait en même temps des talents de premier ordre, et à leur tête on doit compter Lelio Orsi ou Lelio de Novella. On est incertain s'il fut l'élève du Correggio; cependant on peut le

croire, quoique son dessin ne soit point lombard et qu'il ait plus d'affinité avec celui de Giulio Romano; mais il imita autant que possible la fonte des couleurs, la grâce, la beauté et l'expression de jeunesse inhérentes aux têtes du grand maître. Il reste peu de ses fresques; celles que l'on a pu transporter à Modena attestent seules aujourd'hui sa haute capacité en ce genre de peinture, et ses tableaux à l'huile ne leur sont pas inférieurs. Comment se fait-il qu'un talent si remarquable soit presque ignoré, même en Italie? Cependant on se rend raison de cette espèce d'injustice, lorsqu'on sait qu'il borna ses travaux aux villes de Reggio et de Novellara. Ses leçons formèrent Jacopo Borbone, qui peignit en 1614 le cloître des Observantins à Mantoue; Orazio Perucci et Raffaello Motta, appelé aussi Raffaellino de Reggio, artiste plus célèbre que ces deux condisciples, montrant dès sa jeunesse un vaste génie, regardé par ses contemporains presque comme un nouveau Rafaele, et, ainsi que le divin peintre d'Urbino, terminant sa carrière à la fleur de ses ans (1).

La petite ville de Carpi vit naître en même temps Orazio Grillenzoue, immortalisé par le dialogue du Tasso intitulé l'*Epitaphe*. Ugo fut un

(1) Il mourut à l'âge de vingt-huit ans.

peintre médiocre tant qu'il se servit d'un pinceau ; mais, par une bizarrerie inexplicable et qui lui profita néanmoins, il acquit quelque réputation lorsqu'il se mit à peindre avec les doigts. Cependant son vrai titre de gloire est l'invention d'une espèce de gravure sur bois, au moyen de laquelle il parvint à reproduire diverses teintes et à rendre, plus exactement que ses prédécesseurs, l'aspect et le clair-obscur des tableaux. Cette découverte fut, à sa naissance, unanimement admirée en Italie.

TROISIÈME ÉPOQUE.

Pendant le cours du dix-septième siècle, on ne répudia point entièrement les traditions qu'avaient laissées Rafaele et Correggio ; plusieurs artistes s'y montrèrent fidèles ; mais d'autres les perdirent de vue lorsque les Caracci acquirent une si haute renommée et entraînèrent sur leurs traces les écoles italiennes. Bartolommeo Schedone, ou Schidone di Modena, est compté parini leurs élèves, et cependant il y a doute à cet égard, si l'on considère ses œuvres ne présentant aucune imitation du style de ses prétendus maîtres, mais se rapprochant plutôt du faire de Rafaele et de Correggio, mélange déjà remarqué au sujet de plusieurs de ses prédécesseurs et compatriotes. Quant à Schidone, son

beau tableau de Coriolan et les Sept Nymphes figurant l'harmonie montrent clairement l'union des caractères distinctifs des deux rois de la peinture ; toutefois celui de Correggio prédomine. Si ce peintre habile fut bon dessinateur et grand coloriste, si ses compositions sont remarquables par leur sagesse et leur vérité, on ne peut disconvenir qu'il pécha souvent contre les règles de la perspective ; mais combien le juste mouvement de ses figures, douées d'une grâce infinie, rachète ce défaut ! Ses fresques ont un éclat, une fraîcheur extraordinaires, et ses ouvrages à l'huile étonnent par la vigueur des teintes et en même temps par leur accord et leur suavité ; il en fit peu de grandes proportions, et ceux de chevalet, que l'on voit dans les galeries des souverains, furent souvent achetés à des prix excessifs.

Les trois peintres suivants s'approprièrent davantage la manière des Caracci. Ce furent Cavdone, qui n'appartint à l'école modénoise que par le lieu de sa naissance, quitta le duché dès sa première jeunesse, et devint un des meilleurs élèves de Ludovico Caraccio ; il tient une place distinguée dans les collections ; Giulio Secchari, dont les principaux ouvrages périrent à Mantoue lors du sac de cette ville en 1630, mais qui a laissé un témoin de son talent à la chapelle souterraine de Modène, où il peignit la Mort de la Vierge ; il est à regretter

qu'il ne soit pas plus connu hors de l'Italie ; Camillo Gavasseti, s'adonnant principalement aux fresques, et mort trop jeune pour que sa réputation pût s'étendre hors de sa patrie ; mais lorsqu'on voit ses œuvres, on est frappé de leur grandiose aspect, de l'esprit de ses compositions, de la grâce qu'il sut y répandre et de la beauté de son coloris ; à ces mérites il joignait une grande célérité d'exécution.

Lorsque ces trois artistes eurent terminé leur carrière, l'école bolonaise acquit décidément la prédominance, grâce à la protection que lui accordèrent les princes de la maison d'Este, souverains de Modena et de Ferrara. Aussi les noms qui vont suivre doivent-ils être considérés comme lui appartenant bien plus qu'à l'école modénoise.

Battista Pesari suivit la manière de Guido Reni ; cependant il est incertain qu'il ait reçu directement ses leçons ; mais il n'y a aucun doute à cet égard pour Bernardo Cervi, qui posséda une science profonde dans le dessin et en donna des preuves nombreuses, quoique la peste de 1630 l'ait frappé d'une mort prématurée. A ces noms italiens, il faut joindre celui d'un Français, de Jean Boulanger, devenu peintre de la cour à Modène ; heureux dans ses inventions, harmonieux coloriste, spirituel compositeur et donnant à ses figures une juste pantomime, il pécha quelquefois en exagérant l'expression. Néanmoins son tableau du Sacrifice d'Iphigénie

prouve qu'il possédait un vrai mérite. Ses deux meilleurs élèves furent Costa di Sassuola, qui hérita de son coloris, et Sigismondo Caula.

A l'influence de Guido Reni succéda celle du Guercino. Parmi ceux qui marchèrent sur ses pas on doit compter Antonio Triva, fidèle aux principes de son maître et recherchant la vérité, l'exacte reproduction de la nature peut-être, aux dépens de la noblesse et de la grandeur du style; Ludovico Lana, suivant la même voie, mais avec plus de supériorité et le montrant par son chef-d'œuvre de Modena délivrée de la peste. C'est un des plus remarquables de cette ville, et l'on y admire une vaste composition, une harmonie parfaite, une puissante couleur et l'originalité qui est le vrai cachet du talent. A ces qualités il joignait une grande richesse d'accessoires; il est surtout supérieur dans les têtes de vieillard, et c'est là que brille la hardiesse de son pinceau; elles sont encore recherchées en Italie et font l'ornement des musées. Après ces deux hommes, vraiment dignes d'éloges, la gloire de l'école alla toujours en déclinant et s'ensevelit enfin dans le mauvais goût de la fin du dix-septième siècle et du dix-huitième. Il faut pourtant distinguer Matteo Coloretti, habile peintre de portraits, pleins de vie et d'expression.

La peinture historique ne fut pas la seule où brillèrent les Modénois, et l'on doit citer Paolo Gi-

bertoni qui traita avec esprit les arabesques et le paysage. Girolamo Comi se fit un nom par l'ornementation et ses belles perspectives à fresque ; Antonio Joli le surpassa en ce genre et devint un des plus célèbres peintres de décorations théâtrales, auxquelles on ne pouvait rien reprocher, sous le rapport de la couleur et de l'exécution, mais qui se ressentaient du vicieux style architectonique du siècle où il vivait (1). Fasetti suivit avec distinction la même carrière ; Bibiena, Zinani, Spagiazzi, Bartoli, Zanichelli furent ses rivaux, et l'on peut dire que Reggio, dont ils étaient tous sortis, eut longtemps le privilège d'embellir la scène dans toute l'Europe. La ville de Carpi produisit aussi d'habiles stucateurs, et c'est là que prit naissance cette espèce d'ouvrages appelés *Scagli*, formés de pierre spéculaire de diverses couleurs. Son premier inventeur fut Guido Fassi del Conte, et l'on admire encore plusieurs statues et des tombeaux composés de ce marbre artificiel (2).

De ce rapide examen, il résulte que l'école de Modène n'eut point, comme la florentine et la vé-

(1) Né en 1700, il mourut en 1774.

(2) La pierre spéculaire a pour base la sélénite (sulfate de chaux), mise en poudre et unie à des couleurs minérales. On en forme alors, au moyen d'un gluten, des masses arrivant à un grand degré de dureté et recevant le plus beau poli. Ce n'est, en somme, qu'un stuc perfectionné.

nitienne, un caractère qui lui fût propre et portant une empreinte nationale ; sans doute elle posséda de grands talents , mais on la vit successivement imiter les maîtres étrangers.



ÉCOLE DE PARME.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Ainsi que toutes les écoles italiennes , celle de Parme commença dès le treizième siècle et même dès le douzième, lorsque le mouvement imprimé aux arts propagea leur renaissance dans toute la Péninsule ; mais aucun peintre de cette époque n'y fit briller un mérite transcendant et relatif néanmoins au temps qui le vit naître. Cependant la nature inspirait déjà aux Parmesans le sentiment de la grâce, et leur style est moins anguleux et moins raide que celui des mosaïstes grecs et des autres ar-

tistes de Rome et de Florence. Ils eurent aussi le talent de donner une grande solidité à leur coloris qui garde encore, depuis six cents années, presque toute sa fraîcheur primitive, et certainement la chimie avait déjà prêté sa science à la peinture pour la fabrication des laques et des couleurs transparentes.

Ne pouvant citer des hommes vraiment célèbres, nous allons passer à la seconde époque, après nous être contenté de nommer simplement Bartolommeo Grossi et son gendre Loschi, choisis, vers 1460, pour travailler à l'église de Santo-Francesco; Serafino qui les précéda et dont les compositions ressemblent à celles de Giotto et de ses élèves; Cristoforo di Parma; Marnitta qui probablement fut le maître du gracieux Parmigiano; Alessandro Araldi, coloriste, instruit aux leçons du Vénitien Bellini; Michele Pierilario et Mazzuoli préparant la transition de l'ancienne manière à la nouvelle.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

Si l'on n'avait égard qu'aux lieux de la naissance, Antonio Allegri, surnommé Correggio, de la ville où il reçut le jour, devrait être placé parmi les artistes modénois; mais c'est à Parme qu'il fixa son séjour, y accomplit ses plus importants, ses im-

mortels travaux, et l'on est forcé de le proclamer chef de l'école parmesane, sur laquelle il sut acquérir une immense influence, en la peuplant de ses nombreux élèves, formés soit par ses leçons directes, soit par les copies et la contemplation de ses admirables ouvrages.

Commençons par dire que l'on a fait beaucoup de contes sur l'abjection de sa famille, sur la prétendue misère où il vécut et les injustices de ses contemporains à son égard. Tout cela est bon pour émouvoir le lecteur, pour composer des phrases sonores contre l'ingratitude de l'espèce humaine et faire un larmoyant chapitre de roman ; mais tout cela est complètement faux, et des pièces authentiques, encore existantes, le prouvent. Correggio sortait de parents considérés, jouissant d'une honorable aisance, et il dut recevoir une éducation libérale propre à développer ses heureuses facultés. La grâce de ses compositions, les sujets qu'il a traités, l'abondance et l'élévation de ses idées démontrent victorieusement qu'il en avait profité. Le mépris, le continuel embarras de subvenir aux besoins de ses enfants ne lui eussent point permis d'acquérir l'érudition historique et mythologique dont il a donné tant de preuves et cette profonde science des raccourcis qui, sans doute, exigea de longues et coûteuses études. Ses chefs-d'œuvre ne furent pas, non plus, aussi mal payés qu'on l'a

mille fois affirmé, puisqu'ils lui permirent d'acheter des propriétés, dont les contrats ont échappé aux ravages du temps. Ainsi, pour ses peintures de la coupole de Santo-Giovanni, il reçut 472 sequins de Venise, et pour celles de la cathédrale 350. D'après ses quittances données aux fabriques de ces deux églises, ces deux sommes réunies représentaient nominalemeut 9,864 francs de notre monnaie actuelle; mais si l'on admet, ce qui est effectivement la proportion, que le numéraire avait alors, vu sa rareté, une valeur huit fois plus considérable, c'est-à-dire qu'on pouvait en obtenir huit fois plus d'objets nécessaires à la vie ou servant au luxe et au plaisir, ces 9,864 fr. équivalaient à 78,912 de notre époque. Sa Fameuse Nuit fut payée 3,840 fr., et sur le prix de son Saint-Jérôme il lui resta, après six mois de travail, 4,512 fr. d'économies. Il est probable que ses autres ouvrages furent payés à proportion. Ainsi tombent, devant les faits, les lamentables exagérations de Vasari et de ceux qui ont répété ses récits. On vient de voir qu'on soldait Correggio en monnaies d'or. Un paiement en lourdes pièces de cuivre, qu'il aurait, dit-on, transportées l'espace de douze milles, pendant les chaleurs de la canicule, ne fut donc point la cause de sa mort, à l'âge de 40 ans, comme l'affirme également le même historien. Ajoutons que la preuve de l'aisance dont jouissait

ce grand peintre est le soin extrême qu'il accordait au matériel de ses tableaux, tous exécutés sur cuivre ou sur panneaux, avec profusion des couleurs les plus précieuses, les plus chères, telles que les belles laques et l'outremer. Contre l'opinion commune, il fut aussi bien accueilli des grands seigneurs, apprécié par ses compatriotes, comme il devait l'être, et lorsqu'on le voit chargé de si importants travaux, et choisi de préférence pour exécuter les peintures d'immenses coupoles, à coup sûr, il possédait une haute réputation.

Né en 1494, mort en 1534, Antonio Correggio reçut les premières leçons de son art de peintres d'un talent secondaire, tels que son oncle Lorenzo Allegri et Mantegna, non le célèbre Andrea, mais Francesco son fils. Ce serait, dit-on, de lui qu'Antonio apprit les premiers éléments de la perspective verticale et des raccourcis qu'il perfectionna par la suite, et employa si habilement ; mais ses heureuses dispositions, cet instinct que la nature accorde aux hommes privilégiés lui firent bientôt dépasser ses maîtres, se créer un style appartenant à lui seul, plus large, plus élégant, et répudier entièrement la maigreur de dessin et d'exécution dont ses prédécesseurs furent plus ou moins entachés. Dès l'âge de vingt ans, il avait opéré cette révolution dans l'école parmesane et aboli toutes traces de la sécheresse du quinzième siècle.

Ce que faisait au même temps à Rome Rafaele, également à peine sorti de l'adolescence, Correggio l'accomplissait à Parme ; il réformait l'ancienne école et probablement sans avoir jamais vu son rival de gloire et ses œuvres principales, car il s'élève des doutes les mieux fondés sur son prétendu séjour dans la capitale du monde chrétien : d'ailleurs tous deux, en marchant vers la perfection, suivaient une route différente, et Antonio n'eût point appris du peintre d'Urbino ce qui constitue son talent inimitable, ce *coloris* qui, sans sortir de l'élégante et noble imitation de la nature, semble répandre sur la toile les nuances de l'iris et l'élève ainsi au beau idéal par la magie de ses tons ; Rafaele ne lui aurait point révélé cette savante distribution du clair-obscur, des ombres, de la lumière et des reflets, unissant entre eux toutes les figures, toutes les parties du tableau ; cette grâce peut être quelquefois incorrecte et pourtant toujours divine ; cette facilité à multiplier dans les plafonds les plus hardis raccourcis, à donner à ses saints, à ses anges un corps aérien montant au ciel sans effort, à répandre enfin sur les têtes d'adolescent et d'enfant un air si radieux, un sourire si plein de bonheur qu'il semble que le paradis lui ait fourni ses modèles (1). Qu'importe donc qu'il eût étudié

(1) Elles faisaient l'admiration et l'objet des études des Caracci.

ou non les œuvres de Rafaele, puisqu'il n'existe aucune ressemblance dans leurs manières.

C'est surtout dans les grandes machines, dans les fresques des coupoles, genre exigeant la franchise, la promptitude d'exécution, et qui ne peut employer qu'un nombre très-restreint de couleurs, la chaux des murailles altérant toutes les autres, que brillent au suprême de grâces qualités, partage exclusif du Correggio, de l'aveu des plus habiles maîtres, ses successeurs; les Caracci, Tiziano le proclamèrent hautement. Aux dômes de Santo-Giovanni et de la cathédrale de Parme, on est ébloui, confondu d'étonnement du prodigieux éclat répandu avec tant de vérité et une si puissante intelligence sur cette foule d'anges, de bienheureux groupés dans un ordre admirable et concourant tous à l'ascension du Christ, au triomphe de la Vierge. On ne peut concevoir comment furent produits ces effets de lumière si divers et partant néanmoins du même foyer. L'étonnement augmente encore, s'il est possible, lorsqu'on apprend qu'Antonio acheva les peintures de Santo-Giovanni à l'âge de 26 ans. Il fut aussi le premier qui fit entrer dans ses compositions le choix des étoffes et les varia, selon les effets qu'il voulait obtenir; tantôt vigoureuses, tantôt légères de formes et de teintes, elles servent heureusement à l'harmonie générale. Quant à ses tableaux à l'huile,

pour produire cette espèce d'émail irisé, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui, sans nuire à la vérité de son coloris, lui donne tant de charmes, certainement il posséda quelque secret, ou qu'il garda pour lui seul, ou dont le souvenir s'est perdu. Il est probable qu'il mêlait à ses couleurs une dissolution résineuse épaisse et se durcissant promptement; peut-être sa base était-elle la gomme copalle, dont les Flamands se sont servis quelquefois et qui prête à la peinture une vivacité de tons, un coup-d'œil particulier. Au reste, il attachait une grande importance à la préparation de ses toiles, à l'absorption des huiles, à la pureté des couleurs qu'il soumettait à des lavages répétés, et c'est à ces soins, trop souvent négligés, qu'il faut attribuer et la conservation et la constante fraîcheur de ses œuvres; on prétend aussi que Correggio les exposait à l'ardeur du soleil, ou les réchauffait au moyen du feu pour que leur empâtement se répandit également sur toute la surface et semblât fondu plutôt que posé avec le pinceau. Si le fait est vrai, il aurait employé un procédé semblable à celui de l'encaustique où l'on parfonde la cire, et ce serait ce qui a toujours rendu impossible l'exacte copie de ses ouvrages.

Après le Correggio parurent d'autres artistes, doués d'éminentes qualités, mais pourtant placés à un grand intervalle du maître par excellence. Le

premier que nous devons citer fut son fils, Pomponio Allegri, qui se distingua moins par ses compositions que par la beauté de ses têtes, la pantomime juste et spirituelle des figures et sa couleur vraie et animée. Giovanni Giarola peignit principalement à fresque et travailla surtout à Reggio, où les preuves de son talent existent encore. Quoiqu'on puisse lui reprocher d'avoir quelquefois négligé la pureté des contours, il montra cependant une réelle habileté. Antonio Bernieri, d'une famille noble et entraîné par son goût pour les arts, ne fit point de tableaux d'une grande dimension, mais se plaça au rang des célèbres miniaturistes.

Francesco Maria Rondani fut certainement élève du Correggio. ou du moins il parvint à l'imiter, autant qu'il se pouvait, en aidant à ses immenses travaux du dôme et de l'église de Santo-Giovanni. Quelques-unes de ses peintures pourraient même être attribuées à son maître, en les considérant comme des ouvrages un peu négligés ; entre autres, une Vierge à Santa-Maria-Maddalena, et saint Jérôme et saint Augustin chez les Erémiteins, peintures qu'on range parmi les chefs-d'œuvre de l'école parmesane. Michelangiola était, par sa famille, originaire de Parma et vint s'y fixer ; ainsi il doit être compté au nombre des peintres de cette ville. Ses formes sont grandioses,

ses têtes belles, habilement étudiées, et à son coloris d'une finesse, d'une clarté remarquables, on voit qu'il se souvint toujours des exemples du Correggio. Ses tableaux sont précieusement conservés dans les collections italiennes.

Bernardo Gatti, surnommé *Sojaro*, de la profession de son père (1), est un des élèves les plus certains, les plus habiles du Correggio et laissa de nombreuses marques de sa capacité à Parme, Plaisance et Crémone. Il sut imiter son maître sans le copier et se donner ainsi un caractère original. Personne n'a mieux que lui approché d'Antonio par la délicatesse, l'innocence, la candeur, la beauté qu'il prêtait aux femmes et aux enfants. Ses fonds sont clairs et sa couleur a une suavité qui ne nuit point au relief, au modelé dont il s'occupa toujours avec un soin scrupuleux. On peut se convaincre que cet éloge n'est point exagéré en voyant, à Parme, la coupole della Steccata et surtout la figure de la Vierge, une des plus nobles productions de l'art qui existent. Ses ouvrages sont rares en Italie, inconnus en France, et abondent seulement en Espagne, où presque tous ses tableaux de chevalet furent transportés.

Les deux Mazzuoli furent aussi, à un degré éminent, l'honneur de l'école parmesane ; Fran-

(1) Sojaro. Ouvrier en soie.

cesco surnommé Parmigianino (le Parmésan) l'emporte cependant sur son cousin Girolamo, et son nom est européen. On ignore s'il reçut des leçons du Correggio; mais ce qui est certain, c'est qu'il montra les plus précoces dispositions et peignit, à l'âge de quatorze ans, un Baptême du Christ, où la maturité du talent apparaît déjà; sans doute il étudia le Correggio, et l'on en connaît plusieurs pastiches (1) sortis de son pinceau; néanmoins se confiant en son génie, il voulut être le premier dans un style qui lui appartenait et ne pas se borner au rôle toujours secondaire d'imitateur. Ce style est noble, élevé, plein de dignité, et la grâce est en même temps son caractère distinctif. Parmigianino ne prodigua pas les personnages dans ses compositions; mais il sut les grouper avec sagesse et leur faire occuper artistiquement les plus grands espaces. Cependant cette grâce qu'il recherchait et qu'il a trouvée n'est pas toujours exempte d'un peu d'afféterie, et c'est ce qui le place, sous ce rapport, un degré au dessous de Rafaele et du Correggio. Un désir excessif d'élégance le portait peut-être à préférer des formes trop allongées pour la taille, le col et les

(1) *Pastiche*. Mot emprunté de l'italien; il désigne un tableau où un peintre a imité la manière d'un autre, son goût, son coloris, ses formes favorites.

doigts de ses figures de femmes, et il s'en excusait en disant que les anciens sculpteurs grecs et romains avaient adopté ces proportions pour rendre plus sveltes les figures habillées que grossissent trop les draperies. Son coloris doux, peu éclatant, pour ainsi dire voilé, est pourtant plein de charmes, et l'œil se repose avec un plaisir inexprimable sur un ensemble dont toutes les parties sont dans un parfait accord, et certainement le résultat non-seulement de l'instinct, mais aussi d'un habile calcul ; car le Parmigianino réfléchissait longuement avant d'entreprendre un ouvrage, et ne saisissait sa palette qu'après avoir nettement conçu son œuvre dans sa pensée ; néanmoins cette lenteur à la préparer n'enchainait point sa prompte exécution qui se distingua toujours par une touche franche et résolue. A tout prendre, c'est un des plus beaux talents qu'ait produits l'Italie ; ses tableaux de chevalet sont chèrement payés dans les ventes publiques, et leur rareté ajoute encore à leur prix. Cet artiste éminent fut aussi un habile graveur sur cuivre, et mourut à trente-sept ans, au même âge que Rafaele. Ainsi la mort saisit au milieu de leur noble carrière, et à quelques années d'intervalle, le peintre d'Urbino, Correggio et Parmigianino.

Le second des Mazzuoli aurait laissé un nom plus connu hors du Parmesan, si celui de son maître et son parent ne l'eût éclipsé ; si même

quelques-unes de ses peintures n'eussent pas été attribuées à son cousin, quoique leur coloris soit plus vigoureux. Ce peintre, savant en perspective, fut harmonieux de lignes et de tons, vif et varié dans ses compositions à fresque ; mais sur la fin de sa vie il se négligea, pressé qu'il était par l'abondance de ses travaux, et au milieu de véritables beautés percent des défauts qu'il avait évités dans sa jeunesse ; le dessin des nus est alors incorrect, les mouvements sont exagérés et la grâce va jusqu'à l'affectation. Au reste, il eut cela de commun avec beaucoup d'artistes célèbres, avec Guido Reni lui-même, lorsque l'amour de l'argent ou d'une gloire mal entendue leur fit entreprendre plus d'ouvrages qu'ils n'en pouvaient heureusement accomplir ; il ne faut donc juger Girolamo Mazzuoli que sur ce qu'il a fait dans la première moitié de sa carrière.

Telle était la splendeur de cette école, lorsqu'en 1545 Ludovico Farnese, fils légitime du pape Paul III (1), obtint la souveraineté de Parme et de Plaisance ; elle se partageait encore entre l'imitation du Correggio et du Parmigianino ; mais celui-ci, plus moderne, ayant pour lui l'attrait de la nouveauté, devint le modèle de prédilection des

(1) Il était le fruit d'un mariage contracté avant que son père, devenu veuf, entrât dans les ordres et fût promu au cardinalat.

jeunes artistes. On vit successivement marcher à sa suite Jacopo Bertoja, qui s'applique surtout à traiter en petites proportions des sujets mythologiques longtemps recherchés par les amateurs; Alessandro Mazzuolo, fils de Girolamo, et Pomponio Amideno, imitateur si habile qu'on attribua longtemps au maître des ouvrages de l'élève.

Pierantonio Bernabei suivit Correggio, et eut comme lui le goût et l'intelligence des vastes fresques; il le montra à la coupole della Madona del Quartiere, où il fit briller le relief et la vigoureuse couleur d'une multitude d'anges et de saints peuplant les célestes demeures; et il est regardé comme un des meilleurs peintres lombards de cette période; il eut de plus le mérite d'assurer à ses œuvres une parfaite conservation. Il faut citer encore Aurelio Basili, Innocenzio Martini et Giulio Mazzoni, formé par les leçons de Daniele di Volterra; aussi son style est différent et rappelle celui des Florentins. Ce fut un artiste d'un réel mérite, et les Évangélistes qu'il peignit à la cathédrale de Plaisance le prouve. Cependant il échoua lorsqu'il s'agit d'appliquer les règles de la perspective aux objets vus de bas en haut, et par conséquent dessina faiblement les raccourcis.

TROISIÈME ÉPOQUE.

Cette dernière époque exige peu de développements et renferme les dix-septième et dix-huitième siècles. Si nous y comprenons Francesco, né dans la capitale du duché, mais qui travailla principalement à Rome, et nous en avons déjà parlé au quatrième volume de ce voyage, c'est à cause des peintures dont il embellit sa patrie et de sa supériorité dans son art. Quoiqu'il ne possédât ni le coloris, ni la finesse et la suavité du Correggio, nul cependant ne rappela plus heureusement le style de ce grand maître, et comme lui ne réussit mieux aux vastes fresques, à la décoration des coupoles.

Après sa mort, arrivée en 1647, l'art ne cessa de décliner, malgré l'influence qu'avait acquise sur l'école parmesane celle de Bologne que fondèrent les Caracci, et dont le style et les principes furent introduits sous les auspices du duc Ranuccio par Ercole Procaccini et Cesare Aretusi. De tous ceux qui suivirent leurs préceptes, nous ne citerons que Gianbattista Tinti, mais qui n'y fut pas entièrement soumis, car à l'étude des tableaux bolonais il joignit celle des chefs-d'œuvre du Correggio et du Parmigianino. On peut juger de son talent aux églises de l'Assomption, des Capu-

cines et à la cathédrale; les travaux qu'il y accomplit sont regardés comme les dernières grandes productions des peintres nationaux. Il est donc inutile de présenter au lecteur les noms de ceux qui vécurent depuis 1670 jusqu'à nos jours, et d'analyser de médiocres ouvrages. Remarquons en terminant, que, dans les écoles italiennes, la seconde période fut toujours la plus féconde en illustres artistes, de même qu'à l'âge placé entre l'adolescence et la vieillesse, l'homme possède toute la somme de force et d'intelligence que le ciel lui départit.





MOSAÏQUE.

Le quatrième volume de ce voyage est si considérable, qu'on n'a pas cru devoir le grossir encore en y joignant une dissertation sur l'origine et les phases diverses de la mosaïque ; mais comme les œuvres de ce genre sont presque aussi nombreuses en Lombardie et à Venise qu'à Rome, à Naples et à Florence, de courtes observations, sur un art dont les produits sont impérissables et nous conservent le style, le faire et les progrès de vingt siècles, trouveront, sans trop d'inconvénients, leur place dans la description de l'Italie centrale. Cependant, avant d'entrer en matière, avouons qu'outre nos propres observations et l'instruction que nous devons à la complaisance d'habiles antiquaires italiens, nous avons puisé une partie de cette dissertation dans deux traités devenus rares et dus à la plume des prélats Ciampini (1) et Furietti (2).

(1) *Vetera monimenta, in quibus præcipuè musiva opera, sacrarum profanarumque ædium structura, dissertationibus iconibusque observantur, operâ et studio Joannis Ciampini.* Romæ, 1690.

(2) *De musivis, autore Josepho Alexandro Furietti.* Romæ, 1752.

Comme tout ce qui sort de la main des hommes, la mosaïque fut graduellement perfectionnée, et ses commencements, d'abord bruts et imparfaits, remontent à la plus haute antiquité; son origine est si rapprochée des premiers temps de la civilisation, qu'aucun auteur ancien ou moderne n'a pu lui assigner une date, et tous, sur ce point, gardent un absolu silence. Il paraît cependant, si on ne peut préciser l'époque de sa découverte, que cet art ayant pris naissance en Asie et surtout en Perse, région abondante en pierres naturellement colorées, fut ensuite adopté par l'Assyrie et de là passa chez les Grecs et les Romains. D'après l'Écriture sainte, les pavés du palais d'Assuérus étaient ornés de précieuses mosaïques et témoignaient de la richesse et de l'industrie orientales (1).

Ainsi qu'on vient de le dire, les premiers essais furent imparfaits et se bornèrent à la jonction de morceaux de marbre diversement colorés et d'une assez grande dimension pour en revêtir les pavés, et les murailles des temples, des palais, des monuments publics, et l'on pouvait les comparer à une marqueterie plutôt qu'à une mosaïque, dans l'acception que nous donnons à ce mot aujourd'hui.

(1) *Lectuli quoque aurei et argentei super pavimentum smaragdino et pario stratum dispositi erant, quod mirâ varietate pictura decorabat. Esther, cap. 1.*

Au lieu de marbres, on employa souvent des terres cuites de teintes différentes et convertes quelquefois d'émail; mais tous ces matériaux étaient incapables de se prêter à des formes précises et délicates. Aux premières tentatives d'ornementation succédèrent les incrustations avec des cubes de moindre grandeur, et c'est ainsi que fut décoré à Rome le théâtre de Marcus Scaurus, vers l'an 63g de la fondation, sous la dictature de Sylla. C'était un milieu entre la simplicité primitive et la perfection où l'on parvint en adoptant des fragments de pierres et de verres de couleurs, souvent d'une petitesse extrême, témoins ceux qui servirent à représenter les fameuses colombes se désaltérant aux bords d'un vase, que l'on voit encore au Capitole. La fabrication du verre, ou plutôt des émaux, car la matière vitrifiée ne doit pas être transparente, n'était point ignorée des Egyptiens et des Grecs, qui la reçurent de cette industrieuse nation. Le perfectionnement des émaux et leur application à la décoration, et même aux véritables tableaux, firent de sensibles progrès chez les Romains et parvinrent à leur plus grande splendeur sous le règne d'Adrien (1); mais quoi-

(1) On a déjà dit, lors de la description de Pompéi, que, dès la plus haute antiquité, on connaissait parfaitement la coloration des émaux par les substances minérales. Le bleu s'obtenait avec le co-

que la mosaïque déclinât à dater de ce moment, elle ne fut jamais abandonnée et survécut aux troubles des empires d'Orient et d'Occident, à la barbarie qui pesa sur ces riches contrées, et bientôt nous verrons les Grecs de Constantinople l'importer de nouveau en Italie.

Les anciens, et surtout les Grecs et les Romains, admettaient plusieurs genres de mosaïque, et les ouvriers qui les composaient étaient également connus sous des noms divers, se tirant ou de la matière dont ils se servaient ou de la forme donnée à leurs œuvres; ces assemblages furent aussi différemment appelés selon leurs matériaux et les sujets qu'ils représentaient. Les Grecs les nommaient *lithostrata*, *asarota*, *psephologista*, *chondrobolia*, *mousetia*, *hyalographia*. Les Romains connaissaient l'*opus tessellatum*, *sectile*, *segmentatum*, *vermiculatum* et *musurum*; mais il n'est pas facile d'en faire une juste application et de déterminer exactement en quoi ces ouvrages se distinguaient entre eux. Cependant cette subdivision prouve le perfectionnement de la mosaïque, car c'est lorsque la science ou l'art ont fait de grands

balt, le jaune avec le plomb, le vert et le rouge au moyen du cuivre, ce qui suppose sinon des connaissances avancées et théoriques en chimie, du moins une longue pratique. Cette dernière couleur, provenant de ce métal, n'a même été retrouvée que depuis peu de temps.

progrès qu'ils se séparent en plusieurs branches (1). On sait pourtant que le *pséphologiston* et le *chon-*

(1) *Lithostrata*. Nom générique de la mosaïque. Ce mot est composé de *lithos*, pierre, et de *stronnumi*, j'étends.

Asarota provient de l'a privatif et de *saros*, balai. Il indique un plancher de marqueterie qui ne se nettoie pas avec un balai, mais avec une éponge. M. Haze prétend qu'il signifie un genre spécial de mosaïque représentant un parquet de salle à manger où sont figurés les débris d'un festin non encore balayés.

Psephologista. Ce mot est formé de *psephos*, petite pierre, et de *logizomai*, je compte. Il indique un ouvrage en mosaïque formé de petits fragments de pierre ou de marbre.

Chondrobolia vient de *chondros*, cailloutage, et de *ballo*, je jette. Il exprime aussi l'action de travailler en mosaïque de pierre.

Ces deux mots, *psephologista* et *chondrobolia*, désignent une espèce de mosaïque plus grossière que les autres et destinée seulement aux cours et aux portiques. Ils appartiennent au grec bysantin.

Mouseia servit, dans la basse grécité, à faire naître l'idée générale de toutes espèces de mosaïques.

Hyalographia se compose de *hyalos*, verre, et de *grapho*, je trace, et s'applique à un genre de mosaïque dont les cubes étaient en verres colorés, et d'une dimension si petite, que chacun pouvait rendre les nuances les plus délicates des objets qu'on voulait représenter.

Opus tessellatum. Pavé construit en petites dalles carrées.

Opus sectile. De pierres sciées en feuilles minces.

Opus segmentatum. Formé de pièces de diverses couleurs.

Opus vermiculatum. Composé de segments, de filets de bois ou de pierres. (PLINE.)

Malgré ces explications, on est forcé de convenir, comme on vient de le dire hors de cette note, que les mots désignant, en grec et en latin, divers genres de mosaïques, ne donnent pas une idée précise, distinctive de chaque espèce, et que l'usage avait pu seul apprendre aux anciens à en saisir les différences.

drobolion étaient à peu près semblables; le *lithostraton* leur ressemblait beaucoup et n'en différait guère que parce que son travail étant plus précieux, il servait au pavage des appartements et retraçait des figures et des ornements. Souvent, comme pour les tables florentines, on profitait, des teintes plus ou moins foncées de la même pierre pour rendre assez exactement les effets d'ombre et de lumière (1), on est plus incertain sur la composition du *vermiculatum*; cependant, d'après l'opinion la plus commune, on y employait des filaments de bois ou des minéraux allongés et ondulés. Enfin on connaissait encore le *figlinum opus* dont les cubes ou les carreaux étaient revêtus d'un émail. On le prodigua d'abord dans les bains et les édifices publics; mais on s'aperçut bientôt que la couverte ne résistait pas au grand air; défaut qui provenait probablement de l'excès du fondant de carbonate de soude ou même de potasse, mêlé à la matière vitrifiée, et que l'on sut éviter plus tard, puisque les émaux du moyen-âge ne présentèrent point cet inconvénient et durent, sans dégradation, depuis mille années (2).

(1) VITRUE, liv. VII, chap. x.

(2) La soude est le fondant ordinaire du verre et des émaux; mais, comme elle est déliquescence à l'air, elle communique le même défaut aux vitrifications, si on l'y mêle en trop grande quantité pour hâter la fusion.

Les traditions de ces procédés subsistèrent de siècle en siècle et traversèrent les temps de barbarie ; mais enfin l'expérience apprit à se borner , surtout pour la mosaïque formant des tableaux , aux cubes de verre ou d'émail , comme les plus solides , et offrant le plus de ressources par les mille nuances que procure la mixtion des substances métalliques à la pâte vitrifiée. Le moyen-âge et le moderne l'emportent de beaucoup , sous ce rapport , sur les anciens qui , en général , ne surent donner à leurs émaux que six couleurs , sans dégradations de teintes ; savoir le blanc , le noir , le rouge-foncé , le jaune-terne , le vert-obscur et le bleu-clair , pareil à celui que l'on obtient du cobalt. Quant aux mosaïques grecques ou romaines , toutes les fois qu'elles représentent des figures , des fruits ou des animaux , ce sont des pierres naturellement colorées qui les composent , et , malgré l'éloge qu'on en fait et que méritent la beauté de leurs formes et l'habileté de l'assemblage , elles sont loin de valoir , pour tout le reste , celles que nous ont conservées les basiliques et les églises italiennes.

C'est à ces monuments que nous devons la conservation et le perfectionnement de cet art précieux , et la comparaison , toujours subsistante , des divers styles depuis les sixième et septième siècles , alors qu'il fut appliqué à l'ornementation des édifices

religieux. La haine que la primitive Eglise conçut contre les peintures et la sculpture, dont le paganisme décorait ses temples, ne lui permit pas de les employer à la splendeur des sanctuaires, et de là vint, pendant une assez longue période, la nudité de ces monuments; mais une fois le triomphe du christianisme assuré, lorsque le temps eût mis un terme à la proscription des arts d'imitation, la mosaïque fut un des premiers que le clergé adopta, et les inventaires des basiliques de cette époque prouvent que non-seulement elle couvrit les murailles, mais qu'on l'appliqua aussi aux reliquaires, aux meubles et même aux mitres et aux crosses des évêques. Une sage politique présidait à ces embellissements, qui plaisaient au peuple et attiraient surtout les habitants des campagnes, sectateurs encore, en beaucoup de provinces, des fausses divinités champêtres. Dès le cinquième siècle, le pape Sixte III fit représenter, aux voûtes de Saint-André, la nativité du Christ, pour l'opposer au nestorianisme que le concile d'Éphèse avait condamné en 431 (1). Ainsi que la peinture, la mosaïque devint donc d'un usage général en Grèce et en Italie,

(1) Nestorius, patriarche de Constantinople, soutenait que l'on ne devait point appeler la Vierge mère de Dieu, attendu que, selon lui, il y avait deux natures distinctes et deux personnes en Jésus-Christ, et qu'ainsi Marie ne pouvait être nommée que mère du Christ; il anéantissait, par cette distinction, le mystère de l'In-

depuis le cinquième siècle jusqu'au huitième, et le poète Prudentius décrit avec enthousiasme l'éclat dont elle brillait à la lueur des lampes, pendant les nocturnes cérémonies religieuses. Cependant la prospérité de cet art fut interrompue en Grèce et dans l'empire d'Orient par les fureurs destructives des iconoclastes (1) et de Léon l'Isaurien, monté sur le trône en 717. L'Italie méridionale, en partie encore sous la domination de ce soldat couronné, de ce fils d'un cordonnier, souffrit moins que la Grèce de sa barbarie. L'action tyrannique s'affaiblissait en s'éloignant du centre, et la mosaïque se réfugia surtout à Rome, à Ravenne, à Pise, à Florence, où le temps a épargné des ouvrages dont la durée dépasse onze cents années; ils sont précieux, sinon par le talent des auteurs, du moins par la matière qui les compose et les cubes dorés entourant leurs personnages. Ce furent principalement des artistes grecs, fuyant la persécution, qui entretenirent le goût de ce genre d'ornementation et le perpétuèrent en formant des élèves.

Il était donc naturel que le style byzantin s'éta-

carnation, consistant en l'union des deux natures divine et humaine dans la personne du Verbe, d'où résulte l'Homme-Dieu. Il niait donc l'union hypostatique, et n'en admettait qu'une morale entre le Verbe et l'humanité.

(1) Iconoclastes. Briseurs d'images.

blit avec eux ; style, comme on l'a déjà fait observer dans les autres volumes, raide, imitant peu la nature, astreint à des types, à des traditions dont on n'osait s'écarter, produisant par conséquent des œuvres peu variées, et, sans vouloir faire ici une assimilation complète, soumis à des formes, à des attributs constants, ainsi que la sculpture indienne lorsqu'elle représente ses divinités. Dans la mosaïque d'origine ou d'imitation byzantine, Jésus-Christ est toujours beaucoup plus grand que les autres figures, assis sur un trône et entouré d'anges ailés. La Vierge, les prophètes, les apôtres, les quatre évangélistes, les saints y sont désignés à la vénération des fidèles par des symboles caractéristiques, et même par l'immuable couleur des vêtements. Jamais on ne voyait le Christ attaché à sa croix ; on craignait probablement de le montrer ainsi aux yeux des barbares et de peuples encore chancelants dans leur foi, qui regardaient ce supplice comme infamant et réservé aux esclaves ; mais le Fils de Dieu leur apparaissait toujours couvert de somptueux habits et la tête entourée d'une éclatante auréole. Là où l'on trouvait un peu de variété, c'était aux portraits des papes, des évêques, des empereurs, que l'on plaçait quelquefois au bas de ces pieuses compositions, ou à part dans les basiliques, et qui nous ont conservé les divers changements de costumes. Longtemps l'ha-

billement du souverain et des dignitaires impériaux fut presque pareil à celui de nos prêtres, lorsqu'ils officient ; on y reconnaît la chasuble, l'étole, et même le manipule dont l'antique usage est incertain. Les uns prétendent que c'était un mouchoir suspendu au bras, et les autres veulent que ce fût, comme sa forme semble l'indiquer, une espèce d'escarcelle, de grande bourse renfermant l'argent, de petit meuble, et destiné au même usage que le sac appelé *ridicule*, dont les dames se sont longtemps servi.

Les rapides successions de dynasties, les révolutions, les attaques des Sarrasins, le pillage des monastères et des églises suspendirent les progrès de l'art en Italie pendant deux siècles, et c'est à peine si l'on y trouve quelques mosaïques datant du neuvième et du dixième ; mais, dès le commencement du onzième, de 1010 à 1020, on le voit prendre une nouvelle vie, et c'est encore aux Byzantins appelés à Venise, c'est au doge Orso Particiaco que l'on doit attribuer l'impulsion qu'il reçut par les immenses travaux exécutés à Santo-Marco ; toutefois ils étaient plus riches en matériaux précieux que remarquables par l'exécution et la pureté du dessin ; on y prodigua les cubes d'email, où l'or est fixé au moyen du feu, et aux émaux furent mêlées des pierres naturellement colorées, lorsque leurs teintes pouvaient servir à re-

présenter des draperies. Cependant tout ce qui concernait les ressources matérielles de l'art fit, à partir de cette époque, de sensibles progrès, et le Florentin Andrea Tafi (1) apprit du Grec Apollonius à donner aux émaux les couleurs requises pour imiter la nature, et le surpassa même dans une science exigeant des connaissances chimiques ou du moins une longue pratique à défaut de théorie. De Venise, où il travailla pendant plusieurs années sous la direction de son maître, Tafi revint à Florence enrichir sa patrie de ses découvertes, au même temps où Cinabué faisait sortir la peinture de la barbarie et commençait la célèbre école florentine, qui devait compter tant d'illustres artistes. Dès lors, la mosaïque s'y perfectionna rapidement, et Florence fut la noble émule de la reine des mers; mais au commencement du quatorzième siècle, Rome acquit la prédominance, grâce au Giotto et à Cavallini; et, par leurs compositions, on peut juger à quel point ils portèrent la mosaïque; car alors elle ne se bornait pas, comme aujourd'hui, à copier des chefs-d'œuvre, et produisait des originaux.

Dès lors, jusqu'au seizième et même au dix-

(1) Mort en 1294, à quatre-vingt-un ans. On place au nombre des élèves de Tafi : Baldino, Gherardo, Gaddo Gaddi et Vicinio di Pisa.

septième siècles, une succession non-interrompue d'habiles artistes peupla Rome d'ouvrages unissant l'éclat de la fresque à la solidité de l'émail, et leurs traditions se concentrèrent presque uniquement dans la capitale du monde chrétien. Ce fut sous le pontificat de Benoît XII, vers 1330, que Giotto, aidé du Siennois Memmi et du Florentin Pietro Cavallini, exécuta la célèbre mosaïque de la barque de Saint-Pierre, agitée sur les eaux. Toutefois Ghirlandajo, à la fin du quinzième siècle, accomplit à Florence un travail qui jouit encore d'une juste renommée. On approchait alors du temps où le dessin se perfectionnait, où les contours acquirent plus de souplesse, et les émaux mieux fabriqués permirent un coloris plus vrai. Alors aussi on s'appliquait à prévenir la ruine des anciens ouvrages, à les réparer, et on eut la sagesse de se conformer au style des périodes qui les virent naître; et c'est à ce respect, à ce soin religieux, que nous devons aujourd'hui la possibilité de juger, avec connaissance de cause, par quelles phases diverses l'art a passé. Deux classes de mosaïstes, si on peut les appeler ainsi, parurent alors; ceux qui s'adonnaient à de nouvelles compositions et ceux qui se bornèrent à restaurer les travaux du moyen-âge. Parmi les compositeurs habiles, on compte surtout Bianchi, Paolo Rossetti di Bologna, Alessandro et Fran-

cesco Scalza, Ferdinando Serinei et Giovanni Frattini. Dans la seconde classe se placèrent successivement, jusqu'à nos jours, Thomas Brandus, Gabriele Mercanti, Filippo Cocchi, Adamo, Nicola Brocchi et Pietro Deode.

Au seizième siècle, l'art se réveillait à Venise, et Vincenzo Valerio, Marco Luciano, Ricci, Francesco Zuccari et Cajetano surpassèrent leurs devanciers par une plus grande correction de dessin et l'assemblage plus parfait des émaux ; mais ils furent plutôt copistes qu'inventeurs, et travaillèrent le plus souvent d'après les cartons coloriés des habiles peintres vénitiens, et surtout de Tiziano. Rome conservait la suprématie. C'est alors que le cardinal Bernardino Carvajal fit refaire sur les originaux les fameuses mosaïques de Santa-Croce di Gerusalemme. Jules II protégea ce genre de peinture, que l'on doit appeler ainsi, faute d'un mot technique qui lui soit mieux approprié. Grégoire XIII employa les talents de Marcello Provenzale, qui travailla, soit d'invention, soit d'après les dessins de Muziano. Le même artiste fut chargé par Clément VIII de la décoration du dôme de Santo-Pietro in Vaticano ; immense entreprise exigeant le concours de nombreux collaborateurs, dont les principaux furent Angelo Sabbatino, Vitali di Massa, Lamberti di Cortona, Cataneo et Cinthio Bernacori ; en même temps,

Giovanni Battista Calendra exécutait la vaste mosaïque représentant Saint-Pierre, et que l'on voit au dessus de la Porte-Sainte.

Après ces grands travaux accomplis à la première basilique du monde, on cessa de s'occuper de nouvelles compositions en mosaïque, et l'on se borna à copier les chefs-d'œuvre capitaux des grands maîtres. Heureuse stérilité d'invention qui nous conserve exactement et à jamais les toiles immortelles de Rafaele, des Carracci, du Domenicho, que bientôt l'humidité des églises romaines aurait anéanties.

Cette admirable fidélité de la mosaïque moderne à reproduire le dessin et le coloris des tableaux est due au perfectionnement de l'émail, à la multiplicité des teintes que l'on obtient, et leurs nuances s'y modifient et s'y dégradent comme sur la palette du peintre. Jusqu'alors on n'avait pu parvenir à fabriquer une belle couleur rouge pourpre, si nécessaire pour les draperies; Alessio Mathioli en fit la découverte; mais l'auteur de ce Voyage ignore si ce fut au moyen du cuivre, ainsi que le pratiquaient les Égyptiens, ou du nitro-muriate d'or, car on en fait encore un secret que l'analyse pourrait cependant révéler.

Nous ne reviendrons pas ici sur la manière d'exécuter les mosaïques modernes, exigeant une telle précision de contours, que les cubes ne suffi-

sent plus et que les émaux doivent prendre des formes variées; le procédé employé à les tailler a été décrit au chapitre des manufactures du troisième volume, et le lecteur peut y recourir. Certainement la mosaïque est parvenue au plus haut point de perfection, puisqu'elle copie avec une rigoureuse exactitude les chefs-d'œuvre des plus illustres artistes, puisqu'elle imite à s'y méprendre l'éclat et les teintes les plus délicates de la peinture à l'huile, et qu'il faut presque la toucher pour que l'illusion se dissipe; mais alors en perdant son caractère primitif, ce je ne sais quoi de monumental qu'elle possédait jadis, ne perd-elle pas aussi ce qui la distinguait et devait la distinguer de la peinture? En effet, placée entre les œuvres du pinceau et celles de la sculpture, elle était la fidèle compagne de l'architecture et s'unissait admirablement à l'ornementation des vieilles basiliques. Sans doute les mosaïques byzantines et du moyen-âge ont de la raideur; leur coloris en est défectueux, le travail souvent grossier, et cependant, appliquées aux demi-coupoles des hémicycles, elles charment les regards tant elles portent l'empreinte du siècle qui les vit naître, tant leurs fonds dorés, leur style sévère, leurs figures soumises à des types traditionnels s'accordent avec les constructions qu'elles décorent. Ces observations ne se rapportent qu'aux nouvelles mosaïques que

l'on appliquerait aux parois des églises comme ornement architectonique; car, pour la reproduction des tableaux que le temps menace de détruire, qui pourrait la blâmer?

Il ne nous reste plus, pour terminer ce chapitre, qu'à nous occuper des placages servant à décorer ces précieuses tables, ces magnifiques consoles dont les grands-ducs de Toscane font présent aux têtes couronnées. Semblable à toutes les inventions humaines, celle-ci n'atteignit pas la perfection dès sa naissance; d'abord on commença par employer seulement trois sortes de marbres, le blanc, le gris et le noir, pour représenter des arabesques ou des figures; ils suffisaient à exprimer les clairs, les demi-teintes et les ombres, et l'on pratiquait aux jonctions de différentes pièces de rapport des hachures profondes remplies comme pour les nielles d'un mastic de tons plus ou moins obscurs, et servant à lier entre elles les trois couleurs sans brusques transitions; et tel est à Sienna, le magnifique pavé de la cathédrale, commencé par Duccio, que Beccafumi termina, et représentant divers sujets tirés de la Bible. Quant à l'exécution, elle était simple et facile; après avoir rapproché les divers morceaux de marbre taillés à l'avance, on les incrustait dans un ciment; là, le pinceau figurait alors les hachures que le graveur devait creuser profondément, et dans lesquelles

on introduisait ensuite la composition précitée et rendue liquide par la chaleur ; sans doute il y entrait du bitume ; lorsqu'elle était refroidie, un grès lentement promené sur l'ouvrage en ôtait toutes les aspérités et lui permettait de recevoir le poli.

Mais bientôt on ne se borna plus aux placages monochromes, aux simples dégradations de teintes, depuis le blanc jusqu'au noir. En 1564, le grand-duc de Toscane, Côme de Médicis, ayant découvert, dans les montagnes de Pietra-Santa, des marbres de toutes nuances, l'art reçut une notable extension et put donner à une foule d'objets leurs couleurs naturelles. On alla même plus loin, et aux marbres indigènes on joignit les exotiques ; l'albâtre, l'agate, le grenat, l'émeraude, la topaze, le jaspe, le lapis-lazuli, la malachite, la nacre, le corail, concoururent à la composition de ces tableaux, car leur admirable exécution permet de les appeler ainsi. Ces pierres précieuses sont, comme la mosaïque, appliquées sur un fond plane et enduit de mastic. La différence dans le travail provient seulement de la forme et de la qualité des matériaux toujours colorés par la nature et façonnés en lames au lieu d'être cubiques ou parallélépipèdes. L'émail est proscrit de ce genre de fabrication qui brille autant par la beauté de l'ouvrage que par la richesse de la matière ; et, en effet, à

mesure que les procédés manuels se sont perfectionnés, on a pu multiplier les imitations, et aujourd'hui les paysages, les monuments, l'éclat des fleurs, le splendide plumage des oiseaux des tropiques, le chatoyant reflet des perles sont reproduits avec une étonnante fidélité; mais c'est au prix d'un temps excessivement long et d'une dépense énorme, lorsqu'on veut exécuter un chef-d'œuvre, un cadeau royal. Il est des agates, des jaspes exigeant plusieurs semaines pour être sciés, polis, amenés aux contours qu'on doit leur donner, et souvent un fruit, une fleur, l'aile d'un papillon demandent un nombre considérable de pareilles opérations. L'architecture offre encore plus de difficultés, puisqu'il faut, pour les lignes parallèles de clairs, de demi-teintes et d'ombre, tailler ces pierres dures en minces filets. Tant de main-d'œuvre explique comment quelques-unes de ces tables ont pu coûter 50 et 60,000 fr. On assure aussi, mais nous en laissons la responsabilité à ceux qui l'affirment, que la confection de cette espèce de mosaïque est si pénible, et qu'elle nécessite une si laborieuse attention, que la santé des ouvriers s'altère promptement, et qu'au bout d'un petit nombre d'années, ils doivent renoncer à cette industrie, quel que soit le salaire élevé qu'ils en retirent.



ROUTE

DES FRONTIÈRES DU PIÉMONT A PLAISANCE

ET DESCRIPTION DE CETTE VILLE.

En entrant dans le duché de Parme par sa frontière occidentale , la première ville que l'on rencontre est San-Giovanni , dont l'aspect agréable dispose en sa faveur. Les douanes parmesanes contribuent aussi à entretenir cette bonne disposition d'esprit de la part des voyageurs ; car elles ne sont point tracassières, comme la plupart des douanes d'Italie. Non-seulement la visite des bagages est prompte, nulle même quelquefois, mais les douaniers se distinguent par des formes honnêtes et un langage respectueux.

En quittant San Giovanni , pour se rendre à Plaisance , on traverse une immense plaine, presque sans ondulations jusqu'aux rives du Pô et pro-

duit évident des anciennes alluvions du fleuve , ainsi que des dépôts de l'Adriatique à une époque encore plus reculée. Aux magnifiques prairies, occupant la plus grande partie du sol et montrant que l'éducation des bestiaux est la principale industrie des agriculteurs , se mêlent les céréales, le maïs, la vigne compagne de l'orme et s'attachant à ses rameaux. Le peuplier, le saule croissent vigoureusement sur une terre humide et profonde et servent de ceinture aux héritages. Les vieux mûriers sont plus rares ; les nouveaux commencent à se multiplier; et nous avons dit, aux chapitres des finances et de l'agriculture, quel impôt, condamné par les lois de l'économie politique, avait retardé leur propagation. C'est là, au milieu de ces riches campagnes, que l'on voit la belle race bovine qui sert à tous les charrois et dont l'exportation enrichit le Plaisantin.

Entre San-Donnino et Plaisance on traverse la Trebbia, large et rapide torrent, sur un point précédé et suivi de longues chaussées s'élevant au-dessus des champs et portant, de chaque côté, d'élégantes bornes espacées à quatre mètres; liées entre elles , à leur sommet, par des barreaux de fer , elles garantissent les voitures de tout accident. C'est un beau et utile travail que sut accomplir un petit État, tandis qu'en France on néglige trop souvent de semblables précautions. En approchant de Plai-

sance, les petites cultures se multiplient, les routes sont plus fréquentées, et beaucoup d'équipages élégants attestent qu'une opulente noblesse habite la seconde capitale des trois duchés; c'est elle, en effet, qui a su conserver les plus grandes propriétés territoriales, et l'on verra, plus tard, que celle de Parme ne possède point de semblables fortunes.



PLAISANCE.

Elevée de soixante-six mètres au-dessus du niveau de la mer, Plaisance est située à un demi-mille du Pô, et l'on ne conçoit pas pourquoi ses habitants se sont privés des avantages que présentent toujours les rives d'un fleuve, à moins que, lors du premier établissement, ses bords fussent tellement marécageux qu'il y eût nécessité de s'en éloigner; navigable depuis Pavie, quelques travaux d'art l'auraient rendu éminemment utile à la cité et permis de s'en approcher; mais une colonie naissante est faible et par son nombre et par ses moyens pécuniaires, et une fois son enceinte tracée elle n'abandonne pas

ses foyers paternels et l'œuvre des fondateurs ; la circonférence s'étend , le centre reste immobile.

Tel qu'il est aujourd'hui , à la partie de son cours dont nous nous occupons , le Pô , descendant du mont Viso , un des sommets les plus hauts des Alpes occidentales , promène ses eaux vagabondées entre des rives trop éloignées l'une de l'autre , et , sujet à d'énormes inondations , causées par ses affluents le Tanaro , la Scrivia , la Trebbia et surtout le Tessino , exhausse sans cesse le fond de son lit en l'encombrant de ses dépôts ; souvent il menace de dangereuses inondations les belles cultures des basses plaines , et de puissantes digues , entretenues à grands frais , peuvent difficilement le contenir. Un pont de bateaux facilite les communications avec la Lombardie autrichienne ; construit en pierre , il aurait coûté des sommes immenses par la difficulté d'établir solidement ses piles sur un fond sans consistance.

Vue de loin et des prairies qui l'environnent , Plaisance se montre avec magnificence ; ses tours , ses dômes , de vastes monuments surmontant ses remparts lui donnent un noble aspect , quoique , faute de matériaux calcaires que lui refuse son terrain d'alluvion , elle soit toute construite en briques. L'intérieur répond , en plusieurs endroits , à l'idée qu'on s'en est faite avant d'y pénétrer ; si elle a quelques rues étroites , irrégulières et telles

qu'on les traçait aux quatorzième et quinzième siècles, d'autres sont larges, bien alignées et bordées de nombreux palais, dont les cours et les portiques commencent à rappeler ceux de l'Italie méridionale et sont une tradition encore vivante de l'habitation du sénateur romain. Cependant, comme à l'extérieur ces palais n'offrent, en général, aucune décoration, nous nous dispenserons de les décrire. C'est là que demeurent d'illustres et d'anciennes familles jalouses, dit-on, de l'accroissement de Parme et d'y voir résider le gouvernement; car jadis Plaisance posséda cet avantage et le titre de capitale. Alors elle renfermait une population de 70,000 âmes, et se trouve maintenant réduite à 30,000 au plus, le recensement officiel de 1839 n'ayant donné que le chiffre de 28,662. Aussi son enceinte, de forme oblongue, est-elle hors de proportion avec le nombre actuel de ses habitants, et plusieurs de ses voies publiques semblent désertes. Ce n'est qu'au milieu de la cité que se trouvent la vie et le mouvement. Les fortifications, les fossés, les ouvrages extérieurs qui l'entourent lui composent un circuit de 4 milles italiens et $\frac{1}{3}$, soit 6,500 mètres y compris la citadelle à 5 bastions dont la périphérie est de 1,350. La superficie totale contient 233 hectares sur lesquels reposent 4,000 habitations et 57 églises.

Cette ville, la seconde du duché par sa popu-

tion et sa richesse, est le chef-lieu d'un gouvernement composé de 45 communes, peuplé de 135,000 domiciliés et dont le revenu imposable est, cadastralement estimé, de 4,609,664 fr. ; mais on sait que ces sortes d'estimations sont toujours au-dessous de la valeur réelle, et celle-ci en fournit la preuve ; car cette somme, divisée par le nombre des habitants, ne représenterait annuellement, pour chacun, que 34 fr. 70 cent., et il est impossible qu'un territoire si fécond et si bien cultivé ne soit pas plus productif. Le commerce de la ville, borné à peu près aux productions de sa banlieue, consiste principalement dans la vente du froment, du maïs et de sa belle espèce bovine, qu'elle envoie en grande partie à Milan, et que les Lombards achètent aux deux marchés qui se tiennent, par semaine, et à la foire du 11 août, attirant un grand concours d'étrangers. Ses exportations en bœufs, veaux, génisses, montèrent en 1844 à 4,738 têtes; quantité considérable pour une si petite province, et à laquelle il faut ajouter ce que sa consommation et celle du Parmesan exigent. On peut donc estimer à 8 à 9,000, et même plus, le nombre des bestiaux vendus à ces marchés, et leur représentation en numéraire à 3 millions au moins; il en résulte un bénéfice permanent que l'économie, vertu favorite des cultivateurs, sans cesse accumule et capitalise.

Après ces considérations sommaires sur la situation de la ville et sur sa décadence, entrons dans son intérieur et commençons sa description par celle de la place dei Cavalli. Vaste et d'une forme régulière, elle contient quatre principaux monuments ; le palais communal, celui du gouverneur et les deux statues équestres et colossales des ducs Ranuccio et Alexandre Farnèse, érigées en face l'une de l'autre, aux extrémités du parallélogramme formant l'aile de cette place ; elles datent, la première de 1620, et la seconde de 1624, temps qui voyait décliner l'art de la statuaire, et l'on s'en aperçoit au style de ces ouvrages, dont l'auteur fut Francesco Mocchi, sculpteur et fondeur en bronze ; ils coûtèrent une somme immense, pour l'époque où ils furent achevés, et montant à 44,107 écus romains, soit 296,625 fr. ; valeur d'alors équivalant au moins à 800,000 fr. d'aujourd'hui ; et remarquons que le trésor de la commune fournit seul à cette dépense ; mais Plaisance, où résidait le souverain, était au maximum de sa population et de ses revenus. Ces statues sont exhaussées sur des piédestaux en marbre, ornés d'inscriptions et de bas-reliefs allégoriques pour Ranuccio, fauteur de grandes actions, et pour Alexandre, un des plus grands généraux de son siècle, représentant ses exploits militaires. Les chevaux ont du mouvement, quoique le type en soit lourd

et tel que l'exigeait autrefois la pesante armure défensive des chevaliers. La pose, le geste de Rannuccio ont assez de simplicité ; mais l'action d'Alexandre est forcée de toutes manières, et l'écharpe qui l'entoure semble soulevée par la tempête. L'artiste a-t-il cru, dans son erreur, que cette exagération pouvait seule convenir à un général que distinguaient cependant son esprit réfléchi, sa froide valeur, comparable sous ce rapport à Turenne, et dont la tête fut plus occupée que le bras ? Ce n'est pas ainsi que l'antiquité représenta Marc-Aurèle, vainqueur des Barbares, et dont la statue équestre décore aujourd'hui, à Rome, la cour du Capitole.

Sur l'un des grands côtés du parallélogramme, on voit le palais du gouvernement, commencé en 1781, et qui succédait à celui édifié au quinzième siècle ; on s'aperçoit à ses lignes simples et prolongées, plus qu'à la pureté de ses détails, que la vicieuse architecture qui régnait en Italie depuis Bernini et Borromini cherchait à rentrer dans la bonne voie et renonçait aux maigres profils, aux ornements contournés et aux ressauts multipliés. Un attique, portant des statues, couronne le faite, et un avant-corps, à trois étages, placé au milieu du bâtiment et orné de colonnes, se termine par un fronton demi-circulaire. Le comte Barattieri, astronome plaisantin, y traça un cadran solaire, et, de plus, établit au travers de

la place un gnomon méridien (1), répondant aux longitude et latitude de la ville, et pouvant remplacer le style du cadran, s'il venait à se déranger et à marquer des heures trompeuses (2).

Si ce palais représente l'architecture moderne, celui de la commune, situé en face, est la fidèle expression de l'esprit dur et guerrier de ces petites républiques italiennes, ayant toutes, au moyen-âge, *una casa comunale*, siège de leur liberté et de leur défense. En effet celle-ci, fondée en 1281, à la demande d'Alberto Scotti, surnommé le riche, et d'autres négociants qui contribuèrent à la dépense, offre dans le choix et la qualité de ses matériaux tous les caractères de la force et de la solidité. Du sol s'élève un double rang de hauts et larges portiques, à cinq arcades en ogives, que soutiennent de robustes piliers en pierres de taille habilement appareillées; et c'était là qu'en temps de paix se réunissait *il popolano*, l'assemblée générale des habitants, pour délibérer, et, pendant la

(1) Gnomon. On appelle ainsi tout instrument qui marque les heures par la direction de l'ombre qu'un corps solide porte sur un plan horizontal ou sur une surface perpendiculaire. Les cadrans solaires sont des gnomons.

(2) Le style gnomonique est une verge en fer, ordinairement terminée par une plaque circulaire percée à son centre d'un trou de même figure, pour laisser passer nettement les rayons du soleil.

guerre, les soldats citoyens, défenseurs de la cité ; car alors tout homme valide maniait tour à tour l'épée et les instruments de sa profession, et voilà comment une seule commune pouvait mettre en campagne de si nombreuses armées. Au-dessus du portique, la construction est en briques rouges que le temps a noircies, et cinq arceaux surbaissés répondent aux ouvertures du rez-de-chaussée ; ils sont pleins en grande partie ; un simple renfoncement les indique, et chacun ne laisse pénétrer le jour que par trois petites fenêtres de style byzantin et que séparent des colonnettes. Au-dessus, un grand mur soutient une corniche à machicoulis que domine encore un attique à créneaux, et aux deux extrémités, sur l'aplomb du premier et du sixième pied droit, s'élancent deux tours carrées également crénelées ; entre elles, au milieu du bâtiment, est le beffroi où l'on voyait la cloche oblique appelant jadis les habitants aux assemblées ou donnant le signal des dangers et du combat. Toute cette partie supérieure de l'édifice est travaillé avec art, et les briques des arcs et de leurs pleins ont reçu diverses formes, probablement au moyen de moules ; elles portaient le nom de *mattone*, et le secret de leur fabrication et de cette espèce d'ouvrage est perdu maintenant ou du moins inusité. Ces hautes murailles sans ornements en relief, leur sombre couleur, l'austère simplicité des lignes im-

priment à l'énorme masse un aspect triste et noble à la fois, reportent la pensée aux vicilles, aux rudes mœurs républicaines, et, réveillant une foule de souvenirs, font naître un sentiment involontaire de respect pour cette grande relique d'un âge souvent glorieux et qui, par la constitution moderne de l'Europe, ne peut désormais se reproduire. L'intérieur ne présente aucune apparence de ce qu'il fut jadis, lorsque les élus du peuple, le conseil permanent *degli anziani* y traitaient les affaires de la commune. En 1561, le duc Octavio Farnese en fit abattre la presque totalité pour la convertir en appartements destinés à y donner des fêtes somptueuses, et peut-être il ne fut pas fâché d'effacer ainsi toutes traces, tout souvenir de liberté. Un de ses successeurs, Odoardo, les changea en salle de spectacle, lorsqu'il reçut, en 1646, la visite de François d'Este, duc de Modène. Actuellement, ce local est complètement abandonné, et les bureaux du podestat n'occupent que la moindre partie du palais.

La place appelée *del Duomo* (on a vu aux précédents volumes que c'est souvent le nom donné en Italie aux cathédrales) est entourée, d'un côté, par un portique à courtes colonnes, dont les chapiteaux indiquent le douzième ou le treizième siècle; les deux autres sont modernes et à pilastres.

Fondée en 1122, la façade du temple commence

à révéler un style d'architecture appartenant surtout aux monuments religieux des duchés de Parme, de Modène, de la principauté de Lucques, et dont nous aurons fréquemment à entretenir le lecteur ; il n'est ni byzantin, ni gallo-romain, ni gothique, mais un mélange de tous ces genres, et ne manque pas de noblesse et de grandeur mêlées à de l'originalité. La porte médiane, formant un arc en saillie, est ornée de deux colonnes posées, au lieu de piédestal, sur le dos de lions en marbre rouge, et ces rois des animaux rempliront la même fonction à l'entrée de presque toutes les principales églises que nous aurons à décrire dans ce tome cinquième. C'est un caractère architectonique et un symbole attachés à ces édifices dans la contrée que nous explorons, et que nous appellerons Lombarde-Émilienne, pour la distinguer de la Lombardie située au-delà du Pô. Les portes latérales ont la même décoration ; mais les colonnes, plus sveltes et moins hautes, imposent leur poids à des figures de fantaisie, moitié homme et moitié animal ; deux autres, séparant les trois portes, minces, d'une extrême longueur relativement à leur diamètre, et montant jusqu'au faite, soutiennent un tympan sans corniche et percé d'ouvertures en arceaux à colonnettes.

A l'extérieur du monument, dans sa partie la plus élevée, règne autour des deux faces de pro-

longation et de l'abside, une suite de petites arches que supportent aussi des colonnettes et formant galerie. Mais au côté oriental, une figure humaine, ayant l'air de succomber sous le plus lourd fardeau, remplace un de ces légers soutiens ; la tradition assure qu'elle représente l'architecte et que, par cet emblème, il voulut transmettre à la postérité le souvenir des difficultés qu'il éprouva.

L'intérieur, d'un grandiose aspect, est à croix latine, et sa grande nef montre, des deux côtés et jusqu'à l'entrée du chœur, huit larges arcades que soutiennent d'énormes piliers ronds privés de chapiteaux ; un simple bourrelet les termine à la naissance des courbes. Les cinq premiers sont de médiocre hauteur ; mais les trois derniers s'allongent beaucoup pour atteindre la coupole. Tous les arcs, soit de cette nef, soit latéraux et jusqu'au fond du chœur, sont à plein cintre, et cependant la voûte, en ogive aiguë et d'une étonnante hardiesse, est entièrement gothique ; cette disparate surprend d'abord. Toutefois l'étonnement cesse lorsqu'on pense que l'art était alors incertain, au moment d'une transition, et que le temps employé à parfaire une si vaste entreprise y apporta des changements. Sans doute plusieurs architectes se succédèrent, et l'on sait que rarement ces artistes adoptent les plans de leurs prédé-

cesseurs. Le dôme, de beaucoup postérieur au corps de l'église et datant du quatorzième siècle, est octogone et conserve sur ses parois des chefs-d'œuvre du Guercino, des fresques représentant les sybilles et des prophètes. Nous avons souvent évalué le talent de cet artiste célèbre, et nous nous contenterons de dire que ces fresques ont gardé la fraîcheur de leurs teintes primitives; les couleurs de ce genre de peinture n'étant pas sujettes à noircir comme celles mêlées à l'huile (1).

Au-dessus des pendentifs et près de la naissance de la voûte, on voit une galerie à petits arcs ogivés et aussi à colonnettes; elle était destinée aux femmes séparées alors des hommes pendant le service divin. Le chœur est exhaussé de onze marches, et, comme la scène d'un théâtre, il domine le pavé des nefs. Cette disposition singulière, et propre aux pays que nous décrivons actuellement, se trouvera plusieurs fois reproduite. L'abside, ainsi que les croisillons, brillent d'un vif éclat; l'or y est prodigué; mais en général l'ornementation moderne est de mauvais goût

(1) En absorbant l'oxygène atmosphérique, principe de sa dessiccation, l'huile se convertit en une espèce de résine et tend sans cesse à prendre un ton fauve obscur comme celui de la colophane. C'est ainsi que l'huile grasse devient riccative et prend une couleur presque noire, en enlevant à chaud l'oxygène à l'oxide de plomb appelé litharge.

et dérobe aux yeux l'œuvre des premiers architectes et le caractère artistique de leur époque. Il y a donc désaccord entre le style de cet abside, celui du chœur et celui des nefs. C'est un reproche à faire aux Italiens, qui trop souvent ont substitué le clinquant à la majestueuse simplicité de leurs anciens monuments religieux ; nous savons qu'il plaît aux campagnards, au peuple ignorant ; mais les ministres des autels doivent combattre ce qui est répréhensible et non y céder, et non *mignarder*, si l'on peut s'exprimer ainsi, les temples du Seigneur.

Parmi les peintures couvrant les murs, il faut s'attacher principalement à la Circoncision, à l'Adoration des Mages, au Saint Joseph, de Franceschini, peintre à grandes compositions, et cependant, ce qui est rare pour ce genre de talent, sage dans ses inventions, bon dessinateur, habile en perspective et joignant à ces précieuses qualités un coloris éclatant et néanmoins plein de suavité et d'harmonie ; au compartiment du maître-autel de Procaccini, à son Assomption décorant le chœur, et surtout dans le sanctuaire aux Anges, de grandeur colossale, de Ludovico Carracci ; à l'Ave-Maria, à la Nativité de la Vierge, au Saint Martin du même artiste. Les chapelles contiennent aussi des tableaux remarquables : une Conception, par Cignani ; la Résurrection, le Saint

François, de Fiammingo ; Jésus et les disciples d'Emmaüs et une petite Madone, de Battista Tagliacacchi, ouvrage plein de charme et de délicatesse ; un Crucifix attribué faussement à Elisabetta Sirani , jeune Bolognaise, morte en 1665, à l'âge de 26 ans, et qui a laissé une assez grande réputation, car on connaît la date de la pose du tableau dans l'église, et Elisabetta ne pouvait avoir alors que huit ans ; mais cela n'empêche pas les ciceroni d'affirmer aux voyageurs *che questa pittura è d'una giovenetta zitella* (1). Enfin , si l'on veut étudier d'où l'art est parti pour arriver au siècle de Léon X et de Raphaël , on doit examiner une fresque du treizième siècle , représentant la Vierge, l'Enfant-Jésus et plusieurs Saints, œuvres de Bartolino, peintre né à Plaisance et que nous retrouverons au Baptistère de Parme.

Le Campanile, édifié en 1333, n'offre rien de curieux si ce n'est la cage en fer , qu'il conserve encore, et que Louis-le-Maure , duc de Milan et seigneur de Plaisance, fit construire en 1495. M. Valéry dit que les savants plaisantins ont beaucoup disserté à son sujet et n'ont pu se mettre d'accord ; en vérité ils se sont donné beaucoup de peine inutilement ; car on connaît en quelle année elle fut établie et sa destination ; elle devait servir à ren-

(1) Zitella. Jeune fille.

fermer des prisonniers d'état comme celle que notre Louis XI avait à son château de Loches ; mais il paraît que la cage de Plaisance fut heureusement un vain épouvantail et ne reçut jamais de victimes.

Fondée en 1278, l'église de Santo-Francesco changea plusieurs fois de vocable. Elle fut d'abord dédiée à la Vierge, ensuite à saint François et enfin à saint Napoléon ; mais le règne de celui-ci ne dura pas longtemps, et à la chute de l'empereur on s'empressa de réintégrer dans ses droits le précédent patron. La grande porte est digne d'examen par les marbres qui la décorent ; jadis elle possédait d'anciennes sculptures en ronde bosse, appartenant aujourd'hui à des amateurs de la ville, et on ne sait par qui ni en quel temps elles furent enlevées. Dans sa simplicité, la façade a une véritable grandeur et doit attirer les regards.

L'intérieur est d'architecture gothique par la hardiesse, la légèreté de sa voûte en ogive, par la rose circulaire servant à l'éclairer et ses petites nefs se rejoignant derrière le chœur. Cependant les arcs de la grande sont évasés et ne répondent pas à l'ensemble architectonique du monument. Les piliers du chœur, enveloppés de damas rouge, contrastent avec l'austère nudité de ce beau vaisseau du moyen-âge, et nous aurons plusieurs fois l'occasion de revenir sur cette mode, que nous

blâmons, de cacher sous des étoffes les colonnes ou les pieds-droits que l'on a besoin de voir, pour se rendre compte de la manière dont les parties supérieures d'un édifice sont soutenues. L'apparence de la solidité est toujours nécessaire à ces grandes constructions, et c'est un des charmes qui doivent s'y attacher. Sous le rapport du bon goût, les chapelles des nefs latérales n'ont pas été heureusement modernisées.

Trotti Malosso, peintre crémonais du seizième siècle, a beaucoup travaillé pour cette église, et son principal ouvrage y représente la Conception. Artiste inconnu totalement en France, il posséda cependant au plus haut degré une variété incépisable de compositions, la science des raccourcis, une couleur brillante, trop peut-être quelquefois, et en donnant à ses figures la vie et le mouvement, il sut imprimer aux têtes des femmes une grâce particulière, une fraîcheur digne des plus grands éloges. On voit qu'il étudia beaucoup le Correggio, ce roi des coloristes. Ajoutons aux œuvres de Malosso la Multiplication des pains de Marini; une belle copie, d'après Tiziano, du Martyre de saint Laurent; un tableau contenant la Vierge, saint Pierre et saint Jean, qui, s'il n'est pas de Francesco Francia, provient certainement de son école et reproduit la manière de transition du maître, tenant le milieu entre celles du Pérugin et de Raphaël; une Adora-

tion des Mages, d'auteur ignoré, dont le coloris annonce l'origine vénitienne. Les chapelles possèdent encore des cadres d'ordre secondaire, mais qui ne sont pas sans mérite. Parmi les sculptures, nous ne citerons qu'une Descente de croix en terre cuite, ou plastique, située dans une espèce de grotte; bel ouvrage sans nom d'auteur et genre de statuaire né chez les Etrusques, transmis, par succession non interrompue, aux duchés de Parme et de Modène, et dont nous aurons beaucoup à nous occuper lorsque nous décrirons plus tard les chefs-d'œuvre du célèbre Bigarelli.

La fondation de Santo-Antonio, qui fut la primitive cathédrale, remonte au milieu du quatrième siècle; mais il ne reste rien de son ancienne forme. Reconstituée au neuvième et au dixième, son architecture présente seulement à l'intérieur et sur le prolongement de son flanc septentrional de remarquables singularités; car sa façade est moderne.

A l'entrée du temple ne commence point immédiatement la principale nef; mais elle est précédée d'une espèce d'*atrium* ou vestibule; puis quatre grosses colonnes, sans chapiteaux, portant des arcs à pleins cintres, circonscrivent un espace carré distinct de la nef, et n'empêchent point cependant la vue d'y pénétrer. A droite et à gauche, de semblables colonnes le séparent aussi des croisillons

qui, par une disposition anormale, sont placés à la naissance de l'église au lieu de l'être en avant du chœur. De chaque côté, quatre colonnes moins hautes, à chapiteaux énormes et barbarement corinthiens, forment une courte nef. Le chœur, très-vaste, très-allongé et hors de proportion avec le reste du monument, a été surchargé de pilastres, de dorures, d'ornements de toutes espèces, accusant le plus mauvais goût de la fin du dix-septième siècle. Il est déplorable qu'on ait ainsi défiguré une ancienne et curieuse construction du moyen-âge qui, dans l'intérêt de l'art, aurait servi de jalon pour suivre les diverses modifications que l'architecture religieuse éprouva, depuis celle dont la basilique romaine est le type jusqu'au temps actuel. Il en est de même des deux chapelles latérales, de la petite nef de droite, qui ne conservent aucune trace de leur premier état.

Si la principale façade n'offre rien qui mérite examen, par contre celle du croisillon, tournée vers le nord, appelle toute l'attention des archéologues par sa bizarrerie et la délicatesse de sa décoration. Commencée en 1350, elle se compose d'un arc ogivé de la plus vaste dimension, que soutiennent de sveltes pieds-droits et deux contreforts surmontés chacun de courtes colonnes accouplées et portant elles-mêmes de petites tours à colonnettes; le tout est terminé par deux pyramides couronnant

cette succession d'étages. Au retrait, en renfoncement, et jusqu'à la porte se dressent contre les parois d'étranges colonnes n'ayant entre elles aucune ressemblance ; les unes sont triangulaires , d'autres carrées, torses, ou cylindriques et ornées de feuillages. Au bout de l'arc, d'une grande profondeur, l'architecte donna aussi carrière à toutes ses fantaisies en élevant la porte du croisillon. Des piédestaux , à capricieuses figures , soutiennent de petites colonnes géminées portant des socles sur lesquels sont debout des personnages , espèces de cariatides. Au-dessus de cette porte, l'œil est offensé d'un moderne fronton , qui semble accabler de son poids l'œuvre bizarre, mais légère, que nous venons de décrire. Il fallait avoir perdu tout sentiment de l'art et des convenances pour vouloir y ajouter une prétendue décoration si disparate.

Jamais l'architecture religieuse et les produits du pinceau ne sont séparés en Italie. Ce temple possède donc plusieurs tableaux de prix : une Nativité, de Giulio Cesare Proccaccini ; un Saint Charles, de son frère Camillo ; la Vie de saint Antoine de Plaisance, du Fiammingo ; le Songe de saint Joseph, d'auteur inconnu, mais appartenant à une bonne école ; Santo Opilio, de Bernardo Ferrari, qu'il ne faut pas confondre avec Gaudenzio, mais qui sut imiter le coloris riant et

animé de son homonyme ; une autre Vie d'un autre saint Antoine , peinte sur bois , des premiers temps de la peinture italienne , empreinte du style grec du Bas-Empire , que l'on présume du douzième ou du treizième siècle , et seulement précieuse par sa date comme point de départ. Mais à la voûte brille l'œuvre capitale , le Père éternel au milieu des anges , la fresque de Gavesetti , artiste modénois , mort à la fleur de son âge ; on y admire sa fécondité de composition , la grâce des figures , et la douceur et l'union parfaite des teintes.

Plusieurs églises ayant été supprimées à Plaisance , celle de Santo-Agostino est aujourd'hui privée du service divin et convertie en magasin militaire. On dit que son intérieur est un magnifique vaisseau , ce qui l'a fait , par erreur , attribuer au célèbre Vignola , architecte du seizième siècle. Nous n'avons pu y pénétrer. Contentons-nous donc de répéter ce qu'en dit la renommée. Il est à cinq nefs et à croix latine. Trente-quatre colonnes en granit , d'ordre dorique et monolithes , servent de soutien à la voûte de la grande nef , et au milieu s'élève une vaste et majestueuse coupole portée sur quatre robustes pieds-droits. Quant à la façade , beaucoup plus moderne , puisqu'elle ne fut commencée qu'en 1786 et terminée en 1792 , si elle n'est pas irréprochable en fait de

pureté architectonique, du moins son aspect a de la grandeur. En avant de deux arrière-corps, ornés de statues placées dans des niches, quatre colonnes ioniques, montées sur des piédestaux et séparant trois grands arcs, dont celui du milieu est beaucoup plus élevé, supportent la frise et le fronton que domine, à son sommité, une figure d'ange colossale.

Santo-Giovanni-in-Canale, appartenant aux dominicains, anciennement le siège de l'inquisition des états de Parme, et construit au commencement du treizième siècle, fut modifié et allongé pendant la première moitié du seizième. Son style primitif était le gothique, et l'on s'en aperçoit encore si l'on observe les arceaux et les supports effilés des combles, situés près du sanctuaire. Telle qu'elle est aujourd'hui, la nef majeure se compose de douze vastes arcades montées sur des piliers carrés. La voûte, trop peu élevée pour sa largeur, ne manque pas toutefois de hardiesse, vu sa grande portée. Les ornements du chœur et des chapelles, ajoutés longtemps après l'édification du temple, et portant le caractère des premières années du dix-huitième siècle, sont tout ce qu'on peut imaginer de plus contourné, de plus extravagant, et présentent le triste spectacle d'une complète dégradation de l'art.

Quelques belles peintures décorent pourtant

ce temple , si malheureusement déshonoré par le mauvais goût. Les principales sont le Saint Hyacinthe , de Malosso ; une Circoncision , de Ger-vasio Gatti , habile coloriste ; Saint Thaumaturge , par Sansone , peintre bolonais et savant dessinateur ; plusieurs tableaux d'Éverhard le Flamand , surnommé Fiamminghino , mais élève de l'école vénitienne ; le *Nolite flere super me* , de Landi , né à Plaisance , et mort en 1830 , œuvre expressive où éclate la douleur des saintes femmes et la noble résignation du Rédempteur ; la Présentation au Temple , de M. Camuccini , encore vivant , et proclamé le premier des artistes existants en Italie , ouvrage dont la couleur , quoique vraie et solide , est peu brillante , mais remarquable d'ailleurs par la correction du dessin , la beauté , la grandeur de la composition et la fidèle science des costumes. C'est à Santo-Giovanni que repose l'homme de bien par excellence , le marquis Bernardo Mandelli. Longtemps son humble sépulture parut oubliée ; mais enfin le souvenir de ses bienfaits a réveillé la reconnaissance des Parmesans , et l'habile sculpteur Finelli doit lui élever un monument funèbre en marbre de Carrare (1). Une cha-

(1) Possesseur d'une immense fortune , le marquis Mandelli l'employa entièrement en œuvres de bienfaisance pendant sa vie , et , par son testament , assura la perpétuité de ses fondations cha-

pelle renferme aussi les tombeaux de la famille des Scotti ; là sont ensevelis plusieurs ambitieux perturbateurs du repos public au moyen-âge, et surtout Alberto Scotto qui fut, au quatorzième siècle, le mortel ennemi et le tyran de ses concitoyens.

Le cloître de cette église, faisant partie de la première construction, possède, dans son intérieur, un spacieux préau quadrilatère entouré d'un portique à colonnes octangulaires en mat-tone, briques rouges ouvragées dont nous venons de parler en décrivant le palais communal. Sur les parois de ce portique on voit quelques débris de fresques peintes au quatorzième siècle. Malgré leur extrême délabrement, les amateurs doivent cependant les visiter, puisqu'elles peuvent servir encore à constater ce qu'était la peinture à cette époque. Autant que nous avons pu en juger, il nous a paru qu'elle commençait à répudier la raideur et les poncés traditionnels des Byzantins (1).

Edifiée en 1522 par Isabella Farnese, la Ma-

ritables. Dans une année de cruelle disette, il assura la subsistance de plusieurs milliers d'indigents, en leur faisant distribuer gratis du blé et du maïs qu'il fit venir de l'étranger.

(1) Poncés. Dessin piqué sur lequel on passe un sachet rempli de charbon pilé ; il sert à reproduire plusieurs copies du même sujet.

dona di Campagna , ainsi nommée quoique située dans l'enceinte de la ville , est un monument ducal où s'accomplissent les grandes cérémonies religieuses auxquelles prend part le gouvernement. Sa première forme était celle d'une croix grecque d'ordre dorique , à quatre branches parfaitement égales , et , vu sa beauté primitive , elle est attribuée au Bramante (1). Au milieu , au point d'intersection , s'élevait une grande et belle coupole ; mais en 1791 ce plan noble et simple fut complètement altéré , pour y placer le chœur actuel , par l'allongement de vingt-cinq mètres de la branche du fond , qui se terminait où maintenant commencent les marches du nouveau sanctuaire. Toute l'harmonie des proportions fut détruite , et on ne saurait trop déplorer que l'académie de Parme , chargée de donner son avis sur cette fatale adjonction , ne l'ait pas repoussée. Il en résulte que la coupole n'est plus au centre de l'édifice , et qu'elle paraît trop rapprochée de l'entrée en proportion de la longueur que l'on aperçoit au-delà des piliers qui la soutiennent. De cette prolongation que le bon goût réprouve , il résulta une perte irréparable , la destruction des belles fresques exécutées dans l'ancien chœur par

(1) C'est une erreur. Ce célèbre architecte mourut en 1514 , avant la fondation de la Madona di Campegna.

Campi, le plus habile peintre peut-être de l'école crémonaise.

La façade, bien qu'ayant trop de ressauts, n'est pas néanmoins dépourvue d'élégance. Quant à l'intérieur, on y ajouta tant de bizarres décorations, les ornements y sont tellement prodigués, qu'on ne sait comment les décrire, et que la vue ne trouve aucune place pour se reposer ; de plus, tout ce qui présente une surface plane, tous les pieds-droits, tous les pilastres sont revêtus de damas cramoisi, de draperies, de festons en soie bleue, et contribuent à augmenter le papillotage. Cependant cette église mérite une longue visite de la part des amateurs ; c'est une des plus riches en remarquables peintures.

Pour ne pas fatiguer le lecteur, nous allons seulement lui indiquer les plus importantes : Saint George, vainqueur du dragon, de Bernardo Gatti, connu aussi sous le nom du Sojaio (1), et qui passe pour son chef-d'œuvre. Élève du Correggio, Gatti fut un de ceux qui retinrent fidèlement les principes du grand maître ; Saint François en prière devant la Vierge, Saint Roch et Saint Sébastien, de Camillo Proccaccino ; les fresques du sanctuaire, par Giuseppe Ghérardi ; celles de la chapelle de Sainte-Catherine, les Mages, l'Adoration des Bergers, la

(1) De l'état de son père, ouvrier en soie.

Fuite en Egypte, le Saint Augustin, du Pordenone, dignes de lui et faisant éclater au plus haut degré la force, la fraîcheur du coloris, apanage de l'école vénitienne, auxquels il sut ajouter un relief extraordinaire; la Mort de la Vierge, travail du quinzième siècle, où l'art tend à se dépouiller de la vulgaire imitation et à chercher la beauté des formes; on l'attribue à Mantegna; dans les angles d'une lunette, l'Archange Gabriel et l'Annonciation de Boccaccino, le plus habile des peintres crémonais de la seconde époque, et dont on peut dire, avec Lanzi, qu'il fut le meilleur moderne parmi les anciens artistes, et le meilleur ancien parmi les modernes, car c'est à lui que commence la transition. Jahël et Sizara, que l'on croit sortis du pinceau de Parmigianino, mais qui provient certainement de son école; Rachel abreuvant ses brebis, par Camillo Gavesetti; les Filles d'Israël allant à la rencontre de David vainqueur de Goliath, de Lodovico Crespì; l'Ange apparaissant à sainte Anne et à son époux, une des plus belles productions du Guercino (1). Mais la coupole, par la

(1) Il reste un curieux témoin du prix que cet artiste mettait à ses œuvres; c'est une lettre adressée, en 1630, à la fabrique de cette église, par laquelle il exige 100 ducats d'argent (672 fr.) pour chaque figure. La fabrique y consentit, mais réduisit à trois le nombre des personnages, en choisissant pour sujet du tableau cette apparition. Guercino, en conséquence de son marché, reçut

grandeur et la beauté des peintures qui la décorent, l'emporte sur tous les ouvrages précédents. C'est là que Pordenone, toujours prêt à répandre ses brillantes couleurs sur de vastes panneaux, donna l'essor à sa hardiesse que réglait pourtant une profonde science. A la voûte de la lanterne, il plaça le Dieu créateur dans une gloire soutenue par des anges ; au-dessous, dans la frise circulaire, règnent des Chérubins groupés avec une variété, une grâce admirables ; plus bas encore, des Prophètes, des Sybilles opposent le noble contraste de leur sévère aspect aux joies ineffables des jeunes habitants du ciel. Aux pilastres divisant les fenêtres, on voit plusieurs Apôtres ; cependant, par une inconvenance qu'il faut bien avouer et qui n'ôte rien au mérite intrinsèque de l'exécution, à tous ces emblèmes du christianisme, Pordenone mêla des bacchanales, des fables mythologiques, et, en vérité, on ne sait ce qui put le porter à cette alliance du sacré et du profane. Ici s'arrête ce qui appartient au grand artiste, dont la mort interrompit les travaux en 1540. Gatti, son successeur, peignit, sur plusieurs compartiments, la Vie de la Vierge et orna les piliers supportant cette cou-

2,016 fr. dont la valeur usuelle serait au moins quadruple aujourd'hui ; sa fécondité dut lui rendre très-profitable son beau talent. La quittance qu'il donna aux fabriciens existe encore.

pole des figures colossales des quatre Evangélistes. La continuation n'est pas indigne du célèbre prédécesseur ; malheureusement l'humidité a dégradé plusieurs parties de ces chefs-d'œuvre, et vainement trois fois l'extérieur du dôme fut recouvert en plomb et en lames de cuivre. Parmi les objets d'art, on doit citer encore le magnifique pavé en marbre de diverses couleurs, terminé à la fin du seizième siècle.

D'abord couvent de religieuses, donné ensuite aux moines de Saint-Benoit, par la fameuse comtesse Mathilde ; plus tard converti en abbaye, qui céda cette possession à la congrégation de Padoue, et enfin devenu paroisse en 1810, Santo-Justo, dont l'origine remonte à l'an 874, dut sa fondation à Engelberge, femme de l'empereur Louis II. Il ne reste rien de sa primitive construction. Ses ruines exigèrent une complète réédification et de l'église et du cloître en 1499, époque où l'architecture italienne commençait à jeter un vif éclat, et déjà comptait parmi ses initiés Pollaiuolo, Michel-Angelo, Peruzzi et Sammicheli. Aussi cette église à croix latine, à trois nefs, et possédant deux coupoles, est-elle la plus élégante, la plus régulière de Plaisance ; mais cette élégance même, ces exactes proportions, si conformes aux règles de l'art, ne donnent lieu à aucune des réflexions que font naître les formes capricieuses du moyen-âge.

Avant d'entrer dans le temple, on passe par une cour, espèce de cloître entouré d'un portique à colonnes ioniques surmontées d'arceaux d'une merveilleuse légèreté. La façade, d'un siècle plus moderne que le corps du monument, est loin de répondre à sa beauté, et son auteur fit une faute capitale en mêlant confusément les ordres, en faisant soutenir l'attique par des cariatides, ornements que repousse la sévère architecture religieuse.

La première coupole est peinte par un artiste inconnu, et cependant le mérite de l'ouvrage aurait dû sauver son nom de l'oubli. Autour de la seconde, règne une galerie à colonnettes. La voûte de la grande nef est enrichie d'ornements se détachant sur un fond d'azur. Au devant de chacune des chapelles latérales, s'élève un petit dôme également à fond bleu d'outremer et décoré d'arabesques en or. La magnificence du grand autel est digne d'attention et par la variété des matières et par leur emploi. Les peintures que l'on doit le plus remarquer sont, dans le chœur, le Massacre des Innocents, de Camillo Proccaccini, et à la quatrième chapelle, la Vierge, Saint Thomas, Saint Charles, Saint François, du même artiste; un autre Saint François de Francesco Romanelli, élève de Pietro da Cortana; le Martyre de Santa Barbara, de Jacopo Palma, que le Titien instruisit des secrets

du coloris; une superbe copie, par Antonio Avanzini, de la Madona di Sisto, inappréciable ouvrage de Raphael, et que la fabrique vendit en 1754 à Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, pour la somme de 12,000 sequins (144,000 fr.); un Saint Jean-Baptiste, de Girolamo Mazzola; la Vierge et Saint Paul, attribués à Lorenzo di Pietra, mort en 1482, et remarquable en ce qu'il annonce l'aurore de la grande peinture du seizième siècle; dans l'ancienne salle, où se tenait l'école de philosophie, les fresques d'Alessandro Tiarini pour les figures, et du Fiamminghino pour le paysage. Ce temple enferme aussi plusieurs œuvres de sculpture; le tombeau de l'impératrice Engelberge, élevé seulement en 1617 par une tardive reconnaissance; le gigantesque mausolée de Marguerite d'Autriche, mariée à Octave Farnèse, est décoré de colossales figures dues au ciseau du Florentin Giacinto (1); les bustes de ces princesses sont estimés des connaisseurs. Dans le chœur, on admire les stalles en marqueterie d'une exquise délicatesse et représentant des palais, des monuments et divers emblèmes. Nous ignorons à quelle époque fut achevé ce bel ouvrage, œuvre de patience et de talent.

(1) Cette princesse, d'une haute stature, avait les formes viriles, de la barbe comme un homme, et son caractère audacieux ne démentait point son extérieur.

Le monastère attenant à l'église est un des plus remarquables de l'Italie; mais ce qui appelle surtout l'examen des voyageurs, ce sont les portiques, à colonnes d'ordre composite, entourant de vastes cours et réunissant à la fois la majesté et l'élégance. Ce beau couvent, ayant été supprimé en 1810, est devenu, pour une partie, la caserne d'un bataillon autrichien, et pour l'autre, le domicile des pompiers.

Aujourd'hui également supprimé, malgré son titre de basilique, en ce qui concerne les constructions du couvent, Santo-Savino sert d'hospice pour les orphelins : mais son église a retenu le service paroissial. Détruit en 903, lors de l'irruption des Huns, ce temple fut plusieurs fois reconstruit, et pour la dernière en 1496. Il offre peu d'aliment à la curiosité; cependant il faut citer son maître-autel, contenant, dit-on, douze corps de saints déposés sous un arc où sont sculptés, à leur image, autant de figurines; c'est un travail de 1481, ainsi que l'atteste l'inscription; la Vierge habillant l'enfant Jésus en présence des Anges, de sainte Élisabeth et de saint Jean, tableau que l'on croit de Jacopo Bertoïa, élève du Parmigianino, et reproduisant l'élégance de son maître; de Giuseppe Navoloni, peintre de l'école milanaise, unissant au grandiose la douceur et l'harmonie, plusieurs tableaux retraçant des grâces obtenues

par l'intercession de la Vierge ; un Saint Maur, du même auteur.

Des piliers carrés , à chapiteaux de formes diverses et plus élégamment sculptés que l'époque de la construction ne semblait le permettre , supportent la voûte d'une chapelle souterraine , d'autant du dixième siècle , et probablement échappée à la fureur des barbares. Parmi ces piliers , un en albâtre provient de quelque édifice antique. Près de la fenêtre on voit le portrait , en bas-relief , de l'abbé Rufino Landi , avec cette légende : *Die prima julii 1496, Rufinus de Landio has ædes ædificavit.* Certainement cette date ne se rapporte point à cette chapelle , dont le style indique des jours beaucoup plus reculés , mais à l'église et au couvent que Landi construisit effectivement au millésime gravé sur l'écusson. La mosaïque du pavé , en marbre noir et blanc , que le temps a dégradée , offre , dans son milieu , les signes du zodiaque. Les mots latins qui l'entourent sont en caractères romains , et cependant plusieurs antiquaires de la ville ont prétendu qu'ils furent tracés par des mosaïstes grecs , fait au reste qui n'aurait rien d'extraordinaire si ces artistes avaient reproduit les lettres en usage dans la contrée pour laquelle ils travaillaient.

Nous ne ferons mention que de deux palais appartenant à la noblesse , ceux des comtes Scotti et

du marquis Mandelli. Le premier n'a rien de remarquable par son architecture ; mais il rappelle un fait historique d'une grande importance. C'est là que logea Pie VII, allant en France couronner l'empereur Napoléon. Le second, jadis propriété du vertueux Bernardo Mandelli, bienfaiteur de la cité, reçoit maintenant l'impératrice Marie-Louise lorsqu'elle vient passer quelques jours à Plaisance. Les défauts, le mauvais goût de sa façade, ses ornements tourmentés nous ont fait présumer qu'il fut construit à la fin du dix-septième siècle ; cependant sa grandeur, ses longues lignes lui donnent un aspect imposant.

Au commencement du quatorzième siècle, Galeazzo Visconti, duc de Milan et seigneur de Plaisance, y construisit, non loin des rives du Pô, une citadelle aux dépens des habitants de cette ville qu'il accabla de corvées à ce sujet ; plus tard, c'est dans son enceinte que demeurait l'infâme tyran Pietro Luigi Farnese, qui y fut assassiné, en 1547, et jeté dans le fossé par une fenêtre actuellement murée. Près de là, en 1558, Marguerite d'Autriche commença, sur les dessins de Vignola, un immense palais quadrangulaire qui ne put être achevé, quoique pendant trente années on ne cessât d'y travailler aux frais de la commune, obligée, pour suffire à cette dépense, de charger les citoyens de nouvelles impositions ; et c'est ainsi

que ces roitelets italiens parvenaient, en pressurant sans pitié leurs sujets, à se créer de gigantesques demeures, hors de proportion avec l'étendue de leurs Etats et leur fragile puissance. A Parme, à Modène, à Lucques, nous verrons se reproduire la même manie et ses déplorables effets.

Malgré toutes les oppressions qu'endurèrent les Plaisantins, le palais fut conduit à peine à sa moitié. Tel qu'il est maintenant, on reconnaît, toutefois, à la seule face terminée, à sa noble et sévère simplicité, à la pureté d'une sobre ornementation, l'habile Vignola, le maître de l'art, le législateur qui régla le diamètre, la longueur proportionnelle des cinq ordres admis en architecture, et la forme de leurs chapiteaux. Cette masse énorme devait, dans toute sa périphérie, avoir cinq étages. Au rez-de-chaussée, un vaste portique à puissantes arcades, ornées de pilastres ioniques, aurait circonscrit la cour centrale. Six arceaux existent seulement, mais privés de revêtement, et montrant à nu les briques composant leur noyau. Un escalier, dont la rampe a plus de dix mètres de largeur, conduit, sous une voûte colossale, au premier étage. Tous les appartements sont dépouillés de leurs ornements, et il n'y reste que les murailles. Dès la fin du règne des Farnèses, ce palais ne fut plus habité, et les Bourbons, qui

leur succédèrent, s'étant fixés à Parme, apportèrent peu de soin à son entretien. Lors des premières campagnes d'Italie du général Bonaparte, il servit de logement à nos soldats, qui commencèrent à le dégrader; mais une véritable catastrophe l'attendait en 1803. Après l'extinction de la branche franco-espagnole par la mort du dernier duc, il subit un véritable pillage. On enleva les marbres, les dorures, les portes, les fenêtres, les ferrements, les tentures, tous les meubles; les stucs furent brisés, et nous n'avons pas appris que de tels excès aient reçu un juste châtimement. Aujourd'hui, une petite partie de cette construction délabrée est à l'usage de la commune, et le reste sert de caserne aux Autrichiens (1).

Le grand théâtre ayant été détruit, par un incendie, en 1798, il ne restait à la disposition du public que celui *delle Saline*, dont l'enceinte étroite et trop ancienne était insuffisante. Une société composée des membres de la haute noblesse en éleva un nouveau sur l'emplacement du palais des comtes Landi-Pietra, qui, par l'extinction de cette famille, retombait au domaine de l'Etat. Après une cession emphytéotique de la part du

(1) En entrant dans les salles qu'ils occupent, nous avons senti une odeur fétide, dont nos casernes françaises sont exemptes, et qui prouve l'absence de soins hygiéniques.

fisc, on posa la première pierre le 29 septembre 1803, et le 10 du même mois, 1804, l'opéra de Zamori y fut représenté ; car à ce théâtre on joue également tous les genres. Son architecte Lotario Tomba fit preuve d'un véritable talent, moins cependant au dehors, qui, selon l'usage presque universel en Italie, est d'une extrême simplicité, que dans les dispositions intérieures de ce vaste bâtiment. Percée de fenêtres, et à ses parties supérieures ressemblant un peu aux habitations bourgeoises, la façade n'a pour tout ornement, à son rez-de-chaussée, qu'un avant-corps en arcades, formant terrasse et décoré de quatre colonnes ioniques ; mais on admire la belle ordonnance, la coupe élégante, les justes proportions de la salle, ses quatre rangs de loges, en contenant chacun vingt-six, et la scène profonde et d'une largeur égale à celle de l'Opéra de Paris. Deux rideaux s'abaissent alternativement dans les entr'actes ; l'un représente des danses villageoises et l'autre de l'architecture. Le parterre est divisé moitié en banquettes et moitié en espace vide où l'on se tient debout, ainsi que dans les couloirs du milieu et de la circonférence. Les spectateurs gardent leurs chapeaux sur la tête pendant toute la représentation, ce qui n'est commode que pour les premiers venus, assis au plus près de l'orchestre ; les retardataires y voient comme ils peuvent, et, sans se

plaindre, supportent ce désagrément. Nous pûmes voir combien le public est impressionnable, en assistant à la première représentation d'une comédie aussi folle que son titre : *Tutti pazzi, ovvero matrimonio à vapore* (tous sont fous, ou les mariages à la vapeur), mais pleine de comique et quelquefois de grosse gaieté, aux grands applaudissements des auditeurs ; elle fut jouée avec une verve, une sûreté de mémoire et une promptitude de ripostes étonnantes. Lorsque l'emphytéose de ce théâtre expira, il devint la propriété du gouvernement qui l'a cédé à la commune.

Par ce rapide examen des principaux monuments de Plaisance, et il en reste encore beaucoup de remarquables dont nous avons omis la description, les touristes jugeront peut-être que cette ville mérite qu'on s'y arrête quelques jours ; à son détriment, Parme devint la capitale des trois duchés ; mais, reine déchue, elle conserve encore de nobles témoins attestant son ancienne splendeur.





ROUTE DE PLAISANCE A PARME.

DESCRIPTION DE CETTE CAPITALE.

De Plaisance à Parme , sur un espace de vingt lieues, s'étend une plaine immense , unie comme une table et traversée par quatre torrents principaux, la Nurra, l'Arda, le Stirone et le Taro, dont les lits, d'une largeur démesurée et pleins de cailloux roulés, reçoivent à peine un filet d'eau hors des temps de pluie ou de fonte des neiges ; aussi le gouvernement a-t-il construit des ponts d'une longueur extraordinaire , superbes ouvrages qui lui font le plus grand honneur ; mais n'eût-il pas mieux valu endiguer ces rivières vagabondes et conquérir des terrains à l'agriculture ? Au reste, c'est une question qu'un étranger peut faire et non résoudre, et probablement les ingénieurs du pays furent arrêtés par des difficultés d'art ou de trop fortes dépenses.

Jusqu'à la petite ville de Fiorenzuola, la culture est la même que celle de San-Giovanni à Plaisance ;

la vigne cependant y occupe moins de surface. Les vieux mûriers sont rares ; mais les jeunes plantations commencent à se multiplier, grâce à la suppression de l'absurde impôt jeté au milieu du siècle dernier sur la sortie des cocons, et dont nous nous sommes occupé au chapitre de l'agriculture ; suppression due à l'esprit éclairé de M. le baron Mistrali, président des finances. Les hameaux sont fréquents et l'on voit peu de fermes éparses dans les champs. Nous avons déjà fait remarquer, aux premiers volumes de ce Voyage, la tendance des cultivateurs italiens à l'agglomération et révélé les causes qui l'ont produite. Le pont de la Nurra est, comme celui de la Trebbia, précédé et suivi de belles chaussées ornées de cippes , unis par des chaînes et servant de garde-fous.

Sur la route de Fiorenzuola à Borgo-Santo-Donnino , ville industrielle et florissante sous l'administration française, déchue aujourd'hui et redevenue agricole , on passe l'Arda et le Stirone. Les arbres couvrent la campagne et empêchent la vue de s'étendre jusqu'à l'horizon ; mais on n'en voit point de fruitiers. Il est singulier que presque partout, en France, en Italie, en Espagne, les paysans dédaignent la ressource si agréable des fruits , ressource et peu coûteuse, puisqu'elle n'exige aucun labour, aucun soin difficile.

Santo-Donnino possède une curieuse église,

dont une partie remonte probablement au neuvième ou au dixième siècle. Ornée de bas-reliefs, sa façade est précédée d'un arc en saillie, que soutiennent deux colonnes, portées elles-mêmes, comme à la cathédrale de Plaisance, sur le dos d'animaux fantastiques; leurs corps participent du tigre et leurs têtes allongées du crocodile. La porte, à l'ombre de ce porche, s'embellit de colonnettes en retrait et toutes différentes de formes et de sculptures. La nef est d'un lourd gothique tenant encore du romain, et le chœur et l'abside, byzantins à l'intérieur et en dehors, sont exhausés de seize marches. Au-dessous se trouve une crypte à deux rangs de colonnes; leurs chapiteaux, ayant eu l'intention d'être corinthiens, annoncent une époque plus ancienne que celle de l'édification de l'église, probablement le sixième ou le septième siècle. Nous engageons les amateurs, les archéologues à visiter ce monument, l'honneur d'une petite cité où les voyageurs ne font ordinairement que changer de chevaux. Nous avons déjà décrit son dépôt de mendicité, et nous n'y reviendrons pas.

Avant et après Castel-Guelfo, dernière porte conduisant à Parme, et qui tire son nom d'un château à quatre tours carrées, édifié au temps des sanglantes discordes guelfes et gibelines, on poursuit sa route au milieu de magnifiques pâtu-

rages, de riches terres labourables, de cultures variées naissant toujours du voisinage des grandes villes, et qu'ici fécondent les canaux d'irrigation provenant du Taro, quatrième torrent sillonnant la plaine depuis Plaisance; il répare ainsi les ravages que trop souvent occasionnent ses inondations.

Vue de la campagne, la capitale du Parmesan ne présente point un aspect aussi pittoresque que celui de Plaisance; mais son intérieur l'emporte sur elle par sa population plus nombreuse, plus animée, par la beauté de plusieurs de ses rues, le nombre de ses édifices publics, ses trois monuments religieux hors de ligne, savoir sa cathédrale, le Baptistère et Santo-Giovanni, son riche musée, et enfin par ses remparts, que Dutillet fit orner de plantations dans toute leur circonférence et servant de promenade. La Parma, qui a donné son nom à la ville ou qui l'a reçu d'elle, la divise en deux parts inégales; celle de la rive gauche est la moins considérable; trois ponts les unissent; l'un s'appelle *Ponte Mezzo* (pont du Milieu), le second, plus à l'amont, *Ponte Capra-Zucca* (1), et le troisième, à l'aval, *Ponte Verde*, nom qui provient de la couleur verte dont sa charpente fut

(1) Ces deux mots signifient littéralement chèvre-caboché. Nous n'avons pu savoir d'où ce pont a reçu un nom si bizarre.

revêtue. De la porte Santa-Croce à la porte Santo-Michele, une seule rue, de deux mille cent mètres, traverse la cité dans toute sa longueur et suit la même direction que l'antique voie Emilienne (1); le Ponte Mezzo y forme seul une lacune, sans interrompre toutefois la directe communication. Cette ligne continue permet facilement aux étrangers de retrouver leur chemin au milieu d'autres rues, non tortueuses, mais s'entrecoupant en tous sens, surtout dans les plus anciens quartiers. La grande place s'épanouit précisément à égale distance des points extrêmes, et c'est encore un moyen de reconnaissance. Entourée de vieilles fortifications, sans ouvrages extérieurs, dont les bastions sont trop petits et les courtines trop étendues, la partie de la ville assise à la gauche de la Parma possède un vaste jardin appelé ducal et livré au public, excepté le parc réservé à la souveraine. L'autre côté de la rivière est mieux fortifié; là cependant l'ingénieur a fait, par contre, les bastions trop gros et les courtines trop courtes; de plus, ce bastionnage est à oreillons, ce qui rétrécit l'emplacement des feux de ses flancs.

(1) La voie Emilienne fut établie, en l'an 566 de la fondation, par le consul Marcus Emilius Lepidus, pour mettre en communication Rimini et Plaisance; elle se rattachait à la route Flaminienne et conduisait ainsi à Rome en 638. Scaurus, portant le même surnom d'Emilius, la prolongea jusqu'à Tortoue.

Ce système annonce l'âge de cette enceinte, qui date probablement de la première moitié du dix-septième siècle, et se rattache à une citadelle pentagone, plus moderne, plus régulière, pourvue d'un chemin couvert, de glacis, et de deux demi-lunes donnant sur la campagne.

Comme dans plusieurs villes de la France méridionale, le pavé de Parme est composé de cailloux que roulent les torrents, car aussi le territoire est privé de grès et de matériaux durs que l'on puisse façonner en cubes. Mais, si nous trouvons chez nous ce genre de pavage incommode, celui de la capitale du Parmesan est détestable ; ses pointes sont encore plus aiguës ; cependant il faut dire que, depuis quelque temps, on a fait de louables efforts pour atténuer son désagrément. Plusieurs des principales voies de communication ont reçu et recevront successivement de notables améliorations ; ce sont des trottoirs en briques, et au milieu des rues deux ou trois larges bandes en pierre, laissant entre elles environ un mètre de distance, en sorte que les voitures peuvent rouler sans cahot sur les dalles. C'est une imitation de ce qui s'est pratiqué à Turin.

Lors du recensement de 1834, Parme, dans ses murs, comptait 3,430 constructions, dont 86 étaient consacrées aux églises, aux hospices, à des établissements publics ou de bienfaisance et à

7 couvents, savoir 4 d'hommes et 3 de femmes. Sans doute, depuis ces douze années, quelques-unes ont été édifiées, mais en petit nombre ; car celles existantes auparavant sont plus que suffisantes pour recevoir l'augmentation graduelle des habitants ; on en juge au prix à peu près stationnaire des loyers, et encore aujourd'hui on ne paye que 3 ou 400 fr. un appartement, qui, en France et à population égale, coûterait 12 à 1,500 fr. En général, ces maisons n'ont que deux à trois étages ; dans la voie Emilienne, centrale et commerçante, plusieurs cependant présentent quatre plans locatifs, mais en y comprenant les boutiques, magasins et cafés du rez-de-chaussée ; aussi leur peu de hauteur donne-t-elle aux rues une grande clarté en permettant au soleil italien d'y pénétrer, et la largeur de la plupart contribue également à la prompte évaporation des eaux pluviales, en laissant à l'air un libre courant.

L'architecture des habitations n'a point de caractère particulier, et l'on voit peu de palais rappelant la puissance et la splendeur de l'ancienne noblesse. Les fortunes de cette caste y sont moindres et plus divisées que celles des grandes familles de Plaisance, et le code admettant le partage égal entre les enfants, augmentera encore cette division. Excepté quelques négociants, la classe bourgeoise ne jouit pas de plus d'opulence ;

5 à 6,000 fr. de revenu sont un taux moyen; 10,000 fr. passent pour donner une grande aisance; on regarde 20 à 25,000 fr. comme un avoir considérable, et à peine on peut compter quatre ou cinq possesseurs de 40 à 60,000 fr. de rentes. Les édifices ont dû nécessairement se ressentir de cette modicité de ressources; toutefois l'amour du confortable et même du luxe pénétrant partout, on lui fait aussi à Parme quelques sacrifices. L'extérieur de plusieurs maisons a été embelli; l'intérieur est plus orné, mieux meublé; d'humbles boutiques commencent dans les beaux quartiers à suivre de bien loin, il est vrai, en fait de décoration, l'exemple de leurs sœurs de France et d'Angleterre. Mais enfin l'impulsion est donnée; l'éclairage au gaz doit même s'introduire dans la ville, grâce à la spéculation d'une compagnie française, et, en octobre 1845, une concession accordée par le gouvernement permettait de contracter des marchés avec le palais ducal, la commune, le théâtre, l'école militaire et d'autres établissements publics. Les Parmesanes aiment la tpilette, et s'imposent, pour se la procurer, de nombreuses privations dont souffre le bien-être du ménage; mais nos manufactures, nos soieries, nos toiles imprimées y gagnent tout ce que l'on économise à leur intention. Si, par cette raison, Parme semble, le dimanche, une ville opulente, lorsque

le sexe féminin étale ses parures, elle offre quotidiennement un déplorable spectacle; celui des galériens enchaînés et se rendant aux travaux publics; toute honte est éteinte chez eux et ils bravent avec insouciance les regards de leurs concitoyens. Ne pourrait-t-on pas éviter, à eux cet endurcissement provenant de l'habitude, et aux passants la vue des fers et du vêtement d'opprobre? Par habitude aussi la population y devient indifférente.

Terminons ces détails sur l'aspect et l'ensemble de la cité, en décrivant les singulières façades de plusieurs églises, qui n'ont rien de curieux dans leur intérieur, et dont nous ne devons plus nous occuper. Deux rangs horizontaux de briques avancent sur un autre qui n'en a qu'une d'épaisseur et se trouve en retrait; ainsi toujours alternativement; en sorte que de loin, et lorsque ces matériaux ont noirci, la construction paraît être en vieux soliveaux que le temps a disjoint. L'effet que produit cette manière de bâtir est disgracieux et peu digne d'un temple.

Régulier parallélogramme, d'une superficie de 6,375 mètres carrés, la grande place est centrale, ainsi que nous venons de le dire, et six rues, parmi lesquelles se trouve *la Strada Maggiore*, y aboutissent. Sur trois de ses côtés, trois monuments la décorent : le palais du gouverneur, qui

n'a de remarquable que sa longueur, et , dans son milieu, une tour quadrangulaire, svelte et haute de 37 mètres (114 pieds); le second est l'église de Santo-Pietro, fondée au onzième siècle , gothiquement réédifiée au quinzième , et enfin, en 1761, avec façade à quatre colonnes corinthiennes portées sur des piédestaux et surmontées d'un entablement et d'un attique; le troisième, enfin, celui qui a le plus noble caractère, quoique son architecture soit la plus simple, est le siège de l'administration municipale, *la casa comunale*, toute construite en briques d'un rouge obscur. La masse, du moins ce qui en paraît sur la place, sans colonnes, sans ornements en saillie, percée de rares fenêtres et comme soulevée en l'air par trois rangs parallèles de vastes arcades, saisit d'étonnement. On circule sous tout ce rez-de-chaussée entièrement ouvert, excepté d'un seul côté, et partout on voit au-dessus de sa tête les voûtes soutenant les salles supérieures; cet effet est des plus singuliers, et l'on cherche l'escalier qui peut y conduire; on le trouve cependant au dernier rang des arcs, et pratiqué derrière le seul mur de fond existant sous ce portique. A certains jours, il sert de halle aux blés, et la fécondité du pays permet d'y conclure d'importantes affaires. Dans les pièces supérieures on voit, seule curiosité qu'elles renferment, une fresque de Bertoja, de 1566, fort endommagée,

peinte jadis à l'extérieur de l'ancien palais du gouvernement, et qui en fut détachée par l'ingénieur, procédé en usage à Rome et à Naples, procédé que nous avons fait connaître au lecteur dans le quatrième volume. Contre un des pieds-droits donnant sur la grande rue, un groupe d'Hercule étouffant Antée attire les regards; toutefois son exécution nous a paru entachée de lourdeur et de mollesse, et nous ignorons quel en est l'auteur. Cette noble construction, simple et grandiose, commencée en 1627 et terminée en 1673, semble en contradiction avec le style vicieux et tourmenté de l'époque. C'est à tort qu'on l'attribuait à Vignola, décédé presque un siècle auparavant; l'honneur doit en revenir à Magnani et à Rainaldi. C'est sur la place que se tient, le samedi, un marché où l'on peut admirer la puissance et les belles formes des bestiaux parmesans; nous l'avons visité plusieurs fois, et toujours le calme, l'ordre qu'on y voit régner, et attestant les mœurs paisibles des cultivateurs, nous a surpris. Il y a loin de là aux cris, à l'agitation des Napolitains, et même de nos paysans méridionaux en de semblables réunions.

Derrière l'église de Santo-Pietro, un théâtre antique, ou du moins son périmètre déterminé par ses fondations, a été dernièrement découvert en creusant un conduit souterrain. Les fouilles ont

déjà procuré plusieurs objets précieux, et surtout le bras colossal, en bronze, d'une statue.

Près de cette place, et sur sa droite, sont groupés, pour ainsi dire, les édifices les plus importants, ceux qui méritent l'examen le plus attentif et révèlent, par leurs divers styles, les modifications que l'architecture lombarde éprouva depuis le onzième siècle jusqu'à nos jours. Nous allons d'abord nous en occuper et négligerons ensuite une partie des monuments d'un intérêt secondaire. Les descriptions trop fréquentes d'objets presque semblables finissent par fatiguer également et le lecteur et l'écrivain. Il faut donc laisser aux *ciceroni*, aux *Guides*, imprimés dans chaque ville pour les touristes, le soin salarié de s'épuiser en admiration sur les moindres débris de l'antiquité ou du moyen-âge.

Situé sur les bords de la Parma, le palais Farnèse, qui eût été, comme celui de Plaisance, d'une grandeur démesurée pour de si petits souverains, si on avait pu l'achever, est encore, dans son imperfection, un immense bâtiment en briques, comprenant dans son enceinte deux vastes cours qui devaient être entourées de hauts portiques, à sept arcades sur chaque face, et soutenir deux étages; la première est à peu près complète, et dans la seconde les lacunes sont plus considérables. Le tout n'a aucune ornementation, en sorte

qu'il ressemble bien plus à une caserne qu'à un palais; cependant ses arceaux si élevés, ses larges portiques circulant autour des préaux, la grandeur de ses lignes rendent noble et imposante cette masse, entièrement privée des embellissements extérieurs que peut-être on y aurait pu appliquer. Depuis longtemps elle est inhabitée et ne contient que des collections d'art, la bibliothèque ducale et un théâtre abandonné, à cause de sa trop grande capacité et de son délabrement.

Un escalier, dont la rampe et les voûtes sont d'une dimension extraordinaire, mais dépourvu aussi de décoration, malgré le soin qu'ont attaché ordinairement les architectes italiens à cette partie si apparente des constructions publiques et des demeures princières, conduit au Muséum, jadis célèbre par ses quatre cents tableaux d'élite, et dépouillé de cette richesse lorsque don Carlos quitta, en 1734, le duché de Parme pour monter sur le trône de Naples. La perte ne fut pas bornée à ce rapt odieux, mais suivie de celle des cabinets des médailles, d'histoire naturelle, et d'un grand nombre de précieux volumes et de rares manuscrits. Criminelle et honteuse spoliation, que les voyageurs écrivains n'ont pas assez flétrie; car les souverains ne sont qu'usufruitiers des collections domaniales.

Il fallait donc recomposer ce musée, et Marie-

Louise y a beaucoup contribué, soit en y adjoignant des œuvres de grands maîtres, provenant d'églises et de corporations religieuses supprimées, soit par des acquisitions et l'arrangement élégant et judicieux du local. Cependant il est loin encore de son ancienne splendeur. Construites, en 1822, sur les dessins du chevalier Paolo Toschi, célèbre graveur et directeur du Muséum, deux salles suffisent aujourd'hui à cette collection; elles sont vastes, d'un bel aspect, d'une pure architecture, divisées par deux colonnes qui n'empêchent point la vue de pénétrer jusqu'au fond de la galerie et servent seulement à établir une séparation entre les tableaux des premiers âges de la peinture italienne et ceux qui la montrent arrivée à sa perfection. La première série contient les ouvrages des treizième, quatorzième et quinzième siècles. On les voit d'abord empreints de la symétrique raideur et du style grec du Bas-Empire, puis, se débarrassant, par degrés, des langes enveloppant de timides essais, prendre une plus libre allure et s'avancer progressivement vers la brillante époque du seizième siècle. Parmi ces anciennes peintures, plusieurs se font remarquer par un coloris solide et vigoureux, et nous rappellerons ici l'observation déjà faite en décrivant la galerie de Florence, savoir, que la chimie pratique et non l'analytique procédant avec science, avait déjà trouvé, dès ce temps-

là, presque toutes les couleurs employées maintenant. Les laques, et notamment celle de garance, sont d'une grande beauté.

Nous ne donnerons pas non plus un catalogue des richesses modernes que possède ce musée ; nous parlerons seulement de celles qui méritent la spéciale attention des amateurs. Commençons par les deux copies qu'exécuta Lodovico Carraccio, d'après le couronnement de la Vierge de Correggio ; copies d'autant plus précieuses que les originaux, peints à l'abside de Santo-Giovanni, furent barbaquement détruits pour agrandir l'église. L'une représente Marie sur un nuage et près d'elle un ange enfantin ; l'autre, Jésus prêt à poser sur la tête de sa mère une couronne d'étoiles. Lodovico, quoique chef d'une école dont le coloris vigoureux n'est que du second ordre, a bien rendu les tons blonds et aériens du maître ; du même artiste, mais lui appartenant en propre, il faut admirer deux tableaux où il a représenté, dans le premier, les Apôtres déposant la Vierge au tombeau, et, dans le second, leur étonnement de le trouver vide ; superbes tableaux à figures colossales joignant à la vigueur, à l'expression, à la vérité de mouvement, la profonde science du dessin, et qui eurent l'honneur d'être apportés au Muséum de Paris ; le Christ au cercueil, de Schedone, et l'Ange assis sur le bord du sépulcre, annonçant aux trois Marie la

résurrection du Sauveur, peintures empreintes de grandeur et de noblesse ; des premiers temps de l'école vénitienne et d'auteurs inconnus, deux cadres de Vierges ; dans l'un, et le plus remarquable, Saint Joseph, tenant une grande croix appuyée sur son épaule, la montre à l'Enfant Jésus pour lui indiquer qu'il doit un jour y accomplir le sacrifice rédempteur ; touchante et philosophique allégorie, applicable à tout le genre humain, et déjà montrant à l'insouciance enfance les douleurs futures de la vie ; Sainte Cécile, du Procaccino, belle tête et belle couleur ; la Vierge allaitant son fils, le petit Saint Jean, Sainte Marguerite et Sainte Cécile, d'Agostino Carraccio, tableau de petite proportion, plein d'élégance et de douceur ; une autre Vierge, de Van-Dick, tenant Jésus endormi sur son sein, œuvre ravissante par l'éclat de la couleur et le sommeil gracieux de l'enfant ; une charmante toile de Girolamo Mazzola, cousin du Parmigiano et son heureux imitateur, représentant une Sainte Famille, Saint Michel et un Ange jouant de la guitare ; deux beaux ouvrages de Francesco Francia, mais surtout celui où l'on voit Joseph d'Arimathie, Saint Jean et les trois Marie pleurant Jésus descendu de la croix ; c'est un de ses chefs-d'œuvre par l'expression de la noble douleur des saintes femmes, le puissant coloris, la rondeur des contours et l'agencement des draperies ; une remar-

quable page de Michelangelo Anselmi, élève du Correggio; il a de la grâce du maître, ses formes sont grandioses, ses têtes habilement étudiées et les tons de sa palette doux et rians; de Badolocchi, de l'école d'Annibale Carraccio, Saint François recevant les stigmates, tableau d'une prodigieuse énergie, où l'on voit l'ardeur de la foi, l'exaltation religieuse portées au plus haut degré, unies à une large exécution, au coloris le plus vigoureux; et pourtant cet artiste du premier rang est inconnu en France. Le Christ enseveli par sa mère, Saint Jean, Saint Pierre, Saint Paul, Sainte Catherine et Sainte Madeleine, est d'Andrea del Sarto ou bien une magnifique copie, car on connaît un tableau semblable, de ce grand peintre, donné aux religieuses de Lugo in Mugello; il est possible qu'Andrea se soit copié lui-même, et on doit le croire, tant la touche a de franchise; une main étrangère n'aurait pas eu cette fermeté d'imitation. Du Guer-cino, Saint Jérôme écrivant; l'auteur, si connu par la vigueur de son pinceau, sut reproduire sur ce panneau l'austérité, la rudesse de polémique dont le saint faisait preuve dans ses écrits; on reconnaît le Pannonien à demi-civilisé, quoique plein de génie, et venu des bords du Danube. Mais hâtons-nous d'arriver aux œuvres immortelles du Correggio et, comme nous avons déjà cherché, dans le précis sur l'école parmesane, à faire con-

naitre quel fut leur caractère, nous serons sobre de réflexions.

Bien que ce soit à Parme que Correggio accomplit ses principaux ouvrages, la collection ducale ne compte pas plus de cinq tableaux de ce maître inimitable, lorsqu'il fut parvenu à l'apogée de son talent, et on ne doit pas s'en étonner; car ses travaux à l'huile et de chevalet furent toujours en petit nombre dans les musées, attendu qu'il peignit surtout à fresque les coupoles et les parois des monuments publics; mais ceux que possède ce Muséum sont d'autant plus précieux qu'ils montrent clairement le point de départ, la modification de son style et ses progrès continus.

Ces tableaux révèlent donc trois manières, non tout-à-fait distinctes, mais se perfectionnant par degrés. Le Christ portant sa croix, tient encore de l'imitation de l'école intermédiaire de Mantegna, où Correggio reçut ses premières leçons, bien que la sécheresse des formes et le défaut d'expression du peintre mantouan, s'attachant trop peut-être à l'imitation de l'antique et négligeant la vie et le mouvement de la nature, soient déjà grandement atténués (1). La couleur est plus vigoureuse, plus solide, et les figures plus animées expriment mieux

(1) Ce n'est point de Mantegna lui-même, mort en 1506, que Correggio reçut des leçons, mais de ses élèves.

les sensations que le sacrifice du Dieu montant au Calvaire leur fait éprouver. Vient ensuite la Déposition de croix, belle, d'une noble simplicité et de la douleur vraie, si touchante, de Marie et des disciples du Seigneur.

De la seconde manière, surtout pour les tons des chairs, appartenant à lui seul et leur empiètement, le Martyre de Sainte Placide et de Sainte Flavie ; mais les figures ont un peu de maigreur dans le dessin, et ce qui contribue à faire ressortir ce léger défaut, c'est qu'elles sont au-dessous de la grandeur naturelle et n'ont pas plus de quatre pieds de hauteur. Quelle différence avec les puissantes fresques de Santo-Giovanni et de la cathédrale ! mais en évitant un terme de comparaison, cette œuvre n'en est pas moins capitale, et si l'artiste ne se fût pas plus tard dépassé lui-même, elle suffirait à sa gloire. La tête de la sainte est admirable par sa beauté, par la foi vive, la résignation calme et profonde empreinte sur tous ses traits, par la divine inspiration brillant dans ses regards ; déjà les cieux sont entr'ouverts pour elle.

Ces trois tableaux ornent la galerie ; mais les deux derniers, comme de précieux diamants gardés sous clef avec amour et défiance, sont placés à part dans un cabinet, espèce de sanctuaire où l'on entre avec respect ; l'un est la Madona

della Scodella (de l'écuelle) ou le Repos en Egypte; l'autre le Saint Jérôme, dont le duc de Parme offrit vainement un million lorsque les commissaires de la république française étaient chargés de l'envoyer à Paris. On ne sait pourquoi il reçut le nom du saint, car Jérôme, rejeté dans un coin de la toile, n'y est qu'en qualité d'accessoire et pour faire opposition aux tons argentins irisés de Marie, de l'Enfant Jésus, de Madeleine et de deux anges. Assise sur un tertre de gazon, la Vierge montre son fils à la sainte, qui lui baise les pieds avec une humilité mêlée de chrétienne tendresse; expression ravissante, admirable exécution, grâce enchanteresse, teintes douces, brillantes, inimitables, passage insensible des clairs aux demi-tons et de ceux-ci aux ombres, reflets habiles arrondissant les objets, dessin élégant; tout se trouve dans ce chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre. On a reproché aux figures de Marie et de Madeleine un peu d'afféterie, mais elle disparaît sous ce moelleux, sous cette *morbidezza* (1), apanage du Correggio, et qu'on ne saurait décrire (2). Tous ces éloges s'appliquent également

(1) *Morbidezza*. Mot difficile à traduire en français; il signifie, en italien, un mélange de beauté, de grâce, de délicatesse, de mouvements flexibles.

(2) Afin d'apitoyer sur la prétendue misère de l'artiste, on s'est fondé souvent sur les 47 sequins, les deux voitures de bois, les

au Repos en Egypte, dont le coloris a plus de fermeté, et les deux personnages de Marie et de Joseph montrent moins de bonheur, en contemplant le divin Enfant, comme l'exigeait le chagrin de l'exil.

mesures de froment, le porc gras et la nourriture, pendant six mois, que donna au Correggio Briséis Cossa pour le prix de ce tableau. Nous avons déjà réduit ces exagérations à leur juste valeur, en établissant la proportionnalité entre le numéraire d'alors et celui du temps actuel; mais rappelons encore que ces 47 sequins (332 fr.) représentaient, par l'emploi qu'on en pouvait faire, 4,000 fr. de notre époque. Quant à leurs accessoires en denrées, la manière simple de vivre alors permettait ces sortes de marchés; et les peintres travaillant pour les couvents faisaient entrer dans leur salaire la nourriture et le logement. De fréquents déplacements et la rareté des hôtelleries les y obligeaient. Dès l'âge de vingt ans, le grand artiste reçut de l'église des conventuels de sa ville natale, pour les figures de saint Jean et de saint Barthélemy, 100 sequins, soit 4,800 fr. de notre monnaie actuelle. Loin d'être méconnu, il jouit de son vivant de sa réputation, fut chargé d'immenses travaux, occupé par des souverains, et laissa à ses enfants un héritage assez considérable, et d'autant plus, il faut bien l'avouer, qu'il était fort économe et même parcimonieux. Il joignait à cette espèce d'avarice une inquiétude continuelle sur son avenir et sur le mérite de ses ouvrages. Il est étonnant que ces défauts, qui rétrécissent l'âme ordinairement et amoindrissent le talent, lui aient permis de posséder cette délicatesse, ce sentiment des convenances éclatant partout dans ses compositions, cette grâce exquise, cette fraîcheur de coloris qui font le désespoir de ses copistes. C'est encore une fable que celle si souvent répétée qu'il mourut d'une pleurésie contractée en portant de la monnaie de cuivre reçue en paiement; car tous ses marchés, dont plusieurs existent encore, furent toujours stipulés en sequins ou florins d'or.

Cette galerie possède aussi des bustes et des statues antiques, mais en petit nombre, et sa pauvreté en ce genre est due aux odieuses spoliations de don Carlos. Une tête colossale de Jupiter, en marbre de Carrare, ce qui prouve qu'elle provient d'un ciseau romain, appartient à la belle époque de la sculpture impériale, probablement de l'intervalle de temps écoulé entre Auguste et Adrien; un buste de Vitellius, demi-nature; une Agrippine sans tête, mais dont les draperies sont magnifiques; deux colosses gréco-romains, en basalte égyptien, et surprenant plus par leur grandeur que par la beauté de l'exécution; un Athlète, qu'on a défiguré en le restaurant: telles sont, à peu près, toutes les richesses que l'antiquité a léguées à ce musée. Parmi les modernes, on distingue le Saint Jean-Baptiste du Bernini, quoique son principal mérite consiste dans la taille du marbre et non dans la pureté des formes, comme tout ce qui sortit des mains de cet artiste; en arrière, et au fond de la galerie, le buste de l'impératrice Marie-Louise, par le célèbre Canova.

A cette galerie, sont jointes quatre salles renfermant une immense réunion de médailles, de camées, de pierres gravées, de statuettes, de bas-reliefs, de bronzes, de vases et antiquités d'Egypte et d'Etrurie, et enfin tout ce qui fut découvert depuis 1762 dans les fouilles opérées à Velleïa,

cité que l'on pourrait surnommer la Pompéïa, l'Her-
culanum du Parmesan, et ensevelie sous l'éboule-
ment de deux montagnes, au quatrième siècle de
notre ère. C'est là qu'on retrouvera l'industrie, la
civilisation purement romaine, de même qu'à
Pompéïa on voit celle mêlée d'hellénisme.

Le médaillier est d'une grande richesse ; déjà, en
1825, le nombre des monnaies et médailles mon-
tait à 19,000, et de cette époque à 1846, de nou-
velles acquisitions l'ont plus que doublé ; nous ne
citerons que l'achat de la célèbre collection du
marquis Strozzi, de Florence, qui, à elle seule,
l'augmenta de 9,000 pièces, dont plusieurs étaient
d'un rareté extrême. Les dons particuliers de gé-
néreux citoyens ont aussi contribué à l'accroisse-
ment de ce cabinet ; mais il doit surtout sa splen-
deur aux fonds du trésor public et de la liste civile.
Le lecteur aurait peut-être désiré une indication
des plus précieuses médailles, mais nous ne pour-
rions le satisfaire et avouons humblement notre
complète ignorance en numismatique, *ne sutor
ultra crepidam*.

Dans la seconde salle, on a rassemblé les ins-
criptions sur marbre, presque toutes tirées des
fouilles de Velleïa, et celles en terre cuite, d'autant
plus remarquables que ce sont les plus anciennes
que l'on connaisse ; quelques-unes ont été achetées
à Rome. Il faut aussi examiner un calendrier lu-

naire qui malheureusement est incomplet ; il en manque une partie.

La troisième contient les bronzes et les inscriptions de ce métal. La plus célèbre et la plus curieuse est la Table trajane, monument de l'humanité de cet empereur, et le plus étendu en fait d'écriture antique ; elle porte une ordonnance relative à l'entretien et la nourriture des pauvres enfants légitimes et naturels de la Gaule cisalpine. Divisée en six tables, formant une surface de trois mètres sur un et trente-trois centimètres, ses caractères, profondément gravés et de la plus belle écriture romaine, laissent lire parfaitement deux actes obligatoires par lesquels sont hypothéqués des fonds de terre ; le premier constituant une rente de 104,400 sesterces pour l'alimentation de 281 enfants, et le second, une autre de 72,000 pour 19 ; en tout 300. Les noms des citoyens qui créèrent ces rentes sont groupés sur sept colonnes, et on les lit encore avec attendrissement et respect. Une autre inscription donne le texte d'un sénatus-consulte réglant les intérêts particuliers de la province, et on y voit quelle était déjà la richesse de ce pays dès le temps de la république. Parmi les objets, également en bronze, il faut distinguer les statuettes figurines d'Hercule ivre, de Bacchus, d'Apollon, de Minerve, d'Iris, d'Ajag, de Ménélas, une Victoire, la Fortune, etc. Outre ces trésors

artistiques, cette salle rassemble encore une foule d'ustensiles, d'instruments toujours en métal, de meubles singuliers, quelquefois bizarres, révélant les mœurs de l'antiquité et provenant aussi de Velleïa. Quant aux meubles de ménage et outils usuels, ils semblent être d'aujourd'hui; la succession des siècles n'y a rien changé, tant les cultivateurs en ont fidèlement respecté les formes; on croit voir leurs faucilles prêtes à scier les moissons, et leurs fléaux destinés au battage des grains.

La quatrième salle renferme les monuments égyptiens, des figurines, des chapiteaux antiques, corniches, fragments de sculpture et une mosaïque représentant Oreste et Pylade; mais la collection la plus curieuse de ce cabinet, sous le rapport de l'art et sous celui des connaissances chimiques, est celle des vases en verre et en terre cuite. En admirant leurs formes élégantes, on voit aussi que les anciens connaissaient la plupart des oxides métalliques dont nous nous servons encore pour colorer les pâtes vitreuses. Quant à la matière et aux couleurs, ces vases ressemblent aux produits des verreries vénitiennes qui, de tout temps, en exportèrent une grande quantité et avaient probablement hérité des secrets de cette fabrication.

Occupant dans le même palais le local où l'on voyait jadis le musée que don Carlos dépouilla si complètement, la bibliothèque, qui perdit aussi

40,000 volumes, peut être considérée comme nouvelle, non qu'elle manque d'ouvrages anciens; mais, après tous les dommages soufferts par le fait de ces coupables spoliations, il fallut remplacer ceux qu'on avait transportés à Naples, du moins autant que possible. C'est en 1769 qu'elle fut inaugurée en présence de l'empereur Joseph II, par don Philippe, successeur au duché de Parme et frère du spoliateur; et il est à remarquer que les ducs de la famille des Bourbons espagnols, qui se sont peu occupés de l'administration de l'Etat et du bien-être de leurs sujets, ont cependant favorisé les lettres et les beaux arts. Considérablement accru par l'impératrice Marie-Louise, ce dépôt des connaissances humaines a été encore augmenté d'une salle vaste, élégante, ornée de peintures, de pilastres en stucs, imitant le marbre de Sienne, et spécialement consacrée aux rares éditions du piémontais Rossi et aux œuvres modernes. Un Français est heureux et fier d'y trouver une preuve de la supériorité intellectuelle de sa noble patrie, en contemplant, magnifiquement reliés, nos livres scientifiques, les voyages publiés sous les auspices de notre gouvernement, les explorations de sa marine, le grand ouvrage sur l'Egypte, les mémoires de l'institut, les documents historiques tirés de nos archives, la paléographie, les immortels travaux de Cuvier et de Laplace, etc.

En 1845, cette bibliothèque possédait plus de 90,000 volumes, 4,000 manuscrits et 120,000 estampes, dont 100,000 anciennes, et par-là doublement précieuses, qui provenaient de l'achat fait aux héritiers Orтали. Après l'immense réunion des gravures de Paris et de Vienne, celle de Parme est peut-être la plus considérable. Depuis l'occupation française jusqu'à présent, d'autres richesses furent encore obtenues, telles que les collections des couvents supprimés, et celles acquises à prix onéreux des bibliophiles Bartholomeo Gamba, Michele Colombo et du duc de Sussex : cette dernière achetée à Londres. Les deux premières dépassaient 12,500 volumes, et la troisième 3,400, parmi lesquels étaient compris 1,500 manuscrits hébreux, 200 orientaux; et, pour l'obtenir, la souveraine dut dépenser 100,000 fr.

Parmi les livres et manuscrits remarquables, bornons-nous à citer les Heures de Henri II et le Psautier hébreu de Luther; singulier rapprochement qui met en contact deux livres de prières ayant appartenu, l'un au patriarche des luthériens et l'autre au roi allumant leur bûcher. De plus, ces Heures de Henri sont fort peu édifiantes, car sur toutes leurs pages on y voit le croissant, chiffre et symbole de sa maîtresse Diane de Poitiers. Quant au Psautier, il est sali par un fréquent usage, et plusieurs feuillets en sont déchirés. L'i-

rascible Luther se vengeait-il sur eux de quelques injures de ses adversaires, de quelques citations arguées par eux d'inexactitude?

Un magnifique Evangile écrit sur des feuilles d'arbres, au dixième siècle; un Bréviaire du quinzième couvert, de superbes miniatures, d'un éclatant coloris, et dont le dessin et la composition montrent les progrès de l'art; la Morale de Confucius, imprimée à Pékin, et le tome quinzième des OEuvres de Foë, manuscrit en lettres d'or, sur papier azur plié en éventail; *de Civitate Dei*, de saint Augustin, sortie des presses de Subiaco en 1467: nous avons déjà fait remarquer, en nous occupant des bibliothèques romaines, combien, presque au moment de sa découverte, l'imprimerie avait perfectionné le papier et ses caractères; cette édition est en effet d'une étonnante beauté (1); un saint Thomas-d'Aquin, plus ancien de sept ans, imprimé à Mayence; de vieilles cartes géographiques et nautiques, et surtout la Mappemonde de Pizzigani, de 1367, donnant une curieuse idée de la configuration du globe, telle qu'on la concevait

(1) L'invention de l'imprimerie en Europe, par Jean Gutenberg, d'abord, comme elle existe encore en Chine, au moyen de la gravure sur planches de bois, date probablement de 1440, car il y a un peu d'incertitude sur ce millésime; mais, dès 1462, les caractères en fonte étaient devenus d'un usage commun, et la Bible de cette année, de Fust et Schœffer, est ainsi imprimée.

alors ; on y voit, aux énormes inexactitudes qu'elle met en évidence, combien, sauf pour quelques parties de l'Europe, les connaissances cosmographiques étaient incertaines.

Parmi les manuscrits, on doit examiner un Virgile du douzième siècle ; une *Divine Comédie*, du Dante, postérieure de 50 ans à la mort de l'illustre et infortuné proscrit, et par conséquent de 1371 ; un élégant Tércence qu'une note indique comme ayant été copié, d'après un manuscrit, tout entier de la main de Pétrarque ; de cet illustre poète, vrai fondateur de la langue et de la poésie italiennes ; un très-beau volume du commencement du seizième siècle, que trois fleurs de lys, au milieu d'une couronne de laurier, font regarder comme ayant appartenu à François I^{er} ; et, en admettant cette hypothèse, il aurait été pris à la bataille de Pavie, lorsque le camp des Français fut pillé par les troupes espagnoles. Les poésies latines du Parmesan Bassinio, du milieu du quinzième siècle, dont Ginguené fait l'éloge dans son *Histoire littéraire d'Italie* ; il consacra ses vers aux Hespérides, à la conquête des Argonautes, à l'astronomie, à la belle Isotta degli Atti, d'abord maitresse et ensuite femme de Pandolfo Malatesta, seigneur de Rimini. Il est étonnant que les Italiens, fiers, à juste titre, de leurs célébrités, n'aient pas fait imprimer les œuvres d'un des meilleurs écrivains de l'époque précé-

tée (1) ; mais le plus curieux manuscrit, par la manière dont il est arrivé à Parme, est un Coran d'une remarquable calligraphie. Après la victoire obtenue sous les murs de Vienne par la valeur de Sobieski, l'empereur Léopold trouva cet exemplaire dans la tente du grand visir Kara-Mustapha, et en fit hommage à l'impératrice Eléonore ; celle-ci le donna au jésuite Costa de Plaisance, son confesseur, qui, à son tour, le remit à son frère habitant cette ville ; enfin, en 1767, un membre de la même famille, possesseur de ce Coran par héritage, le déposa à la nouvelle bibliothèque fondée, comme on vient de le dire, sous les auspices de don Philippe. Une note écrite en arabe apprend qu'avant de tomber en des mains chrétiennes et d'appartenir au visir, ce précieux volume avait Assan-Aga pour maître et lecteur assidu.

Enfin, Marie-Louise a complété ce qui se rapporte à la librairie en faisant l'acquisition des types de Bodoni, un des trois célèbres imprimeurs du dix-huitième siècle et du commencement du dix-neuvième (2). Ils sont rangés dans des casiers et

(1) Au moment d'imprimer cette partie de notre cinquième volume, nous devons réparer une erreur. En 1794, on fit à Rimini une édition des œuvres de Basinio. En disant le contraire, nous nous en étions rapporté à l'assertion de Ginguené, troisième volume de son *Histoire littéraire d'Italie*.

(2) Ibarra en Espagne, Bodoni à Parme et Didot en France.

remplissent un cabinet. On y admire surtout les modèles des caractères italiques (1).

La dernière curiosité que présente le palais Farnèse est son ancien théâtre, bâti en bois, aujourd'hui vermoulu, par l'architecte Aleotti, pour les fêtes que le duc Ranuce I^{er} voulait donner à Cosme, souverain de la Toscane. Aucun monument ne fut cause de plus d'exagérations de toutes espèces et même d'absurdités débitées par gens qui ont voulu le décrire sans l'avoir vu ; du moins ce qu'ils en ont dit doit le faire penser. Ainsi, les uns ont assuré qu'il pouvait contenir 10,000 et même 14,000 spectateurs ; d'autres, qu'on le changeait à volonté en naumachie ; et un membre de l'Académie française a répété un vieux conte que l'inspection des lieux réfute invinciblement ; savoir : « qu'il
« suffisait de lever une toile de fond pour jouir du
« spectacle de vaisseaux (sans doute illuminés) na-
« viguant sur la Parma et de combats de monstres-
« marins et de poissons énormes. » Un quatrième

(1) Outre nos propres observations sur la collection d'antiquités et la bibliothèque, nous avons emprunté beaucoup de détails à M. Jules Conte, fixé depuis plusieurs années à Parme. Cet écrivain a pu obtenir certains renseignements et des dates précises que deux mois seulement de séjour à Parme ne nous auraient pas permis de recueillir ; d'ailleurs nous y étions au mois d'octobre et de novembre, pendant les vacances, et fort occupé à rechercher des documents statistiques.

prétend que le duc Farnèse « pouvait entrer dans « le parterre avec une voiture attelée de huit chevaux ; » et notons que ce parterre est au second étage du palais, et que pour y parvenir il aurait fallu que coursiers et carrosses gravissent 84 marches de l'escalier. Le fait est que la salle ne pouvait recevoir que 4,500 personnes au plus, et ne l'emporte pas en étendue sur celles de San-Carlo de Naples et de la Scala de Milan, puisqu'elle n'a que 87 mètres de longueur, 32 de largeur et 23 d'élévation ; qu'aucuns tuyaux ne furent destinés à inonder le parterre, entouré de gradins comme les cirques romains ; et quant à la Parma, à peine filet d'eau presque toute l'année et trop impétueuse en temps d'inondation pour qu'on y puisse naviguer, sa surface est au moins de 20 mètres au-dessous du plancher de la scène, ainsi que nous l'avons vérifié ; de plus, des maisons particulières, placées entre elle et le théâtre, n'eussent pas permis de voir des embarcations, quand même elle en aurait porté. Ainsi disparaissent les flottes et les monstres marins. Et voilà pourtant comment de prétendus touristes écrivent des impressions de voyages sans sortir peut-être de leur chambre. On a fait dernièrement de vains efforts pour la conservation de ce monument, construit en trop fragiles matériaux ; il tombe en ruines, et cependant conserve encore une faculté acoustique qui du reste se

reproduit dans beaucoup d'édifices ; en parlant bas et en quelque endroit qu'on se place, on est partout entendu ; mais peut-être était-ce un défaut lors des représentations scéniques, la voix des acteurs devant éprouver une répercussion.

Au palais Farnèse se rattachent celui de Marie-Louise et le nouveau théâtre qui s'y joint par une galerie ; tous deux sont situés sur deux places que séparent seulement un long corps-de-garde et trois arcades qui établissent entre elles une facile et publique communication. Quoique réparée et augmentée, mais aux frais de la liste civile, la demeure de l'archiduchesse n'est que d'une moyenne étendue, comme il convient à la souveraine d'un modeste territoire ; et en cela elle fit preuve de modération et de bon goût. L'architecture est simple, pure de lignes, et en la voyant, on dirait qu'elle décore la façade d'un hôtel du faubourg Saint-Germain plutôt qu'une résidence de la fille des Césars et de la veuve de Napoléon. L'intérieur est également orné, et on y a évité cette somptuosité quelquefois lourde et trop chargée de dorures qui semble le luxe obligé des grands potentats. Les appartements privés conservent encore plus de simplicité ; mais ils contiennent quelques bons tableaux de notre école moderne par Gérard, Prudhon, Vernet, Vandael, et de belles miniatures d'Isabey. Dans une chambre existe toujours le cé-

lèbre berceau que la ville de Paris offrit au roi de Rome. Toutefois, cette touchante relique a déjà souffert des atteintes du temps. Les draperies, l'or, la nacre, le lapis-lazuli ont perdu leur fraîcheur, leur éclat, et l'on dirait que ces ornements, chefs-d'œuvre de tissage et d'orfèvrerie, pâlissaient aussi à mesure que la mort approchait de l'impérial enfant. 20,000 volumes, répartis dans plusieurs pièces, composent une bibliothèque particulière, et nous avons noté que les deux tiers des livres sont français, quoique l'impératrice possède les langues anglaise, allemande et italienne ; mais pourquoi à cet amour de l'étude, à cette noble modestie voit-on s'unir un appareil de guerre ? pourquoi, sur la place, devant le corps-de-garde, un canon semble-t-il menaçant ? l'émeute gronde-t-elle à Parme ? Nullement ; et l'artillerie pourrait sans danger rentrer sous la remise.

Le théâtre est aussi une œuvre de l'administration actuelle et fut élevé sur les dessins du chevalier Bettoli. 10 colonnes monolithes de granit et à chapiteaux ioniques sont encadrées entre deux avant-corps et soutiennent la partie supérieure du bâtiment que couronne un fronton décoré de bas-reliefs. Le tout présente un grand aspect. L'intérieur est vaste, à 28 rangs de loges à chaque étage, et d'une noble élégance. L'ouverture de la scène est au moins aussi large que celle de l'Opéra

de Paris ; mais salle et scène n'ont pas le même grandiose, parce qu'elles manquent d'élévation, le plafond étant trop surbaissé et ne se courbant point en coupole. On y joue habituellement la tragédie et la comédie, et le chant ne s'y fait entendre que pendant le carnaval et le mois de mai. L'illumination est médiocre, comme dans toutes les salles italiennes, en temps ordinaire ; mais on dit que pour l'opéra elle jette un vif éclat. L'auteur de ce Voyage n'ayant séjourné à Parme qu'en automne, n'a pu vérifier le fait. Le parterre, garni de banquettes, présente le plus singulier spectacle, le plus curieux mélange de conditions sociales et de costumes. Femmes de la bourgeoisie, ouvrières de bas étage, hommes bien vêtus et polissons déguenillés, tous sont confondus, assis à côté les uns des autres et y semblent parfaitement habitués. C'est une véritable image de la pure démocratie, et probablement jadis il en fut de même à Athènes. Au reste, ce pêle-mêle est forcé, puisque le parterre est seul accessible au public, toutes les loges étant louées ou réservées pour la cour ; d'ailleurs, les places sont à si bas prix, 50 centimes, que tout le monde peut y aspirer ; cependant, lorsqu'on joue l'opéra, elles valent 1 franc.

En sortant de la première cour du palais Farnèse, et en traversant ensuite le Ponte-Verde, on parvient au jardin ducal, situé sur la rive gauche

de la Parma et que Marie-Louise a ouvert en grande partie au public. Celle-là est vaste, entourée presque entièrement de terrasses, ornées de belles allées de tilleuls, dominant d'un côté la campagne, et de l'autre le bas de ce jardin, où se déploie tout l'art des Le Nôtre et des tondeurs de palissades; on y voit des quinconces, des espèces de labyrinthes et d'épais bosquets. Cependant, il faut avouer qu'ils ne sont pas sans quelque charme par la majestueuse grandeur de leurs lignes et l'ombrage, si recherché dans les pays méridionaux, qu'ils accordent aux promeneurs. Sur un des côtés de ce vaste enclos s'élève le Casino, dont l'aspect est presque semblable à celui de la Malmaison, propriété de l'impératrice Joséphine, sauf une voûte, au rez-de-chaussée, conduisant au jardin réservé à l'archiduchesse, et où le concierge ne laisse entrer les voyageurs que lorsque la cour habite Parme ou Colorno. Ce parc est planté assez nouvellement à l'anglaise, et les arbres n'ont pas encore assez de développement. Parmi les végétaux qu'il renferme, on voit des ceps de presque tous les vignobles renommés; près du chasselas de Fontainebleau mûrit le raisin de Tokai, et celui de Bourgogne est peut-être étonné d'avoir pour voisin le malvoisie de l'île de Chypre. Cette collection pourra servir à propager les plants supérieurs, et son utilité sera grande, si on sait en profiter, car, en

général, l'Italie ne s'est jamais distinguée par la qualité de ses vignobles et la fabrication de leurs produits ; tout le monde sait qu'ils sont peu généreux et de mauvaise conservation. Au nombre des douces inclinations de Marie-Louise, il faut compter l'amour des fleurs ; aussi une serre tempérée reçoit-elle pendant l'hiver les végétaux exotiques.

Presque touchant au palais Farnèse, le couvent de Saint-Paul, jadis appartenant aux bénédictines et aujourd'hui abandonné, possède cependant un des prodiges de l'art italien, un des plus gracieux chefs-d'œuvre du Correggio ; et, chose étrange, il fut tellement oublié, les religieuses ayant été plus tard soumises à la règle étroite et sévèrement claustrées, qu'il fallut en 1790, lorsqu'on en fit, pour ainsi dire, la découverte, nommer une commission et faire une enquête afin de s'assurer que ces ravissantes fresques sortaient réellement des pinceaux du divin artiste. C'est un des faits les plus curieux qu'aient mentionnés les annales de la peinture.

Commandé par l'abbesse Giovanna di Piacenzo, issue d'une noble famille, aimant le plaisir et vivant alors avec luxe et en pleine liberté, cet ouvrage capital représente des sujets entièrement profanes. Au rez-de-chaussée, dans une chambre, non pas oratoire de religieuse, mais vrai boudoir de femme galante, on voit, au tiers de la voûte à quatre faces, seize médaillons contenant chacun

deux enfants nus, plus grands que nature, en diverses attitudes et rayonnants de beauté et d'un admirable éclat de coloris ; à l'entour, sur un ciel d'azur, se détache un grillage où s'élancent des pampres et se mêlent des fleurs et des fruits ; au-dessous des médaillons, autant de camaïeux en grisaille et en demi-cercles offrent encore des personnages mythologiques, Minerve, Junon, la Fortune, Adonis, Endymion, les Grâces sans vêtements et telles que nous les montre la sculpture antique ; au sommet de la voûte apparaissent , au milieu d'une couronne d'or, la crosse abbatiale et les croissants de Diane ; au manteau d'une vaste cheminée cette divinité payenne est assise dans un char trainé par des biches, et l'on croit qu'elle reproduit les traits de l'abbesse. Si la ressemblance est fidèle, à coup sûr Jeanne de Plaisance était la mère des amours bien plus que la directrice d'un couvent ; car cette prétendue déesse n'a pas même le pudique regard de la chaste sœur d'Apollon. Cette fresque, attestant si bien les mœurs libres du seizième siècle, est la mieux conservée de toutes celles qui nous restent du grand peintre, et l'on ne saurait trop étudier ces modèles d'enfants réunissant la beauté, la puissance de la forme et une grâce inimitable ; car il faut toujours en revenir à cette épithète lorsqu'il s'agit des œuvres du Correggio.

Une chambre voisine est également ornée d'ara-

besques et de petits tableaux où, cette fois, sont retracés des sujets sacrés et les armoiries de l'abbesse : décoration plus convenable et plus digne de la maîtresse du lieu. On les attribue soit à Araldi, soit à Caselli Temporello, artistes doués d'un vrai mérite dans le genre que l'on appelle antico-moderne ou de transition, et leur ouvrage, achevé en 1514, est antérieur de cinq ans à celui du Correggio que nous venons de décrire.

Au fond du jardin on voit encore deux belles fresques des mêmes auteurs ; à la première, sainte Catherine argumente, en présence de l'empereur Maximin, contre cinquante philosophes idolâtres et les amène au christianisme ; étonnant miracle, car la philosophie est tenace et difficile à convertir. A la seconde, la Sainte Visite, Saint Jérôme dans sa grotte. Malheureusement le temps et l'humidité l'ont dégradée.

Fondée en 1521, l'église de la Steccata (1), terminée à l'intérieur en 1539, et seulement, quant à la façade et aux ornements extérieurs, en 1750, serait, sans contredit, un des plus beaux spécimens du style de la renaissance, de ce commencement du seizième siècle qui vit Bramante, Raphaele, Ligorio, Peruzzi, Giulio Romano imprimer un si

(1) Steccata. Palissade, enclos, et par extension de signification, barrière, porte d'une ville.

remarquable essor à l'architecture, si le mauvais goût des temps qui le suivirent n'en eût pas gâté plusieurs parties, soit par l'ornementation du dehors, soit surtout par celle du chœur aussi contournée, aussi barbarement tourmentée que possible; il semble qu'on ait voulu opposer, à la noble simplicité des trois autres branches du monument, tout ce que put inventer l'amour désordonné des lignes brisées et du clinquant. La forme du temple est celle d'une croix grecque, dont les quatre croisillons, d'égale longueur, s'arrondissent en absides à leurs extrémités; au centre s'élève, au point d'intersection, une vaste coupole extérieurement entourée d'élégantes arcades à colonnes et formant galerie. La branche d'entrée et les deux autres, s'y réunissant à angle droit, ont un aspect plein de majesté, car, dieu merci, les décorateurs modernes ont bien voulu les respecter. Leur ornementation consiste simplement en pilastres corinthiens couverts de peintures en grisaille, par Michelangelo Anselmi; celles du chœur sont du même artiste, mais d'après un carton dessiné et colorié à l'aquarelle par Giulio Romano; ainsi, sauf l'exécution à fresque exigeant une habitude particulière, ce n'est en réalité qu'une copie d'après un grand maître. A l'abside de la branche d'entrée, au-dessus de la grande porte, on voit encore d'Anselmi, et cette fois lui appartenant entièrement, l'Adora-

tion des Mages. Les demi-coupoles latérales appartiennent à Girolamo Mazzola. Un autre du même nom, quoique plus connu sous celui de Parmigiano, et souvent rival si heureux du Correggio qu'on attribua plusieurs de ses œuvres au chef suprême de l'école parmesane, peignit la voûte octangulaire au-dessus du sanctuaire et y retraça, en clair-obscur, Moïse brisant les tables de la loi, Adam, Ève et les Vierges prudentes; deux fresques du chœur, à gigantesques figures de prophètes, sont également du Parmigiano, qui prodigua son talent à cette église. Près de là le Christ à la colonne, de Lionello Spada, ne craint point la comparaison; il n'en est pas de même de la Nativité, par Bettino Cignaroli, peintre du dix-huitième siècle, qui, malgré la réputation dont il jouit alors, se ressentit de l'époque de décadence. A la chapelle du Rosaire on admire encore la Nativité de Jésus, du maître si fécond, du Parmigiano, qui sembla se multiplier dans le court espace de temps où il exerça son art (1). A celle de Santo-Pietro, un charmant tableau que l'on attribue à Spada, mais dans le fait d'auteur incertain; et aux quatre pendentifs sont retracés en monochromes, des su-

(1) Possédé de la passion de l'alchimie, il quitta ses pinceaux pour courir après la transmutation des métaux et la vaine recherche de l'or. Mis en prison pour dettes, il s'en échappa, erra de ville en ville et mourut à 37 ans, au même âge que Rafaele.

jets de l'Ancien-Testament, que l'on donne à Gatti ou à Gambara ; au-dessus monte le dôme, et là, il n'y a point de doute, ses peintures sont bien authentiquement un ouvrage capital de Gatti, surnommé Sojaro, où il a figuré les diverses hiérarchies des Anges entourant, comme d'une couronne céleste, Marie et son divin Fils. On y retrouve toutes les précieuses qualités de cet habile élève du Correggio, l'innocence, la candeur, la gracieuse beauté qu'il prêtait aux Vierges et aux enfants, et cette suavité de couleur qui ne l'empêchait point de donner un puissant relief à ses figures (1). Certainement cette peinture est une des plus remarquables que possède l'Italie. Peu de monuments religieux réunissent plus d'ouvrages de célèbres artistes ; mais, comme à beaucoup d'autres de la Péninsule italienne, on peut lui reprocher l'obscurité de ses absides et même de la coupole. Lorsqu'on demandait aux maîtres de l'art des chefs-d'œuvre, on aurait dû, au moins, les entourer de lumière et en faire jouir pleinement le public. Les architectes, en mettant la lampe sous le boisseau, ont mérité le blâme infligé par l'Évangile.

A la chapelle de Santo-Antonio di Padova, il

(1) Travaillant jusqu'à la plus extrême vieillesse et toujours avec le même talent, Sojaro devint paralytique du bras droit et peignit alors avec la main gauche.

faut examiner le tombeau de Bertrando Rossi, petit-neveu de Sixte IV, mort à l'âge de 19 ans, et celui de Sforzino Sforza, dont la statue et les bas-reliefs sont de Gianfrancesco da Grado et dignes du beau temps de la sculpture. Au-dessous de la Steccata, une crypte fut construite en 1823 pour y recevoir les mausolées des ducs de Parme érigés précédemment aux Capucins ou dispersés en d'autres églises. On s'arrête surtout à celui d'Alessandro Farnese, portant un seul mot pour épitaphe; on y lit : *Alexander*. Il était impossible de faire plus brièvement le juste éloge de ce grand capitaine.

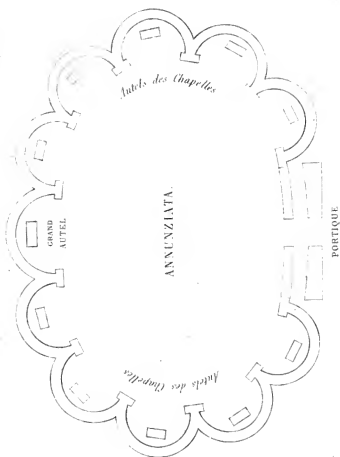
La vaste sacristie, qui sert aussi de chapelle, a toutes ses parois couvertes de sculptures en bois de noyer, mi-partie en bas-reliefs et en ronde-bosse. C'est une œuvre capitale de Banzi, sculpteur parmesan, qui, depuis 1606, y travailla pendant quatorze années. La décoration consiste en panneaux ornés d'arabesques et encadrés par des pieds-droits au milieu desquels s'avancent, en saillie, des consoles portant, au nombre de trente, des enfants de grandeur naturelle; au-dessus règne une élégante corniche surmontée de médaillons, de génies, et aux angles quatre colonnes torses supportent chacune une statue de deux mètres de hauteur. Ce rare et grand travail est peut-être unique en son espèce, et il ne semblerait pas invraisemblable que la vie entière d'un artiste y eût été consacrée. Dans le cor-

ridor transversal, précédant cette sacristie, sont fixées à la muraille les armoiries des chevaliers de Constantinio di San Giorgio, possesseurs de la Steccata.

Tous les monuments, y compris ceux de la grande place, que nous venons de décrire, sont groupés dans un espace de quelques centaines de mètres, et, par cette raison, nous avons cru devoir les réunir sous le même chapitre.

Nous allons maintenant nous occuper d'autres édifices consacrés au culte, de quelques établissements publics dispersés dans la cité, d'un petit nombre de palais appartenant à la noblesse, et nous terminerons ensuite la description de Parme par les trois constructions religieuses de Santo-Giovanni, de la cathédrale et du Baptistère, que leur masse, leur style et les objets d'art qu'elles renferment rendent, sans contredit, les plus importantes et les plus dignes de la sérieuse étude des archéologues. Pour eux, nous croyons devoir joindre au texte leur représentation fidèlement gravée; car la parole ne saurait en donner une exacte idée.

Dans la rue, suivant encore, après la grande place, la direction de la voie Emilienne, on trouve l'église de l'Annunziata, construite en 1566, par



le duc Ottavio Farnese, sur les plans de Giovanni Fornovo, et cet architecte répudia entièrement les traditions adoptées jusqu'alors pour cette espèce de monument ; car celui-ci ne ressemble nullement aux croix grecque ou latine, ni même à une basilique ; son extérieur a quelque chose d'imposant par son étendue et sa singularité. Sur toute la largeur de sa façade, on aperçoit avec surprise un *proanos*, porche ou portique, car on peut lui donner plusieurs noms, tant son genre est incertain, formé d'une seule énorme arcade, profonde et accompagnée seulement, en fait de décoration, de deux pilastres doriques plaqués à chacun de ses pieds-droits ; le tout est en briques. En dehors, à droite et à gauche, et se réglant sur le contour d'une ellipse, s'arrondissent successivement des hémicycles répondant intérieurement à autant de chapelles ; en sorte que l'église semble être entourée de vastes festons, n'ayant aucun ornement, si ce n'est de petits arceaux simplement figurés dans l'épaisseur des murs. L'intérieur, beau par sa majestueuse nudité et blanchi à la chaux, se compose de deux demi-cercles rejoignant un parallélogramme étroit et long qui se dirige du portique à l'abside où le grand autel est placé ; c'est à cette disposition qu'il doit l'apparence d'un ovale ; les voûtes viennent s'y rattacher. On ne peut se figurer l'effet produit à la fois par cette grandeur et

cette simplicité. Un plan, que nous avons levé à la vue seulement, et dont la rigoureuse exactitude n'est pas garantie, en donnera cependant un aperçu au lecteur, et nous le joignons à notre courte description.

Santo-Antonio, dont l'architecture se ressent trop du goût dépravé du dernier siècle, possède une Fuite en Egypte, de Cignaroli; le Christ en croix, la Vierge, Saint Jean et Madeleine, fresque de Péroni, qui jouit d'une réputation méritée, bien que son auteur soit du plus mauvais temps de la peinture italienne; mais il en sut éviter une partie des défauts. Toutefois ce qui doit le plus attirer l'attention, ce sont des statues en plastique, de Gaetano Gallani, représentant les Huit Béatitudes; magnifique ouvrage qu'admiraient Mengs et Canova, et qui vont peut-être de pair avec ceux de Begarelli, dont nous nous occuperons bientôt.

A l'église des Capucines, on voit, à la coupole, la belle Assomption, par Tinti, et les quatre figures de Moïse, de David, de Gédéon et d'un Prophète, et à la frise, au-dessus des colonnes, de puissantes fresques offrant alternativement les Prophètes et les Sybilles; elles sont dans le style du Correggio et dues à Antonio Bernabei; ces figures, remarquablement bien composées, brillent par l'ordonnance et un vigoureux coloris; cependant ce peintre d'un réel talent, qui fleurissait au milieu du seizième

siècle, est presque inconnu hors de Parme et de ses environs. La voûte est parsemée de médaillons, où Giovanni Maria Conti retraça l'histoire de la Vierge et de Jésus-Christ. Cette œuvre, datant de la troisième et dernière époque de l'école parmesane, est loin du mérite des fresques précédentes.

Il faut entrer à Santo-Uldarico pour contempler une Nativité, par Geronimo Mazzuola, œuvre charmante, pleine de grâce, de finesse d'exécution, et qui décore le grand autel; les stalles du chœur sont un beau travail en sculpture de Canoccio da Lendinara, et, dans une salle du monastère, il ne faut pas oublier de voir la fresque si expressive d'Araldi montrant le Christ en croix, la Vierge, les Saintes Femmes, Saint Benoit et une Religieuse à genoux, que l'on prétend représenter l'abbesse Cabrina Carissimi, la même qui fit sculpter les stalles; anachronisme que l'on retrouve fréquemment dans les peintures italiennes jusqu'à la fin du dix-septième siècle, et rapprochant des personnages que les temps ont séparés; mais le blâme ne saurait atteindre les artistes, forcés d'obéir à ceux qui leur commandaient les tableaux.

Santo-Tommaso n'offre guère à la curiosité qu'une Nativité si belle qu'on l'attribue au Parmigiano, mais que défigure le saint patron de l'église, qu'une main étrangère y ajouta après la mort de Mazzuola; véritable profanation d'un ouvrage

admirable, dont heureusement pour sa mémoire l'auteur est resté inconnu.

L'église des Capucins, dépossédée des œuvres des Carracci et du Guercino, transportées au musée de Parme, ne peut plus montrer en peintures de premier ordre qu'un Saint Louis, une Sainte Elisabeth d'Annibale Carraccio, et les deux miracles de Saint Félix, par Leonello Spada. On doit, en lui assignant toutefois un rang inférieur, faire mention de la Madeleine pénitente, de Battista Pittoni, artiste vénitien, mort à quatre-vingts ans, en 1766. Les ciceroni vantent beaucoup *questa opera stupenda*; mais, malgré leurs éloges, ce tableau, qui pourtant n'est pas sans mérite, surtout pour la composition et le coloris, prouve la décadence de l'école du Giorgione, de Paolo Veronese et du Tiziano.

Santo-Bartolomeo-della-Giara (1) se glorifie du Martyre du Saint, tableau de l'abbé Peroni, un des derniers bons peintres parmesans du dix-huitième siècle; mais son coloris est faible, entaché de teintes verdâtres, et on peut lui appliquer ce qui vient d'être dit pour Pittoni. A cet ouvrage ajoutons, à cause de sa bizarrerie et de sa descendance manifeste de l'école du Correggio, quant au faire et à la couleur, un Saint Jérôme dans sa grotte et en habit de cardinal; le nom de son auteur est ignoré;

(1) Giara, verre, et par extension verrerie.

mais, homme de talent, il n'aura sans doute cardinalisé le saint, du quatrième siècle de l'ère chrétienne, que sur exprès commandement.

Enfin, Santo-Alessandro a sa voûte ornée des fresques remarquables de Michelangelo Colonna, le plus habile peintre dans le genre décoratif qui soit sorti de l'école bolonaise; on est étonné de la hardiesse de sa manière et de son habileté en perspective à rendre planes à la vue ou en ligne droite des objets tracés sur des espaces courbes. La coupole et le sanctuaire sont couverts de peintures du Tiarini, où l'on retrouve toutes les qualités qui le distinguent, l'habileté, la gravité de ses compositions, la pose et les nobles mouvements de ses figures, leurs costumes variés par des draperies savamment plissées, un dessin correct et un coloris exempt de teintes trop vives, mais convenant aux sujets sévères qu'il aimait à traiter. Au maître-autel, on voit encore un tableau de Geronimo Mazzuola, dont le pinceau infatigable enrichit de ses œuvres presque toutes les églises de Parme.

Comme monument à la fois religieux et artistique, n'oublions pas le cimetière construit par Marie-Louise et commencé en 1817, d'après le plan du Campo-Santo de Bologne, réservé à la même destination; il est donc aussi à portique, accompagné d'une chapelle et d'un lieu à part pour les dissidents des religions catholique, israélite et protes-

tante; mais, à la différence de celui de Pise, qui ne reçoit que des morts illustres ou d'un rang social élevé, celui-ci est à l'usage commun de tous les habitants de la ville, qui peuvent y avoir des tombeaux de famille; il a rendu un grand service hygiénique en abolissant la dangereuse coutume d'inhumer dans les églises, et ce fut un typhus épidémique, multipliant les décès, qui fit naître à la souveraine la pensée de cet édifice et de l'abolition des enterrements au sein de la cité. Il contient déjà plusieurs tombes ayant un caractère monumental.

Le gouvernement a aussi, dans un vaste bâtiment situé au centre de la ville et orné de cinquante colonnes, concentré tous les étaux des boucheries, auxquels sont joints un abattoir et même une glacière pour la conservation des viandes en été; entreprise éminemment utile et possible dans une cité de moyenne étendue, mais inexécutable, malheureusement, dans les immenses rassemblements de population tels que ceux de Paris, où les distances à parcourir ne permettraient pas aux quartiers trop éloignés de la boucherie unique d'aller s'y approvisionner, et où il a fallu se borner à construire des abattoirs à la circonférence; mais comme à côté de l'éloge la critique doit se placer quelquefois, nous avouerons que nous ne pouvons approuver qu'on ait établi au premier étage de cet édifice une salle d'asile pour les enfants indigents.

Il nous semble qu'on aurait dû leur éviter les émanations qui peuvent y pénétrer, et surtout la vue, ou du moins le voisinage du meurtre et du sang des animaux. Construit aux frais de Marie-Louise et sur les fonds de sa cassette, ce monument fut ensuite donné par elle à la commune.

Le jardin de botanique est principalement destiné à l'instruction des médecins et des pharmaciens; son étendue est médiocre; assez grande cependant pour remplir le but qu'on s'est proposé. Comme la floraison des plantes et même leur fructification était passée au mois de novembre, il ne nous a pas été possible de savoir positivement si elles sont classées selon le système de Linné ou de Jussieu. Un simple garçon jardinier, qui nous montrait l'établissement, n'a pu nous le dire; cependant, d'après l'inspection de quelques végétaux encore subsistants, et en comparant leurs places dans les plates-bandes, nous croyons que c'est celui de Linné, généralement adopté en Italie (1).

(1) Ce n'est point par patriotisme français que nous préférons le système de Jussieu, mais parce qu'il nous paraît le plus commode et le plus applicable pour les voyageurs étudiant de nouvelles contrées; en effet, selon Linné, ce sont les fleurs qui déterminent le genre et l'espèce, et elles passent promptement. Selon Jussieu, au contraire, c'est la fructification, et celle-ci dure plus longtemps. Il est des fruits osseux ou à baies se desséchant, qui restent une année et même plus sur l'individu qui les a pro-

Dans un petit canal croissent des végétaux aquatiques. Au fond du jardin, on voit une serre à la hollandaise, divisée en deux parties, l'une tempérée et l'autre servant d'orangerie. La première est assez riche en monocotylédons, et ceux appartenant aux plantes grasses y abondent. Nous en avons rapporté une voisine du genre *mesembriemum* qui, à ce que nous croyons, n'existait pas à Paris dans les collections.

L'Ecole des beaux-arts est organisée comme celle de France. On y apprend le dessin, la peinture, la perspective, l'anatomie, la sculpture, la gravure et l'ornementation architectonique, sous la direction de l'habile graveur M. Toschi, dont nous avons déjà parlé en décrivant le musée du palais Farnèse; grâce à sa haute réputation, à son influence sur le gouvernement pour tout ce qui concerne les arts, il est aujourd'hui à la tête d'une entreprise qui sauvera de l'oubli les admirables fresques du Correggio, lesquelles se dégradent avec une déplorable rapidité, soit par l'humidité, soit par la mauvaise qualité du mortier qui les reçut; avant cinquante ans elles n'existeront plus, car leur ruine est bien avancée. Ce demi-siècle est le plus long terme qu'on assigne encore à leur durée. M. Tos-

duits. Les botanistes explorateurs ont donc plus de facilité pour reconnaître à quelles familles les végétaux appartiennent.

chi a donc été chargé de les reproduire par le burin, ainsi que les tableaux du même maître, placés au Muséum, ses fresques du couvent de Santo-Paolo et quatre des ouvrages les plus précieux du Parmigiano. Mais un seul homme ne pouvait suffire à cet immense et dispendieux travail, et la souveraine lui est venue en aide, non-seulement en ce qui regarde la dépense, mais aussi pour qu'il n'éprouvât aucune espèce d'obstacles. En effet, il fallut, par exemple, dans les coupoles de Santo-Giovanni et de la cathédrale, élever à poste fixe des échafaudages qui permissent de voir de près leurs peintures, et de retrouver au milieu de leur dégradation toute l'œuvre du Correggio. Il fallait en faire dans une grandeur réduite de fidèles copies coloriées à l'aquarelle, afin que le graveur pût reproduire, non-seulement la forme, mais la valeur respective des divers tons et l'éclat et la diminution graduelle de la lumière; il était nécessaire encore, pour que les gravures rendissent uniformément la manière et l'esprit des modèles, qu'il y eût unité dans le faire, et qu'un seul burin parût les avoir exécutées. On ne pouvait y parvenir qu'en cherchant et instruisant des artistes qui voulussent bien s'appliquer exclusivement et ensemble à étudier les chefs-d'œuvre qu'ils devaient retracer sur le cuivre, et de plus qu'un directeur unique de leurs travaux les trouvât dociles à ses con-

seils (1). C'est le bonheur qu'obtint M. Toschi, chef de l'Ecole des beaux-arts; doué d'un immense talent comme graveur, il a pu, de longue main, former d'habiles élèves et leur apprendre par quels procédés on pouvait arriver à rendre, avec le burin, le grandiose, la grâce et la douceur d'exécution de leurs admirables modèles; se réservant néanmoins les retouches et derniers perfectionnements. Tant de précautions ont eu un plein succès. Tout s'exécute chez lui sous sa constante surveillance; et entouré de ses collaborateurs, devenus maîtres à leur tour, il vit avec eux dans une fraternelle intimité. C'est ainsi qu'agirent Raphaele, les Carracci, Giulio Romano, et qu'ils purent accomplir tant et de si mémorables travaux, auxquels une seule force humaine n'aurait jamais suffi. Nous avons été témoin, pendant plusieurs soirées, de ce touchant accord entre le directeur et ses subordonnés, et nous avons grandement profité des instructives conversations de plusieurs notabilités scientifiques et littéraires réunies dans le salon de M. Toschi; nous le remercions sincèrement d'avoir bien voulu nous y admettre.

(1) C'est ce qui a manqué à la grande publication du Muséum de Paris. Une foule de graveurs, répandus sur tous les points de l'Europe, et sans avoir connaissance des tableaux qu'on les chargeait de reproduire, ne purent travailler que d'après des dessins souvent assez médiocres.

Nous avons déjà fait pressentir en décrivant l'aspect général de la cité, qu'elle contenait peu d'habitations remarquables appartenant à la noblesse, qui préféra, pour la plupart, lorsque les Farnèse vinrent se fixer à Parme, rester à Plaisance et ne pas désertir les anciennes demeures de ses aïeux; un certain esprit d'opposition provenant du mécontentement de cette émigration de la famille régnante l'y engageait aussi. Nous allons donc nous contenter d'indiquer les palais, en bien petit nombre, présentant quelque attrait à la curiosité des voyageurs.

Celui de l'ancien podestat, marquis Filippo della Rosa Prati, possède une belle balustrade en marbre, sculptée par Francesco da Grada, et qui jadis appartenait à la cathédrale, et nous ignorons pourquoi et comment ce temple en fut déshérité; elle souffrit des mutilations à ses extrémités en la transportant à la place qu'elle occupe actuellement; mais, tel qu'on le voit encore, ce beau spécimen de l'ornementation du dix-septième siècle est digne d'examen par son élégance et sa finesse d'exécution; à l'intérieur on admire la Vierge, l'Enfant-Jésus et Sainte Catherine, de Geronimo Mazzuola, provenant de l'église et du convent supprimés des Carmélites; ouvrage d'une grâce charmante, d'un coloris parfait, et qu'on pourrait prêter au Correggio sans être accusé de trop d'ignorance.

Le petit palais Cusani, d'une si élégante construction qu'on l'attribue au célèbre architecte Vignola, n'est plus cependant aujourd'hui comme il sortit des mains de son auteur ; il a subi les injures du temps, et encore plus d'imprudentes restaurations.

La splendide habitation San-Vitale est un véritable musée. Outre de magnifiques toiles du Parmigiano et autres tableaux de grands maîtres, ainsi que des objets d'art variés, on doit y remarquer une riche bibliothèque, attestant les goûts héréditaires d'instruction d'une illustre famille.

Dans la rue Feline, une vaste maison peut, à juste titre, par sa noble et simple architecture, passer pour un palais, quoiqu'un israélite l'ait fait construire et l'habite; nous la citons, afin de montrer de quelle liberté ses coreligionnaires et lui jouissent à Parme, contrairement à l'oppression qu'ils éprouvent en tant d'autres localités de la Péninsule; témoins ces hideux *gheti* où on les enferme; prisons nocturnes que nous avons déjà décrites et dont nous devons parler encore; car il en existe une à 20 milles de distance, au chef-lieu du duché de Modène. A la grandiose maison qui a fait naître cette digression est joint un charmant jardin, orné d'un bassin et peuplé de brillantes fleurs et d'arbrisseaux exotiques.

Nous voici arrivé aux trois monuments religieux capitaux de la cité par leur grandeur, les objets d'art qu'ils renferment, et dont la cathédrale et le Baptistère sont des types curieux de cette architecture des onzième et douzième siècles, propre à la Lombardie étrurienne. Le troisième, que nous décrirons le premier, est Santo-Giovanni, beaucoup plus moderne; et ces édifices se rapprochent tellement les uns des autres qu'ils forment un groupe à part et occupent à peine, en longueur, un espace de trois cents mètres.

Santo-Giovanni Evangelisto est presque de nos jours, comparativement aux deux autres, car son intérieur, construit par l'architecte Zaccagni, date seulement de 1510, et la façade, toute en marbre blanc, élevée sur les dessins de Moschino, ne fut terminée qu'en 1604. Si nous commençons contre l'ordre des temps, par cette église, plus moderne de quatre cent quatre-ans, c'est que les peintures de sa coupole, par le Correggio, sont antérieures de plusieurs années à celles de la cathédrale, dues aussi au pinceau du divin artiste, et que nous suivrons ainsi la succession de ses œuvres les plus vastes et les plus célèbres.

Nous renonçons à décrire la façade, toute description étant impossible, tant Moschino, imbu du mauvais goût italien de son époque, eut horreur

des lignes droites et se complut à multiplier , à l'excès, les brisures, les ressauts et les courbes bizarrement contournées. A droite s'élance, haut de quatre-vingt-un mètres, le campanile entaché des mêmes vices de style, surtout à sa partie supérieure où il prend toutes les formes, excepté la bonne ; car, tourmenté à chaque étage, il passe successivement de la carrée à l'octogone, et de celle-ci à la cylindrique. De l'extérieur du monument on ne peut voir que la façade ; tout le reste est enveloppé de trois côtés par le couvent dépendant de Santo-Giovanni et des constructions particulières. Nous ignorons si elles préexistaient ou si on les a laissées s'appuyer sur l'édifice.

L'intérieur, plus ancien d'un siècle et d'une meilleure architecture, est à croix latine, et au centre du monument, à l'intersection des branches, surgit une coupole. De chaque côté, les trois nefs sont séparées par six grandes arcades à plein cintre que supportent des piliers cannelés à chapiteaux composites. A droite, à gauche, et en arrière des petites nefs, le nombre des chapelles répond à celui des grands arcs. La voûte du milieu est aussi demi-circulaire ; cinq marches en marbre rouge exhausent le chœur, surchargé d'ornements et de dorures, et l'autel est lui-même élevé sur un nombre égal d'autres marches. Selon l'usage presque universel en Italie, il précède ce chœur et l'abside où

s'arrondissent les stalles des chanoines et du clergé, remarquablement sculptées par Marco-Antonio Zucchi, Pascale et Giovanni-Francesco Testa; ce fut un travail de dix-neuf ans, payé, sur l'estimation du célèbre Domenichino, 740 écus d'or (1).

A sa partie supérieure l'abside a reçu une fresque de Cesare Aretuse, copie de celle peinte par Correggio et que de barbares chanoines firent démolir pour allonger leur église. Un seul fragment de cette œuvre capitale put échapper à la destruction, et on le voit à la bibliothèque Farnèse; ce sont Jésus et la Vierge. L'original représentait le couronnement de Marie accompagnée d'anges et de saints, et la copie le reproduit entièrement; mais elle est loin d'avoir cette fraîcheur de coloris, cette suavité d'exécution, partage admirable du maître. Les autres peintures de ce chœur et de la voûte sont d'Antonio Paganini, artiste parmesan et imitateur cependant du Florentin Daniele di Volterra plus que du chef de l'école nationale. D'autres ouvrages, mais en petit nombre, ornent encore les bas-côtés, tels que le Christ portant sa croix, de Michel Angelo Anselmi; Saint Jacques aux pieds de la Vierge; une Transfiguration au grand autel;

(1) 8,880 francs, valeur nominale d'aujourd'hui; mais en réalité représentant un équivalent de 53,280 francs au seizième siècle.

la Vierge tendant la main à sainte Catherine de Geronimo Mazzuola, toujours digne d'appartenir à cette nombreuse famille de grands peintres, et aux cintres des chapelles de Sainte-Gertrude et du Crucifix, des fresques du Parmigiano où brillent sa grâce et son élégance accoutumées.

Au dessus de la petite porte, conduisant au cloître, une fresque du Correggio représente Saint Jean prêt à écrire son Evangile avec une plume d'aigle; fresque pleine de vigueur et de gravité, et qui montre que son auteur ne fut le peintre par excellence des gracieuses vierges, des enfants et des anges, que lorsque le sujet le comportait. Cependant, tout le cède à son dôme où brille une si poétique pensée, à cette œuvre d'un si prodigieux grandiose, d'une si admirable perspective, où se révèle la connaissance si profonde des raccourcis, l'art de retracer les objets sur les surfaces courbes, sous leur aspect naturel, œuvre immense enfin et entreprise à l'âge de vingt-six ans, à cet âge où ordinairement, loin de s'être formé un style, de posséder un talent original, on suit encore les travaux et les leçons d'une école. L'artiste a figuré une Vision de saint Jean, du bien-aimé du Seigneur, mais déjà chargé d'années et resté le seul vivant des Apôtres. Dans un moment d'extase, il voit ses compagnons, les onze propagateurs de la foi, formant un chœur autour du Christ resplen-

dissant de gloire. Comme dernier survivant , encore attaché à la terre, le peintre ingénieux l'a placé au bas, aux bords extrêmes de la coupole ; là, à genoux sur un rocher, les bras appuyés sur un livre que son aigle supporte, et les regards tournés vers le centre du dôme, éclatant des splendeurs du paradis, le saint contemple le Rédempteur, ses disciples et une multitude d'anges peuplant les nuages et la voûte éthérée. Les pendentifs sont pareillement embellis des œuvres correggienes et représentent chacun un évangéliste et un docteur de l'Église, tous désignés par leurs attributs , saint Jean et saint Augustin, saint Matthieu et saint Jérôme, saint Marc et saint Grégoire, saint Luc et saint Ambroise, assis sur des nuées et supportés par des chérubins, dont la grâce céleste contraste habilement avec les formes plus mâles et plus sévères des propagateurs du christianisme. Telle est cette immense composition achevée en quatre années et sans aides ; car alors le maître, si jeune encore , n'avait pu s'entourer d'élèves dignes de le seconder. Malheureusement ce dôme est si obscur, l'architecte donna si peu de passage au jour, qu'on ne peut admirer ce chef-d'œuvre dans tous ses détails et qu'il n'est possible que d'en bien saisir l'ensemble et les masses ; mais ce qu'on voit saisit d'étonnement. Nous ne reviendrons pas sur les procédés de peinture de l'artiste, sur l'éclat, la douceur, la

finesse de son coloris ; ce que nous devions en dire se trouve dans ce volume , au chapitre de l'école parmésane.

Ce temple, d'un noble aspect intérieur, a pourtant le défaut capital dont nous venons de nous plaindre pour la coupole ; c'est son obscurité. Il n'est éclairé, au-dessous des voûtes, que par quelques fenêtres circulaires d'un petit diamètre, et, pour que la lumière y pénétre, il faut que la grande porte soit ouverte. Alors les reflets des rayons solaires, tombant sur la place située en avant de Santo-Giovanni, s'introduisent sous les nefs et permettent de voir un peu mieux les fresques et les tableaux qui les décorent ; mais le grand maître, le divin Correggio, n'en profite guère, car l'élévation du dôme le laisse toujours dans une demi-ombre.

Attenant au flanc gauche de l'église, le cloître de Santo-Giovanni appartient à des moines bénédictins qui se livrent à l'instruction de la jeunesse, et ont compté parmi leurs écrivains et leurs professeurs des savants et des littérateurs distingués. Ce vaste édifice fut certainement agrandi à diverses époques , car il offre intérieurement plusieurs styles architectoniques. On traverse d'abord deux cours carrées d'égale dimension , communiquant entre elles par des passages latéraux, et que sépare seulement une étroite construction. Toutes deux ont des portiques à vingt-quatre co-

lonnes, soutenant des arcs demi-circulaires. La première est plus moderne, à en juger par ses chapiteaux ioniques d'une assez grande pureté, et sa porte d'entrée ornée de riches sculptures laissant des jours entre elles et entourant un aigle qui tient dans ses serres l'Evangile de saint Jean. Les chapiteaux et les bases de la seconde indiquent le quatorzième siècle ou le commencement du quinzième. Au fond de celle-ci se trouve une autre porte dont les deux pilastres corinthiens, la frise et le tympan, en marbre de Carrare, sont également décorés de charmantes arabesques, ciselées pour ainsi dire, tant elles sont d'une délicatesse exquise. C'est à Tangradi que l'on doit ce délicieux ouvrage. Aux deux côtés de cette porte s'ouvrent deux élégantes fenêtres, divisées chacune par une colonnette du même ordre, et que l'artiste se plut aussi à sculpter avec amour. C'est une ornementation bien plus nouvelle que le corps du bâtiment, et son style le prouve sans réplique. Une troisième cour n'a point de portique; mais au faite règnent des arceaux sur trois de ses faces, et à moitié de hauteur de la quatrième s'étend, sur un mur de sept à huit mètres d'élévation, une galerie que supportent dix-huit colonnes doriques.

Les logements destinés aux religieux, et consistant en modestes cellules, sont rangés, à la suite les uns des autres, dans quatre immenses et larges

corridors, se coupant à angles droits et figurant une croix grecque ; mais aujourd'hui beaucoup de ces cellules n'ont point d'habitants, le nombre des moines ayant été restreint. Au point d'intersection des corridors, formant une espèce de carrefour, on a placé sur des piédestaux quatre statues en plastique, par Begarelli, représentant, d'après les dessins de son ami Correggio, deux Vierges, saint Benoît, fondateur de l'ordre des bénédictins, et saint Jean l'évangéliste. Une de ces Vierges est debout, et près d'elle on voit, debout aussi, Jésus sorti de la première enfance, tenant une palme à la main et dans une complète nudité, quoique sa taille et ses traits annoncent neuf à dix ans ; l'autre, assise sur un nuage, a son fils sur ses genoux et à sa gauche le petit saint Jean-Baptiste, offrant une rose à son maître ; toutes deux sont remplies d'une grâce modeste et charmante que le dessinateur inspirait au sculpteur (1).

(1) L'amitié qui régnait entre ces deux artistes, leur permit de se rendre de mutuels services. Si Correggio fournissait des dessins à Begarelli, à son tour celui-ci modelait en terre, pour Correggio, des statuettes dans toutes les poses qu'il désirait et qui l'aidèrent souvent, en les suspendant au plafond de son atelier, à étudier ces admirables raccourcis que personne n'a su rendre comme lui sur la toile et les fresques des coupoles. Cependant Begarelli n'eut pas toujours besoin des dessins de son ami, et après la mort du grand peintre il n'en resta pas moins le premier des sculpteurs en plastique.

A la suite de toutes ces constructions, un abside, situé en face de la porte du réfectoire, fut peint par Correggio; à peine en reste-t-il quelques traces, et, il faut bien l'avouer, sa perte si regrettable est due à des Français. En 1813, le couvent était momentanément converti en caserne et encombré de troupes; nos soldats établirent une cuisine sous la demi-voûte de cet abside, et la fumée, ne trouvant point d'issue pour s'échapper, a tout noirci. A droite, on n'aperçoit plus que deux ravissantes têtes d'enfants, mais considérablement dégradées; le coloris a disparu, et les traits et la grâce du jeune âge ont seuls échappé à la destruction. Tel est le fait universellement affirmé à Parme, et nous voudrions sincèrement qu'il fût apocryphe; mais il est difficile d'en douter, car la suie accusatrice est encore attachée aux parois (1). Au fond du réfectoire est un magnifique tableau à l'huile, de Girolamo Mazzuola, représentant la Cène; il fut transporté au Muséum de Paris comme œuvre d'élite; mais, mal emballé à son retour, il subit d'irréparables dégradations.

Au-delà du réfectoire, on voit encore une quatrième et vaste cour, également quadrilatère, à

(1) Nous concevons cette barbare indifférence des soldats pour un chef-d'œuvre; mais comment leurs officiers ont-ils pu consentir à ce sacrilège?

sept arceaux et huit colonnes sur chaque face. Les chapiteaux sont probablement du quinzième siècle, et, tous de fantaisie, n'imitent aucun ordre connu. Sur la frise, et entre les fenêtres du seul étage s'élevant au-dessus des arcades, sont ou plutôt étaient des fresques de Michel Angelo Anselmi ; car la chute du mortier se détachant des murs les a presque entièrement détruites. Tel est cet immense convent ; et quels étaient donc jadis les ressources pécuniaires d'un simple corps religieux assez riche pour l'édifier ? Il est vrai que, ne mourant jamais, il pouvait y mettre de longues années, des siècles même, et les styles différents des quatre cours le démontrent pleinement.

Le dôme (1), on a vu dans cet ouvrage que les Italiens nomment ainsi leurs cathédrales, est un spécimen du passage de la pure architecture byzantine au gothique propre à l'Italie, c'est-à-dire dépourvu de cette extrême légèreté, caractère distinctif de celui du Nord ; cependant la byzantine lombarde, si on peut lui donner cette épithète, prédomine encore dans ce noble édifice, car tous

(1) La difficulté de décrire assez clairement tous les détails si compliqués de l'architecture extérieure de cette cathédrale et de son Baptistère, nous engage à joindre la gravure au texte. Nous agirons de même pour plusieurs monuments religieux de Lucques.



CATHÉDRALE DE PARME.

ses arceaux sont à pleins-cintres. L'époque de sa fondation est incertaine, et l'on sait seulement qu'il fut commencé au onzième siècle, et consacré par le pape Pascal II à l'origine du douzième, en 1106. Le nom de l'architecte est également inconnu, et nous avons déjà fait remarquer que cette ignorance est rare chez un peuple soigneux, en général, de transmettre à la postérité la gloire de ses artistes.

La façade, de 29 mètres de hauteur, et qui se développe sur une place d'une assez grande étendue, a trois portes; deux sont latérales, et celle du milieu est précédée d'un avant-corps, espèce de porche orné de deux colonnes en marbre rouge, à chapiteaux corinthiens imparfaits, et portées sur le dos de lions fort peu ressemblants au roi du désert, assez grossièrement sculptés et montés sur des piédestaux. L'usage assez constant, depuis Plaisance jusqu'à Lucques, de donner de tels soutiens aux colonnes placées à l'entrée des principales églises, ne serait-il pas un emblème des longues et sanglantes querelles qui eurent lieu, au moyen-âge, entre la tiare et le sceptre impérial? Cette colonne, imposant son fardeau au lion, ne désignait-elle pas la suprématie des papes sur les césars germaniques? Et ce qui le ferait croire, c'est qu'alors la Lombardie étrurienne était soumise à la fameuse comtesse Mathilde, si aveuglément dé-

vouée à Grégoire VII. Au reste, nous ne donnons cette conjecture que pour ce qu'elle vaut.

La partie supérieure de cet avant-corps soutient une tribune également à deux colonnes, portant une arcade profonde surmontée d'un fronton, et c'est de là que, dans les grandes solennités, on bénissait le peuple, et qu'aussi aux jours néfastes, aux temps de courroux, on lançait les excommunications, usage qui s'est conservé à Rome, où, du haut de la tribune de Santo-Giovanni-in-Laterano, la bénédiction papale se donne encore, une fois chaque année, *urbi et orbi*. Au-dessus s'ouvre une large fenêtre en demi-cercle et donnant du jour à la grande nef; en sorte que trois arceaux se trouvent superposés sur la même perpendiculaire. Les deux petites portes latérales devaient avoir certainement, en moindres proportions, un avant-corps, comme le portail du milieu, mais sans tribunes, puisqu'elles ont chacune leurs deux lions, dont les reins sont chargés de bases attendant vainement des colonnes. Les ornements des arcs rentrants de ces portes sont admirablement ouvragés et d'une exquise délicatesse; toutefois les bizarres chapiteaux des colonnes et des pilastres en retrait diffèrent tous entre eux, et représentent, presque en ronde-bosse, des figures d'hommes et d'animaux affectant de singulières postures, ce qui leur donne sur les fûts une trop forte saillie.



CATHÉDRALE DE PARME.

A la hauteur de la tribune du porche inférieur, et au niveau du sommet de l'arcade qu'elle supporte, on voit, à droite et à gauche, deux galeries à petits arcs et à colonnettes, au nombre de huit, qu'un pilier carré et massif divise par moitié. Un bandeau en pierre de taille, lisse, sans aucune ornementation et de deux mètres environ de hauteur, les sépare. Une troisième leur est encore superposée ; mais, au lieu d'être horizontale, elle monte et descend en diagonale, parallèlement aux deux pentes du fronton triangulaire, et se compose de vingt-et-un arceaux semblables aux autres ; toutefois, comme leurs colonnettes sont plus nombreuses, plusieurs de celles-ci ne répondent pas à l'aplomb des inférieures et portent à faux. Une espèce de corniche, sans entablement, et formée de petits arcs entrelacés, couronne le faite. Cette façade contient sur ses parois plusieurs inscriptions provenant de la démolition de monuments antiques dont les archéologues se sont fort occupés, sans pouvoir cependant se mettre d'accord entre eux ; habitude, au reste, assez constante chez ces savants.

A droite est un campanile carré, entièrement construit en briques, haut de soixante-huit mètres, large seulement de neuf, fondé en 1284, terminé dix ans après et un peu séparé de l'église, ainsi qu'il se pratique en plusieurs contrées ita-

liennes; sa décoration, d'une extrême simplicité, ne laisse pas d'être élégante et consiste, sur chaque face et entre les contreforts, en trois pilastres sans bases, sans chapiteaux et divisés en quatre étages par des machicoulis transversaux à peine proéminants. Le dernier étage, surmonté d'un cône, est percé de trois fenêtres, toujours à petites colonnes, mais dont les arcs indiquent l'ogive; on sent que cette construction est plus jeune de cent soixante-dix-huit années que la cathédrale; en effet, elle répond à l'époque où le pur gothique cherchait à s'introduire, sinon complètement en Italie, du moins à y exercer quelque influence. Un second clocher, semblable en tout à celui-ci, devait faire le pendant à gauche; mais il est resté imparfait, et l'on s'arrêta à la première division qui subsiste encore.

Des bâtiments modernes ayant masqué le prolongement des faces latérales, nous ne pouvons que décrire l'architecture extérieure des croisillons, du chœur et des trois absides qui les terminent: à leur point de rencontre intérieur surgit un dôme octogone, portant à sa partie supérieure des arceaux à colonnes, et la même décoration s'étend sur les trois côtés des croisillons. Au-dessous de chacune de ces galeries s'avance, en demi-cercle, un abside; sa largeur est moindre que celle des branches de la croix, et de son soubasse-

ment s'élancent cinq grands arcs très-allongés, dont les pieds-droits et les cintres ne figurent qu'en relief peu saillant sur le plein de la maçonnerie ; ils sont censés soutenir aussi une autre galerie de quinze petites arcades qui les dominent. L'abside du chevet de l'église est semblable quant à la forme ; seulement ses proportions sont plus vastes, et aucune colonnette, aucun arceau ne couronnent son sommet.

L'intérieur, long de soixante-dix-huit mètres et large de vingt-neuf, est à trois nefs et à croix latine ; mais des chapelles en retrait, et d'autres constructions, ajoutées aux anciennes depuis trois siècles, lui ôtent malheureusement sa primitive simplicité. Autour des piliers de la grande nef, soutiens d'énormes arcades, se groupent plusieurs colonnes et pilastres presque gothiques, dont les chapiteaux, curieusement sculptés, représentent des figurines pareilles à celles des portails. Si les piliers approchent du gothique, les arcs qui les surmontent conservent néanmoins le cintre byzantin ou gallo-romain. Au-dessus, dans toute la longueur de la nef, s'étend une galerie où chacune des grandes arcades en porte quatre petites, et c'était là que, au moyen âge, les femmes assistaient au service divin. Plus haut encore un mur plat, un large bandeau que termine une corniche, ou plutôt une espèce de bourrelet, va chercher la

*majestueuse voûte entièrement demi-circulaire, et aucune trace d'ogive n'apparaît dans cet édifice. Dix-sept marches en marbre rouge exhaussent le chœur et les croisillons, et quatre autres élèvent encore le maître-autel placé en avant de l'abside. Comme à Santo-Giovanni, les stalles canonicales sont en arrière. Si cette disposition, que nous retrouverons ailleurs, empêche la vue de pénétrer horizontalement jusqu'au fond du temple, elle est mystérieuse, et ces chants du clergé, que l'on entend sans savoir d'où ils viennent, ont quelque chose de surprenant, d'auguste, et semblent descendre des cieux. Partout la peinture s'est emparée de ce vaste monument, et il n'est pas une voûte de la grande et des petites nefs, pas un espace lisse des murailles qui n'offrent une fresque aux regards; et nous osons dire que cette prodigalité, en produisant de la confusion, finit par être fatigante. Cependant les parois du chœur et de l'abside ne partagent point ce défaut; mais leurs combles sont encore chargés des œuvres d'habiles artistes.

Une crypte, d'une grande étendue, occupe tout l'espace que tiennent au-dessus les croisillons et le chœur, et affecte la même forme; elle se compose d'abord de trois rangs d'arcades parallèles, à larges ouvertures surbaissées et soutenues par quarante-deux colonnes en marbre et à chapiteaux, tous dissemblables entre eux. Evidemment ils furent,

ainsi que les fûts de diverses couleurs, arrachés à de plus anciens édifices. A chaque extrémité du portique médian s'arrondit une chapelle. Perpendiculairement à ces portiques, étendus dans le sens des croisillons supérieurs, un autre à huit colonnes, répondant à l'axe du chœur et suivant le contour de son abside, se termine pareillement par une plus grande chapelle. Quoique souterraine en apparence, cette crypte, à cause de l'exhaussement du chœur et des croisillons, se trouve en réalité de très-peu inférieure au pavé de la principale nef; il suffit, pour y pénétrer, de descendre quelques marches; sa chapelle majeure est éclairée par deux basses fenêtres donnant sur la place de Santo-Giovanni, presque au niveau elle-même de celle de la cathédrale et du portail de l'église.

Maintenant que la description des lieux est faite aussi exactement qu'il a été possible à l'écrivain, passons aux principales œuvres que le pinceau d'habiles artistes y a produites; car, pour les rappeler toutes, il faudrait fatiguer la patience du lecteur. Désignons seulement à la curiosité des voyageurs les fresques du chœur et de son abside, par Girolamo Mazzuola, représentant le Christ dans sa gloire; mais, quel que soit leur mérite intrinsèque, on ne peut se dissimuler que le voisinage trop rapproché du Correggio est fâcheux

pour elles. Ce peintre cependant possédait à un haut degré l'art du coloris, l'empâtement plein de vigueur qui le distingue, une partie de cette grâce, un peu affectée il est vrai, inhérente à sa famille, une grande facilité d'invention, et, pour suffire à tous ses travaux, *una stupenda furia di penello* (1), comme disent les Italiens. Le David et la Sainte Cécile jouant de l'orgue, du Procaccino, décorent aussi le chœur et sont de premier ordre; au grand autel, une Assomption, où l'on voit réunis, sur le premier plan, saint Thomas, sainte Lucie, saint Jean et saint Bernard, œuvre remarquable de Giovanni Battista Tinti, habile imitateur du Parmigiano et un des derniers grands peintres de l'école parmesane. Moïse sur le Sinaï et le Peuple hébreu aux pieds de la Montagne, que nous citons parce qu'ils sont du fils du Correggio, artiste qui ne fut pas sans mérite, mais que la gloire de son père a fait oublier; l'Apparition de sainte Agnès suivie des saintes Vierges, par Michel Angelo Anselmi; un Crucifiement avec Madeleine, sainte Agathe, saint Bernard et un ange, œuvre du Sojaro, œuvre magnifique et par sa composition et par sa couleur; une Chapelle peinte par Rondani, toujours heureux lorsqu'il représentait une seule figure, mais qui l'était moins quand il fallait en

(1) Une étonnante furie de pinceau.

agencer plusieurs. Cependant les fresques dont il s'agit appartiennent sans aucun doute à un artiste d'un talent remarquable, quoiqu'on puisse le blâmer de s'attacher trop minutieusement aux détails. Une autre chapelle est remplie de petites peintures des premiers temps de la Renaissance, et, sous ce rapport, elles sont curieuses en ce qu'elles montrent le point de départ ; tout l'espace contenu, dans la grande nef, entre les galeries supérieures et la corniche est occupé par les fresques de Lattanzio Gambara, retraçant la vie de Jésus-Christ ; immense entreprise et qui donne une haute idée de la fécondité d'un peintre inconnu en France et mort à l'âge de trente-deux ans ; on y retrouve le coloris de l'école vénitienne uni à la science anatomique, à des attitudes vraies et spirituelles, à l'intelligence des raccourcis, à un relief qui souvent fait illusion, à une grande originalité d'invention, et enfin, pour achever son éloge, disons que ses ouvrages ont le rare privilège de plaire encore à côté de ceux du Correggio. Les stalles du chœur appellent un examen attentif par l'élégance et la délicatesse de leurs sculptures, dues à Cristoforo Cannuci et Antonio dell' Abate.

Mais hâtons-nous d'arriver à la coupole, moins obscure que celle de Santo-Giovanni, et qui, par sa clarté même, fait naître d'amers regrets puisqu'elle n'en fait que mieux apercevoir les déplorables

dégradations qu'a subies l'œuvre capitale de l'immortel Correggio ; dégradations provenant de l'humidité des murs et causée, dit-on, par la soustraction de lames de plomb à la couverture du dôme. Telle qu'elle est encore, on admire la grandeur du génie qui put concevoir et exécuter si rapidement cette œuvre immense. Reine des fresques, elle montre l'Assomption de Marie et le paradis, peuplé d'êtres aériens, ouvert pour la recevoir. L'artiste, peintre et poète à la fois, a supposé que l'octogone, sur lequel s'élève le dôme, touche au sol où repose le tombeau de la Vierge. Partant de cette donnée, il a figuré à la naissance de la voûte une galerie à balustres, et à chacun de ses huit angles sont un candélabre surmonté d'une flamme, et une multitude d'enfants, à demi-nus, allumant des flambeaux et brûlant des parfums et des plantes odoriférantes. Sur le même soubassement, et répandus autour de sa circonférence, les apôtres portent leurs regards, étonnés et comme éblouis par sa splendeur, vers le cortège d'anges et de séraphins accompagnant Marie aux célestes demeures. Gabriel, entouré des hiérarchies des bienheureux, descend du firmament pour la recevoir et brille de la lumière éternelle. Aux quatre pendentifs, on voit les saints protecteurs de la ville, saint Hilaire, saint Jean-Baptiste et saint Thomas ; chacun occupe un de ces pendentifs et s'y trouve admi-

rablement placé au milieu d'anges d'une ravissante beauté, et de jeunes vierges tenant les insignes ecclésiastiques et les emblèmes des vertus du saint patron. Il est impossible que la parole puisse exprimer les sensations que fait éprouver ce travail surhumain, de décrire ces tons lumineux partout répandus et ne se nuisant point entre eux, cette vie animant toutes ces nobles et belles créations sorties de la main du maître, ces hardis raccourcis, cette grâce ineffable donnée à la jeunesse, la sévère et mâle beauté des apôtres, ce coloris doux et brillant, ou austère et vigoureux, selon que le sujet le réclame, et bornons-nous à dire que cette coupole n'eût jamais de rivale, et que probablement elle n'en aura jamais. Sur quittance datée du 3 novembre 1522, elle fut payée 1,100 ducats d'or répondant chacun en poids à 12 francs de notre époque, soit ensemble à 13,200 francs ; mais alors le numéraire avait une valeur comparative au moins sextuple ; c'était donc en réalité, comme représentation des besoins de la vie, 79,200 francs, et plus peut-être, que Correggio reçut pour rémunération de son œuvre (1). Sans doute elle eût mérité davantage, si le prix avait été réglé en proportion du mérite ; mais les fabriciens de la cathédrale ne pouvaient

(1) De plus, pendant qu'il travaillait à cette coupole, Correggio produisit d'autres ouvrages et surtout des tableaux de chevalet.

disposer que des fonds appartenant à la fabrique; d'ailleurs, l'artiste n'éleva aucune plainte. Ainsi toinbent encore toutes ces lamentations des touristes écrivant des impressions de voyages, et c'est pour les faire cesser que nous sommes revenu plusieurs fois sur l'évaluation des salaires accordés aux grands peintres du seizième siècle.

Outre ces chefs-d'œuvre, l'église possède aussi de remarquables sculptures, et il faut examiner au grand autel un bas-relief du onzième siècle représentant les Apôtres et les Évangélistes; quoique datant de l'enfance de l'art, on y découvre, au milieu de l'incertitude et de la grossièreté du travail, une certaine naïveté qui n'est pas sans quelque charme; un autre, incrusté dans un mur et plus moderne d'une centaine d'années, dont le sujet est la Déposition de croix, montre déjà de notables progrès. Exécuté en 1170, il fait honneur à son auteur, eu égard au temps où il vivait; malheureusement un confessionnal en cache une partie. Du douzième siècle au commencement du seizième, l'espace que la sculpture a parcouru est immense; aussi le mausolée du chanoine Montini, mort en 1507, par Giovanni Francesco da Grado, est-il du plus haut mérite, et prouve peut-être qu'à cette époque, où Raphaële et Corréggio n'avaient pas encore fondé leurs écoles, les sculpteurs étaient

relativement plus avancés que les peintres (1). Le tombeau du jurisconsulte Bartolomeo Prati est dû à Prospero Clementi, de Reggio, élève de Michelangelo, sculpteur de premier ordre, et qui abandonna l'austère manière de son maître pour sacrifier aux grâces; quelques auteurs l'ont même surnommé le Correggio de la sculpture. L'éloge est un peu empreint d'exagération; mais il n'en est pas moins vrai que les deux femmes assises et plongées dans la douleur, ornant la tombe de Bartolomeo, sont des modèles de correction de dessin, d'élégance, de poses nobles et gracieuses, et que le marbre est taillé admirablement. Un magnifique cénotaphe (2) fut consacré à Petrarca, archidiacre et chanoine de cette cathédrale; nous n'avons pu savoir qui le lui fit élever et à quel ciseau il a été confié. A côté de ces splendides monuments funé-

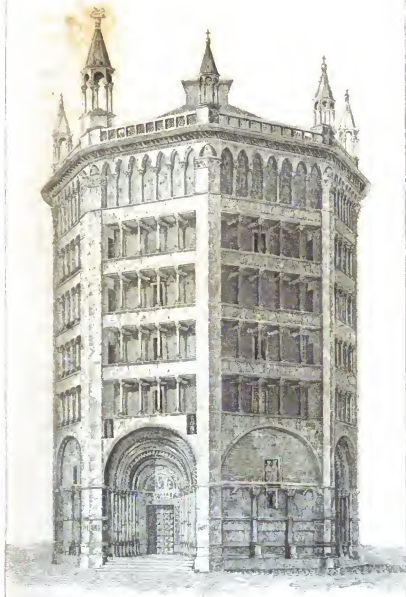
(1) Nous avons déjà soutenu l'opinion que la sculpture était un art moins difficile que celui de la peinture; et en effet le sculpteur n'a qu'à s'occuper de la forme et de l'expression; tandis que le peintre est obligé d'y ajouter la couleur; la dégradation des tons, la connaissance des raccourcis, des deux perspectives aérienne et linéaire, de l'architecture pour les monuments introduits dans ses tableaux, et d'enrichir ses compositions d'un plus grand nombre de personnages, qui tous doivent concourir à l'action qu'ils représentent et se grouper habilement.

(2) C'est un vrai cénotaphe, car les restes du grand poète n'y sont point déposés; il mourut et fut inhumé à Padoue en 1374, à l'âge de soixante dix ans.

raires, Agostino Carraccio, mort de tristesse et de souffrance, à quarante-trois ans, au couvent des Capucins, n'obtint qu'une simple pierre tumulaire, que firent poser, ainsi que l'annonce l'inscription, ses deux amis Magnani, de Parme, et Guidotti, de Bologne. L'habile peintre Leonello Spada a aussi sa sépulture dans cette église.

Situé à une vingtaine de mètres de la cathédrale et sur la même place, le Baptistère, tout construit en marbre rouge de Vérone, est sans doute le plus vaste, le plus haut de tous ceux existants en Italie, un des plus curieux monuments de cette contrée, et celui, peut-être, dont l'architecture présente le plus de singularités, car elle ne ressemble à aucune autre; spécimen unique et *sui generis*, il a toujours attiré l'attention des archéologues. Commencé en 1196, par l'architecte Antelami, il fut, sinon terminé en 1216 par le même artiste, du moins en état de remplir sa destination et de recevoir les enfants pour le baptême; toutefois il paraît qu'on y travailla longtemps encore après ce millésime, et que sa consécration n'eut lieu solennellement qu'en 1270. C'est donc à tort que des écrivains l'ont attribué aux bienfaits de la fameuse comtesse Mathilde, morte en 1115, quatre-vingt-une années avant qu'il fût érigé.

Sa masse, extérieurement octogone, a 32 mètres de hauteur et 24 de diamètre. En dehors, à cha-



BAPTISTÈRE DE PARME

que point de rencontre des huit faces, monte jusqu'au sommet du bâtiment un étroit pilastre dont le chapiteau, à peine sensible, se borne à quelques palmettes recourbées à leur extrémité. Du sol s'élèvent, au cinquième environ de la hauteur totale, trois portails, car ce baptistère a trois entrées et cinq arceaux figurés seulement par une légère saillie s'appuyant sur les grands pilastres, et le mur remplit tout l'espace compris entre les montants et les courbes des cintres. Le plein de ces cinq arceaux est divisé en trois parties par deux colonnes, dont six, sur trois faces, sont à chapiteaux corinthiens-composites assez bien imités de l'antique, et les autres ne rappellent aucun ordre connu; deux même imitent une draperie retombant de trois côtés, un tiers environ du diamètre des colonnes étant engagé dans la muraille; elles soutiennent une mince corniche, qui les sépare des arcs et s'étend au-dessous de leur naissance. Portées sur des piédestaux allongés et plaquées à la plinthe, ces colonnes sont liées entre elles, à la moitié de leur longueur, par une espèce de listel parallèle à la corniche. Une autre unit aussi les piédestaux et entoure les bases des colonnes; en sorte que de ce listel inférieur à la corniche, le plein de la paroi est divisé en deux panneaux d'égales dimensions.

Sur quatre arcades et entre les deux listels, on

voit ainsi que sur les grands pilastres, et rangés horizontalement, soixante-quatorze médaillons creusés dans le marbre, contenant des sculptures en bas-relief d'une forte proéminence et parfaitement conservées. Elles représentent des animaux de toutes espèces, surtout des oiseaux, et nous avons cru y reconnaître le faisan; on y trouve aussi quelques figures humaines et des signes du zodiaque, entre autres le sagittaire. Quelle est la signification de ces sculptures? sont-ce des ornements de fantaisie ou des emblèmes? C'est une question qu'après un attentif examen nous n'avons pu résoudre, et notre ignorance en est peut-être la cause. Nous savions bien cependant que le savant orientaliste autrichien M. de Hammer a prétendu y reconnaître, ainsi que dans quelques parties de l'ornementation intérieure, des indices de la religion de Zoroastre; mais est-il probable qu'au treizième siècle, au temps où le catholicisme était dans sa plus grande ferveur, dans sa plus entière puissance, où de nombreux conciles avaient irrévocablement fixé le dogme, qu'il restât quelques souvenirs de ce culte asiatique, ou, s'ils subsistaient encore, qu'on les eût rappelés sur un monument destiné au baptême des chrétiens, à les faire entrer dans la voie de vérité? Nous craignons que M. de Hammer, trop préoccupé de son système sur l'adoration du feu, n'ait cru voir ce qui n'existait pas.

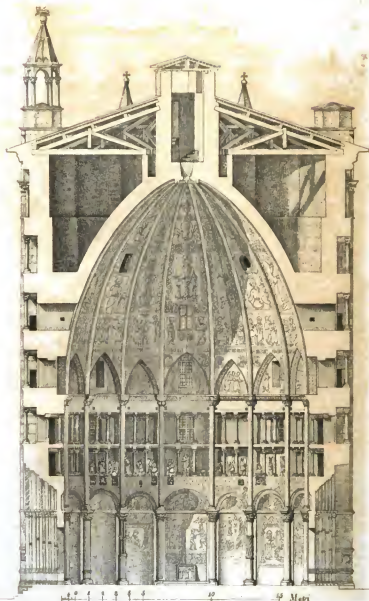
Les trois portails sont profondément enfoncés dans l'épaisseur des puissantes parois, et les huit colonnes minces et élégantes dont chacun est décoré vont en retrait chercher les montants de portes presque carrées, tant leur forme se rapproche d'un quadrilatère à quatre lignes d'égale longueur. Des sculptures en grande partie allégoriques, et d'une conservation également parfaite, couvrent les montants et l'arc qui les domine, et l'on voit que heureusement les iconoclastes (1) soit du Bas-Empire, soit modernes, n'ont jamais eu d'accès à Parme. Au-dessus de la porte opposée à celle s'ouvrant sur la place, un bas-relief demi-circulaire a, dans son milieu, un palmier, symbole alors du christianisme, et, au pied de l'arbre, le mauvais esprit, sous la forme d'un dragon, le regardant avec colère; son aspect le montre clairement. A droite et à gauche deux figures montées sur des chars attelés d'animaux ressemblant à des chiens, emblèmes de la fidélité, plutôt qu'à des chevaux, les excitent et paraissent accourir à la défense du palmier; leur attitude approche beaucoup de celle que l'antiquité donnait aux victoires portées sur des ambigs (1). Ce bas-relief était

(1) Iconoclastes. Briseurs d'images et de sculptures. Secte religieuse du bas-empire grec qui n'a été que trop imitée par nos révolutionnaires de 1793.

(1) *Ambigs*. Char à deux chevaux. *Quadriga*. A quatre.

certainement destiné à rappeler les attaques du démon et des hérésies contre l'Eglise et à célébrer son triomphe.

Surmontant les arceaux et ces portails, où le travail des sculpteurs a prodigué les ornements, surgissent en quatre étages des galeries faisant le tour de l'octogone et alternativement interrompues par les grands pilastres allant chercher le faite du bâtiment. Chacune contient, sur ses huit faces, 4 colonnettes sans arcades et soutenant une plate-bande lisse et privée de décoration. Leur nombre est de 128, chaque étage en possédant 32. Un cinquième rang de petites colonnes les domine encore; mais elles sont, cette fois, censées servir d'appui à des arceaux simplement indiqués et s'engageant dans le mur que porte le dernier bandeau. Sans doute, ce rang supérieur paraît trop massif, en opposition aux légères colonnettes des étages placées au-dessous de lui. Mais il devait, par son poids, résister à la poussée du dôme couronnant l'édifice, et ce fut une contrainte, une nécessité de solide construction imposées à l'architecte; car extérieurement les murs perpendiculaires n'ont point de contreforts; toutefois, la partie supérieure en souffre sous le rapport de l'élégance. Une corniche cordelée à grosses torsades sans entablement et une balustrade terminent cette remarquable et singulière construction, et



BAPTISTÈRE DE PARME.

leur faible saillie, leur extrême simplicité semblent peu en harmonie avec la riche ornementation du soubassement des portails et des sveltes galeries.

L'intérieur en rotonde, ou plutôt en polygone à seize faces, chacune des extérieures se subdivisant, n'est pas moins curieux. Du rez-de-chaussée partent autant de colonnes toutes en marbres de diverses couleurs, à chapiteaux différents, d'une sculpture très-compiquée, digne d'examen et profondément fouillée par le ciseau. Immédiatement posées sur ces chapiteaux, faisant pour ainsi dire l'office de supports, s'élèvent d'autres minces colonnes montant jusqu'à la naissance de la coupole et offrant aussi à leur épanouissement supérieur la même variété, les mêmes caprices de décoration; entre elles on voit deux rangs superposés de trente-deux petites tribunes, toujours à colonnettes, que sépare un étroit bandeau horizontal. Au-dessus, et appuyant leur point de départ sur les chapiteaux de ces longues et minces colonnes, semblables à celles de nos églises gothiques, se courbent autant d'arcades en ogives. A l'aplomb des colonnes montent et convergent de vives arêtes jusqu'au sommet du dôme, où leur réunion entoure une rose, seule ouverture accordant du jour au Baptistère. Au centre du polygone et sous la rose sont placées les anciennes cuves destinées au bap-

tème par immersion; car la grande, d'un seul bloc de marbre, en contient une seconde circulaire, semblable à un puits, et couverte de bizarres arabesques. La forme inusitée de la première est celle de quatre demi-cercles se rencontrant aux quatre angles d'un carré. Ce que cette description n'aurait pas suffisamment éclairci, la gravure ci-jointe le fera mieux concevoir.

Toute surface, soit des parois, soit des courbes du dôme qui a pu recevoir une peinture, en est chargée, et il en existe de toutes les époques du moyen-âge; mais celles imitant le style byzantin ou de la première Renaissance sont les plus nombreuses; elles datent de 1250 à 1270, au dire de quelques érudits qui parvinrent à déchiffrer les millésimes, les noms obscurs des imagistes de ces temps, et ont pour sujets sacrés ou emblématiques ceux que généralement on traitait alors; cependant, quoique paraissant, à plusieurs de leurs caractères, appartenir à l'école byzantine, elles sont moins raides, moins symétriques, moins anguleuses que les œuvres des peintres et des mosaïstes grecs, et l'on voit que les artistes parmesans commençaient à répudier les poncis traditionnels de ces étrangers. Leurs ouvrages ont quelque chose de plus original dans les costumes, les ornements et même la composition; ils prouvent surtout une grande habileté dans l'application des dorures et l'emploi des cou-

leurs , qui, depuis cinq siècles, conservent une étonnante vivacité et confirment ce que nous avons fait remarquer plusieurs fois, savoir que la chimie expérimentale était déjà fort avancée. Sur les murs perpendiculaires, ces fresques furent placées au hasard pour remplir les espaces vides, et il en résulte une véritable confusion ; mais à la coupole elles occupent régulièrement trois rangs parallèles. Les figures de l'inférieur, espèce de frise, paraissent un peu plus petites que nature , du moins à les considérer d'en bas. Par contre, celles des deux rangs supérieurs sont gigantesques et seules, chacune entre les arêtes allant chercher la rose du dôme. Debout, vêtues d'habits sacerdotaux et représentant des saints, elles ont la tête environnée de nimbes dorés ; plusieurs proviennent , dit-on, du pinceau d'Antelami, l'architecte du monument et qui fut aussi sculpteur ; car à la renaissance, les mêmes hommes, entièrement dévoués à l'art, en cultivaient toutes les branches. Parmi ces vieilles peintures, il s'en trouve cependant quelques-unes de plus modernes, et l'on doit citer le Baptême du Christ, par Filippo Mazzuola, père du célèbre Parmigiano ; une autre fresque de Michele, membre aussi de cette famille, si féconde en peintres habiles, et la Mort de santo Ottavio, par Giovanni Lanfranco. Oserons-nous le dire ? ces tableaux, d'un mérite bien supérieur , nous ont paru faire

disparate avec leurs prédécesseurs, et nous aurions préféré que ce vieux Baptistère fût resté, en tout et par tout, un pur et complet spécimen du treizième siècle.

Tels sont ces deux édifices, sur lesquels on vient de donner, peut-être, de trop longs détails; mais on peut affirmer qu'il n'en est point en Italie qui méritent une plus sérieuse exploration, et cependant ils ont été, jusqu'à présent, bien peu décrits par les voyageurs; ils font naître aussi une foule de réflexions et un véritable étonnement lorsqu'on les contemple. Comment, se demande-t-on, une si petite république, car alors Plaisance et Guastalla ne dépendaient point du Parmesan, et furent même souvent ses adversaires, put-elle élever de si vastes constructions et avec un luxe de matériaux qui dépasserait de beaucoup aujourd'hui les ressources financières d'un Etat plus étendu? La solution de ce problème se trouve dans la religion, dans l'ardeur de la foi animant les générations de cet âge; elles procuraient une foule de ressources, de dons particuliers, de legs pieux, de corvées volontaires, et soulageaient ainsi le trésor public.

Pour ne rien omettre dans la description que nous avons entreprise, faisons mention, en la terminant, de la maison de Petrarca, qui séjourna longtemps à Parme et y obtint des dignités ecclésiastiques et des revenus considérables que, de son

propre aveu, il ne méritait guère (1), s'occupant plus de littérature et de poésie que d'assister aux offices de la cathédrale. Les guides vous conduiront certainement vers cette maison ; mais ils ne peuvent en montrer que l'emplacement, une plus moderne, celle de la famille Bergonzi, ayant été substituée à l'ancienne.

(1) Petrarca se plaisait beaucoup à Parme et y travaillait avec ardeur, ainsi que le disent plusieurs de ses épîtres, à son poëma latin *De Africa*, maintenant oublié, et sur lequel il fondait tant de vaines espérances, tandis qu'il accordait bien moins d'affection à ses *canzone*, qui seules l'ont immortalisé. Il désirait même avoir sa sépulture dans la cathédrale, comme le prouve cet humble vœu de son testament : *At si Parmæ moriar, poni volo in ecclesiâ majori ubi multos annos archidiaconus inutilis fui* ; c'est-à-dire : « Si je meurs à Parme, je veux être inhumé dans l'église majeure, où je fus, pendant un grand nombre d'années, un archidiacre inutile. »





DUCHÉ DE MODÈNE.

ROUTE DE PARME À REGGIO.

L'espace parcouru de Parme aux limites orientales du duché ressemble à celui qui sépare Plaisance de la capitale, et bientôt on arrive au torrent de l'Enza, formant la ligne de démarcation du Parmesan et du Modénais; cet affluent du Pô est traversé par un ancien pont, précédé et suivi d'une longue chaussée, car probablement il inonde les champs lors de ses débordements, auxquels la dépression des rives offre peu d'obstacles. Bientôt après on franchit encore un second cours d'eau également torrentueux, le Crostolo, moins considérable, plus encaissé et par conséquent moins destructeur. Les routes sont magnifiques, parfaitement entretenues, et partout des ir-

rigations répandent l'abondance dans la campagne ; mais, comme nous en avons longuement parlé au chapitre de l'agriculture parmesane , et que le système d'arrosement du Modénais est le même, nous ne reviendrons pas sur cet élément de fertilité, si apprécié et si bien utilisé dans toute la Lombardie.

La plaine continue que l'on parcourt est entièrement horizontale, et son terrain profond, riche en humus, provient évidemment d'antiques alluvions, soit marécageuses, soit primitifs dépôts de l'Adriatique, couvrant jadis cette contrée, à peine encore aujourd'hui au-dessus de son niveau ; cette horizontalité est telle, que les arbres répandus dans la campagne, et d'une médiocre élévation , puisqu'ils servent de tuteurs à la vigne, ne permettent d'étendre la vue qu'à bien peu de distance. Les fermes et les maisons de Plaisance sont nombreuses sur toute la longueur du chemin et annoncent que le pays est très-peuplé relativement à sa superficie. La culture ressemble à celle du Parmesan ; mais, quoique bonne et fructueuse, elle est moins parfaite peut-être ; nous exprimons ce doute, car il y a rivalité, à ce sujet, entre les deux pays, et l'on ne doit juger en faveur de l'un ou de l'autre qu'après un sérieux examen, auquel nous n'avons pu nous livrer. Les graminées, les prairies naturelles, les lupins semés en octobre composent

le fonds de cette culture qu'ombragent des pampres et des mûriers. On voit peu de fourrages artificiels, peu de pommes de terre et point de racines; on prétend que le sol ne leur est pas favorable; mais il convient éminemment au nourricier des vers à soie, que partout on multiplie en l'élevant à haute tige ou sous forme de haies séparant les héritages. L'exemple de Parme est suivi, et nous avons dit, au chapitre de l'agriculture de ce pays, quelle nouvelle mesure, prise par son gouvernement, y avait excité leur propagation.



REGGIO

ET ROUTE JUSQU'A MODÈNE.

Contenant 17,000 âmes dans son enceinte, Reggio est peut-être la ville d'Italie de l'aspect le plus gai, le plus agréable, et doit cet avantage à la régularité, à la largeur de ses voies publiques, et surtout à celle du Corso qu'embellit le palais du prince, qui vient l'habiter au mois de mai, pendant une foire célèbre qui attire un grand con-

cours de marchands et d'acheteurs ; alors, au milieu de cette vaste rue, ou plutôt d'une longue place, on construit des baraques pour servir de magasins momentanés, comme on le fait à Beaucaire. Une noblesse riche et nombreuse habite cette charmante cité ; mais elle ne s'adonne point aux superfluités de la vie et, dit-on, modère beaucoup ses dépenses. Cependant, lorsque le ciel nous a départi une grande fortune, il est non-seulement des convenances, mais du devoir d'en répandre une notable partie sur les classes ouvrières, par un luxe sagement proportionné au rang qu'on occupe dans l'ordre social.

Reggio s'enorgueillit d'avoir vu naître, en 1474, l'immortel auteur de *Roland le Furieux*, le plus porté à la gaieté, le plus gracieux des poètes italiens et qui semble avoir hérité des qualités distinguant sa patrie. Les *ciceroni* montrent donc aux voyageurs une maison située sur la place de la cathédrale et affirment qu'il y reçut le jour. Cette construction est trop moderne, et tout au plus occuperait-elle l'emplacement de l'ancienne ; mais c'est une des mille fables que messieurs les guides ne se font aucun scrupule de débiter aux crédules touristes. Il est certain que l'Arioste vint au monde dans la citadelle dont son père était le gouverneur ; son biographe en a fourni les preuves.

La ville ne possède que deux églises remarqua-

bles, et aucun autre monument ne mérite qu'on s'y arrête. Ce n'est point l'architecture de ses palais et de ses constructions religieuses qui prête à la ville un charme séduisant ; mais elle le doit à son ensemble dont toutes les parties sont heureusement coordonnées.

L'église della Virgine della Ghiara (1) fut fondée en 1597, et plus tard élevée sur les dessins d'Alessandro Balbi, architecte de Ferrare. Son style se ressent de l'époque où l'architecture était déjà en rapide décadence. Cependant le plan général, ressemblant, non par l'étendue, mais par la forme, au primitif de la basilique de Saint-Pierre tel que Michelangelo le conçut, est beau et ne pèche que par les détails et l'ornementation des voûtes, surchargées de dorures et de fresques, produisant une véritable confusion dont la vue est fatiguée. Ajoutons que toutes ces peintures sont encadrées par des stucs d'une manière bizarre au dernier degré et entourées d'enfants, en ronde-bosse, de même matière ; suspendus à ces voûtes et sans soutiens apparents, ils font craindre leur chute à tous moments. Ils produisent donc un mauvais effet, car il faut que les productions de l'architecture et de la sculpture n'aient jamais l'air de mépriser les

(1) Ghiara, ou ghieja, signifie un gravier ou du sable mêlé de cailloux. Probablement l'église fut bâtie sur un terrain de cette nature,

règles de la solidité et les lois de la gravitation ; sans que le spectateur s'en rende peut-être bien compte , il n'en éprouve pas moins une pénible sensation. Que de sommes furent dépensées, dans ce monument , pour arriver à un pareil résultat !

Le plan de l'église est celui d'une croix grecque jusqu'à l'entrée du chœur, qui par son prolongement dérange peu néanmoins cette disposition ; car un immense autel, et des rideaux à ses deux côtés, ne permettent pas aux regards d'y pénétrer. Au milieu de la nef, à l'intersection des branches de la croix, et non au-dessus de l'autel, s'élève le dôme principal, et l'on en voit quatre de moindre dimension à l'extrémité de chaque croisillon. Cette nef n'a que trois arcades, et c'est de celle du milieu que monte la grande coupole. Les pieds-droits sont ornés de pilastres corinthiens, en marbre blanc de Vérone et à chapiteaux dorés ; blancs aussi sont les arcs, les frises et les murs allant chercher la naissance des voûtes, et cette blancheur éclatante contraste tellement avec le ton vigoureux de la peinture des parties supérieures, qu'elle contribue à la faire paraître presque noire ; défaut commun, au reste, en Italie, à beaucoup de constructions religieuses. On sait , cependant, que les fresques des plafonds et surtout des coupoles doivent avoir une couleur légère et aérienne, et c'est ce que le Correggio a si admi-

rablement compris et exécuté. Luca Ferrari de Reggio, Guercino di Cento, Tiarini et Spada, Mattei, surnommé *il Francese*, Palma le jeune, Parmesan, tous peintres célèbres, furent successivement employés à la décoration de ce temple, et leurs œuvres méritent un sérieux examen.

CATHÉDRALE.

Son intérieur est tout moderne, entièrement blanchi, et ne possède aucune peinture. Mais sa curieuse façade en briques, du neuvième ou dixième siècle, triangulairement terminée, se distinguait par une corniche formée de trois rangs de machicoulis avançant l'un sur l'autre; elle avait et possède encore, à moitié de sa hauteur, une vaste rose circulaire et de chaque côté une ligne horizontale de petits arcs peu saillans sur le mur. Audessus; et à droite et à gauche de la rose, s'étendaient des fresques représentant des saints debout et rangés à la file. Celle à gauche est assez bien conservée pour qu'on puisse juger ce qu'elle dut être au douzième ou treizième siècle, époque probable de leur création. Une tour octogone dominait toute la construction; mais au milieu du siècle dernier, alors que l'architecture du moyen-âge était en discrédit, on voulut plaquer une façade nouvelle sur l'ancienne. Heureusement qu'elle

n'en cache qu'un tiers environ, et que, fante de fonds, il fallut s'arrêter; néanmoins ces socles, ces colonnes sans chapiteaux, ce style architectonique si différent, produisent un étrange effet et attestent la barbarie de ceux qui conçurent la pensée d'une si malencontreuse opération.

A Santo-Prospero, on voit le Jugement dernier, belle fresque de l'habile Procaccini; mais soit que l'enduit de mortier fût mal préparé, soit que l'humidité l'ait pénétrée, elle a beaucoup souffert et menace ruine.

Deux postes seulement séparent Reggio de Modène, et l'espace que l'on parcourt pour arriver à la capitale est pareil, jusqu'au relai d'Ubiera, à celui traversé depuis qu'on a quitté les murs de Parme; ce sont toujours la même plaine sans ondulations et des prairies que les travaux de la charrue interrompent à peine.

A Rubiera, on voit un énorme château en briques, à vieux bastions carrés et surmontés de pittoresques constructions. Le bourg est aussi entouré de fortifications tombant en ruines, et témoins encore debout des temps où des troubles continuels agitaient l'Italie. Alors chaque petite ville avait son seigneur tranchant du souverain hostile à tous ses voisins, ou un gouvernement municipal

indépendant, et l'on se fortifiait ou par ambition ou pour mettre à l'abri ses libertés.

De Rubiera à Modène, on traverse sur un vieux pont le Serchio, torrent, comme tous les affluents du Pô, descendant de l'Apennin, immense par la largeur de son lit, mais non par l'abondance de ses eaux, réduites, en été et à l'automne, aux proportions d'un ruisseau, et serpentant çà et là au milieu des galets descendus de la montagne. Les prés n'envahissent plus le sol, et la petite culture et le labourage, opérés par quatre ou six bœufs, dominant. On s'aperçoit à ce changement qu'on approche d'une ville importante; mais quels que soient les produits, l'orme, couronné par les festons de la vigne, couvre les champs, et des chênes magnifiques bordent la route. Le nombre des habitations de plaisance, des constructions rurales augmente encore et révèle toujours la nombreuse population de cette riche contrée.



MODÈNE.

Située par 44 degrés 38 minutes de latitude, Modène jouit de la douceur de température que

lui accorde sa position ; cependant elle ne suffit pas à la culture de l'olivier et de l'oranger, qui prospèrent à 20 milles de distance, sur le versant méridional de l'Apennin appartenant au duché. Placée dans une immense plaine s'étendant jusqu'aux pieds des Alpes, cette capitale ressent encore, quoique bien atténuée, l'influence des vents qui ont passé sur les glaciers des Alpes et que rien n'arrête.

La ville contenait, à la fin de 1840, 26,405 habitants, y compris 1,269 israélites logés dans un quartier à part, dans le *gheto*, comme à Rome et en d'autres localités italiennes où les vieilles habitudes d'intolérance subsistent encore. Cette population se divisait ainsi, savoir 13,017 hommes et 13,388 femmes ; mais elle doit être plus considérable actuellement, attendu sa constante progression depuis le commencement de ce siècle. D'ailleurs, tout le monde sait que les recensements sont fort difficiles à faire dans les villes, ordinairement inexacts et en dessous plutôt qu'en dessus de la vérité, à cause des préjugés des basses classes et de la fausse idée qu'on y procède pour accroître les impôts ou le contingent de la conscription. Nous croyons donc pouvoir lui assigner maintenant un chiffre de 28,000 âmes. Telle est aussi l'opinion de plusieurs notables personnes de la cité. Le sol que Modène occupe est si profond, que

lorsqu'on veut y ériger un monument d'une hauteur considérable, il faut l'établir sur pilotis, du moins en de certains quartiers; c'est ce que nous avons vu pratiquer dans une des cours du palais ducal pour la construction d'un théâtre. Par la même raison, presque tous les bâtimens publics ou particuliers sont édifiés en briques, car la pierre manque dans ce terrain composé du dépôt des eaux et de l'humus descendu des montagnes.

Cette première ville de l'Etat, où le souverain réside, est de forme irrégulière et représente, à l'extérieur, un heptagone, dont la plus grande longueur est, du levant au couchant, de 1,400 mètres, et la plus considérable largeur de 950, du nord au midi. Une enceinte à six bastions, dont aucun ne se ressemble, et placés trop loin les uns des autres, la défendraient fort mal contre une véritable attaque, et d'autant plus qu'elle est dépourvue d'ouvrages avancés. Elle ne peut servir qu'à mettre obstacle à la contrebande; mais il n'en est pas de même de la citadelle, qu'un vaste préau ou place d'armes sépare du corps de la place, et qui pourtant s'y rattache par un simple mur, que toutefois ses feux peuvent protéger. Fondée en 1635 et fortifiée selon d'anciennes méthodes, elle avait fini par ne servir que de parc d'artillerie et même de bague pour les forçats. On y attachait si peu d'importance, que successivement on détrui-

sit les demi-lunes et on combla ses fossés ; mais en 1832, l'archiduc François IV la fit réédifier presque entièrement. C'est aujourd'hui un pentagone régulier, à quatre bastions seulement, car le côté qui regarde Modène et donne sur la place d'armes n'a que deux courtines faisant un angle saillant ; à leur point de jonction se trouve l'entrée de la forteresse, ouverte dans une tour carrée, casematée et à l'abri de la bombe.

Comme Reggio, Modène doit son bel aspect à la largeur de plusieurs de ses voies publiques et à la grandeur de ses places, au nombre de treize. Dans la vieille ville, il est cependant des rues si étroites que, entre les rangs de leurs sombres arceaux, un char peut à peine y passer. Il fallait pourtant qu'elles fussent des plus spacieuses et des mieux habitées au moyen-âge, car une d'entre elles est encore appelée rue des Trois-Rois, et l'on prétend que trois souverains de cette époque y furent, à leur passage, successivement logés. Nous ne donnons, au reste, la tradition que pour ce qu'elle vaut, et il serait bien possible que cette dénomination provint tout simplement de l'enseigne d'une auberge, ce qui jadis était assez fréquent. Modène est la cité aux portiques à arcades ; la moitié des rues en est ornée, et surtout la principale, traversant la ville dans son petit diamètre, et suivant encore, ainsi qu'à Parme, le tracé de l'antique route Emilienne.

A ces voies publiques on doit ajouter le canal de navigation, *Naviglio Grande*, commençant au nord-est de la ville et qui va s'unir au Pô, mettant ainsi une partie du duché en communication avec les anciens Etats vénitiens et le Ferrarais. Alimenté par les eaux du Panaro, il pénètre sous toutes les constructions urbaines, au moyen d'un aqueduc souterrain, reçoit, dans son cours, le tribut de canaux secondaires circulant également sous la cité, et en débouchant par une large arcade, forme d'abord une darse et devient ensuite immédiatement navigable. Les principaux de ses affluents occultes, et qui se subdivisent en plusieurs branches, sont il canale dell' Abisso, della Cerca, del Sorra, Chiaro et Modonella. La darse où aboutissent tous ces courants fut établie en 1633, et revêtue de marbre, en 1639 et 1680, aux frais de la commune.

La plus belle entrée de la ville est du côté de Reggio ; c'est là qu'apparaît, aussitôt qu'on a passé la porte, la vaste place de Santo-Agostino, entièrement entourée de monuments publics ; à gauche, s'étendent les hôpitaux civil et militaire occupant toute sa longueur, et contenant aussi l'école de médecine, la clinique et le cabinet d'anatomie ; à droite, l'église et le cloître de Santo-Agostino et le bâtiment delle *opere pie* (des œuvres pies) ; à la naissance de la place se développe un grand et noble monument demi-circulaire, construit aux

frais de la commune, et dans lequel sont logés, à bon marché, des artistes et d'habiles ouvriers. Peu de cités peuvent se vanter de s'annoncer aussi magnifiquement.

A gauche de cet édifice, on est frappé de la grandeur d'un portique de simple et sévère architecture, élevé entre un boulevard et le préau de la citadelle, long de 240 mètres, large de 24, à trois rangs parallèles de trente-quatre arcades, contournées, à leurs extrémités, par deux pavillons, et que sépare, dans leur milieu, une espèce d'arc de triomphe; il sert de marché aux bœufs en temps de pluie, et en tout temps d'abri aux chevaux lors des passages de cavalerie. C'est un ouvrage entrepris et achevé en 1833 par le dernier duc, mort en 1846, et dont s'honorerait une puissante nation. Nous n'avons rien de pareil en France.

Arrivons maintenant au centre de la ville, et commençons la description de ses principaux monuments par le *Palazzo comunale* (hôtel-de-ville), situé sur la place du même nom. Fondé en 1194, il fut restauré en 1629, et une partie de sa façade, excepté le portique à colonnes qui la soutient, date de 1826. Son extérieur est donc de plusieurs styles, et architectoniquement ne présente rien qu'on puisse remarquer. La statue en marbre de la Vierge, ouvrage moderne du commencement de ce siècle, est placée sur l'arc de la tribune; une

autre, érigée en 1178, et que l'on voit à l'angle méridional du palais, rappelle doublement un acte de vertu et la reconnaissance qu'il fit naître; c'est celle d'une femme de Modène, nommée *Buona*, qui employa de grandes richesses à sauver des horreurs de la famine ses pauvres concitoyens; aussi la surnommèrent-ils *Buonissima*, épithète glorieuse et touchante dont son effigie hérita, et qu'elle conserve depuis cinq siècles et demi. Sous le portique est établie la gabella, où un préposé, à la solde de la commune, surveille le commerce des grains et tient registre de leur prix à chaque marché. Les archives publiques et les actes des notaires défunts ou ayant cessé leurs fonctions, ainsi que le local où s'assemble la société philharmonique, dépendent aussi de cet édifice.

Si son extérieur éprouva de notables changements, l'intérieur fut heureusement respecté et conserve encore les stalles où s'assemblait la commune, où se débattirent si souvent les conditions de paix ou les causes de guerre avec les républiques voisines; et sans doute celle de *la Secchia Rapita*, si ridiculement immortalisée par le charmant poëme du Tassoni (1), fournit aux ora-

(1) Alessandro Tassoni, né en 1565, mort en 1635, est trop peu connu en France et ne l'est que par son poëme agréable, mélange de comique, d'héroïque, de satire, et dont la poésie est pure, élégante et correcte. Il en prit le sujet dans la guerre émue entre

teurs plus d'un trait d'éloquence. Trois salles renferment des peintures que les amateurs doivent s'empresser de visiter ; dans la première sont les moins remarquables, exécutées à la détrempe, sur toile, par Vancelli, artiste dont la réputation n'est pas sortie de l'enceinte de Modène, que Lanzi a même oublié de mentionner dans son *Histoire des peintres italiens*, et qui pourtant peut marcher de pair avec un grand nombre de ceux qu'il a cités honorablement ; mais la salle du milieu, celle du conseil, contient à son plafond, divisé en sept compartiments peints à l'huile, des chefs-d'œuvre d'Ercole dell'Abate, peintre d'une puissance, d'une beauté de coloris admirables, et joignant à ces précieuses qualités un noble caractère ; les panneaux des frises, en camaïeu et séparés par des figures colorées d'un prodigieux relief, proviennent du même pinceau. En face des fenêtres, au-dessus des stalles où siègent les conseillers municipaux, est suspendu un tableau, aussi à la détrempe et

Modène et Bologne pour l'enlèvement d'un seau de bois, que les Modénais vainqueurs rapportèrent en triomphe chez eux. Mais aux mérites du poète, Tassoni joignait ceux de savant et d'historien ; on lui doit des *Observations sur Pétrarque* et une *Histoire ecclésiastique* dans laquelle il combat souvent le célèbre cardinal Baronius, auteur des *Annales ecclésiastiques jusqu'à la fin du douzième siècle*, et y relève plusieurs erreurs. Muratori fit sa biographie et montra, en lui décernant cet honneur, l'estime qu'il accordait à l'écrivain.

sur taffetas noir servant de fond, par Lodovico Lana Modenese, bizarrerie qui cependant ne produit pas un mauvais effet : Santo Geminiano, protecteur de la ville, est à genoux sur un nuage, devant la Vierge et son fils qui présente au saint des chapelets ; peinture singulière, mais dont les figures de Marie et de l'Enfant-Jésus sont pleines de grâce et de mouvement. La troisième salle, servant jadis aux réunions des notables de la commune, et où l'on voit leurs bancs placés encore en hémicycle, était aussi ornée des fresques de l'Abate, représentant les combats de la Secchia ; mais le temps ou le défaut de soins les ont presque détruites. Toutefois, ce qu'il en reste fait juger de leur mérite. Outre ces trois peintres, Fontana, Branchini, Vanulli, Vaccari et Camille Gavassetti contribuèrent à la décoration du palais ; ce dernier serait arrivé à une haute réputation, si la mort ne l'eût frappé à la fleur de sa jeunesse ; mais parmi ces rivaux d'un ordre secondaire brille Schedone, dont le beau Coriolan, et les Sept Femmes figurant l'harmonie, suffiraient pour lui faire assigner le premier rang, s'il ne l'eût déjà conquis par tant d'ouvrages connus de toute l'Europe.

CATHÉDRALE.

Sur la même place où s'élève l'Hôtel-de-Ville,

on jeta aussi les fondements de la cathédrale, commencée en 1099, sous les auspices de la fameuse comtesse Mathilde, qui prodigua ses bienfaits à cette grande entreprise, et confia la construction aux talents de l'architecte Lanfranco. Le style du monument, quoique tenant un peu du gothique, surtout dans la partie supérieure de la seconde façade tournée du côté de l'archevêché, a cependant encore le vrai type lombard en usage dans l'ancienne Etrurie. Tous les murs extérieurs sont incrustés de marbre provenant de débris romains, et principalement de la démolition d'un temple de Diane; du moins la tradition l'affirme.

Par une singularité unique, peut-être, des deux façades que possède cet édifice, la plus étendue ne répond pas aux lignes de prolongation de l'église, mais leur est au contraire parallèle, et occupe sur la grande place toute la longueur de la petite nef de droite; elle se compose d'abord de douze arcades à plein cintre, indiquées seulement sur le mur et soutenues par de minces colonnes presque engagées dans la maçonnerie. Une petite corniche plate, espèce de listel, court entre ces colonnes, au-dessous des chapiteaux, et semble offrir un appui aux colonnettes et aux arceaux de trois fenêtres ouvertes dans le plein des grands arcs, et descendant plus bas que l'extrémité supérieure des colonnes. Cette disposition, toute sin-

gulière qu'elle soit, ne produit pas pourtant un effet désagréable à l'œil. Entre la quatrième et la cinquième arcade, en partant de la gauche, une petite porte est encastrée entre deux colonnettes exhaussées sur le dos de lions grossièrement sculptés, et tels qu'on en voit à San-Donnino et à Parme. Au-dessus, deux autres colonnes et un second arceau forment une espèce de tribune, ayant une niche au fond, et on ne lui voit aucune communication avec l'intérieur de la cathédrale, en sorte qu'on ne peut assigner à sa construction d'autre but que celui d'en faire un ornement. Après la septième arcade, vient encore une porte beaucoup plus grande, non par son ouverture, mais par ses colonnes et ses courbes s'enfonçant en retraits successifs; si elles n'étaient pas demi-circulaires, elles auraient tous les caractères du gothique. Trois arceaux, avec balustrade, surmontent cette porte; un toit à double pente les recouvre, et c'est de là que, probablement, tantôt on bénissait le peuple assemblé sur la place, et tantôt on fulminait les excommunications, cérémonie qui s'est conservée à Rome, où, tous les ans, le Pape bénit la ville et le monde du haut de la tribune extérieure à Saint-Jean-de-Latran. Des trois dernières arcades à droite, une beaucoup plus svelte, et placée au milieu, est percée d'une double fenêtre s'allongeant en ogive; un fronton décoré de six colonnes

toujours plaquées à la paroi et s'accourcissant en raison de l'inclinaison de la toiture, domine ces trois arcs. Cette partie de la façade n'arrive qu'à la moitié de la hauteur totale; le surplus n'est qu'un grand mur sans ornementation que des contreforts soutiennent, et certainement il est plus moderne.

La seconde façade, moins large et voisine de l'archevêché, ressemble, quant à sa forme générale, à celle de Santo-Frediano de Lucques, laquelle est plus remarquable encore, et que nous décrirons à la fin de ce volume. Pour éviter les répétitions, contentons-nous de dire que le bas de celle-ci a, comme la grande, des arcs pareils au nombre de six, qu'interrompt par moitié la porte du milieu, ayant toujours ses lions portant des colonnes et sa tribune, que le surbaissement de son cintre dénonce comme moins ancienne. Dans le haut, une immense rose à vitraux donne du jour à la principale nef, et fait pressentir l'approche d'un changement de style.

En face de la maison commune, le chevet de l'église se termine par les trois absides du chœur et des nefs latérales; celle du milieu est d'un plus grand diamètre et plus élevée, et leur architecture tient davantage du pur byzantin que du lombard. Le campanile, un des plus hauts de la Péninsule et qui le cède à peine à la tour de Bologne, puis-

que la différence n'est que de quatre mètres, fut commencé, dit-on, en même temps que la cathédrale ; cependant, quelque inhabile archéologue que nous soyons, nous ne pouvons admettre une telle opinion ; car il nous a semblé que l'aspect de ce clocher lui donne un démenti, si l'on peut s'exprimer ainsi. Carré, revêtu en marbre blanc, à six étages séparés par autant de minces corniches, il est d'une extrême élévation comparative-ment à sa largeur, et ses légères proportions étaient hors des habitudes architectoniques de la Lombardie et de Byzance ; mais on a la certitude que la pyramide octogone qui le termine, et comprend les deux cinquièmes de la totale hauteur, ne fut achevée qu'en 1319 ; et là un autre style apparaîtrait encore, ayant un grand rapport avec celui des flèches construites à cette époque. Il est donc probable que la partie carrée de ce campanile date d'un temps mitoyen entre l'érection du temple et celle de la pyramide. C'est là que l'on conserve, attaché par une chaîne, le fameux seau dont la perte fit naître une si cruelle guerre, et que les Modénais recouvrèrent en 1325 à la bataille de Zappolino. Que de fois l'espèce humaine a prodigué son sang pour de futiles causes !

L'intérieur a trois nefs, séparées de chaque côté par huit arcades, mais disposées deux à deux et soutenues, au point de leur jonction, par une seule

colonne sans base, tirée du temple de Diane. L'autre extrémité s'appuie à droite et à gauche sur de hauts piliers, montant jusqu'à la naissance de la voûte, dont la courbe tient le milieu entre le plein-cintre et l'ogive; en sorte que ces huit arcs n'ont que quatre colonnes. Au-dessus, d'autres formant galerie et très-surbaissés se subdivisent en trois arceaux, à courtes et massives colonnettes, ayant de lourds chapiteaux et à peine deux diamètres de longueur.

On monte au chœur par deux escaliers latéraux de dix-huit marches partant des petites nefs, et l'autel est lui-même élevé de sept. Une balustrade, égale en largeur à celle de la grande nef, règne en avant de ce chœur et garantit les officiants d'une chute sur le pavé de l'église, situé à quatre mètres plus bas. En regardant cette singulière construction du plan inférieur, elle ressemble aux jubés que l'on voyait jadis dans quelques cathédrales (1).

Ce chœur, si exhaussé, est porté par quarante-huit colonnes de toutes sortes de marbres, qui, au-dessous de lui, soutiennent les voûtes d'une

(1) Jubé, espèce de tribune, lieu élevé en forme de galerie transversale, ordinairement placé entre la nef et le chœur. C'est de là qu'on lisait l'évangile aux assistants, les jours de fêtes solennelles. On les a presque tous détruits, car ils empêchaient de voir le célébrant.

chapelle en apparence souterraine, quoiqu'elle soit presque de plein-pied avec les nefs, puisqu'il ne faut descendre que quatre marches pour y pénétrer ; vaste, mais ayant trop peu d'élévation, elle occupe toute la profondeur du chœur et la largeur entière du monument. Les quatre premières colonnes placées à l'entrée de cette espèce de crypte, et lui servant de vestibule, sont d'une extrême singularité, et nous n'en connaissons pas qui leur ressemblent. Sur des lions, servant de piédestaux, on voit des figures humaines accroupies, courbées en avant, comme fléchissant sous le poids, et de leur dos s'élèvent des colonnes de grèles proportions, si on les compare à la grosseur des lions et des figures qui les supportent. Est-ce un emblème des peines imposées aux pécheurs et aux hérétiques ? Une description ne donnera jamais une complète idée de cette partie de la cathédrale, et, si on l'avait osé, on se serait borné à dire qu'elle ressemble à une soupente établie au-dessus d'un rez-de-chaussée. Dans une chapelle latérale du chœur repose le duc Hercule Renaud, mort en 1803. Sa tombe, d'une médiocre exécution, est surmontée du portrait en médaillon du noble défunt.

Parmi les sculptures et les tableaux, il faut principalement remarquer la chaire, datant de 1322, regardée comme un des plus beaux spécimens de

l'art à cette époque et de ses progrès. On a la comparaison sous les yeux en examinant des bas-reliefs plus anciens, encastrés dans toute la longueur du mur latéral voisin de la chapelle dédiée à la Vierge ; ils représentent la Cène de Jésus et des Apôtres ; l'Apparition de Notre-Seigneur à la Mère des Douleurs, belle composition exécutée sur les dessins de Guido Reni par Francesco Stringa ; la Vierge au milieu de plusieurs Saints, ouvrage de Mattia Preti, surnommé le Calabrese ; l'Ascension, de Lucca Ferrari ; la Gloire de Marie, par Dosso Dossi, artiste d'une grande célébrité et qui sut donner à ses œuvres et à son style des formes si variées ; à la sacristie, la belle copie du Santo-Geminiano de Schedone, que l'on doit au pinceau de Lana ; enfin la Nativité de Jésus, en terre cuite, chef-d'œuvre de Begarelli, précieusement conservé dans une niche fermée à clef et mis en place en 1521.

Les archives de cette cathédrale sont renommées, et méritent de l'être par l'antiquité et le nombre des documents qu'elles possèdent, et de leurs diplômes royaux et impériaux, parmi lesquels il en existe plusieurs de Charlemagne. Elles conservent aussi, mais en moindre quantité, des manuscrits en langue latine et italienne.

SANTO-PIÉTRO.

A la place que cette église occupe aujourd'hui, on voyait jadis un temple dédié à Jupiter, et qui fut le premier consacré, à Modène, au culte chrétien. Réédifié en 984, il ne reste rien de son ancienne construction que la corniche et la frise de la façade, représentant des génies ailés montés sur des chevaux marins; mais elle a été restaurée en plusieurs endroits. Ce qui reste du travail antique est d'un bon style, car, dit-on, le temple fut érigé en l'an 104 de notre ère, sous le règne de Trajan, époque où l'architecture romaine était encore dans toute sa splendeur.

L'intérieur, vaste et à trois nefs, n'est ni lombard-romain, ni byzantin, ni gothique, mais *sui generis*, et fut probablement le résultat d'un essai de son constructeur, une tentative pour introduire un nouveau style. La nef du milieu a seulement, jusqu'à l'entrée du chœur, cinq arcades énormes, demi-circulaires, dont les puissants piliers carrés présentent, sur chacune de leurs faces, une colonne à moitié engagée et à chapiteaux imitant grossièrement le corinthien. Immédiatement au-dessus, une autre, du même ordre, à qui la première sert de support, s'élance longue et mince et se rattache à la naissance de la voûte à plein-

cintre. Les arcs latéraux des petites nefs sont doubles en nombre, en sorte qu'alternativement un de leurs pieds-droits répond à ceux de la grande nef et l'autre au milieu des arcades majeures, et cependant cette disposition, si vicieuse selon les règles de l'art, n'est point choquante ; mais ce qui choque beaucoup, ce sont et le nouveau badigeonnage à la chaux, dont le temple est encroûté, et le lampas en soie et laine à fond jaune d'or et à rinceaux cramoisis recouvrant tous les piliers des trois nefs, depuis le pavé jusqu'aux chapiteaux, en sorte qu'il faut deviner l'architecture qu'il dérobe à la vue. Au reste, comme il ne faut point blâmer légèrement, avouons que nous ignorons si ces draperies étaient à poste fixe ou tendues temporairement pour quelque solennité ; cependant nous en avons vu en trop d'endroits et en temps trop divers pour ne pas incliner à croire que c'est un usage constant et qui plait aux populations méridionales, aimant tout ce qui brille, même un peu aux dépens du bon goût et de la noble simplicité.

Devant les piliers du milieu de la grande nef, on voit six statues en plastique, de Begarelli ; quatre représentent des saints, et deux *santa Giustina*, et Marie, tenant le dragon sous ses pieds ; on dit qu'elles furent sculptées d'après les dessins du Correggio ; la grâce de l'Enfant-Jésus, que tient la

Vierge, et le caractère des draperies, particulier au divin peintre, le feraient croire. La dernière grande arcade à gauche, et près du chœur, est divisée, à moitié de sa hauteur, par deux plus petites que soutiennent des colonnettes en marbre jaune, et au-dessus de ces arceaux règne une tribune ayant, à son milieu, une chaire demi-hexagone et jadis évidemment destinée à la prédication. Toute la surface de cette tribune, qui maintenant porte l'orgue, et le dessous des petits arcs sont couverts de fresques, œuvres des frères Taraschi, artistes du seizième siècle, et qui, en concentrant leurs travaux à Modène et dans les provinces voisines, ne jouissent point, hors de ces contrées, de la réputation qu'ils méritaient. Le temps a dégradé ces peintures; mais ce qui en reste suffit pour attester le talent des auteurs.

Au fond du croisillon de gauche se trouve l'immense plastique commencée par Begarelli et terminée par son neveu Lodovico; c'est un vrai monument. Sur des soubassements s'élèvent, de chaque côté, deux colonnes corinthiennes entourées, surchargées, ainsi que la frise et la corniche, d'enroulements en feuillages. Entre ces colonnes est la grande niche contenant, sur le premier plan, debout et de grandeur naturelle, saint Pierre, saint Paul, saint Benoît et saint Maure. L'artiste a placé dans un nuage la Vierge tenant son fils sur

ses genoux, à ses pieds des anges enfantins, et au-dessus de sa tête deux chérubins ailés, aux formes adultes mais non privées de la grâce, attribut de ces êtres immortels. L'un d'eux tient un cœur dans sa main. Surmontant la corniche, Dieu, étendant les bras, bénit le monde, et sur l'aplomb des dernières colonnes de droite et de gauche, sont encore des anges aux ailes déployées. Chaque figure est belle, et tous les détails sont habilement exécutés; mais on ne peut se dissimuler que leur multitude jette un peu de confusion dans l'ensemble de la composition; ce n'en est pas moins un ouvrage extraordinaire par le nombre des personnages et la difficulté de soumettre à l'action du feu la terre glaise qui les compose; par son étendue, il n'a pas peut-être son pareil, si ce n'est à Santo-Francesco, où nous allons entrer bientôt. C'est ici le moment de dire que l'art de la plastique, porté à un si haut degré de perfection dans l'antique Etrurie dont Modène faisait partie, art qui produisit en terre cuite les statues et les tombeaux que nous possédons encore et qu'on a retirés des catacombes étrusques, s'est perpétué chez les Modénais.

Le chœur est privé de peintures; mais les nefs possèdent quelques bons dessus d'autels; le Baptême de Jésus-Christ, par Jacopo Cavedone; la Mère des Douleurs, belle copie d'après Raphaël;

l'Assomption de la Vierge et les Apôtres, du Dossi, dont la hardiesse du coloris ne nuit point cependant à l'harmonie de ses productions ; le Passage de la Mer Rouge, de Lodovico Lana ; Saint Antoine de Padoue, d'auteur inconnu ; l'Annonciation, par Ercole dell'Abate ; au-dessus de la grande porte, une toile de vaste dimension, représentant les Noces de Cana, de Cecchino Setti, peintre modénais, dont les ouvrages sont rares et qui fut remarquable par l'élégance et le bon goût de ses compositions. Il faut aussi examiner une très-belle statue en stuc, de Luigi Righi, et une Piété, toujours en plastique, du fécond Begarelli.

Le monastère de San-Pietro, attenant à l'église et fondé en 996, est le plus ancien de la ville.

SANTO-FRANCESCO.

Commencé en 1244, cet édifice, dont le style s'éloigne complètement de celui de la cathédrale, atteste les changements apportés à l'architecture au treizième siècle ; cependant il n'a point de croisillons, et rien n'y rappelle la croix grecque ou latine ; sa forme est celle d'une basilique à trois nefs ; neuf arcades en ogives occupent sa longueur jusqu'à l'entrée du chœur. Leurs piliers octogones, à quatre faces larges et à quatre colonnes étroites, sans chapiteaux, s'évasent simplement près de la

naissance des arcs. La voûte est à plein-cintre, et le chœur, peu profond, se termine en demi-hexagone. Dans les petites nefs, il n'existe pas de chapelles latérales ; mais seulement des autels plaqués aux murailles. Toute l'église a été, comme Santo-Pietro, blanchie nouvellement, et l'on ne conçoit pas que des Italiens, doués en général de l'amour et du sentiment des arts, ôtent ainsi aux monuments leur caractère de vénérable antiquité. Santo-Francesco possède peu de tableaux, et le chœur n'a point de fresque à sa demi-coupole ; au-dessous, on voit Saint François recevant les stigmates, œuvre du professeur Adeodato Malatesti de Florence, d'une belle couleur et pleine d'expression. On doit encore examiner le Martyre de Saint Georges, par Mauzi ; mais au fond de la petite nef, à gauche, une plastique en ronde-bosse, de Beggarelli, représentant le Calvaire, est digne de la plus haute admiration ; car à Modène, on retrouve partout cet inépuisable artiste. Dans le fond, les bonrreaux descendent l'Homme-Dieu de la croix. Sur le premier plan, la Vierge évanouie est entourée des saintes Femmes, et deux saints, l'un à genoux et l'autre debout, occupent les côtés de la composition. En tout treize figures, presque toutes plus grandes que nature. Le corps de Jésus et le groupe de la Vierge sont de toute beauté.

SANTO-AGOSTINO ET MUSÉE D'ANTIQUITÉS.

Santo-Agostino est à son intérieur de la plus mauvaise architecture du dix-septième siècle, et, en fait de peinture, n'a de remarquable que la fresque de Franceschini, placée au milieu d'un riche plafond pareil à ceux des églises romaines. Mais on retrouve là encore une plastique de Bigarelli, composée de huit statues, et peut-être son chef-d'œuvre. Elle représente aussi une déposition; mais le Christ est descendu de la croix. Le groupe de Saint Jean, de Joseph d'Arimathie et de Marie tenant son fils mort sur ses genoux, brille d'une admirable expression; il est impossible de voir sur les traits d'une mère une plus noble et plus profonde douleur. Ce magnifique ouvrage se rapproche de l'antique, et l'on en jouit parfaitement, car il reçoit en plein le jour d'une fenêtre, avantage manquant à ceux que nous avons précédemment décrits, et qui sont presque dans l'obscurité. Santo-Agostino renferme les sépulcres de deux littérateurs célèbres, Sigonio (1) et Muratori. Le

(1) Sigonio ou Sigonius, selon l'usage des littérateurs du seizième siècle de latiniser leurs noms, mourut en 1584 à Modène, sa patrie. Il fut une des lumières littéraires de l'Italie, à cette époque, et s'adonna surtout à l'histoire. Ses principaux ouvrages sont : *De Republica Hebræorum*; *De Republica Atheniensium*;

tombeau du premier lui a été érigé après un long oubli par le gouverneur actuel de Modène, descendant de Camillo Coccapani, habile professeur de belles-lettres, contemporain et ami de Sigonio. Quant à la tombe de Muratori, elle est modestement indiquée dans le passage de la petite porte latérale, par une simple table de marbre portant une inscription. Est-ce assez reconnaître ses immenses et glorieux travaux ?

A côté de Santo-Agostino, sur la place à laquelle cette église donne son nom, et dans le vaste bâtiment *delle opere pie* (œuvres de charité), on a converti le portique de la première cour en musée, où l'on conserve des tombeaux antiques et des inscriptions que des fouilles ont fait découvrir. Plusieurs sont d'une conservation parfaite ; mais sous le rapport de l'art, soit comme sculpture, soit comme forme des lettres, elles paraissent appartenir au temps de la décadence. On y a joint aussi des inscriptions, des monuments célèbres et des bas-reliefs du moyen-âge, également bien conservés ; car ils proviennent d'anciens couvents

Historia de Occidentis imperio ; De Regno Italiae, depuis 679 jusqu'en 1300, œuvre pleine d'exactes et curieuses recherches, et dont les historiens modernes ont beaucoup profité en se dispensant quelquefois de la citer ; *Historia Ecclesiastica*, imprimée à Milan, en 1774, et remplie d'érudition. Muratori a honoré ce savant d'une longue notice biographique.

et n'ont point éprouvé les injures de l'air ou l'humidité du sol. Parmi ces tombes chrétiennes, il en est qui sont d'époques assez récentes, telles que les quinzième et seizième siècles, et l'une d'elles appartenait à une famille encore existante qui ne l'a point réclamée.

Isolés entre quatre rues, les immenses bâtiments de l'université et du collège des nobles sont contigus, et comme nous nous sommes déjà occupé de ces institutions au chapitre de l'instruction publique, nous ne parlerons ici que de la façade du second, s'étendant sur la *Strada maggiore* (ancienne voie Emilienne). Elle est ornée d'un portique de trente-deux colonnes doriques monolithes en marbre rouge de Vérone, laissant un large passage entre elles et le mur de fond, où l'on voit des boutiques égales en nombre aux entre-colonnements. En octobre 1845, on commençait à leur faire, entièrement aux frais du collège, des devantures à montants et à cintres, en marbre blanc de Carrare, et à doter ce quartier d'une riche décoration. Partout, en Europe, le goût de l'élégance et du bien-être fait de notables et de rapides progrès.

Le dépôt des grains ou grenier d'abondance est un vaste bâtiment édifié en 1825 et administré aux frais et au bénéfice du souverain ; du moins, en 1845, les achats se faisaient par sa cassette parti-

culière, et les ventes à son profit. Quand le prix des céréales monte trop, en temps de disette ou par crainte d'une mauvaise récolte, les établissements de ce genre peuvent être de quelque utilité, surtout dans un petit pays où le nombre des consommateurs est borné ; mais en général ils sont plus nuisibles que profitables aux populations ; car souvent ils finissent par livrer au public des grains qu'un trop long séjour en magasin a gâtés, et qu'il faut bien écouler à bas prix, lorsque des années fertiles se succèdent ; ou bien si des remplacements réguliers obligent à des ventes annuelles, c'est une concurrence impolitique faite à l'agriculture. Aussi dans nos grandes villes françaises a-t-on renoncé à ces accaparements de précaution, et, sans inconvénients, on s'en rapporte au commerce des céréales.

Modène possède deux théâtres, l'un dépendant du palais ducal et appelé théâtre de la cour, et l'autre communal, parce qu'il appartient à la ville. Le premier est petit, d'une extrême simplicité et peint seulement en grisaille ; en attendant que celui bâti par la commune pût recevoir le public, on y jouait l'opéra. Selon l'usage, si incommode pour les personnes assises aux derniers rangs, on s'y tenait le chapeau sur la tête quand les princes n'assistaient pas au spectacle. Le théâtre de la commune, qu'il était permis de visiter et qui devait

être inauguré dans un terme très-rapproché, est magnifique et serait digne d'une grande capitale. Avant de procéder à sa construction, M. Vandelli visita les monuments scéniques les plus renommés de l'Italie, et, comme Zeuxis, prenant à ses modèles, pour composer une figure parfaite, ce que chacun lui offrait de plus beau, l'architecte empruntait à ces édifices ce qu'ils pouvaient présenter de remarquable. L'auteur de ce Voyage peut donc affirmer que la forme de cette salle lui a paru irréprochable ; mais pour ce qui concerne l'acoustique, il n'aurait pu en juger qu'après avoir entendu l'orchestre et les acteurs ; car on sait que la transmission des sons déroute souvent tous les calculs. L'intérieur est vaste, d'une élégante ornementation et peut contenir 2,300 spectateurs. Il a 28 loges à chaque étage. On y entre par un vestibule elliptique, décoré de stucs imitant des marbres de couleur, et la façade, grande, noble, ayant en avant-corps un balcon porté par quatre colonnes doriques et en retrait un nombre égal d'ioniques, répond à la magnificence du dedans. Au parterre, on a dérogé à un usage presque général dans la Péninsule, et supprimé le couloir du milieu qui divise les banquettes en deux parts ; celui régnant au pourtour est seul conservé.

Près du canal, on voit le jardin appelé des princes, mais dans lequel on entre assez facilement. Il

est divisé en deux parties ; l'une, dessinée à l'ancienne mode française, a des allées droites et parallèles ornées de fleurs de toutes les saisons ; l'autre, repoussant cette symétrique régularité, adopte le tracé anglais ; au milieu de ses bosquets, un petit lac, au contour ondulé, et où des saules pleureurs trempent leurs rameaux, permet à des cygnes d'y naviguer majestueusement.

Séparé de ce jardin par un simple mur, celui de botanique offre plus d'intérêt. Il possède une belle collection de végétaux exotiques et deux serres, l'une chaude, l'autre tempérée. En 1845, on en construisait une troisième, de moindres dimensions, qui devait être chauffée à la vapeur. Ainsi l'on voit que l'Italie ne repousse pas les perfectionnements qu'indique la science.

L'Académie des beaux-arts est extérieurement et à son intérieur un bel édifice, bien qu'architectoniquement il ne soit pas irréprochable ; mais il a du grandiose, caractère qui s'attache presque toujours aux monuments italiens. Au rez-de-chaussée, règne un portique à sept arcades que séparent de larges pieds-droits à refends, empruntés au style florentin. Au premier étage, quatorze fenêtres sont chacune accotée de deux pilastres doriques ; au-dessus du second, plus simple d'ornementation, s'élève un fronton qu'un attique rejoint des deux côtés à moitié de sa hauteur. In-

térieurement, plusieurs salles, destinées aux études des élèves, renferment tous les modèles qui leur sont nécessaires. La première, où l'on apprend l'art de la gravure, soit au burin, soit à l'eau forte, et même celui de la lithographie, est ornée des plus beaux ouvrages des célèbres graveurs, et ceux des Français y tiennent une place considérable ; dans la seconde, on dessine d'après nature ; à la troisième et à la quatrième, travaillent les architectes et les ornementistes, et une galerie contient, en plâtre moulé, tous les chefs-d'œuvre statuariques que nous a légués l'antiquité ; on y distingue surtout la Niobé entourée de ses douze enfants, collection que l'on voit rarement complète dans les écoles de dessin. De même que l'on conserve à Rome, à l'Académie de Saint-Luc, le crâne de Raphaël, on garde sous verre, dans celle de Modène, celui du Correggio, couronné d'une branche de laurier en or ; tardif honneur que pour l'artiste il eût mieux valu recevoir de son vivant, bien qu'il n'ait pas été autant dédaigné de ses contemporains que l'ont prétendu plusieurs biographes, et comme nous avons tâché de le prouver au chapitre consacré à l'école parmesane.

PALAIS DUCAL.

Situé sur une place, agrandi en 1783, et com-

mencé en 1634, par François I^{er}, sur les plans de Bartolomeo Avanzini, architecte romain, ce palais est une masse énorme, hors de proportion avec la puissance et les revenus d'un duc de Modène; et déjà nous avons fait remarquer le goût ruineux des petits princes italiens des seizième et dix-septième siècles, pour les trop vastes constructions, et les impôts excessifs dont cette vaniteuse passion accablait leurs sujets. La façade, longue de deux cents mètres, a trois étages, et au milieu et aux deux extrémités s'élèvent des avant-corps plutôt indiqués que saillants, et surmontés d'espèces de belvédères décorés, ceux latéraux de quatre colonnes, et celui du centre de huit accouplées. Cette même ornementation subsiste pour le pavillon central à tous ses étages. Vingt-cinq fenêtres occupent la longueur des trois plans habitables, et une lourde corniche que domine un attique à balustres couronne le faite des deux ailes placées entre les avant-corps. Le tout est d'une pesante architecture dont les détails ne se ressentent que trop de la dégradation de l'art à l'époque où ce bâtiment fut érigé. Il n'en est pas de même de la grande cour, de la cour d'honneur, parfaitement régulière et formant un parallélogramme allongé. Ses portiques superposés ont cinq arcades sur deux faces et sept sur les deux autres, et chaque arceau est porté par une couple de colonnes adossées à des pieds-

droits. Sauf la pureté architectonique, cette cour ressemble à celle du palais Borghèse à Rome; mais le grandiose de l'ensemble fait disparaître les parties défectueuses.

De là, un escalier colossal par la largeur de sa rampe, par sa hauteur, et que soutiennent aussi des colonnes, conduit à la bibliothèque où, profitant des richesses qu'elle renferme, le célèbre Muratori accomplit, pendant la première moitié du dix-huitième siècle, ses immenses travaux historiques et littéraires (1). Sept salles sont destinées à

(1) Muratori naquit à Vignola, dans le Modénais, en 1672 et mourut en 1750. Sa réputation fut si grande et si précoce que le comte Charles Borromeo l'appela à Milan avant même qu'il eût vingt-deux ans révolus, et lui confia la direction du collège Ambrosien et de sa riche bibliothèque. En 1700, le duc de Modène le revendiqua comme son sujet, le nomma son bibliothécaire et gardien des archives du duché. C'est là que, pendant cinquante années, il composa ses ouvrages si importants par les matières qu'il traita, par leur étendue, et vrais trésors d'érudition. Pour montrer ce que peuvent les talents unis à la plus constante persévérance, à la réalisation de l'adage *nulla dies sine linea*, nous allons donner la liste des principaux. Sous format in-4° : *Anecdota græca ex manuscriptis codicibus nunc primum eruta*, 5 vol. ; *Anecdota ex Ambrosianæ bibliothecæ codicibus nunc primum eruta*, 2 vol., en italien ; *Annali d'Italia, del principio dell'era vulgare, fino a l'anno 1500*, 12 vol. ; *Della Perfetta poesia italiana*, 2 vol. ; *Le Rime del Petrarca*, avec commentaire, 1 vol., sous format in folio ; *Antiquitates italicæ medii ævi, sive dissertationes de moribus italicæ populi, ab inclinatione romani imperii usque ad annum 1500*, 6 vol. ; *Novus Thesaurus veterum*

ce vaste dépôt des connaissances humaines, qui s'agrandit sans cesse par de successives acquisitions, et contient maintenant 95,000 volumes et 3,000 manuscrits, en général d'une belle conservation; ses commencements appartiennent à la maison d'Este, souveraine jadis de Ferrare et de Modène, et qui le transporta dans sa nouvelle capitale, lorsque les conquêtes du pape Clément VIII lui firent perdre le Ferrarais et la réduisirent à la possession du Modénais; mais cette bibliothèque subit pendant sa translation et plus tard de grandes pertes,

*inscriptionum, in præcipuis collectionibus hactenus prætermis-
sum, 6 vol. Mais l'œuvre qui est vraiment immense et pleine de
si curieuse et difficiles recherches est sa collection Rerum italia-
rum scriptores ab anno eræ christianæ quingentesimo ad millesi-
mum quingentesimum, 27 vol., dont le premier parut en 1723 et
le dernier en 1738. Un trait de générosité, occasionné par cette
publication, doit être cité à l'honneur du patriotisme italien. Pour
aider aux frais de l'impression si coûteuse de ce vaste recueil, un
grand nombre de nobles Modénaïa formèrent une souscription, et
seize d'entre eux y fournirent chacun 4,000 écus, environ
20,000 francs, soit 320,000, qui représenteraient le double aujour-
d'hui de cette somme. A ces ouvrages, il faut encore en ajouter
plusieurs autres moins considérables, mais nombreux, et une cor-
respondance avec les littérateurs et les savants les plus renommés
de l'Europe. Pour l'Italie et la France, les cardinaux Noris et
Quirini, Ciampi, Magliabecchi, Maffei, Mabillon, Montfaucon; pour
la Belgique, Papebrock, Henschenius, etc., le consultaient fré-
quemment. Muratori mourut comblé de gloire, et entouré du res-
pect et de l'affection que lui méritaient son noble caractère et
l'aimabilité de ses mœurs.*

du huitième ou neuvième siècle; les lettres de saint Jérôme, copiées, en 1157, aux frais des dames modénaïses dont les noms se lisent au bas du manuscrit, et qui prouvent combien, en ces temps demi-barbares, la littérature, et surtout les écrits religieux, commençaient à inspirer d'intérêt à toute la population italienne; le recueil des poésies provençales fait, en 1254, par le troubadour du marquis d'Este et par ordre de ce prince; il contient 1,474 pièces, dont plusieurs ne se trouvent que dans cette collection et montrent la faveur alors accordée en Italie aux poètes provençaux, faveur déjà consignée aux premiers volumes de ce Voyage; du quatorzième siècle, un manuscrit du Dante, sur vélin; une *Cosmographie* de Ptolémée, ornée de cartes en miniature, très-intéressantes en ce qu'elles donnent une idée des connaissances géographiques anciennes; et, chose singulière, au premier abord, l'Afrique y est mieux et plus fidèlement retracée que l'intérieur de l'Europe, représentée presque déserte et fort inexactement quant aux contours de ses côtes; mais l'étonnement cesse lorsqu'on pense que l'Afrique était la partie du monde que l'Egyptien Ptolémée devait le mieux connaître. Les *Miscellanea* en grec de Théodore Sudites; l'*Histoire générale* de Flavio Biondo divisée en décades; il n'en existe que trois; du même auteur, un traité de l'art militaire également inachevé, mais faisant

connaître la tactique de cette époque ; du quinzième siècle, un magnifique missel ; dix églogues du Bojardo, dédiées au duc de Ferrare, Hercule I^{er} ; elles sont, à ce qu'assure Tiraboschi, de la plus élégante latinité (1) ; le Tasse a fourni plusieurs de ces manuscrits. Ces poésies lyriques sont publiées ; mais quant à ces lettres, que Muratori a presque toutes recueillies, beaucoup restent inédites et d'ailleurs présentent peu d'intérêt, puisqu'elles traitent le plus souvent des affaires particulières du poète, qui, ainsi que l'a fait remarquer M. Valéry, s'occupait sérieusement de l'inventaire de ses meubles et du compte de ses chemises. Il y a loin de là aux descriptions du combat de Tancredi et de Clorinde et des jardins d'Armide. Combien ne serait-on pas désenchanté si l'on suivait

(1) Bojardo, comte de Scandiano, mort en 1494, auteur du poème d'*Orlando innamorato*, joignait l'érudition à son talent poétique, et traduisit Lucien et Hérodote ; il avait aussi étudié les langues orientales, et, malgré sa fortune et son ancienne noblesse, il se fit honneur d'être reçu docteur en droit et en philosophie. L'*Orlando furioso* de l'Arioste n'est que la continuation de l'*Innamorato*, trop peu connu en France, et la suite des actions, des aventures et des caractères inventés par Bojardo, doué de l'imagination la plus vive et la plus brillante ; à ce titre, il doit être placé au rang des plus grands poètes italiens. Si l'Arioste est supérieur par le style et le coloris, son prédécesseur est son égal pour l'imagination et la variété des épisodes. Il est reconnu, en Italie, que l'Arioste lui a beaucoup emprunté et souvent s'est paré de ses dépouilles ; mais il a été un habile et charmant ravisseur.

les fils d'Apollon dans tous les détails de leur vie privée !

On entre avec respect dans la salle où travaillait Muratori, où l'on conserve précieusement les vingt-sept volumes manuscrits de *Rerum italicarum*, sortis de sa plume. Dans celle des anciennes éditions est placé son buste ; sa bonne, agréable et calme figure inspire l'affection, et la vaste capacité de son front et du sommet de sa tête dénote une haute intelligence. On y remarque aussi l'organe de la ténacité, et si le système de Gall a quelque vraisemblance, il expliquerait la prodigieuse constance au travail de Muratori. En face de ce buste on voit aussi celui d'un autre bibliothécaire, de Sigonius, que nous venons de faire connaître en parlant de son tombeau ; sa physionomie sévère, sa maigreur, sa longue barbe en font le vrai type, du moins tel qu'on se l'imagine, d'un austère savant du seizième siècle, où les mœurs des gens de lettres étaient encore pleines de rudesse, témoins les injures prodiguées à leurs rivaux.

Le palais n'a point de galerie de tableaux, dans le sens qu'on attribue ordinairement à ce mot ; car ses richesses artistiques sont dispersées dans plusieurs appartements ; elles sortent presque toutes du pinceau des grands maîtres, excepté les premiers essais des peintres italiens, qui sont en grand nombre et pourtant précieux, puisqu'ils

montrent la marche et les progrès de l'art depuis le treizième siècle jusqu'à celui de Léon X, époque où il atteignit son apogée. Cette collection, dépouillée de ses chefs-d'œuvre, transportés à Paris par suite de notre domination en Italie, les a recouvrés en 1815, et même de nouveaux achats l'ont augmentée.

Nous avons déjà décrit tant de galeries du même genre, de Rome, de Naples, de Florence, de Parme, que nous ferons grâce au lecteur du catalogue détaillé de celle-ci, et d'autant plus qu'il nous reste à nous occuper longuement, au sixième volume, du musée bien plus important de Turin. Toutefois, nous citerons quelques tableaux des grands artistes pour les recommander à l'attention particulière des voyageurs. Commençons par ceux dell'Abati et de Lana, dont nous avons déjà fait connaître la supériorité; de Munari Pellegrino, élève chéri de Raphaele, et qui, peut-être, lui ressemble le plus pour les airs de tête et la grâce à grouper et faire mouvoir naturellement les figures; du Schedone, que l'on retrouve au premier rang de toutes les collections; de Cavedone, de Marco Meloni, peu connu hors de sa patrie et qui mériterait de l'être par la douceur de son pinceau; de Gaspare Pagani, habile peintre de portraits. Tous sont de l'école modénaise et les plus beaux fleurons de sa couronne. Viennent ensuite

les œuvres des étrangers. Mars, Venus et l'Amour, et le Mariage de sainte Catherine, du Guercino ; le Christ en croix, de Guido Reni, dont la tête est d'une beauté divine ; de Lodovico Carraccio, l'Assomption de la Vierge, et de son cousin Annibale, le plus célèbre des peintres de cette habile et nombreuse famille, Pluton et d'autres divinités (1) ; de Leonello Spada, la Vierge dans sa gloire entourée d'anges ; une autre Vierge, ouvrage admirable du Garofalo ; un Christ, de Pomerancio ; la Crèche et l'Annonce aux bergers, des deux frères Dossi, l'un Dosso Dossi, dont la galerie de Dresde montre avec orgueil sept toiles de premier ordre, et l'autre Giovanni Battista, doué d'un grand talent pour le paysage et l'ornementation ; l'Aurore et Céphale, de l'Albani ; l'Ascension et les douze Apôtres, de Francia ; la célèbre Circoncision, à figures colossales, de Proccaccini ; un Christ crucifié, de Mantegna, où l'on voit une multitude de personnages, tableau marquant le passage du style, encore empreint de sécheresse, du quinzième siècle à celui large et fécond en grâce et en noblesse que développèrent, au seizième siècle, Raphaële et ses immédiats successeurs ; enfin, une Sainte Famille, d'Andrea del Sarto, d'un coloris, d'une suavité

(1) Les plus renommés sont Lodovico, Annibale, Agostino. Après eux viennent Paolo, Francesco, Antonio.

d'exécution inimitables. Presque tous ces tableaux, hors de ligne, eurent les honneurs de leur translation à Paris. Ajoutez à ces chefs-d'œuvre les productions de Murillo, ne pouvant, malgré sa riche et vraie couleur, soutenir la comparaison pour la beauté des formes avec les Italiens; de Tiarini, suivant de près la manière des Carracci dans l'art de composer, de dégrader la lumière et d'exprimer les passions; de Paolo Veronese, du Tintoretto, de Palma, de Lanfranchi, de Velasquez, de Salvator Rosa, de Giorgione, rival heureux du roi de l'école vénitienne, de Tiziano; car s'il lui cède en exquise finesse de coloris, aucun artiste ne donna plus de reliefs aux objets, n'eut une touche si ferme, si résolue et plus facile. Telle est cette galerie, et l'on conviendra que, malgré son infériorité relative avec celles de Rome et Florence, elle est encore une des plus précieuses de l'Europe, et que bien peu de souverains en possèdent une pareille; néanmoins elle offre une singularité remarquable, surtout en Italie; c'est l'absence d'ouvrages authentiques de Raphaele et du Correggio, absence d'autant plus étonnante que ce dernier était Modénais, quoiqu'il ait fondé l'école parmesane de la seconde époque. Nous ne ferons pas mention des peintres hollandais, qui sont assez nombreux.

La pièce de cette habitation princière dont la grandeur extraordinaire, l'élévation et les riches

ornements attirent le plus les regards, est le salon d'apparat où Franceschini peignit un plafond beau de lumière, de couleur et de composition, quoiqu'on y aperçoive un peu trop l'arrangement; il représente le triomphe et le couronnement de Bradamante par Jupiter, en présence de tous les dieux de l'Olympe. Bizarre union des temps chevaleresques et mythologiques! A moins que ce ne fût un sujet commandé, l'artiste voulut probablement flatter les ducs de Modène à qui l'Arioste donnait pour ancêtres le paladin Renaud et la batailleuse héroïne du plafond.

Si cette somptueuse demeure est principalement consacrée aux arts et par eux embellie, elle laisse aussi une grande place aux sciences. A sa bibliothèque elle joint une collection de médailles la plupart historiques gréco-romaines, et l'observatoire astronomique, établi en 1826 dans une tour attenante au jardin. Muni de tous les instruments nécessaires, provenant des ateliers d'habiles opticiens, il est confié au docteur Bianchi

En terminant la description de ce duché, qu'il nous soit permis de combattre à regret, car nous estimons l'auteur, une assertion de M. Valéry qui pourrait tromper les voyageurs; il dit, dans son estimable ouvrage sur l'Italie, que le *palais, sa galerie et sa bibliothèque sont à peu près tout Modène*. Nous croyons, sauf la bonne part de pré-

somption dont nous sommes doué comme tout autre écrivain, avoir prouvé que cette ville est digne, par ses monuments religieux, ses bâtimens civils et ses établissemens scientifiques, qu'on s'y arrête au moins quelques jours.



ROUTE DE PARME A LUCQUES.

De Modène il n'existe point de service de poste, point de moyens commodes pour se rendre directement à Lucques; il faudrait donc se livrer aux carrossiniers, qui mettent deux et quelquefois trois jours à faire une vingtaine de lieues, et non-seulement font payer l'aller, mais encore le retour, quoique le plus souvent ils reviennent chez eux avec un chargement; car en Italie, comme en Suisse, il est convenu que cette espèce de conducteurs, *debbe scorticare i forestieri insino alla carne*, doit écorcher les étrangers jusqu'à la chair. Il vaut mieux revenir à Parme et de là, en traversant l'Apennin par la nouvelle route qui conduit à Pontremoli et à Sarzana, suivre ensuite le littoral de la Méditerranée, visiter Cagrara, Massa, Pietra-

Santa, et enfin arriver à Lucques après avoir admiré des sites variés et de magnifiques cultures. C'est donc dans cette direction que nous allons conduire le lecteur.

Mais avant de partir, et pour ne point interrompre la description des lieux, commençons par faire un juste éloge du beau et utile travail exécuté par le gouvernement parmesan pour ouvrir une voie directe et facile, autant que le permettait la constitution géologique du pays, entre le duché et Pontremoli, et mettre ainsi en communication avec la Méditerranée la Lombardie centrale. Napoléon, pendant qu'il possédait la couronne italienne, avait conçu la même pensée ; mais, au lieu d'aboutir à Sarzana, il arrivait à la Spezzia, où sa prévoyance commençait un si vaste établissement de marine militaire et détournait le tracé de cinq lieues vers l'Ouest. Aujourd'hui, cette direction n'est plus si importante, et peut-être des obstacles insurmontables n'eussent pas permis de suivre ce projet. Pour venir à bout de cette grande et noble entreprise on avait bien assez d'autres difficultés à vaincre, soit par la nature du terrain sur lequel on devait opérer, soit par les traités à conclure avec plusieurs souverains ; car, depuis le versant méridional des montagnes jusqu'au rivage, on dut négocier avec la Sardaigne, Modène et la Toscane, pour son enclave de Pontremoli, attendu que, sur

un espace de douze milles, les bords de la mer sont morcelés en quatre territoires différents. L'objet de ces négociations était d'engager les autres princes à continuer le chemin chacun chez eux ; car s'il s'arrêtait forcément aux limites du duché, au point culminant des monts, puisque Parme ne possède rien sur le littoral, le but qu'on se proposait était manqué. Une fois les diplomaties d'accord, l'administration parmesane se mit à l'œuvre sur un parcours de neuf lieues, et surmonta heureusement tous les obstacles que présentaient l'élévation des montagnes, leur nature abrupte et par conséquent la raideur des pentes. Souvent on fut obligé d'entailler le roc ou d'élever des murs de soutènement, et de conquérir ainsi, sur de longs espaces, la largeur nécessaire à la route ; aux tournants suspendus au-dessus des précipices, des garde-fous éloignèrent tout danger. C'est un service rendu à la haute Italie, c'est un superbe ouvrage qui fait le plus grand honneur aux ingénieurs qui l'ont dirigé, et qu'on pourrait comparer à celui du Mont-Cenis, en tenant compte cependant de la différence des ressources financières de Parme et de la France. Celui que nous allons décrire a la voie moins large ; mais elle est suffisante et n'avait pas besoin de la grandeur et du luxe que Napoléon imprimait à ses travaux. De toutes manières, il est surprenant

qu'un état, dont le revenu monte à peine à six millions de francs, ait pu terminer, en quelques années, ce pénible labeur et subvenir à sa dépense.

En sortant de Parme, on parcourt deux postes et demie et l'on retrouve encore la plaine et la même culture, la vigne attachée aux ormes, les prairies, les terres labourables et le lupin semé sur ados que séparent de petits fossés; l'espèce bovine semble moins nombreuse; mais celle du porc se multiplie abondamment. Souvent bordée de chênes superbes, la route est toujours horizontale; mais à sa gauche, et à moitié de la distance du relais, s'élèvent des collines ou boisées en grande partie ou couvertes de vignobles et premiers contreforts de l'Apennin. Le sol devient plus sec, plus caillouteux, et l'on s'éloigne du terrain d'alluvion. Près du Taro, prenant sa source à quelques lieues de la Méditerranée et versant néanmoins ses eaux dans l'Adriatique, par sa jonction avec le Pô, on voit la poste et le village de Fornovo, que nos historiens appellent Fornoue, et célèbre par la bataille que Charles VIII, revenant du royaume de Naples, gagna sur les confédérés italiens qui s'opposaient à son retour en France; ils s'étaient vantés de le faire prisonnier, et, en vérité, ils auraient pu réaliser leurs menaces s'ils n'eussent pas accumulé fautes sur fautes. Peut-être

l'auteur de ce Voyage pourra-t-il les faire comprendre au lecteur, car il a examiné attentivement le champ de bataille.

En partant de Naples, Charles suivit presque toujours le littoral, et, depuis Lucques, il ne le quitta plus jusqu'au moment où il dut se détourner à droite et s'arrêter à franchir la chaîne de l'Apennin se prolongeant, parallèlement à la mer, du Var à la Toscane, sur un espace de 90 lieues. Au reste, puisqu'il accourait au secours du duc d'Orléans, assiégé dans Novarre au milieu du Piémont, c'était le chemin le plus court, et quoiqu'il fût plein de difficultés à surmonter, les montagnes génoises en auraient opposé autant et la route eût été plus longue. Stratégiquement, Charles opérait donc selon les règles militaires. Arrivé à Sarzana, il quitta le rivage pour entrer dans la vallée que parcourt la Magra et qui conduit à Pontremoli, où commence l'entrée des monts; mais, avant d'y pénétrer, il commit une grave imprudence en se privant d'une partie de ses troupes, envoyées en détachement sur Gênes, et dès lors 8 à 9,000 hommes seulement composèrent une armée qui allait en attaquer 35,000 qu'aucune fatigue, qu'aucunes privations n'auraient affaiblis. Arrivés à Pontremoli, l'armée, et surtout les 3,000 Suisses au service de la France, eurent l'atroce barbarie et l'irréparable incurie de mettre le feu à cette

petite ville et de se priver ainsi des vivres qu'on y avait amassés. Le châtiment suivit de près le crime; car, pendant cinq jours que dura le passage, la famine poursuivit ces incendiaires marchant en trois divisions, savoir l'arrière-garde, le corps de bataille où se trouvait, l'artillerie et l'avant-garde le précédant de beaucoup et dépourvue de bouches à feu; circonstance importante, rendant inexcusables les fautes que les confédérés allaient commettre. Le bagage, occupant 6,000 bêtes de somme, à ce que dit Philippe de Commines qui faisait partie de l'expédition, et les canons donnèrent une peine inouïe à les faire passer par d'étroits sentiers, seule voie de communication existant alors dans ces âpres contrées. Sans les Suisses, s'offrant, pour expier les horreurs de Pontremoli, de s'atteler au nombre de 200 à chaque pièce, jamais l'artillerie n'aurait passé. Le corps de bataille était donc harrassé, découragé, sans forces physiques et morales, faible en nombre, puisqu'il ne se composait que de 160 hommes d'armes et de 800 fantassins ayant souffert les mêmes fatigues, les mêmes privations de nourriture. Quant à l'avant-garde, une fois arrivée au débouché et séparée de l'armée par une distance de vingt milles, elle se trouvait dans une position plus mauvaise encore; car elle était en face de l'ennemi. Aussi le maréchal de Gié, qui la commandait, pressait-il coup sur coup,

mais vainement, le roi de hâter sa marche ; il lui fallut attendre trois jours la jonction. Si alors on l'eût attaqué, rien ne pouvait le sauver, de l'aveu même de notre historien.

Que faisaient cependant les alliés, instruits dès longtemps de l'arrivée de Charles et certainement de sa détresse, au lieu de se porter en avant, vers la sortie de l'Apennin ayant la forme d'un vaste entonnoir étroit du côté de la montagne, s'élargissant en approchant de la plaine, permettant d'occuper le front qui lui conviendrait et de placer du canon sur les hauteurs de droite et de gauche ? Après la défaite de l'avant-garde, ils négligèrent toutes précautions et ne songèrent pas même à s'emparer des berges du Taro, large torrent conservant à peine un filet d'eau en été, et que les Français traversèrent librement. Quatre fois plus nombreux que leurs ennemis, ils établirent un camp dans la plaine, en arrière de Fornovo, à trois quarts de lieue du Taro, et, impassibles sous leurs tentes, virent, sans s'émouvoir, le roi opérer sa jonction avec le maréchal de Gié, passer le torrent et prendre l'initiative du combat. S'ils se fussent conduits comme le simple bon sens l'indiquait, Charles VIII était perdu, obligé de capituler, et Philippe de Commines ne le cache pas ; mais, une fois débarrassées des obstacles que la nature leur opposait, la valeur et l'impétuosité françaises l'em-

portèrent sur la tactique lente et mesurée des Italiens. Toutefois une partie de leurs fautes provint non d'ignorance, mais d'orgueil et d'avarice, à ce que dit l'écrivain déjà cité ; fiers de leur nombre et se croyant sûrs d'une complète victoire, ils voulaient que rien ne pût éviter leurs coups et craignirent, s'ils attaquaient les Français au sortir du défilé, que beaucoup d'entre eux ne parvinssent à s'échapper en retournant sur leurs pas. Ils voulurent donc les laisser arriver en plaine pour les envelopper, les vaincre et s'emparer du riche bagage que traînaient à leur suite le roi et la noblesse.

De Fornovo, pour se rendre au relais de Berteto, situé au point culminant de l'Apennin, on suit à peine quelques minutes la rive droite du Taro et l'on entre ensuite dans la montagne pour parcourir trois longues et laborieuses postes en continuelles montées ; cependant les plus hautes sommités ne doivent pas dépasser 1,800 à 2,000 mètres ; car à la fin d'octobre elles ne montrent aucune trace de neige. On n'a pu néanmoins éviter une pénible ascension, puisque la constitution géologique de ces monts ne le permettait pas et que leurs courtes vallées, communiquant rarement entre elles, sont presque toutes des impasses ouvertes au nord ou au midi, et barrées par un massif à l'extrémité opposée. Il aurait fallu multiplier les tunnels outre mesure. Ces montagnes sont peu

aiguës, et, toutefois, de fréquents éboulements, dont on verra bientôt la cause, déchirent leurs pentes; éminemment calcaires, elles nous ont paru cependant renfermer quelquefois du schiste.

A l'entrée des gorges, du côté du nord, on voit encore quelques cultures, quelques habitations et même des arbres fruitiers; car l'Apennin surgit immédiatement de la plaine, sans succession intermédiaire de chaînes parallèles, ce qui lui donne en apparence une hauteur plus grande qu'elle ne l'est effectivement, et l'on se trouve encore à peu de mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée; mais, à mesure que l'on s'élève, ces produits du travail des hommes disparaissent graduellement et le chêne leur succède. Bientôt lui-même ne peut plus végéter, et l'aridité, le roc nu, le désert s'emparent des plus hauts passages. Lorsqu'on commence à descendre le versant méridional on trouve le hêtre, qui manque sur les pentes regardant le septentrion, quoiqu'il puisse vivre à 1,500 mètres d'élévation, et de vastes forêts de châtaigniers, arbres nourriciers des montagnards. Aucun taillis n'obstrue leurs puissantes tiges, sortant du milieu de vertes prairies et descendant sur des plans inclinés jusqu'au fond des vallées; de superbes poiriers s'y associent et prospèrent sous ce climat dont la température leur convient, car ils aiment la froidure. Partout où peut naître une herbe fine

et aromatique paissent de nombreux moutons et des chèvres sveltes, de formes élégantes, de pelages variés et tenant de la gazelle. Toutes les fois que le troupeau est en marche et gravit des terrains escarpés, elles se placent fièrement à sa tête et semblent se faire un droit de leur agilité. A mesure que la route s'abaisse, quelques maisons isolées commencent à paraître; ensuite les hameaux et enfin les villages, assis aux bases des montagnes, prouvent que le pays possède une laborieuse population, cultivant toutes parcelles de terre qui peuvent recevoir la bêche ou la charrue, et joignant d'autres travaux à ceux de l'agriculture; mais les surfaces cultivables sont petites et loin de répondre à ses besoins. Elle doit donc se procurer d'autres ressources; une des principales est la vente et le transport à Parme du bois et du charbon; car la plaine qui environne cette capitale du duché, plantée en mûriers et en ormes soutenant la vigne, n'en fournit point à la consommation. Des files de chariots chargés de ces combustibles sillonnent constamment le chemin. Au retour, les industriels conducteurs rapportent de la ville du vin et du maïs, que la montagne ne peut produire et que des champs plus féconds leur accordent.

Dans cette partie de l'Apennin, sa géologie présente un singulier spectacle, une étrange stratifi-

cation; presque nulle part la roche compacte n'apparaît; mais, des bases aux sommets, il est formé de lits alternatifs et presque toujours horizontaux de sable souvent mêlé à des cailloux roulés, et de pierres calcaires; ordinairement ils n'ont guère plus de 50 à 60 centimètres d'épaisseur, et leur régularité est si parfaite, qu'on dirait que la main de l'homme les a superposés. Quelquefois ils sont inclinés sous un angle, ou descendent perpendiculairement au flanc de la montagne; mais la succession régulière du sable et de la pierre est toujours la même; et ceci explique d'où proviennent les éboulements dont nous venons de parler; car lorsque, par une cause quelconque et surtout par les eaux torrentielles descendant des monts, les sables s'écoulent ou sont entraînés, la pierre, n'ayant plus de support, doit se précipiter dans les vallées; en général, elle est fendillée comme l'argile qui, après avoir été mouillée, éprouve une subite contraction par l'effet de la chaleur.

En descendant de Berceto à Pontremoli, on parcourt le versant méridional, et le châtaignier continue à décorer ses pentes. A moitié chemin cesse le territoire parmesan, et l'on entre dans l'enclave enfermée entre les Etats sardes, Parme, Modène, et qui appartient à la Toscane. Il n'est pas besoin de poteaux indicateurs pour s'en aperce-

voir, car à la belle route parmesane en succède une très-médiocrement entretenue et si étroite même, en quelques endroits, que deux voitures de front n'y pourraient passer; cependant elle est encore suspendue au-dessus des précipices, et aucun garde-fou ne garantit d'une chute mortelle. Comment le gouvernement toscan, si soigneux de ses chemins dans le grand-duché, néglige-t-il à ce point une voie importante de communication, et doit-on répéter qu'elle unit la Méditerranée à l'Italie centrale?

Pontremoli sur la Magra, torrent comme toutes les eaux descendant de l'Apennin, est une petite et laide ville, dont les rues ont la largeur d'un sentier; mais sa situation est charmante au milieu d'une vallée couverte, ainsi que les collines environnantes, de riches prairies, de maïs, de lupins, de châtaigniers, de mûriers, de vignes toujours mariées à l'orme, et même où l'olivier commence à paraître. Tous les trésors des champs italiens y sont rassemblés, et cependant on n'est pas entièrement sorti des montagnes; mais ce vallon regarde le midi, et le vent du nord n'y peut avoir accès. Il est néanmoins des lacunes à ces belles cultures. La Magra, ainsi que ses nombreux affluents qu'aucunes digues ne contiennent, occupe quelquefois tout l'espace compris entre le pied des collines et le remplit de sable stérile, de

cailloux et de roches roulées. Aucun pont n'est jeté sur les torrents coupant la route, et les voitures, horriblement secouées en traversant leurs lits, ont de l'eau jusqu'au moyeu. En temps de pluie ou de fonte de neige, il faut s'arrêter et attendre que le débordement ait cessé. Heureusement pour les voyageurs, les eaux s'écoulent promptement sur ces pentes rapides, et en quelques heures le passage redevient possible. Mais on n'en doit pas moins s'étonner qu'une voie postale soit laissée en pareil état. Remarquons qu'elle ne dépend plus de l'Etat de Parme.

A Terra-Rossa, l'Ulla se joint à la Magra et vient d'une autre vallée. Là, pour se rendre à Sarzana, il faut franchir un second groupe de montagnes, mais dont la hauteur va toujours en s'abaissant jusqu'à la mer. Les torrents grondent encore au fond des vallons, et cependant leurs jonctions ne peuvent former un courant digne du nom de fleuve; sur un sol fortement incliné ils coulent avec trop de vitesse. La route serpente sur les hauteurs ombragées de châtaigniers, arbres fidèles à l'Apennin, et laisse partout entrevoir, au travers du feuillage, des aspects pleins de charme. Là où le terrain le permet, l'olivier devient plus fréquent en approchant de la mer; sous son ombre légère, la vigne étend ses guirlandes horizontales, le figuier mûrit ses fruits si variés de goût et de

couleurs ; des prés, fournissant toujours une abondante pâture, descendent chercher le bord des ruisseaux, et dans le lointain, sur le sommet des monts, sur des roches escarpées s'élèvent d'antiques manoirs, de vieux châteaux-forts, la plupart abandonnés ; véritables nids d'aigles, rappelant les guerres des Guelfes et des Gibelins, les temps où de ville à ville, de forteresse à forteresse, on était ennemi. Ainsi aux beautés naturelles se joint l'intérêt des souvenirs historiques. On arrive enfin au point culminant du passage, à Fosse di Novo, énorme masse de tours et de murailles féodales. Sans prévoir un magnifique spectacle, on la contourne, et soudain se déroule aux regards une admirable vue, un des plus surprenants panoramas existant au monde, et toujours les postillons s'arrêtent pour qu'on puisse en jouir. De part et d'autre les deux chaînes de l'Apennin semblent, en s'écartant, ouvrir exprès une plus large place à la troisième vallée, enrichie de tout ce que la nature, le travail et l'art ont pu y rassembler, et dont les plants successifs, chargés d'exubérantes cultures, de villages, de hameaux, de maisons de campagne, descendent jusqu'à l'azur du golfe de la Spezzia, où brillent les blanches voiles des pêcheurs. Une végétation nouvelle s'unit à celle déjà décrite. Le chêne vert, aux feuilles persistantes, le cyprès, le pin maritime à tête en parasol,

produisent avec orgueil leurs formes élégantes; on a sous les yeux toutes les richesses, toute la splendeur de l'Italie méridionale.

C'est au milieu de cet enchantement qu'on arrive à Sarzana par une longue avenue, à trois rangs de platanes, et que borde des deux côtés une haute et belle haie de rosiers du Bengale, couverts de fleurs au commencement de novembre; gracieuse entrée d'une petite ville de 6 à 7,000 habitants, propre, bien bâtie, dont la principale rue est pavée en dalles, et qui n'offre à la curiosité des voyageurs que sa cathédrale; on y remarque un tableau de Solimène, peintre cependant du second ordre, et les deux lunettes à fresque où Fiasella, surnommé le Sarzane, du lieu de sa naissance, fit briller la correction de son dessin, un éclatant coloris et la grâce de Guido Reni, dont il fut l'élève et qui l'adjoignit souvent à ses travaux.

De Sarzana à Carrara, les produits agricoles sont les mêmes que ceux que nous venons d'indiquer depuis Terra-Rossa, et il est inutile d'y revenir. Bornons-nous donc à dire qu'entre ces deux villes, à Lavenza, on voit un énorme château à bastions, à grosses tours en ruines et d'un pittoresque digne d'occuper les crayons des artistes.

Entourée par un demi-cercle de montagnes, source unique de sa richesse, puisque c'est dans

leur sein que se trouve le marbre si connu et qu'on exporte jusqu'en Amérique et au Bengale, Carrara est une jolie ville de 6,000 âmes, bien construite, bien alignée dans sa partie nouvelle; car l'ancienne, comme toutes les vieilles cités qu'édifièrent nos aïeux, n'a que des rues étroites et souvent tortueuses; mais, ainée ou cadette, toutes deux ont prodigué leur précieux marbre dans leurs constructions; églises, monuments publics, colonnes, corniches, marches des escaliers, traverses, montants des fenêtres aux maisons des particuliers en sont formés, et, plus justement que l'empereur Auguste, les habitants de Carrara pourraient se vanter des matériaux qu'ils emploient (1).

Au milieu de la ville est une vaste place en parallélogramme allongé; à une de ses extrémités un portique à douze arcades, portées par des colonnes doriques, sert d'abri aux marchands de comestibles; presque en face on voit le palais du comte Medico, où loge le duc de Modène lorsqu'il vient à Carrara; palais plus remarquable par la grandeur que par sa vicieuse architecture du dix-septième siècle.

Le théâtre, petit et proportionné au nombre de

(1) Auguste en mourant dit qu'il avait trouvé Rome bâtie en briques et qu'il la laissait construite en marbre.

la population, fut érigé aux frais des principaux citoyens, et il est à remarquer que de pareils exemples ne sont pas rares dans la Péninsule, car le besoin des spectacles est inné chez les Italiens. La façade représente un avant-corps de six colonnes ioniques, partant du premier étage et que soutiennent les pieds-droits du rez-de-chaussée. Un attique surmonte la corniche. Dans la salle, des colonnettes du plus beau marbre, et pouvait-il en être autrement à Carrara ? indiquent la séparation des loges et forment une charmante décoration. En somme, ce théâtre, nouvellement construit et laissant briller encore de tout leur éclat les blocs extraits des carrières voisines, est d'un bon style et d'une élégante simplicité.

La cathédrale est aussi d'une médiocre étendue et répondant, lors de sa fondation, aux besoins d'une ville bien moins peuplée au douzième siècle qu'elle ne l'est aujourd'hui ; mais sa petitesse ne l'empêche pas d'être une des plus curieuses de l'Italie par le style et l'ornementation de sa façade. Le portail unique de cet édifice a d'un côté un pilastre dont le chapiteau imite assez grossièrement le composite, et en retraits une colonne du même ordre ; de l'autre, les fûts portent un ange aux ailes déployées et deux personnages, ses acolytes ; mais l'arc qu'ils soutiennent est plus singulier encore ; à sa droite et à sa gauche trois ani-

maux, deux griffons et un cheval, s'efforcent de le gravir, et les griffons chefs de file se rencontrent au sommet de la courbe et semblent prêts à combattre. Est-ce un caprice de l'artiste ou un emblème? car, en examinant les monuments du moyen-âge, on est souvent incertain sur le motif qui dirigeait le ciseau des sculpteurs. Un second grand arc se superpose au premier, et des deux côtés, quatre plus petits l'accompagnent. Un seul pilastre, partant du sol, supporte ceux du milieu au point de leur jonction, et les deux autres n'ont d'autre appui qu'une console peu saillante. Un bandeau, avec moulures transversales, les sépare du fronton orné avec une extrême délicatesse. Au milieu et au-dessus des deux arcs principaux, un carré, formant encadrement et chargé de sculptures, contient une vaste rose, en forme de roue, dont le centre simule un moyeu, auquel aboutissent vingt rais terminés chacun par un cercle enchassé dans une ogive; c'est la représentation des armes de la ville. Douze colonnettes, formant galerie aux flancs du carré et divisées par six, servent d'appui à la corniche triangulaire du fronton, et, en suivant son inclinaison, se raccourcissent successivement jusqu'aux deux extrémités de la façade. Malgré la différence de longueur, leur diamètre reste le même. Le tout, en marbre du pays, est ouvragé comme une dentelle et prouve com-

bien, à une époque encore barbare sous tant d'autres rapports, l'art d'inciser et de fouiller la pierre s'était perfectionné. Ce fut pourtant à la foi, si vive alors, de nos grossiers aïeux, et partout excitant à la construction des édifices religieux, que l'on dut ces heureux progrès.

L'intérieur a trois nefs et deux rangs d'arcades, à plein-cintre, portées par de massives colonnes, dont plusieurs ont des chapiteaux différents selon l'usage du temps. L'abside est d'une extrême simplicité, et l'architecte réserva pour l'extérieur tous les ornements. En général, il en est ainsi pour toutes les églises qui conservent du style lombard, et nous l'avons déjà fait observer. Il faut cependant examiner le maître-autel, que nous croyons moins ancien et du quatorzième ou quinzième siècle. Décoré de charmants rinceaux, de bas-reliefs d'une admirable délicatesse d'exécution, il mérite l'attention des amateurs. C'est au talent d'Andrea Pisano que l'on doit ce remarquable monument; on n'en peut douter, car son buste sort extérieurement d'une fenêtre de l'abside, avec cette inscription : *Andrea a Pisis*.

Sur le prolongement latéral de l'église, et au milieu d'une petite place, s'élève sur un piédestal une statue seulement ébauchée, qu'on attribue à Michelangelo Buonarrotti. La pose est belle; mais les membres, le torse et la tête même sont à peine

dégrossis, et comme c'est à la science anatomique qu'on aurait pu juger si l'œuvre appartenait réellement au célèbre sculpteur, nous ne prendrons pas sur nous d'approuver ou de combattre la tradition de Carrara ; elle se fonde, au reste, sur un assez long séjour de l'artiste dans cette ville, lorsqu'il y vint choisir les marbres destinés au tombeau de Jules II, et l'on montre encore la maison qu'il occupa.

L'école de sculpture, si nécessaire à la prospérité de Carrara et premier mobile de l'unique occupation de ses habitants, est établie dans un ancien palais, qu'à l'extérieur aucune architecture analogue à sa destination ne distingue d'autres bâtimens ; mais, à l'intérieur, il contient tout ce qui est relatif à l'art qu'on y professe, et surtout une nombreuse collection de plâtres moulés sur l'antique. Cent élèves sont la pépinière de cette foule de sculpteurs, dont le ciseau produit, selon leur capacité, depuis la plus belle statue jusqu'aux plus simples ornemens de la cheminée ou de la console. Tous les trois ans, un de ces élèves est envoyé et pensionné à Rome, après avoir exécuté un bas-relief sur un sujet donné, et remporté le prix au concours. Comme à Paris, une salle contient les ouvrages couronnés, et plusieurs dénotent un beau talent qu'a développé un bon enseignement ; car il est actuellement sévère et

basé sur l'étude de l'anatomie et des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Aussi cette école a-t-elle formé la plupart des habiles sculpteurs modernes de l'Italie et même doté les pays étrangers de plusieurs de ses artistes. Nous citerons à Rome, MM. Finelli, Tenerani, Bienaimé; à Bologna, Chelli; à Carrara, Dellicia; à Paris, Raggi; à Bordeaux, Maggesi, professeur à l'académie; à Londres, Bozzoni; d'autres encore sont établis à Pétersbourg et à Berlin. De tous temps, la cité de marbre put se glorifier de produire des maitres célèbres, et parmi les anciens on doit compter principalement Danese Cattaneo, Ghirlanda, et Pietro et Ferdinando Tacca. Cette disposition, cet amour pour la sculpture semblent inhérents à la population du pays; des nobles, des membres même du clergé ont obéi à leur noble instinct, et, sans des obstacles fiscaux, dont nous parlerons tout à l'heure, Carrara aurait pu devenir, sous les rapports artistiques et commerciaux, encore plus importante.

Mais il est temps de visiter les carrières, principal objet des explorations de l'auteur. Elles furent connues dès la plus haute antiquité, puisque les tours et l'amphithéâtre de Luni, ville étrusque, voisine de Carrara et détruite par Alaric, sont bâtis en marbre qu'elles ont fourni. Les Romains, sous le règne de Tibère, en ouvrirent aussi une, située à deux lieues de la ville, et s'en servirent pour

leurs monuments ; mais ils n'obtenaient que des matériaux assez médiocres. Plus tard, cependant, ils connurent celle de Polvaccio dont ils tiraient du marbre de première qualité ; et le fait est certain, car c'est de là que provint le bloc qui servit à sculpter l'Apollon du Belvédère ; d'ailleurs un bas-relief, placé sur la roche et témoin toujours existant, atteste l'exploitation ; quoique mutilé, il permet de reconnaître encore Jupiter, Hercule et Bacchus. Michelangelo, Buonarroti, Giovanni di Bologna et d'autres célèbres sculpteurs y ont gravé leurs noms.

Un grand nombre de carrières appartiennent à des particuliers ; mais toutes ne donnent pas des produits d'égale valeur. Les principales sont Grestola, Poggio et Silvestre, dont les marbres, demi-transparents et les plus parfaits, servent à la sculpture statuaire. Viennent ensuite le blanc mat que les artistes utilisent aussi, quoiqu'il soit un peu plâtreux ; mais il donne les plus gros blocs, et pour les statues colossales on est forcé de l'employer ; le blanc veiné, pour meubles et cheminées, est surtout exporté aux Etats-Unis et en Angleterre, ainsi que le gris-clair dont on fait des colonnes, des chapiteaux et des ornements d'architecture. On prétend qu'il se passe, au sein de ces montagnes, un curieux phénomène géologique observé seulement, pour la première fois, en 1819 ; c'est,

lorsqu'elle éprouve le contact de l'air, la prompt conversion en calcaire dur et opaque d'une espèce de gelée diaphane presque liquide. Si le fait est certain, il ne peut résulter que d'une subite évaporation ou de la rapide absorption du gaz carbonique. On détache le marbre de sa carrière au moyen du coin ou de la mine; ce dernier, plus prompt et économisant la main-d'œuvre, ne peut cependant être admis que pour se procurer des pièces de petites dimensions, de formes irrégulières, et sur lesquelles il y a perte de matière lorsqu'on veut les équarrir; mais elle est si abondante que ce déchet est peu important. Ce sont les habitants de Torrano et d'autres villages de la banlieue qui se livrent spécialement à ce pénible travail. Au nombre environ de 1,500 ouvriers honnêtes, laborieux, et qu'une longue tradition, de père en fils, a rendus habiles dans leur métier, ils déposent, dit-on, des économies à la caisse d'épargne.

En montant aux carrières, on suit les bords d'un torrent rapide, moteur d'une trentaine de scieries, dont la mécanique est un va-et-vient comme toutes celles divisant en lames et en planches la pierre ou le bois. D'une raideur extrême, surtout en approchant des lieux d'extraction, la route est abominable, et l'on ne peut s'en faire une idée; c'est une véritable échelle de Jacob où chaque échelon est un

rocher en saillie, plein d'aspérités, et dont les intervalles sont hérissés de fragments aigus de marbres tombés çà et là pendant les transports. On ne sait où poser le pied sans s'exposer à une entorse ou craindre un faux pas; cependant il y passe d'énormes fardeaux. Plusieurs blocs, destinés aux statues colossales et contenant 12 et 16 mètres cubes, exigent pour leur traction jusqu'à la mer, quoique la distance ne soit que de deux lieues, trente à quarante paires de bœufs; il en est même de plus considérables, et pendant notre séjour à Carrara, nous avons vu celui qui devait servir à la statue équestre du roi de Wurtemberg trainé par cinquante couples; bien qu'il fût déjà descendu en plaine et traversant la place publique, il ne pouvait néanmoins avancer qu'au moyen de rouleaux. Les conducteurs, au nombre de cinquante aussi, car chaque paire à le sien, poussaient des cris affreux, continuels, et la ville entière retentissait de clameurs; car c'est leur manière d'exciter les bœufs qu'ils frappent bien rarement. Les animaux soumis à ces rudes épreuves dépérissent promptement, et il faut souvent leur donner un long repos, si l'on veut les conserver. C'est surtout à la descente de la montagne que leur travail est le plus pénible pour surmonter les résistances qu'opposent à leurs efforts les inégalités des roches. Les chariots à quatre roues, servant à transporter les pièces les plus pesantes, ont

des jantes de 45 à 50 centimètres de largeur, et leurs essieux sont des troncs de chêne d'un égal diamètre. L'expérience a prouvé qu'ils étaient moins sujets à se rompre que ceux en fer.

Comment se fait-il que depuis des siècles on n'ait point entrepris d'adoucir les pentes du chemin, de le débarrasser des obstacles que l'on vient de décrire et de diminuer ainsi les frais exorbitants du transport de 16 à 18,000 mètres cubes annuellement extraits des carrières? Mais enfin une réunion des principaux citoyens de la ville a conçu le projet d'établir un rail-way de la plage aux montagnes; et au mois d'octobre 1845, le duc de Modène venait d'accorder l'autorisation de l'exécuter, mais en refusant la déclaration d'utilité publique; en sorte que si les propriétaires des terrains en demandaient un prix trop élevé, ou même s'obstinaient à ne pas les céder, cette restriction ferait manquer l'entreprise. Mais heureusement tout le monde en reconnaissait la nécessité, et on nous assurait que les difficultés, résultant en d'autres contrées du refus de déclaration, n'étaient pas à craindre à Carrara.

Le souverain venait cependant de donner une marque de réel intérêt au commerce du pays; son unique produit ne peut être exporté que par mer, et la principauté est privée de port; car la plage est basse et l'eau peu profonde; en sorte

qu'il faut, lorsque le temps est mauvais, suspendre l'embarquement, et les navires doivent se réfugier à la Spezzia. Le duc leur préparait un abri en établissant des jetées sur pilotis ; mais cette sûreté accordée à la navigation augmentera-t-elle l'exportation, si des droits onéreux continuent, contre tout principe d'économie politique, à frapper le marbre expédié à l'étranger, et, par conséquent, à le renchérir ; si des objets de première nécessité et qu'aucune manufacture nationale n'essaie de produire, sont les plus imposés à leur entrée, tels que les instruments de fer et d'acier pour l'exploitation des carrières, et les chaînes et les cordages destinés à la traction des blocs ; si même les sculptures, faisant profiter Carrara de tout le bénéfice de la main-d'œuvre, payent à leur sortie ; si enfin les modèles, venant du dehors et nécessaires pour faire connaître le goût des consommateurs, ne sont pas, non plus, exempts des taxes imposées à l'importation ? Nous allons donc produire ici un tableau de ces tarifs et montrer par-là quelle influence fâcheuse ils doivent avoir sur la prospérité d'une population laborieuse et que ses mœurs honnêtes rendent si intéressante.

TARIF DU DROIT DE SORTIE DES MARBRES.

Marbres statuaire.

	Mètres cubes.	fr.	cent.
Depuis	0 ^m ,094 à 0 ^m ,186.	9	68
—	0 ^m ,187 à 0 ^m ,310.	10	90
—	0 ^m ,311 à 0 ^m ,463.	12	11
—	0 ^m ,466 à 0 ^m ,620.	15	32
—	0 ^m ,621 à 0 ^m ,775.	14	55
—	0 ^m ,776 à 1 ^m ,240.	20	58
—	1 ^m ,241 à 1 ^m ,549.	24	21
—	1 ^m ,550 à 1 ^m ,859.	27	84
—	1 ^m ,860 à 2 ^m ,324.	36	52
—	2 ^m ,325 à 3 ^m et plus.	46	

Marbres ordinaires veinés et gris-clair.

	Mètres cubes.	fr.	cent.
Depuis	0 ^m ,466 à 0 ^m ,775.	4	84
—	0 ^m ,776 à 1 ^m ,240.	6	03
—	1 ^m ,241 à 1 ^m ,839.	7	26
—	1 ^m ,860 à 2 ^m ,324.	8	47
—	2 ^m ,325 à 3 ^m ,099.	9	69
—	3 ^m ,100 à 4 ^m ,648.	10	90
—	4 ^m ,649 à 6 ^m ,972.	12	11
—	6 ^m ,973 à 7 ^m ,747.	15	52
—	7 ^m ,748 et plus.	18	16

Marbres travaillés payant au quintal métrique.

	fr.	cent.
Architecture, moulures en marbre statuaire avec ou sans taches, le quintal métrique. . . .	0	93,7
<i>Idem</i> , marbre ordinaire veiné et autres. . .	0	65,6
<i>Idem</i> , avec ornements et ouvrages de goût en marbre statuaire avec ou sans taches. . . .	1	05

	fr.	cent.
Architecture, moulures en marbre veiné et autres	0	75
Sculptures en marbre statuaire avec ou sans taches	1	12
<i>Idem</i> , en marbre veiné ou autres.	0	75

Comment a-t-on pu charger de pareils droits une exportation qui seule contribue à solder les denrées et les marchandises dont Carrara ne peut se passer ? car, malgré la perfection de sa culture et de celle de Massa sa voisine, ces deux principautés sont tributaires de l'étranger pour tout ce qui sert aux besoins de la vie et principalement pour le vin et les céréales, le sol montagneux ne produisant que le tiers de la consommation. C'est donc à Livourne qu'il faut demander l'approvisionnement de huit mois. De tous les produits agricoles, l'huile est le plus abondant ; non-seulement sa récolte suffit au pays, mais elle offre un excédant que l'on exporte. La vigne donne un vin excellent, connu des Romains sous le nom de vin de Luni et dont Pline et Strabon firent l'éloge. Une portion des bœufs employés à trainer les marbres est de la race grise hongroise ; mais elle a dégénéré et, plus courte sur jambes, n'offre point aux regards cette vaste et pittoresque armure de tête qui distingue celle de Toscane et de la Campagne romaine.

Au sortir de Carrara , la route suit les détours d'une charnante vallée, et en entrant dans la plaine on voit une immense culture de maïs s'étendant sous l'ombre de la vigne et des peupliers. Près de Massa, on est frappé de la beauté d'un pont entièrement en marbre; il fut construit au commencement de notre siècle par la commune de Carrara pour obtenir le chemin postal, passant auparavant sur le bord de la mer.

Petite ville épiscopale, siège du gouvernement de Carrara et de la Lunigiana, Massa, entourée de montagnes, bâtie moitié en plaine, moitié sur une colline et dans la plus riante situation, fait un commerce assez considérable d'huile, d'ait, d'ognons, d'oranges, de citrons exportés à Marseille, et doit uniquement sa richesse à l'agriculture de son exigu territoire. On y exploite cependant quelques carrières de marbres communs, mais qui peuvent à peine entrer en ligne de compte. Au centre de la basse ville est une grande et belle place que décorent le palais du gouverneur et une plantation d'orangers. Ces arbres peuplent aussi les jardins et les environs de Massa, et à leurs tiges droites, uniques, sans rejets aux pieds, on voit que la rigueur des hivers n'a jamais obligé leurs propriétaires au repage, comme on y est trop souvent contraint à Hyères. Cette vigueur de végétation indique un climat aussi doux que ce-

lui de Naples, quoique la contrée soit environ d'un degré plus au nord.

De Massa à Montignose, on passe un torrent , dont les débris qu'il jette sur ses rives attestent les ravages , et cependant des oliviers croissent dans une partie de son lit; plus loin ils couvrent , sur de grands espaces, des prairies évidemment humides ; plusieurs même sont plantés aux bords des canaux ; c'est donc une erreur de croire que ces arbres préfèrent les terrains secs. Ceux-ci, par la beauté de leur feuillage, l'élévation de leurs cimes , la grosseur extraordinaire de leurs troncs, donnent un démenti formel à cette opinion. Toute la plaine de Massa à Pietra-Santa est magnifique et présente l'image de l'abondance et de la richesse acquise par l'agriculture; mais le pays est si peuplé que, malgré sa fertilité, il ne peut répondre, comme on vient de le dire, à tous les besoins de la consommation.

Jusqu'aux pieds du chaînon des Apennins, séparant Pietra-Santa et Montramido du bassin de Lucques, on parcourt encore, pendant sept lieues, un véritable paradis terrestre, mais habité, du moins en ce qui regarde les postillons, par la race la plus avide que l'on puisse jamais rencontrer. Dans la montagne, les oliviers portés sur des gradins, élevés en étages, lui donnent l'aspect d'une décoration de théâtre. A chacun des détours du

chemin on aperçoit un vaste horizon, que termine la Méditerranée, et de toute beauté aux rayons pourprés du soleil couchant. Du versant opposé jusqu'aux portes de Lucques, la population et le nombre des maisons bordant la route augmentent, et la culture est plus variée pour répondre aux exigences d'une grande ville.



LUCQUES;

EAUX THERMALES; VIAREGGIO.

Lucques, dont le fondateur est inconnu et remontant à la plus haute antiquité, était une ville étrusque, mais non une des douze capitales des Etats formant la grande confédération étrusque; elle dépendait donc d'une des cités principales; toutefois on ignore quelle fut sa dominatrice. De ce jour, plus doux probablement puisqu'il ne détruisait point la nationalité, elle passa, par la conquête du consul Domitius Calvus, en 515 de la fondation, sous celui des Romains, qui, en 577,

y fondèrent une colonie de 2,000 citoyens. Nous ne nous occuperons pas de toutes les révolutions, de tous les changements de maîtres qu'elle subit, depuis la chute de l'empire, au temps des barbares et au moyen âge. Chacun désirait la posséder ; c'était un poste militaire d'une haute importance, celui qui l'occupait pouvant, à son gré, permettre ou empêcher la libre communication, par terre, entre les côtes sud-est et nord-ouest de la Péninsule. Plus tard elle fut la proie de seigneurs tyranniques, s'élevant rapidement au pouvoir et en tombant de même. Le plus puissant, le plus heureux, Castruccio Castracani, eut cependant l'adresse de s'y maintenir jusqu'à sa mort, en permettant à ses sujets les formes ordinaires d'un gouvernement libre. Habile guerrier, vainqueur en plusieurs combats, il devint l'appui, le chef du parti gibelin en Italie et abattit entièrement celui des guelfes toscans, en remportant sur eux l'importante victoire d'Altopascio, en 1325. Après lui d'autres mutations se succédèrent rapidement, mais en tendant toujours de plus en plus vers la démocratie ; enfin, en 1556, par un de ces retours contraires si fréquents dans les républiques mal réglées, où l'on se lasse des désordres et de l'oppression populaire, le gouvernement devint aristocratique, l'apanage exclusif d'un certain nombre de familles, sorties plutôt du commerce que de

l'ordre de la noblesse et devenues nobles par le bénéfice du temps et la puissance qu'elles possédaient ; car leur domination, douce au reste, et bienfaisante, subsista jusqu'en 1799. A cette époque, le principe démocratique reprit le dessus, à l'aide des armées françaises ; triomphe éphémère toutefois, puisque Napoléon donna la souveraineté du pays à sa sœur Elisa Bacciocchi. Depuis 1814, ce petit Etat appartient à un Bourbon de la branche espagnole, mais viagèrement ; et à la mort de Marie-Louise, duchesse usufruitière de Parme, par lui ou sa postérité il doit hériter de ce duché. Alors Lucques sera réuni à la Toscane. Passons maintenant à la description de la ville.

Assise au milieu d'une plaine entourée de collines, excepté du côté de l'est où les terrains bas s'étendent jusqu'aux rivages et aux confins toscans, sa latitude est de 43 degrés 50 minutes et sa hauteur de 14 mètres seulement au-dessus du niveau de la Méditerranée ; aussi jouit-elle d'un climat d'une remarquable douceur, dont la moyenne de 12 degrés de Réaumur, le plus grand froid étant de 4 et la plus grande chaleur de 27, assure à sa banlieue et à ses jardins tous les produits méridionaux de l'Europe. Vue de la campagne environnante, elle n'a point l'aspect pittoresque et grandiose qui distingue Parme et surtout Plaisance. Aucun dôme, aucune construc-

tion , attirant d'abord les regards , ne surmonte majestueusement ses remparts , et l'on voit seulement quelques tours s'élever çà et là. Mais l'intérieur rectifiera bientôt l'idée défavorable qu'on aurait pu en concevoir , et peu de cités offrent autant d'objets d'étude à l'archéologie du moyen-âge.

Sa forme actuelle est presque elliptique , et son enceinte, deux fois agrandie, se compose de onze bastions à oreillons, dont plusieurs, ainsi que les courtines de longueurs inégales, pèchent contre les règles de l'art. Ils sont protégés par des demilunes, la plupart revêtues en gazon, et en avant se trouvent le chemin couvert et le glacis ; mais les ouvrages extérieurs sont mal entretenus. Au reste, ces fortifications ne seraient d'aucune utilité en cas d'attaque, car jamais la principauté de Lucques ne pourrait avoir les six à sept mille soldats nécessaires pour les défendre. L'ancien gouvernement aristocratique y dépensa donc inutilement 955,162 écus, soit 5,510,550 francs, qui représenterait une somme double ou triple peut-être aujourd'hui, en calculant la valeur du numéraire à la fin du dix-septième siècle, époque de ces constructions (1). La véritable utilité actuelle

(1) Toutes les fortifications des petits États, dont nous nous occupons dans ce volume, telles que celles de Plaisance, de Parme,

de ces remparts est de procurer aux habitants la plus magnifique promenade existante certainement en Italie; tout leur pourtour intérieur, dont le développement est de 3,500 mètres, supporte, sur les terrasses des courtines, de longues et droites allées à trois rangs d'arbres, d'une hauteur extraordinaire, et les bastions, plantés en quinconce, présentent le même luxe de végétation. Près de la porte San-Pietro, à la gorge d'un de ces bastions, les administrateurs de la cité ont depuis peu fait construire un gracieux casino, décoré de colonnes doriques, et servant de café et de rendez-vous aux promeneurs. On ne pouvait choisir une plus belle, une plus heureuse position; car du terre-plein, converti en jardin anglais, on admire la richesse des champs environnant la ville, l'amphithéâtre si varié des montagnes lucquoises et un long aqueduc, dont les arches puissantes, au nombre de quatre cent cinquante-neuf, ont le galbe romain. Nous reviendrons plus en détail sur ce grandiose et si utile ouvrage.

de Modène, de Lucques, pouvaient avoir quelque utilité au temps où elles furent élevées; alors l'art de défendre les places était supérieur à celui de les attaquer; mais c'est le contraire maintenant, et, pour faire une honorable résistance, les villes fortifiées et d'une grande étendue exigent une forte garnison. Il faudrait à Lucques 7 à 8,000 hommes au moins.

L'intérieur de Lucques est, en général, bien percé; ses rues, pavées en dalles, sont étroites, il est vrai, mais rachètent ce défaut en se coupant à angles droits, ce qui la distingue de ses contemporaines, où les voies publiques furent établies tortueuses, et par calcul; on voulait ainsi rendre plus difficiles les attaques si fréquentes dans les guerres civiles. Onze places, et plusieurs ont une grande étendue, l'assainissent et la décorent. Ses monuments religieux, et ce sont presque les seuls qui, sous le rapport de l'art, méritent l'examen attentif des voyageurs, ont un caractère particulier, provenant de quelques différences avec ceux de Parme, de Modène et de Reggio, mais surtout de la richesse, de la prodigalité de leurs ornements extérieurs. Il semble que le talent des architectes ou les moyens pécuniaires s'y soient épuisés, car l'intérieur est loin de répondre à tant de splendeur. Nous nous bornerons cependant à faire connaître les plus remarquables, ne voulant pas fatiguer le lecteur de la description de vingt-et-une églises que la ville enferme dans son enceinte, et, comme pour celles de Parme, nous joindrons au texte les dessins représentant les deux capitales, savoir San-Michele et San-Martino. Commençons par les monuments les moins importants, et nous arriverons ensuite graduellement à ceux qui réclament une sérieuse attention.

San-Giusto, fondé au neuvième ou au commencement du dixième siècle, et dont le style indique la seconde manière lombarde et déjà une tendance vers le gothique (1), présente une façade d'un caractère particulier. Au lieu d'être terminée demi-circulairement, comme toutes celles de cette époque, sa principale porte est un parallélogramme allongé accoté de deux pilastres, qu'embellissent des feuillages finement sculptés; son bandeau supérieur et sa légère corniche, supportant un arc plein, ont à leurs extrémités deux consoles en grande saillie, sur lesquelles sont accroupis deux lions en ronde-bosse; car, dans cette ancienne Etrurie et dans la Lombardie méridionale, le lion semble toujours attaché aux constructions religieuses. Au-dessus de l'arc, un fronton intermédiaire à pans coupés soutient, dans sa partie horizontale, un corps de bâtiment répondant à la largeur de la nef médiane, et composé extérieurement de deux rangs superposés d'arceaux à plein-cintre. Le rang supérieur, suivant la forme triangulaire du comble, décroît de part et d'autre. L'intérieur tout moderne est de fort mauvais goût.

(1) Cette tendance ne fut qu'éphémère, car jamais le vrai gothique ne put s'acclimater en Italie, et les édifices entièrement de ce style y sont extrêmement rares.

San-Giovanni, à croix latine, bâti en marbre et en assises régulières alternativement rouges et blanches, est probablement aussi un ouvrage lombard. A la façade, il ne reste de l'ancienne construction que la porte et ses bas-reliefs ; tout le reste est moderne et encadre cette porte ; mais l'intérieur, à trois nefs d'une belle proportion rappelant les traditions romaines et conservant l'austère et noble simplicité des églises des neuvième et dixième siècles, est encore dans son état primitif, grâce, toutefois, aux soins intelligents des chanoines qui, en 1808, supprimèrent tous les prétendus embellissements que l'ignorance de leurs prédécesseurs y avaient ajoutés. De chaque côté, six grands arcs, à pleins-cintres, sont portés par des colonnes de marbres divers, dont les fûts proviennent certainement d'antiques constructions. Leurs chapiteaux diffèrent tous entre eux et ont été ajoutés aux fûts, du moins à ce que nous croyons ; car leur style ne répond pas au galbe des colonnes. Les deux seules parties ornées de ce monument sont le plafond en boiserie peinte et dorée, et l'unique et moderne chapelle du Saint-Sacrement. Elle est latérale et resplendissante de marbres précieux. A l'autel du croisillon de droite, on voit un tableau de Vanni, représentant le Christ en croix, la Vierge, saint François et une religieuse à genoux ; on y retrouve le beau dessin,

la grâce et la riche couleur du plus habile peintre qu'ait produit l'école siennoise. Le baptistère , prolongation de l'autre branche de la croisée , est un vaste quadrilatère que termine une coupole également à quatre faces , où l'ogive gothique commence à paraître , surtout à sa partie supérieure ; ce qui fait supposer qu'elle est moins ancienne que le reste de la construction. Comme les nefs, comme les branches de la croix, ce baptistère est dépouillé d'ornements ; partout ses murs sont nus, et de sa nudité même résulte un grand et noble aspect.

Les chartes du onzième siècle font mention de San-Cristoforo , dont l'extérieur doit être étudié en ce qu'il fait connaître une modification au style lombard , plus sensible même que celle dont il vient d'être fait mention en décrivant San-Giusto ; elle apparaît principalement à la grande porte, à la rose du milieu de la façade, et aux sculptures en trèfles des petites arcades. L'intérieur avait été défiguré en y perçant des fenêtres ; mais l'exemple donné par les chanoines de San-Giovanni a porté d'heureux fruits, et San-Cristoforo est revenu à son premier état. Matteo Civitali y est enterré, et un simple marbre couvre les restes du plus grand sculpteur du quinzième siècle. Cette église conserve la mesure de métal qui, en 1296, servait d'étalon pour vérifier la largeur des étoffes de soie,

et montre que la brasse était plus longue qu'elle ne l'est aujourd'hui (1).

De vieux titres de 1056 parlent aussi de Santo-Alessandro ; mais il est beaucoup plus ancien et certainement des premiers temps de l'architecture lombarde. L'extrême simplicité de son extérieur le prouve ; car il ne se distingue que par la beauté, la puissance des matériaux en marbre et l'exactitude avec laquelle ses assises sont appareillées. L'intérieur, également débarrassé, par ordre et aux frais du prince régnant, de décorations modernes, est à trois nefs, et comme pour toutes les églises de la même époque, les colonnes qui les séparent et leurs chapiteaux proviennent d'antiques monuments. La difficulté de trouver alors d'habiles sculpteurs, et principalement le désir de faire disparaître les traces des temples païens, contribuèrent beaucoup à ces regrettables destructions (2). On voit dans le chœur un tableau peint à l'encaustique par un professeur de l'école de Lucques, Raffaele Giovanetti, et nous en parlons non-seulement à cause du mérite de l'ouvrage, mais encore pour le féliciter d'avoir contribué aux progrès

(1) La brasse actuelle, divisée en douze parties, équivaut à 0^m,5908, c'est-à-dire à un pied et demi de notre ancienne mesure.

(2) Au huitième siècle, il existait encore en Italie, et surtout dans les montagnes, des peuplades adonnées au paganisme.

d'exécution d'un genre de peinture qui, à l'éclat, à la vigueur de celle à l'huile, joint l'avantage de ne jamais noircir et de durer presque éternellement.

Santa-Maria-Forisportam, dont le nom indique assez qu'elle était jadis située hors des murs, avant le premier agrandissement de la ville en 1260, fut réparée au neuvième siècle, et par conséquent sa première construction doit remonter encore au règne des Lombards, et même aux premiers temps de leur monarchie; mais la façade, du treizième siècle, a quelques rapports avec celle de San-Michele, dont la description va bientôt suivre, et le même caractère d'ornementation, excepté que les rangs d'arcades superposés sont en moindre nombre; c'est pourquoi nous dirons seulement qu'en 1516 la grande nef fut exhaussée et qu'il y eut obligation d'élever un corps de bâtiment au-dessus des deux rangées d'arceaux; cette partie de la façade est donc moderne et nuit au bel aspect de l'ancienne. L'imitation corinthienne des colonnes du bas et de leurs chapiteaux est plus exacte et plus pure que ne semblait le permettre le temps où ils furent exécutés. La corniche de l'architrave de la grande porte est antique et du plus beau travail romain. L'intérieur a huit arcades au prolongement jusqu'à l'entrée du chœur, et l'on remarque la noble et simple harmo-

nie de ses proportions et l'absence de toute décoration aux parois; simplicité qui a toujours pour effet de grandir à l'œil un monument. Par une barbarie trop souvent renouvelée, on l'avait blanchi; mais ce honteux badigeonnage n'existe plus, et le marbre apparaît de nouveau. Sur un pilier, à gauche de la grande nef, est appendu un tableau à petites figures et peint, sur fond doré, en 1385; étonnant par le dessin, le coloris et la finesse d'exécution, il est l'ouvrage de Puccinelli, artiste lucquois, dont les auteurs qui ont écrit la vie des artistes italiens ne font aucune mention; et cependant il ne méritait pas d'être oublié. Le sujet de ce tableau est double. Dans le bas, on voit la Vierge au tombeau et entourée des Apôtres; derrière la tombe, Jésus-Christ, debout et vêtu de blanc, tient dans ses mains l'âme de sa mère représentée par un enfant au maillot (1); dans le haut est l'Assomption de Marie, que dix anges, rangés en cercle autour d'elle, accompagnent aux cieux; c'est une des plus curieuses peintures du quatorzième siècle, non-seulement à cause de sa valeur intrinsèque, mais à cause du mythe de l'enfant figurant une âme. L'église possède encore deux toiles capi-

(1) L'âme, représentée par un enfant qui vient de naître, est un emblème qu'offrent assez souvent les peintures et les bas-reliefs des treizième et quatorzième siècles.

tales du Guercino et de sa meilleure manière; l'une reproduit aussi l'Assomption, et l'autre nous montre *santa Lucia*. A *Santa-Maria* est attaché un beau cloître à portique entourant un jardin, où l'on admire deux superbes orangers.

Nous voici arrivé aux trois monuments religieux qui, sous les rapports de la grandeur et de l'architectonique, exigent une plus sérieuse attention, et nous commencerons par *San-Frediano*, édifice important, quant à son intérieur, pour l'histoire de l'architecture lombarde au septième siècle, dont il est le vrai type. Quoique la façade soit de beaucoup postérieure, et du milieu du douzième siècle, elle n'en a pas moins un caractère si différent de celles érigées à la même époque, qu'il faut lui consacrer une description particulière. La partie inférieure, presque privée de décoration, a la forme d'un hexagone dont les côtés sont inégaux; le plus long est égal à la base et le plus court parallèle au sommet; les deux perpendiculaires au sol sont les murs de flanc, et les deux autres, servant de toiture aux petites nefs, vont, sous un angle très-ouvert, se rattacher à la ligne du haut portant une étroite corniche. Au dessous, une large ouverture quadrilatère est divisée par sept colonnettes imitant le dorique et soutenant cette corniche. Plus bas, deux longs et minces pilastres descendent jusqu'au perron, exhaussé seulement de

quelques marches. La porte du milieu et les latérales n'ont rien de remarquable ; surmontées d'un cintre que supporte une architrave, elles sont chacune flanquées de deux colonnes. Tous les ornements, non en architecture, mais en mosaïque, furent donc réservés pour la partie dominante, s'élevant au-dessus des colonnettes et répondant à l'exhaussement de la principale nef. C'est un vaste tableau, qu'un bandeau, décoré de palmettes, partage inégalement ; à la section supérieure et la plus considérable, on voit Jésus-Christ, de proportion colossale, assis et levant la main pour bénir ; deux anges, aux ailes déployées et de même stature, contrairement à l'usage presque généralement adopté au moyen-âge, sont à ses côtés dans une pose d'adoration ; la section inférieure représente les douze Apôtres, debout, d'une moindre grandeur et processionnellement rangés, six par six, à droite et à gauche d'une étroite fenêtre ; ils ne paraissent pas du même *faire* que le Christ et les anges, et l'œuvre est moins belle. Cette mosaïque ayant éprouvé de notables dégradations, le gouvernement la fit réparer, en 1827, par les plus habiles mosaïstes de Rome. Nous devons croire que le style du temps et le coloris des émaux ont été fidèlement conservés.

L'intérieur est une basilique dont les proportions, sauf son excessive hauteur, sont presque

celles assignées par Vitruve à ce genre de construction, et telles qu'on les retrouve dans les édifices religieux élevés à Rome, à Ravenne et en d'autres lieux de la Lombardie septentrionale, par les derniers empereurs d'Occident et le Goth Théodoric. Elle a donc trois nefs et point de croisillons, forme simple, majestueuse, et que l'on admire toujours. La grande nef, d'une longueur extraordinaire, a douze arcades de chaque côté, que soutiennent des colonnes d'origine différente, les unes lisses, les autres à cannelures; et comme elles étaient inégales, il a fallu y remédier, soit en les accourcissant, soit en les élevant au moyen de hautes plinthes (1). Les chapiteaux, antiques aussi pour la plupart et d'ordre composite, ne sont pas toutefois du beau temps de l'architecture romaine et auront été enlevés à quelque construction du troisième ou quatrième siècle. Au-dessus des arcs monte un grand mur de vingt-deux mètres entièrement nu, que traverse, dans toute sa longueur et à moitié de sa hauteur, une mince corniche ou plutôt une forte moulure. Son énorme élévation cause l'étonnement des architectes, car il est porté, ainsi que les arcs, par des colonnes qui

(1) Plinthe; ensemble d'architecture ayant la forme d'une petite table carrée, qui se nomme aussi socle, et que l'on place sous les bases des colonnes.

n'ont en diamètre que les deux tiers d'un mètre ; c'est une hardiesse que les hommes de l'art ne se permettraient pas aujourd'hui ; cependant ce mur, auquel il faut ajouter le poids de la toiture et ses faibles soutiens, en apparence du moins, n'ont donné, depuis mille ans, aucun signe de dépérissement. Près du comble, de petites ouvertures répondent au milieu des arcs et laissent ce grand vaisseau dans un demi-jour, si favorable aux méditations religieuses. Ce comble est en charpente dont toutes les pièces longitudinales et transversales sont visibles. Le chœur et l'abside, élevés de sept marches, partagent l'austère simplicité de la grande nef ; cependant, autour du maître-autel s'étend un pavé en mosaïque. Les nefs latérales n'ont pas plus d'ornements que la grande, et si leurs parois n'eussent pas été percées, pour donner entrée à des chapelles bâties en arrière, et longtemps après la construction primitive, on verrait ce noble monument tel encore qu'il fut conçu et exécuté par ses fondateurs.

Beaucoup trop modernisées, ces chapelles sont en complet désaccord avec le style lombard. Néanmoins, il en est deux qu'il faut visiter ; celle du Saint-Sacrement, où l'on voit sur l'autel les sculptures, en ronde-bosse, de Giacopo della Quercia, exécutées en 1422. Quoiqu'elle ne soit pas peut-être du meilleur temps de l'artiste, qui de-

vança tous ses rivaux du quinzième siècle, et fut si remarquable par le style et l'énergie du dessin, alors que les études anatomiques étaient encore dans l'enfance, cette œuvre mérite cependant l'examen des amateurs. La chapelle de Saint-Augustin contient, dans quatre panneaux et à sa voûte, de curieuses fresques peintes par Amico Aspertino, artiste bolonais, et dont Vasari a fait le plus grand éloge. Elles représentent des actes de la vie du saint et des processions. Les chapes, les étoles sont dorées, et, chose singulière pour un ouvrage datant du seizième siècle (1), époque où l'art atteignait au maximum de ses progrès, la crosse de l'évêque, les croix et certaines broderies des chasubles s'élèvent en relief sur la peinture. Cette bizarrerie ne produit pas cependant un mauvais effet ; d'ailleurs, elle est rachetée par une belle couleur et le précieux du pinceau. Aspertino a placé sur ces panneaux une multitude de per-

(1) Aspertino mourut trente ans après Rafaele, en 1530; il est donc étonnant qu'il se soit permis de telles singularités; mais ce peintre, d'un grand talent lorsqu'il voulait sérieusement travailler, était d'un caractère bizarre et se plaisait souvent à rétrograder, pour ainsi dire, vers les temps passés et à contrefaire leurs styles et leurs défauts; manie, au reste, que nous avons vue dernièrement posséder quelques-uns de nos jeunes peintres, qui n'offraient à l'exposition du Louvre que des pastiches des quatorzième et quinzième siècles. *Nihil novi sub sole*; les mêmes folies y reparaissent de temps en temps.

sonnages, et le sujet le comportait ; ceux des premiers plans sont de grandeur naturelle, et les autres diminués selon les règles sévères de la perspective. Les têtes brillent par la finesse et la variété des expressions (1).

A l'autel, placé dans la nef de droite, derrière la chaire, on admire un tableau de Francesco Francia, représentant le Couronnement de la Vierge et quatre Saints. C'est une œuvre capitale par la beauté des têtes, des draperies et du coloris. Ce grand artiste fut le maître d'Aspertino, mais bien supérieur à son élève par le constant mérite de ses ouvrages ; et ce qui doit rehausser sa gloire, c'est que, longtemps orfèvre et graveur de médailles, il ne s'occupa de la peinture que tardivement et au milieu de sa carrière.

A l'entrée de cette même nef, un baptistère par immersion, parfaitement conservé, est un précieux spécimen de la sculpture à la fin du douzième siècle ; du moins le *faire* indique cette époque et un progrès en même temps, par le relief des figures qui se détachent presque en ronde-bosse. Au pourtour de cette œuvre, ayant sept mètres

(1) Ces fresques, que l'humidité avait altérées en quelques endroits, ont été retouchées dernièrement par le professeur Ridolfi, avec une extrême prudence, là seulement où c'était nécessaire ; en sorte qu'elles conservent parfaitement leur caractère primitif.

de circonférence et un et demi de profondeur, on voit le Passage de la mer Rouge, le Décalogue donné à Moïse; d'autres sujets tirés de l'Ancien-Testament, le bon Pasteur et des anges. Les personnages, au nombre de trente-deux et de cinquante centimètres de hauteur, ont le défaut de trop courtes proportions; défaut qui se reproduit presque toujours dans les œuvres artistiques du moyen-âge. Comme on peut bien s'y attendre, les armes et les costumes attestent l'ignorance la plus absolue de l'antiquité, et les guerriers de l'Égypte et d'Israël sont revêtus d'habits, de casques, de cottes de mailles, telles qu'on les portait lorsque ces sculptures furent exécutées. Ainsi qu'à Reggio, à Modène, à Parme, on y retrouve le dragon attaquant le palmier, symbole du christianisme. Le sculpteur s'appelait sans doute Robert, car on lit, gravés sur le marbre, ces mots : *Robertus magister la...* (probablement *lapidum*); mais le reste et les chiffres de la date sont entièrement effacés.

D'autres fonds baptismaux, plus modernes et dus au ciseau de Nicola Civitali, décorent aussi l'église, et, par l'élégance de l'ornementation, peuvent aller de pair avec les plus beaux ouvrages du seizième siècle.

San-Michele, entièrement dégagé, entre deux rues et une place, de toutes constructions accessoires, élève majestueusement son imposante masse



ÉGLISE DE S^t MICHEL A LUCCAS

et montre librement la curieuse ornementation de ses flancs et de sa façade, attribuée à Guidetto, architecte célèbre des premières années du treizième siècle ; elle est donc de beaucoup postérieure aux nefs et à l'abside, qui remontent probablement à l'origine de la domination lombarde, puisque des chartes de la fin du huitième siècle en font mention. Cette façade est le produit de souvenirs lombards et de caprices cherchant un style nouveau. Mais nulle part le commencement du gothique n'y apparaît, car tous ses arcs sont à plein-cintre.

Au-dessus du perron, en marbre comme tout l'édifice, six colonnes très-allongées et deux pilastres, portés par des soubassements et des socles, soutiennent sept arcades simplement figurées et ne faisant point avancement sur le mur de face. L'arcade du milieu, plus large, plus haute et en contenant une seconde parallèle à sa courbe, donne ouverture à la grande porte dont l'architrave est chargée de sculptures. Ainsi que les portes latérales, elle est en carré oblong et conserve la forme romaine. Cette première décoration, noble et simple, occupe presque la moitié de la façade, et une mince corniche, qu'on pourrait appeler un listel, tant elle a peu de saillie, la sépare de quatre rangs superposés de galeries à colonnettes, dont les arceaux tiennent le milieu entre le demi-cercle et l'ellipse ; les deux inférieurs en ont quatorze

que supportent quinze petites colonnes ; mais celles du premier rang ont toutes la même longueur , tandis qu'au second, cinq de chaque côté vont toujours en s'accourcissant , en sorte que leur corniche présente un fronton coupé ou demi-hexagone. Au-dessus surgit encore un autre corps de bâtiment plus étroit, occupant la largeur de la grande nef et n'ayant à ses deux rangs de galeries que sept colonnettes et six arceaux ; mais le dernier, le comble, au lieu de figurer comme le premier un triangle tronqué, se termine par un angle assez aigu et ses arcs diminuent aussi de hauteur en suivant aussi l'inclinaison de la corniche finale. Des quarante-quatre colonnettes réparties entre ces galeries, aucune n'a sa pareille ; toutes sont différenciées par la matière, surtout les ornements de leurs fûts ; les unes sont revêtues de mosaïques, ou d'incrustations circulaires ou triangulaires en marbre noir, d'autres sont torses, plusieurs en spirales et quelques-unes chargées, dans toute leur longueur, de sculptures tellement saillantes que la forme attribuée à la colonne en est complètement dénaturée ; deux sont même des espèces de cariatides (1). Au sommet du dernier fronton, les

(1) Après y avoir bien réfléchi, nous émettons ici notre opinion, que l'on regardera peut-être comme une hypothèse, sur la cause de cette variété presque constante que les monuments religieux

Lucquois, peuple jadis assez guerroyant, placèrent la statue colossale du belliqueux archange Michel, et le choisirent pour leur patron; il est en bronze et a les ailes déployées; mais, afin qu'elles n'offrissent pas trop de résistance au vent, l'artiste, par un mécanisme ingénieux, plaça leurs plumes perpendiculairement et les rendit mobiles, en sorte qu'elles peuvent s'ouvrir en divers sens et donner passage à l'air.

Quand même les documents n'en fourniraient pas la preuve, les belles proportions de l'intérieur, à croix latine, à trois nefs, et plusieurs de ses colonnes et de leurs chapiteaux antiques, annonceraient son origine lombarde; car il faut répéter qu'au

du moyen-âge présentent dans leur ornementation et la sculpture des chapiteaux de leurs colonnes. On sait que ces temples n'étaient point, en général, bâtis avec le secours de fonds spécialement affectés à ces vastes entreprises; mais la piété des fidèles et le zèle des artistes se chargeaient d'y pourvoir, les uns en fournissant des matériaux et les autres par leur talent, accompagné souvent de caprices. Il est donc probable que, ne recevant pour salaire que des indulgences, ils étaient maîtres d'accomplir la part de travail dont ils se chargeaient en toute liberté, et sans doute ils voulaient qu'elle fût distincte de celle de leurs prédécesseurs. N'est-ce pas encore, depuis la Renaissance, le désir de nos architectes qui terminent rarement une construction publique ainsi qu'elle a été commencée? La galerie du Louvre, les Tuileries en sont de remarquables exemples, et l'on peut citer encore l'espèce d'attique qu'on a posé sur le palais du quai d'Orsay. En lui-même il est fort élégant, et néanmoins en désaccord avec le style du principal bâtiment.

temps de sa construction aucun artiste n'aurait été capable d'en sculpter de pareils. Cependant on peut observer dans l'ensemble du monument quelques altérations au type primitif, dont San-Frediano nous offre le modèle ; il est donc probable que San-Michele est postérieur d'un siècle environ à cette basilique, et déjà l'on y aperçoit une tendance au premier gothique, mais seulement dans les fenêtres plus longues et plus étroites. L'art aussi est un peu plus avancé, et les colonnes et les chapiteaux, confiés aux sculpteurs de l'époque, prouvent quelques progrès. Rien n'altère la forme et le caractère de ce noble édifice. Aucune chapelle moderne ne fut placée en arrière des petites nefs, et leurs parois, aussi privées d'ornements que celles de la grande, n'ont point souffert d'ouvertures latérales. Le chœur, l'abside et les croisillons, indiquant plutôt que formant les branches réelles de la croix, partagent la même simplicité. Cette église possède deux beaux tableaux ; le premier de fra Filippo Lippi, moine carmélite et peintre de la fin du quinzième siècle, dont la grâce et le coloris sont remarquables pour le temps où il vécut ; le second de Piëtro Paolino, qui, bien que Lucquois et de l'école florentine, semble appartenir à l'école vénitienne par l'éclat et l'harmonie de ses teintes. Le Martyre de saint André donne la plus haute idée de son talent.



CATHÉDRALE DE LUCQUES

Sur la place de San-Michele, à droite de l'église, on voit l'ancien palais où s'assemblait le conseil de la république ; il est aujourd'hui occupé par les tribunaux civil et criminel. Au rez-de-chaussée règne un portique à colonnes soutenant les étages supérieurs, et l'ensemble de la construction n'offre rien de curieux au dedans et au dehors.

La cathédrale de San-Martino, si remarquable sous tous les rapports, savoir d'étendue, de style et d'ornementation, est le second grand temple érigé en Italie après le commencement du onzième siècle ; car San-Marco de Venise est de 1043, et l'intérieur de San-Martino de 1060. On ignore quel fut son architecte ; oubli étonnant, surtout pour un pareil édifice, puisqu'en général les Italiens ont soigneusement transmis à la postérité les noms de leurs habiles artistes. Dix ans suffirent pour commencer et terminer cette énorme construction, consacrée en 1070 par le pape Alexandre II, qui, avant son exaltation au trône pontifical, était évêque de Lucques ; tout cependant ne date pas du onzième siècle. L'intérieur du péristyle ou atrium et le campanile sont beaucoup plus anciens et appartenaient à une église de même largeur ; on sait qu'elle existait déjà en 753 ; on conserva donc ce qui présentait encore des garanties de solidité.

La façade, due à Guidetto et érigée en 1204, a, au rez-de-chaussée, trois arcs occupant toute sa

largeur et d'inégales proportions ; celui du milieu est le plus vaste ; vient ensuite celui de gauche, et le troisième à droite arrive à peine à la moitié de ses dimensions. D'où proviennent ces inégalités ? C'est ce qu'on ne peut même entrevoir, l'inspection des lieux et la correspondance des lignes intérieures montrant qu'on pouvait les éviter. De plus leurs assises, en marbre alternativement blanc et noir, et les piliers qui les soutiennent étant pareils, indiquent une construction de même date. Ces piliers massifs et carrés ont sur leurs faces extérieures trois colonnes dont les chapiteaux imitent assez bien l'ordre composite, et leurs fûts portent en spirales des palmettes et des feuilles de vigne d'un travail exquis, et l'on a déjà fait remarquer, pour d'autres monuments, combien la ciselure de la pierre, si on peut lui appliquer cette expression, s'était perfectionnée à cette époque. Il est impossible de décrire la multitude de sculptures attachées, en arrière des arcades, à la paroi intérieure du péristyle ; bornons-nous à dire que les architraves des trois portes correspondant aux nefs et que les arcs pleins, qui surmontent leurs corniches, contiennent de précieux bas-reliefs. A celui de la porte médiane, on voit Jésus-Christ et les douze Apôtres. Dans les deux intervalles séparant cette porte des latérales, quatre autres sont superposés, deux à deux, de chaque côté. Parmi les trente-

quatre figures que le sculpteur y a placées, on distingue encore très-bien, quoique le temps les ait altérées, un chasseur, un conducteur de brebis, un vigneron remplissant un tonneau, un moissonneur, un homme cueillant les fruits d'un arbre. Au-dessous, des écussons circulaires en mosaïque représentent un hippogriffe, une vipère, un oiseau de proie, un lion, un cerf, un cavalier et une croix ressemblant à celle de Malte, tous ornements qui, excepté le dernier, ne rappellent aucun mystère du christianisme, aucune idée morale ou religieuse. Au-dessus du péristyle et comme à San-Michele, mais seulement au nombre de trois, s'élèvent des galeries à colonnettes portant des arcs en demi-cercle, et les deux premières, en ayant chacune quatorze, occupent toute la largeur du temple ; mais, aussi comme à San-Michele, la troisième n'en a que six et ne répond qu'à l'aplomb des piliers de la grande arcade du milieu, répondant elle-même à la largeur de la principale nef. Les colonnettes sont également variées de forme, d'ornements et d'incrustations.

L'intérieur est vaste, à croix latine, à trois nefs, que de chaque côté séparent neuf arcades d'une grandeur extraordinaire et à plein-cintre pour les seize premières ; car les deux dernières, touchant le chœur, sont en ogives. Leurs piliers se composent de quatre pilastres, un sur chaque face, entre les-

quels montent, en nombre égal, de minces colonnes encastrées dans les angles rentrants formés par l'incomplète jonction des pilastres, et ne présentant que la moitié de leur circonférence hexagone; trois pans coupés s'offrent donc seuls à la vue. Les chapiteaux des pilastres et des colonnes ont deux rangs de feuilles d'acanthé assez espacés, et dans l'intervalle s'épanouissent des fleurs que l'on prendrait pour des hélianthes, si l'on ne savait pas qu'ils sont originaires de l'Amérique méridionale. De pareils piliers y répondent dans les petites nefs, mais plaqués au mur latéral et peu saillants; au-dessus, règne un large bandeau sans ornements et portant dix-huit arceaux surbaissés formant une galerie supérieure, séparés par des pieds-droits, à l'aplomb de la clef des grandes arcades, et eux-mêmes divisés en trois autres secondaires par deux colonnettes élégantes et sveltes; mais là commence une anomalie, car toutes supportent des ogives et des trèfles entre les écartements des courbes elliptiques. Comment, en moins de dix années, le style a-t-il changé à ce point, et subitement passé du romain-lombard au gothique? C'est un problème qu'on ne peut résoudre, puisque la façade, postérieure de cent quarante-quatre ans, n'offre aucune trace de l'ogive, et présente partout des arcs en demi-cercle. Au dessus encore des galeries, l'architecte a percé des ouvertures dont la majeure

partie est circulaire , et les quatre les plus rapprochées du chœur sont également gothiques. La voûte, d'une grande hauteur, s'arrondit majestueusement, et, peinte en azur étoilé, emblème du ciel, contient trente-six médaillons où la fresque a reproduit les habitants du paradis. Le chœur et l'abside, exhaussés de six marches, simulent aussi à fresque, et malheureusement, une décoration moderne d'assez mauvais goût qui les prive de leur noble et première simplicité; ils possèdent cependant un beau pavé en mosaïque de marbre blanc, rouge et noir, et artistement assemblé. Peinture du dix-septième siècle, et tenant à la fois de la manière lombarde et du coloris vénitien, une autre fresque de la demi-coupole de l'abside est l'ouvrage de Gherardi et de Coli, artistes lucquois méritant une réputation supérieure à celle qu'ils ont acquise. A cette abside, on voit encore trois vitraux magnifiquement coloriés.

Ce temple renferme plusieurs objets d'art qui doivent captiver l'attention des amateurs. Parmi les tableaux les plus remarquables, on doit compter la Nativité et le Crucifiement, par Domenico Passignano, qui fut, dit-on, le maître d'Agostino Carraccio et l'heureux imitateur, quoique Florentin, de Paolo Veronese, car il n'oublia point les traditions qu'il recueillit à Venise; l'Adoration des Mages, de Federigo Zucchari; la Cène, du Tinto-

retto, qui, sans quelques défauts de perspective, serait digne du Tiziano; la Présentation au temple, d'Alessandro Bronzino, appelé aussi Allori; une Visitation, de Jacopo Ligozzi, peintre véronais fixé à Florence et que distinguent la noblesse de ses compositions et la hardiesse de son pinceau; une Vierge, deux Saints et trois Anges, dont un jouant du luth, de Fra Bartolomeo, peinture de 1509, réunissant la pureté du dessin, le relief des personnages, l'harmonie des teintes et surtout la grâce, principal apanage de ce grand artiste.

Mais San-Martino est surtout riche en sculptures; l'habile Lucquois Civitali a principalement contribué à augmenter ces trésors, et par le nombre et par le mérite de ses œuvres, qui marquent le passage de l'ancien style des quatorzième et quinzième siècles à celui du seizième, où la statuaire atteignit son apogée. On lui doit la chaire dont les figures et les ornements sont pleins d'élégance et de finesse d'exécution, le beau mausolée de Pietro da Noceto, célèbre littérateur et secrétaire du pape Nicolas V; le buste du comte Domenico Bertini, le bas-relief de l'autel de Saint-Régulus, où l'on voit cet évêque de Lucques assis entre deux anges tenant un livre ouvert devant lui; au tabernacle de la chapelle du Saint-Sacrement, deux autres habitants du ciel, deux séra-

phins à genoux, d'une grâce parfaite unie à l'expression de la plus vive piété et adorant l'hostie ; saint Sébastien, regardé comme son chef-d'œuvre, et le petit temple octogone en marbre, élevé dans l'intérieur, à gauche de la grande nef, et destiné à renfermer un saint-suaire ; c'est un des plus remarquables travaux qui se soient accomplis au commencement du seizième siècle et qui servit peut-être à faire naître au Bramante la pensée du monument qu'il édifia, à Rome, à San-Pietro-in-Montorio, car celui de Civitali le précéda de dix-sept années. A ces sculptures de premier ordre, il faut ajouter les statues presque colossales, et placées dans trois niches, de Jésus, de saint Pierre et de saint Paul, par Giovanni di Bologna ; le tombeau d'Illaria de Carretti, femme de Paolo Guinigi, chef d'une puissante famille du temps de la république, bel ouvrage de Giacomo della Quercia, exécuté en 1405. Illaria est couchée sur sa tombe ; les draperies sont supérieurement traitées, et le chien, signe de noblesse et de chevalerie, se trouve à ses pieds ; mais il n'est pas, comme en France, de la race des lévriers. Enfin à ces œuvres chrétiennes, on ne craignit pas d'opposer un contraste, un sarcophage antique, de travail grec, représentant Bacchus sur un char tiré par des centaures et entouré de femmes et de bachchantes. En terminant ce qui concerne San-Mar-

tino, certainement une des plus curieuses églises du moyen-âge que l'on puisse visiter, n'oublions point l'autel de la Liberté, noble témoin toujours subsistant de l'amour des Lucquois pour leur patrie, et en même temps réparons un oubli; car, en parlant des trois statues de Giovanni di Bologna, nous avons négligé de dire que c'est là qu'elles furent posées en 1579; mais, dès 1369, on avait érigé l'autel, lorsque l'empereur Charles IV rendit l'indépendance et sa nationalité à la république, soumise au joug des Pisans (1).

Nous ne reviendrons pas sur la richesse des archives et des bibliothèques des chanoines et de l'archevêché, situés dans les bâtiments dépendants de San-Martino; il en a été suffisamment question au chapitre de l'instruction publique.

Ici s'arrête la tâche que nous nous étions imposée, relativement aux descriptions des principaux monuments religieux de Lucques, et peut-être le lecteur les aura-t-il trouvées trop longues, trop multipliées; mais ces constructions lombardes ont un caractère architectonique si particulier, si différent du vrai gothique et du pur byzantin, que nous avons cru pouvoir nous permettre un peu de proximité.

(1) Le bienfait ne fut point gratuit; Charles IV se le fit payer 200,000 florins, somme immense pour l'époque et un si petit pays.

Près de San-Martino se trouve la place Royale, trop spacieuse pour la grandeur de la ville. Deux rangs de platanes décorent trois de ses côtés, et au milieu s'élève, sur un piédestal, la statue colossale de Marie-Louise de Bourbon, mère du prince régnant, et qui mérita cet honneur par son zèle pour les intérêts du pays et par des fondations utiles. Ce monument, d'un grandiose aspect, est l'ouvrage du sculpteur Bartholini. Sur un des prolongements de la place, et en arrière des platanes, on voit le théâtre, dont la façade très-simple, sauf six colonnes portant une terrasse, ressemble à celle d'une maison particulière. Lors de notre séjour à Lucques il était fermé, et nous ne pouvions décrire son intérieur; mais on dit qu'érigé en 1817, sur les ruines de l'ancien, il est vaste, sonore et d'une belle forme. On y joue seulement l'*opera seria*. La ville possède encore deux théâtres de moindres dimensions et situés au centre de la cité. Destinés à la représentation de pièces de genres divers, l'un s'appelle Pantera, et l'autre a reçu le nom de l'auteur comique Nota, l'une des gloires actuelles de l'Italie; tous deux appartiennent à des actionnaires.

Sur le quatrième côté de la place, s'étend le palais du souverain, jadis celui de la seigneurie ou sénat aristocratique. Il fut commencé, en 1578, par le Florentin Ammanati, et porte le cachet de la

robuste architecture toscane; c'est une énorme masse hors de proportion avec la richesse et la puissance de l'ancien et du nouveau gouvernement, car ce palais est compté au nombre des plus grands de l'Italie, et pourtant resté incomplet, puisque ses deux faces du nord et de l'ouest n'ont pu même être commencées; il n'offre aux regards que la moitié du plan primitif; mais sur la place il reçut tout son développement et présente l'aspect noble et simple résultant toujours de la longueur des lignes. Toutefois, chose singulière en apparence, la partie la plus ornée donne sur une étroite rue; cependant cette contradiction s'explique, et l'étonnement cesse lorsqu'on apprend que c'est là qu'originellement devaient être la place et la principale entrée. L'intérieur est beau et on y monte par un magnifique escalier, œuvre moderne de l'architecte Nottolini, et dont les marches sont toutes en marbre blanc de Carrara. Nous n'entrerons point dans les détails de l'ameublement de cette demeure princière; contentons-nous de dire qu'il a été presque entièrement exécuté par les fabricants de meubles, de soieries, les artistes du pays, et qu'il fait honneur à l'industrie lucquoise. Mais le plus bel ornement de ce palais, celui qui faisait, à juste titre, son orgueil, en a disparu. Il n'y a pas long-temps encore qu'il contenait une précieuse galerie de tableaux; vendue,

pour un prix bien au-dessous de sa valeur, elle est aujourd'hui en Angleterre, émigration d'autant plus regrettable que cette collection contenait plusieurs chefs-d'œuvre de l'école nationale très-peu connue en Europe. La bibliothèque palatine, occupant une partie de ce vaste local, est, Dieu merci, restée intacte ; mais, comme pour celle de San-Martino, nous nous en sommes déjà occupé, et il est inutile d'y revenir.

D'autres palais décorent aussi la ville ; mais ils ne peuvent être comparés à ceux de Florence et de Rome. Citons, toutefois, les belles habitations Orsetti, Fatinelli, Mansi, Mazzarosa, Bernardini, dont le dessin est dû à Civitali Cenami, qui se fait remarquer par une architecture tenant le milieu entre la gravité sévère du quinzième siècle et l'élégance du seizième ; mais il faut plus de détails pour le palais Guinigi, datant de 1401, servant aujourd'hui au dépôt de mendicité, et vrai spécimen du style de l'époque. C'est une masse énorme en brique, d'un sombre aspect, à trois étages, percée de vastes fenêtres à larges et grands arcs à pleins-cintres, et intérieurement subdivisées en quatre petites, que séparent des colonnettes dont les arceaux sont en forme de trèfles ; ainsi, le romain et le gothique s'y trouvent réunis. On aurait dû respecter cette construction, qui a tant de rapports avec le palais de Venise, à Rome ; mais on

l'a dénaturée au rez-de-chaussée en y pratiquant de modernes ouvertures quadrilatères. Derrière ce bâtiment, et en faisant partie, s'élance une tour colossale terminée par des machicoulis; à son sommet, que le temps a miné, végètent, dans les anfractuosités de ses épaisses murailles, des chênes, et leurs têtes verdoyantes dominent toute la ville.

Au centre de la cité on a placé, dans le même local, toutes les boucheries et la halle au poisson; près de là on voit des restes assez considérables d'un amphithéâtre romain construit en briques; et probablement si la main de l'homme n'avait pas arraché ses matériaux pour les appliquer à d'autres édifices, il serait entièrement debout; car l'adhérence de la brique au ciment est si forte, que les monuments qu'elle compose sont plus durables que ceux en pierre; témoins les aqueducs de la Campagne romaine, tandis que les villa des empereurs n'offrent plus qu'un amas de ruines. Des maisons, où habite le peuple, sont bâties entre les pieds-droits et les cintres de ses voûtes, en sorte qu'il n'en a coûté que l'élévation d'une façade. Ce monument date du temps de César ou du premier siècle de l'ère chrétienne, puisque souvent, et encore en 1818, on y a trouvé, en faisant des fouilles, des médailles de cette époque. Erigé à l'imitation de l'amphithéâtre de Vérone, il avait

deux rangs d'arcades, extérieurement cent vingt-cinq mètres de longueur sur le grand axe, quatre-vingt-quinze de largeur sur le petit, et son périmètre égalait deux cent quatre-vingt-dix-huit. C'est là qu'au moyen-âge se tenaient les assemblées populaires, et un vieux titre, conservé aux archives, donne à cet édifice le nom de *Parlascio*, de parlement. C'est sur l'emplacement de son arène que le prince régnant a fait élever la place du marché, en lui conservant la forme elliptique et la même circonférence intérieure ; elle est entourée de bâtiments d'une architecture convenable à sa destination, et quatre issues lui donnent de faciles dégagements. Ce fut une belle et utile entreprise, et promptement terminée.

Le jardin de botanique est d'une médiocre étendue et peu riche en végétaux des régions équinoxiales ou de serre tempérée, tels que ceux du cap de Bonne-Espérance et de la Nouvelle-Hollande ; mais les arbres et les plantes d'orangerie en France sont là en pleine terre ; ainsi, on y voit une plantation des différentes variétés de camélias remarquables par leur puissante végétation. Les magnolia grandiflora bravent, il est vrai, à Paris, la rigueur de nos hivers ; mais ils ne peuvent être comparés à leurs similaires de Lucques pour la promptitude de la croissance et la force des pousses annuelles. Au jardin de botanique, ils étaient cou-

verts de cônes remplis de leurs graines pourprées attestant l'abondance de la floraison.

Parmi les curiosités de la ville, il faut compter le Prato, nommé par les anciennes chartes *Prato del Marchese*, Pré du Marquis, et voisin alors du palais des gouverneurs de la Toscane, dont Lucques dépendait. C'est là que, le 14 septembre, jour de la fête patronale de la cité, se font les courses de chevaux, ainsi que le 21 du même mois. Ce pré change alors d'aspect, et on y élève un amphithéâtre en bois, de forme elliptique, décoré de statues, de bas-reliefs et de colonnes doriques. Son grand axe a cent soixante-trois mètres, le petit soixante-treize, et le contour de l'arène destinée aux courses est de quatre cent quatre. Les chevaux doivent le parcourir quatre fois, ce qui équivaut à un peu plus de $16/40^{\text{mes}}$ d'une lieue de poste française. Il y a loin de cette carrière à celle que fournissent nos coursiers se disputant le prix au Champ-de-Mars et à Chantilly; il est vrai que ceux de Lucques ne sont pas de pur sang. 3,500 spectateurs sont commodément assis sur les gradins; 5,500 trouvent place dans le corridor circulant entre ces gradins et la paroi intérieure, et 10,000 au milieu de l'arène, en sorte que presque toute la population lucquoise peut assister à ce genre de spectacle, qui, en général, émeut fortement les Italiens.

Le dernier des principaux monuments lucquois

que nous ayons à décrire est celui de l'aqueduc aboutissant, en dehors des fortifications, près de la porte San-Pietro. C'est un magnifique travail et qui semblait devoir excéder les moyens financiers d'un si petit Etat. En effet, malgré la rareté de l'eau dans la ville et sa qualité séléniteuse, les divers gouvernements qui régirent successivement le pays avaient reculé devant une si grande et si coûteuse entreprise. Cependant une des premières pensées de la princesse Elisa Bacciocchi fut de procurer à la cité qu'elle venait administrer ce qu'on réclamait inutilement depuis des siècles; elle fit commencer les travaux que la chute de son frère, Napoléon, ne lui permit pas de continuer. Repris en 1823, et terminés en 1832, ils amenèrent une source prenant naissance au Mont-Vorno, et donnant en vingt-quatre heures 8,192 hectolitres, quantité suffisante pour une population de 25,000 âmes. La suite non interrompue de ses belles arcades, au nombre de 459, et construites en briques, présente, en ligne droite, un développement de 3,425 mètres. Chacun des arcs en a 5-167 d'ouverture, 14-762 de hauteur au point le plus bas de la campagne, et 12-991 en approchant de la ville. On a eu soin, comme le pratiquèrent toujours les Romains, de ménager au liquide, surtout près de sa source et pendant qu'il descend de la montagne par un canal souterrain, de fréquentes chutes, pour

qu'il absorbe l'air atmosphérique ; car on sait que cette absorption le rend plus digestif et même plus propre à de certaines opérations de chimie et à la teinture. Au bout de l'aqueduc , une rotonde entourée de colonnes toscanes , et surmontée d'une coupole , sert de grand réservoir. De là , et par des tuyaux en fonte auxquels un mécanisme ingénieux permet de se prêter à la dilatation et au retrait que les différentes températures opèrent sur les métaux , les eaux pénètrent dans la ville et peuvent s'élever jusqu'aux premiers étages des maisons. Outre ces précautions , l'aqueduc a deux canaux de conduite parallèles , afin que le service ne soit jamais interrompu lors des réparations ou du curage. Le tout a coûté seulement 1,130,157 fr. ; modicité de dépense qui a causé l'étonnement des architectes étrangers , et qui prouve le talent et la justesse des calculs de son habile constructeur , M. Lorenzo Nottolini.

Il ne nous reste plus qu'à faire connaître au lecteur les bains thermaux , situés à quatorze milles de Lucques , et Viareggio , petite ville industrielle et qui est , pour ainsi dire , une création nouvelle.

On se rend à ces bains , qu'une distance de quatorze milles sépare de la capitale , par une route pittoresque où l'on aperçoit à chaque pas des sites variés ; d'abord , en traversant la plaine , couverte

des plus riches cultures, ensuite en suivant les diques du Serchio , et enfin , lorsqu'on pénètre dans la montagne. Deux heures suffisent aujourd'hui pour accomplir ce trajet, tandis qu'il en fallait quatre ou cinq avant l'administration de la princesse Elisa, qui changea des sentiers détestables et souvent dangereux en chemins larges, faciles et parfaitement entretenus ; et, à ce sujet, qu'un juste mouvement d'orgueil national soit permis au Français qui écrit ces lignes ; qu'il puisse dire que partout où se fit sentir en Italie la domination impériale, même éphémère en certaines provinces, une heureuse impulsion fut donnée aux travaux publics, et qu'elle existe encore, tant les populations en reconnurent les avantages.

Ces thermes jouissent d'une grande réputation, et furent connus et suivis dès la plus haute antiquité. Des débris romains attestent leur splendeur aux temps des Césars, et depuis lors ils ont toujours été fréquentés. Notre aimable et sceptique philosophe Montaigne, qui en fit usage, a, dans un petit volume devenu assez rare, décrit minutieusement l'effet qu'il en éprouva. Au commencement du quatorzième siècle, Gentile di Foligno en parlait avec éloge, et successivement plusieurs célèbres médecins ont exprimé la même opinion ; aussi les malades y affluent tous les ans, et au nombre de 2,000, dit-on. Nous ne pouvons affirmer le fait ;

mais, ce qui est certain, c'est qu'on y vient de tous les pays de l'Europe.

Si on en croit les habitants, ces eaux sont une panacée universelle; cependant, le docteur Giacomo Franceschi a prouvé, dans un ouvrage consciencieux, que, très-avantageuses pour certaines maladies, médiocrement utiles pour quelques-unes, elles sont funestes pour d'autres. Toutes sortent d'un monticule et donnent par vingt-quatre heures 2,991 hectolitres; leur température varie, selon les sources d'où elles proviennent, et la plus élevée est de 44 degrés de Réaumur. Réduite à la chaleur de 15, leur poids est à l'eau distillée comme 1-13 est à 1. Appartenant à la catégorie des eaux salines et contenant des sulfates et muriates de chaux, de magnésie et d'alumine, mais principalement du sulfate de chaux, elles déposent, sous forme de sédiment, une petite quantité de silice et de protoxide de fer. D'après l'opinion de Humphry Davy, ces deux matières sont tenues en dissolution dans le sein de la terre par une forte chaleur, et se précipitent en se refroidissant au contact de l'air extérieur.

Cinq bâtiments, destinés aux bains et aux douches, ont des noms différents, selon les sources qu'ils reçoivent. Les trois plus fréquentés sont Bernabo, qui en contient deux, la première à 35 degrés de Réaumur et la seconde à 26. Les bains

les plus chauds, appelés di Corsena, possèdent aussi deux sources, et la plus abondante est à 44 au moment où elle jaillit de son orifice; celle de San-Giovanni, la moins imprégnée de calorique, n'arrive qu'à 31. D'élégantes habitations et de plus modestes, que réclament les fortunes médiocres, s'élèvent, pour les malades, autour de ces bains ou dans les environs. Au centre de ces constructions, réparties en divers hameaux, on voit le château du prince, bâti en 1811, encore habité par la princesse Baciocchi. Noblement élégant, il est orné d'un avant-corps peu saillant de six colonnes ioniques, et surmonté d'un attique. Une terrasse, à balustrade en fer, et une double rampe le précèdent. On admire aussi un autre monument, le Casino, vaste, de bonne architecture, meublé avec un certain luxe et servant aux réunions de la haute société. Le prince y donne des soirées dansantes pendant les mois de juillet et d'août; mais dois-je avouer qu'il le convertit en maison de jeu affermée à des entrepreneurs? fléau déplorable attaché à presque toutes les eaux thermales étrangères, et que, heureusement, la France a repoussé de son territoire. Aux lieux où l'on cherche à rétablir la santé des malades, devrait-il être permis, pour un triste lucre, d'irriter une funeste passion, de détruire les fortunes et souvent la moralité; car il est ancien ce proverbe qui dit que le joueur,

dupe d'abord, finit par être fripon. Guérisseurs du corps, épargnez l'âme, et ne la frappez pas de gangrène et de mort (1). Nous venons de faire connaître le mal, et notre devoir était de le blâmer; maintenant, proclamons le bien avec empressement, et louons sans réserve la moderne fondation d'un hôpital pour les pauvres, remplaçant l'ancien, situé au sommet de la ville, incommode et beaucoup trop petit. Depuis long-temps, on désirait un hospice construit selon les règles de la science hygiénique; mais le défaut de ressources pécuniaires ajournait sans cesse l'entreprise. Enfin, après une longue attente, M. le comte Demidoff, usant noblement de ses trésors, voulut bien se charger de toute la dépense. Grâce à sa munificence, cet hôpital contient cinquante lits, divisés en deux parts pour les deux sexes, et chacune est pourvue d'un grand bain pouvant suffire à dix malades, et de six douches. On est heureux de pouvoir citer ce trait d'une si généreuse bienfaisance.

Après avoir décrit des lieux où cohabitent tant

(1) Au moment où ce chapitre est livré à l'impression, notre correspondance nous apprend que son altesse royale le prince de Lucques a, par décret du mois de novembre 1846, supprimé les jeux publics des eaux minérales et des bains de mer de Viareggio. La morale et de nombreuses familles applaudiront à ce décret. Reste maintenant à surveiller les jeux clandestins.

de misères humaines, les infirmités, la douleur et souvent de dangereux plaisirs, visitons une cité présentant un heureux contraste par les mœurs et les actives occupations de ses laborieux habitants. C'est Viareggio, seul port, ou plutôt seule rade, qui permette au pays d'utiles communications avec la Méditerranée ; en effet, à cause de son peu de profondeur, un bâtiment ne saurait y aborder ; mais les petits y trouvent un bon fond pour y jeter l'ancre et peuvent aussi pénétrer dans la ville par un canal appelé la Fosse, et dont les eaux proviennent du lac Massaciuccoli et de quelques ruisseaux. C'est un refuge assuré en cas de mauvais temps.

Érigé en cité en 1823, Viareggio n'était, au milieu du siècle dernier, qu'un village pauvre et malsain, possédant à peine trois cents habitants logés dans de misérables cabanes, et se livrant uniquement à la pêche. A cette époque, un ingénieur vénitien, Zandrini, changea la face de la contrée et la délivra des fièvres endémiques en empêchant, au moyen d'écluses, l'eau de la mer de se mêler à celle du grand canal d'écoulement qui traverse la campagne. L'air et le sol furent assainis, et permirent à des colons venus de l'intérieur du pays de cultiver les terres environnantes, qui n'attendaient que des bras et la charrue pour se couvrir d'abondantes moissons. Le nombre des

habitants s'accrut promptement ; celui des maisons répondit à cette progression , et quelques-unes même étaient assez considérables pour recevoir le nom de palais ; titre honorifique facilement accordé en Italie. Le gouvernement favorisa leur construction en concédant plusieurs immunités et privilèges aux personnes qui venaient s'établir dans la colonie , et régla , par ordonnance , la largeur des rues et leur symétrie. Il en résulta une ville de plus de six mille âmes , régulière , et dont toutes les voies publiques sont spacieuses et parfaitement alignées ; en plusieurs endroits des platanes y donnent une ombre précieuse en été et un passage couvert et ventilé. Tous ces avantages procurent à Viareggio le concours de malades qui viennent y prendre les bains de mer , et trouvent d'élégants hôtels où le confortable , devenu si nécessaire aujourd'hui , leur est prodigué ; aussi plus de quinze cents en profitent toutes les années , et jouissent en même temps d'un ciel toujours pur et de l'extrême douceur du climat.

Sept cents matelots forment une classe à part dont les mœurs , les habitudes , diffèrent de celles des citoyens sédentaires , et il faut à ces hommes , vivant de la marine , ajouter ceux employés à la construction des bâtiments de pêche ou de commerce ; leur total monte au tiers de la population mâle. Les autres , domiciliés , cultivent leur patri-

moine, afferment des terres, se livrent au trafic de détail, ou tiennent des hôtels garnis. Les bâtiments destinés au cabotage ou à des navigations de plus long cours sont frétés, en général, pour le compte des étrangers. Long-temps ils se bornèrent au transport des blés et des huiles de Naples et de la Sicile. Les céréales étaient apportées à Viareggio pour la consommation intérieure de la principauté, et les huiles se vendaient aux savonneries de Marseille. Les voyages des marins lucquois ne dépassaient donc pas les limites de l'Italie et de la Provence ; mais, depuis quelques années, ils ont fréquenté d'autres parages, abordé à Malte, en Algérie, pénétré même dans l'Océan, et enfin étendu leurs courses jusqu'au Brésil et à Buenos-Ayres. Ils sont durs à la fatigue, sobres, bons et hardis navigateurs, et toutefois plutôt par tradition transmise de père en fils que par science ; et il serait à désirer qu'on établît pour eux une école nautique ; les longues navigations auxquelles ils se livrent actuellement en font même une nécessité. A leur industrie et au courage, ils joignent une scrupuleuse probité, et cette vertu est aussi l'apanage des autres habitants, si peu enclins au vol et autres crimes, que les portes des maisons sont toujours ouvertes.

Le nombre des voiles nationales est de 150, jaugeant ensemble 2,000 tonneaux ; mais aucune ne

dépasse 80. La pêche côtière en occupe 35 à 40 , et la plus grande partie du poisson , dont le poids moyen monte annuellement à 400,000 kilog. , est envoyée à Florence.

Une salle d'asile a été nouvellement établie dans la ville , et précédemment une ordonnance du prince y avait fondé une école d'enseignement mutuel. C'est aussi à Viareggio qu'est le bain des forçats, et nous ne répéterons pas ce qui se trouve déjà au chapitre des prisons.

En terminant ce nouveau volume , nous devons rendre compte au lecteur des motifs qui nous ont porté à le consacrer entièrement à trois états d'une aussi médiocre étendue que Parme, Modène et Lucques, et à donner autant de détails sur leur statistique, leur administration et leurs édifices. Malheureusement leur exiguité et la voie de mer plus commode pour se rendre à Florence et à Rome engagent beaucoup de voyageurs à les éviter, ou s'ils les traversent, à peine accordent-ils quelques heures à l'examen superficiel des églises et des musées. Dans leur circonscription, cependant, ces pays sont dignes de toute l'attention des hommes instruits, car on y trouve d'excellentes méthodes d'agriculture, d'admirables irrigations, une population laborieuse, intelligente, de riches collections d'art, de nombreuses bibliothèques, où vivra toujours la mémoire des savants qui les ont dirigées, et

enfin des monuments religieux d'un style si particulier, qu'ils ouvrent aux archéologues un vaste champ d'études. Un autre motif agissait encore sur l'auteur; il fut si bien accueilli dans ces contrées, il obtint de leurs administrations tant de précieux documents, qu'en faisant connaître tout ce qu'elles contiennent de beau, de bon, d'utile à imiter, il a rempli un devoir imposé par la reconnaissance.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

960714



TABLE.

AVANT-PROPOS.	1
-----------------------	---

DUCHÉS DE PARME, DE PLAISANCE ET DE GUASTALLA.

PRÉLIMINAIRES HISTORIQUES.	5
SUPERFICIE, GÉOLOGIE, CLIMAT, DIVISION DU PAYS, POPULATION.	13
— Population des trois duchés.	27
— Division par districts et par sexes en 1833.	ib.
— Classes de la population.	29
— Mouvement de la population.	31
— Moyenne des naissances par années.	33
ADMINISTRATION RELIGIEUSE.	36
— Clercs séculiers.	38
— Clercs réguliers et religieuses.	39
ADMINISTRATION JUDICIAIRE.	41
— Tribunaux appelés collégiaux.	43
— Tribunaux inférieurs appelés prétures, et à un seul juge	ib.
PRÉSIDENTE DE L'INTÉRIEUR.	44
AFFAIRES ÉTRANGÈRES.	46
PRÉSIDENTE MILITAIRE.	47
FINANCES.	48
— Recettes de 1834.	53
— Recettes et dépenses du gouvernement, à dix ans de distance.	56

— Entrées ordinaires.	59
— Entrées extraordinaires.	ib.
— Budget communal de Parme pour 1845.	62
Dépenses ordinaires.	ib.
Dépenses extraordinaires.	63
Recettes ordinaires.	ib.
<u>CONSEIL D'ETAT ET CONSEIL DES CONFÉRENCES.</u>	65
<u>INSTRUCTION PUBLIQUE.</u>	66
— Ecoles supérieures.	75
— Instruction élémentaire pour les garçons, en 1835.	80
— Instruction élémentaire pour les filles.	81
— Instruction secondaire pour les garçons.	82
— Tableau synoptique de l'instruction élémentaire, publique et particulière des deux sexes dans tout le duché.	83
<u>HOPITAUX, HOSPICES.</u>	85
<u>PRISON CENTRALE DE PARME.</u>	104
<u>AGRICULTURE.</u>	115
<u>COMMERCE, MANUFACTURES.</u>	154

DUCHÉ DE MODÈNE.

<u>GÉOLOGIE, SUPERFICIE, POPULATION, ADMINISTRATION, INSTRUCTION PUBLIQUE, ÉTABLISSEMENTS DE BIENFAISANCE, AGRICULTURE, INDUSTRIE, COMMERCE.</u>	177
— Division civile administrative du duché.	184
— Administration religieuse.	195
Clergé séculier.	ib.
Ordres religieux.	197
— Administration judiciaire.	199
— Organisation militaire.	201
Troupes soldées.	202
Volontaires.	ib.
— Finances.	204
— Instruction publique.	206
Instruction secondaire pour les jeunes gens.	208

TABLE.

639

Ecoles spéciales.	210
Instruction primaire des garçons.	216
Instruction pour les filles.	217
— Hospices.	220
Nombre des admissions de 1822 à 1824.	231
Profession des aliénés.	ib.
— Agriculture, commerce, industrie.	233

PRINCIPAUTÉ DE LUCQUES.

SURFACE DU PAYS, CONSTITUTION, GÉOLOGIE, POPULATION.	245
AGRICULTURE.	261
MANUFACTURES, COMMERCE, ROUTES.	269
— Dons et contributions payés par le gouvernement de Lucques aux Français et aux Impériaux pour sau- ver l'existence de la république.	280
ADMINISTRATIONS.	282
— Administration religieuse.	ib.
— Organisation judiciaire et communale.	284
— Force armée.	288
FINANCES.	289
— Recettes en livres lucquoises.	290
— Dépenses.	ib.
INSTRUCTION PUBLIQUE.	292
— Instruction élémentaire en 1833.	ib.
— Instruction secondaire en 1833.	295
— Instruction supérieure.	296
HOPITAUX, HOSPICES.	303
— Hôpital des hommes.	307
— Hôpital des femmes.	310
— Hospice des aliénés.	311
— Hospices des orphelins et des enfants trouvés.	313
— Hospice des orphelines et filles illégitimes.	315
— Hospice des invalides.	319
— Dépôt de mendicité.	320
PRISONS.	323

— Bagne de Viareggio	328
ECOLLES DE PEINTURE DE MODÈNE ET DE PARME	331
— Ecole de Modène	333
Première époque	ib.
Deuxième époque	336
Troisième époque	342
— Ecole de Parme	347
Première époque	ib.
Deuxième époque	348
Troisième époque	361
MOsaïque	363

ROUTE DES FRONTIÈRES DU PIÉMONT A PLAISANCE	382
DESCRIPTION DE PLAISANCE	384
ROUTE DE PLAISANCE A PARME. DESCRIPTION DE CETTE CAPITALE	420
ROUTE DE PARME A REGGIO	510
REGGIO ET ROUTE JUSQU'A MODÈNE	512
MODÈNE	518
— Cathédrale	526
— Santo-Pietro	534
— Santo-Francesco	538
— Santo-Agostino, et Musée d'antiquités	539
— Palais ducal	546
ROUTE DE PARME A LUCQUES	558
— Tarif du droit de sortie des marbres	584
LUCQUES; EAUX THERMALES, VIAREGGIO	588

